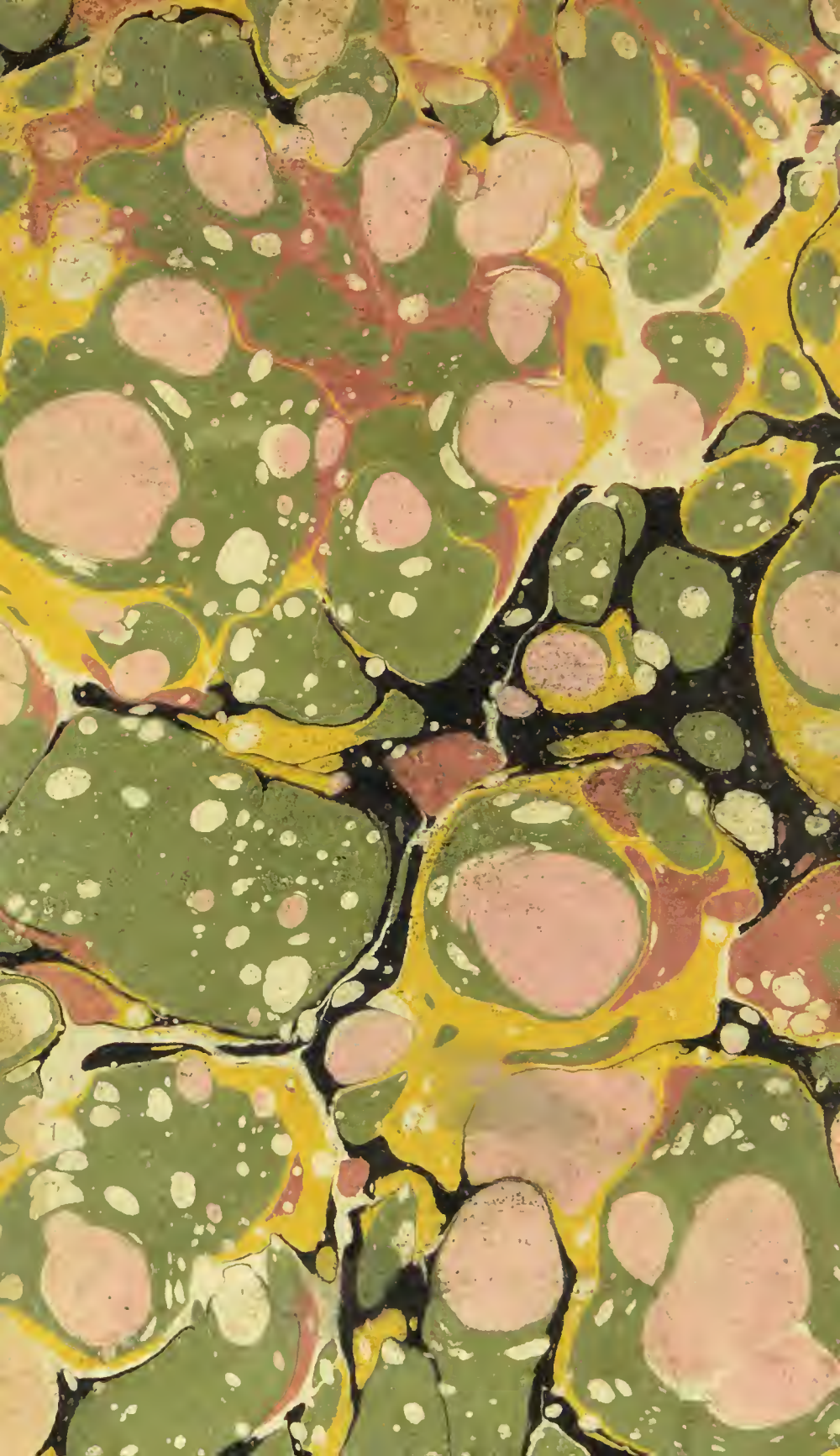
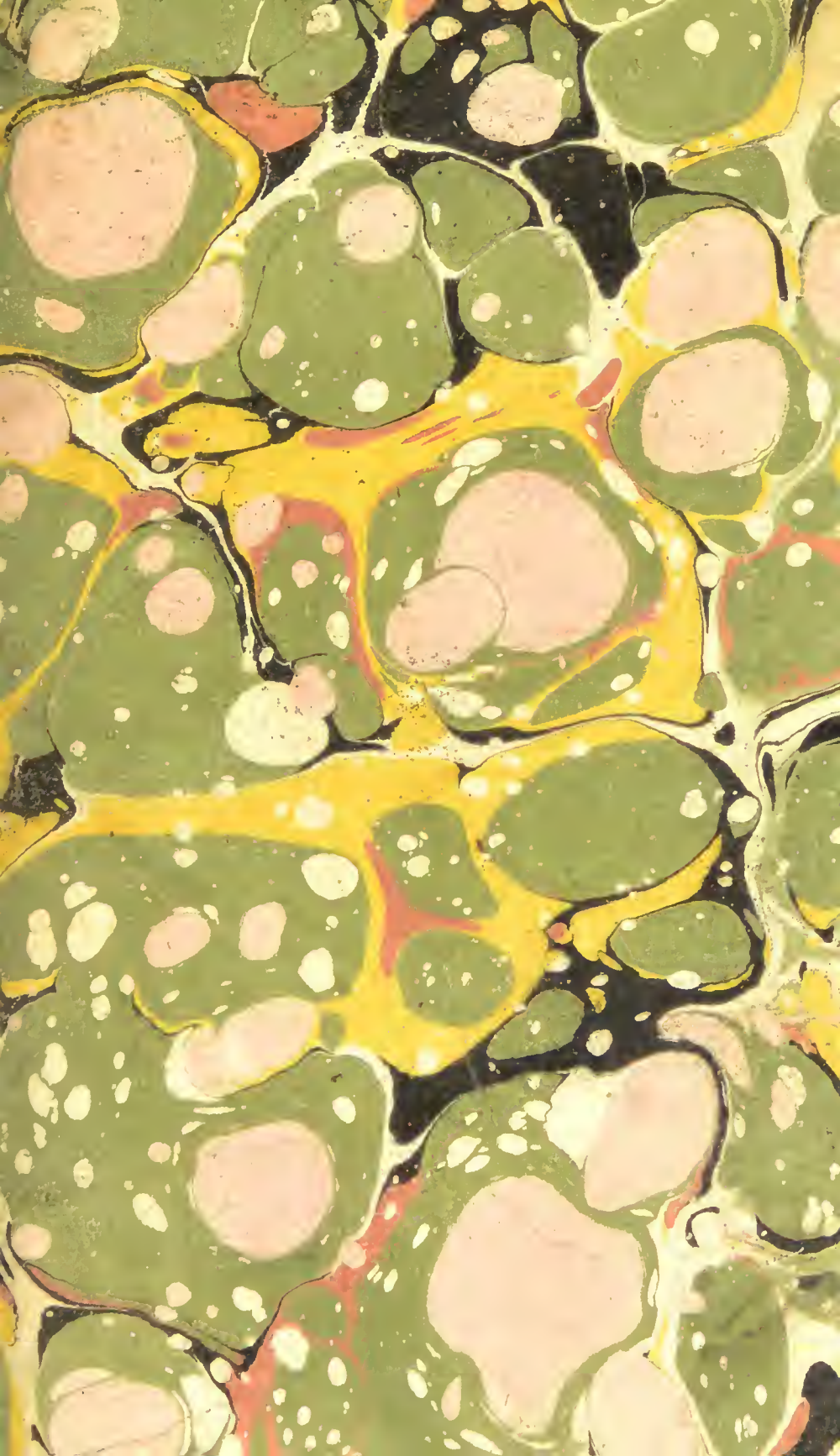




43135 /B

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28771072_0001

Dessiné par N. Colson Secretaire de l'Académie Royale de Peinture et Sculpture
Gravé par L. De Launay de la même Académie et de celle des Arts de Dannemarck.

53

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

TOME PREMIER.

A GENEVE,
Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

L'IMPERFECTION de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes frappoit tous les bons eſprits. Ils auroient deſiré plus de richeſſe dans le fonds, plus de dignité dans la forme.

J'ai fait tout ce qui étoit en moi pour m'élever à la hauteur de mon ſujet. Mais combien les gens d'un goût délicat me trouveront encore éloigné du ton réſervé aux Ecrivains de génie!

Il doit m'être permis de dire que, ſous un autre point de vue, on pourra n'être pas mécontent de mon travail. Les nouvelles recherches que j'ai faites,

les ſecours que j'ai reçus de toutes parts m'ont mis heureuſement en état de donner à mon Ouvrage toute l'étendue, toute l'exactitude dont il étoit ſuſceptible. La plupart des détails qu'il renferme ont été tirés de Pièces originales. Ceux qui n'ont pas une baſe auſſi ſolide ont pour appui le témoignage des hommes les plus éclairés de toutes les Nations. Pluſieurs des Tableaux, qui terminent chaque volume, m'ont été envoyés avec la preuve de leur fidélité. J'ai fait dreſſer les autres ſur des matériaux d'une autorité également inconteſtable.

Le Lecteur pourra s'étonner de la différence qu'il remarquera entre les Etats préſentés au Parlement d'Angleterre touchant les Indes Orientales

ou Occidentales, & ceux que j'ai cru devoir y joindre. La ſurpriſe ceſſera ſi l'on fait attention que les réſultats offerts au Sénat de la Nation ne portent que ſur les productions & les marchandiſes qui n'ont pu échapper aux recherches du fiſc ; qu'ils ne donnent à ces productions, à ces marchandiſes que leur valeur originaire ; qu'ils ſe terminent à l'année 1773. Moi, au contraire, je fais entrer dans mon calcul tous les objets ; je les porte au prix qu'ils ont après l'acquittement des droits ; je parle de l'époque actuelle où ils ont acquis une grande extenſion.

Depuis l'impreſſion de mon Ouvrage, j'ai reçu ſur Saint-Vincent des détails qu'il ne m'avoit pas été poſſible d'obtenir auparavant. Cette iſle, l'une

des Caraïbes, compte mille quatre cens ſoixante-onze perſonnes libres & douze mille cent dix-neuf eſclaves. Le Gouvernement Britannique y a concédé vingt-trois mille ſix cens cinq acres, ou, ſuivant une meſure plus uſitée dans cette partie du Nouveau-Monde, ſept mille quatre cens cinquante-trois quarreaux de terre. De ces quarreaux, dix-neuf cens ſoixante-neuf ſont occupés par ſoixante & une ſucreries; quatre cens quarante-deux par le café; cent trente-un par le cacao; trois cens ſoixante-neuf par le coton; trente-neuf par l'indigo; quatre cens cinquante-un par le tabac; ſept cens quatre-vingt-cinq par le manioc; ſix cens ſoixante par les ſavanes; & deux mille ſix cens par des bois.

Le globe eſt actuellement enſanglanté par une guerre qui a donné, qui a ôté des établiſſemens utiles aux Puiſſances belligérantes. Lorſque les Traités auront confirmé ces conquêtes ou ces pertes, il ſera tems d'annoncer ces révolutions.

Comme la connoiſſance des monnoies étrangères n'eſt pas commune, on a cru devoir les réduire en livres tournois.

Si quelques Imprimeurs font encore à l'Hiſtoire des deux Indes l'honneur de la remettre ſous preſſe, je les exhorte à ne plus déplacer les indications & à les laiſſer toujours en marge.

Le peu qui me reſte de forces ſera conſacré à l'*Hiſtoire de la révocation de l'Edit de Nantes.* Ce ne ſera pas

un détail des atrocités qui accompagnèrent cet événement malheureuſement célèbre. Je ſuivrai ſur le globe entier les Réfugiés François ; & je retracerai, le mieux qu'il me ſera poſſible, le bien qu'ils firent aux régions diverſes où ils portèrent leur activité, leurs larmes & leur induſtrie.

Évaluation des Monnoies.

Bourſe de Turquie	1500	l.	ſ. d.
Cruzade	2		10
Ecu Danois	4		
Florin de Hollande	2		4
Livre des Colonies Françoiſes			13 4
Livre ſterling	22		10
Piaſtre forte	5		8
Piaſtre courante	4		
Roupie	2		8
Taël	7		10

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.

INTRODUCTION. . Page 1
I. *Premieres navigations des Portugais, dans les mers où l'on préſume qu'étoit anciennement l'Atlantide.* . . 41
II. *Découverte de Madère. Etat actuel de cette iſle.* 47
III. *Voyages des Portugais au continent de l'Afrique.* 51
IV. *Arrivée des Portugais aux Indes.* . 52
V. *Deſcription géographique de l'Aſie.* 53
VI. *Deſcription phyſique de l'Indoſtan.* 58

VII. *Antiquité de l'Indoſtan.* . . 62
VIII. *Religion, gouvernement, juriſprudence, mœurs, uſages de l'Indoſtan.* 64
IX. *Conduite des Portugais au Malabar.* 128
X. *Conquête de Goa par les Portugais.* 134
XI. *Manière dont l'Europe commençoit avec l'Inde, avant que les Portugais euſſent doublé le cap de Bonne-Eſpérance.* 137
XII. *Les Portugais ſe rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge.* . 152
XIII. *De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préſervé l'Europe.* 157
XIV. *Les Portugais acquièrent la domination dans le golfe Perſique.* . . 161
XV. *Etabliſſement des Portugais à Ceylan.* 166
XVI. *Les Portugais font la conquête de Malaca.* 171
XVII. *Etabliſſement des Portugais aux Moluques.* 178
XVIII. *Cauſes de la grande énergie des Portugais.* 187
XIX. *Arrivée des Portugais à la Chine. Idée générale de cet empire.* . 192
XX. *Etat de la Chine, ſelon les panégyriſtes.* 194

XXI. *Etat de la Chine, ſelon ſes détracteurs.* 224
XXII. *Arrivée des Portugais au Japon. Religion, mœurs, gouvernement de ces iſles.* 254
XXIII. *Etendue de la domination Portugaiſe aux Indes.* 265
XXIV. *Corruption des Portugais dans l'Inde.* 268
XXV. *Brillante adminiſtration de Caſtro.* 273
XXVI. *Les Portugais s'amolliſſent & ne ſont plus redoutables.* . . . 277
XXVII. *Il ſe forme une conſpiration générale contre les Portugais. Comment Attaïde la diſſipe.* . . . 280
XXVIII. *Etat où tombe le Portugal ſubjugué par l'Eſpagne.* 286
XXIX. *Quelles ſont les autres cauſes qui amènent la ruine des Portugais dans l'Inde.* 288
XXX. *Etat actuel des Portugais dans l'Inde.* 292

LIVRE SECOND.

Etabliſſemens, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes Orientales.

I. *Anciennes révolutions de la Hollande.* 296
II. *Fondation de la république de Hollande.* 303
III. *Premiers voyages des Hollandois aux Indes.* 308
IV. *Etabliſſement de la Compagnie des Indes.* 312
V. *Guerres des Hollandois & des Portugais.* 314
VI. *Les Hollandois s'établiſſent à Formoſe.* 319
VII. *Commerce des Hollandois avec le Japon.* 323
VIII. *Les Moluques ſubiſſent le joug des Hollandois.* 333
IX. *Les Hollandois s'établiſſent à Timor.* 347
X. *Les Hollandois ſe rendent maîtres de Célèbes.* 349

XI. *Les Hollandois ſont reçus à Bornéo.* 358
XII. *Etabliſſement Hollandois à Sumatra.* 360
XIII. *Commerce des Hollandois à Siam.* 369
XIV. *Situation des Hollandois à Malaca.* 371
XV. *Etabliſſement des Hollandois à Ceylan.* 374
XVI. *Commerce des Hollandois à la côte de Coromandel.* 387
XVII. *Commerce des Hollandois à la côte de Malabar.* 388
XVIII. *Etabliſſement des Hollandois au cap de Bonne-Eſpérance.* . . . 391
XIX. *Empire des Hollandois dans l'iſle de Java.* 415
XX. *Manière dont ſont conduites les affaires de la compagnie aux Indes & en Europe.* 443
XXI. *Cauſes de la proſpérité de la compagnie.* 450
XXII. *Décadence de la compagnie.* . 455
XXIII. *Raiſons de la décadence de la compagnie.* 460
XXIV. *Moyens qui reſtent à la compagnie pour rétablir ſes affaires.* . . 470
XXV. *Malheurs qui menacent la compagnie.* 477

XXVI. *Motifs que peut avoir la république pour ne pas laiſſer périr la compagnie.* 492
XXVII. *Ancienne ſageſſe des Hollandois & leur corruption actuelle.* . . 497

Fin de la Table du tome premier.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.

INTRODUCTION.

IL n'y a point eu d'événement auſſi intéreſſant pour l'eſpèce humaine en général, & pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau-monde

& le paſſage aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance. Alors a commmencé une révolution dans le commerce, dans la puiſſance des nations, dans les mœurs, l'induſtrie & le gouvernement de tous les peuples. C'eſt à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées ſe ſont rapprochés par de nouveaux rapports & de nouveaux beſoins. Les productions des climats placés ſous l'équateur, ſe conſomment dans les climats voiſins du pole; l'induſtrie du Nord eſt tranſportée au Sud; les étoffes de l'Orient ſont devenues le luxe des Occidentaux; & par-tout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs loix, de leurs uſages, de leurs maladies, de leurs remèdes, de leurs vertus & de leurs vices.

Tout eſt changé, & doit changer encore. Mais les révolutions paſſées & celles qui doivent ſuivre, ont-elles été, ſeront-elles utiles à la nature humaine? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de bonheur & de plaiſir? Son état ſera-t-il meilleur, ou ne ſera-t-il que changer?

L'Europe a fondé par-tout des colonies; mais connoît-elle les principes ſur leſquels

on doit les fonder ? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'induſtrie. Ce commerce paſſe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens & dans quelles circonſtances ? Depuis qu'on connoît l'Amérique & la route du cap, des nations qui n'étoient rien ſont devenues puiſſantes ; d'autres qui faiſoient trembler l'Europe, ſe ſont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé ſur l'état de ces peuples ? Pourquoi enfin les nations les plus floriſſantes & les plus riches ne ſont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné ? Il faut, pour s'éclairer ſur ces queſtions importantes, jetter un coup-d'œil ſur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé ; ſuivre en détail les événemens dont elles ont été la cauſe, & finir par conſidérer l'état de l'Europe telle qu'elle eſt aujourd'hui.

Telle eſt la tâche effrayante que je me ſuis propoſé de remplir. J'y ai conſacré ma vie. J'ai appellé à mon ſecours les hommes inſtruits de toutes les nations. J'ai interrogé les vivans & les morts : les vivans, dont la voix ſe fait entendre à mes côtés ; les morts, qui nous ont tranſmis leurs opinions & leurs

connoiſſances, en quelque langue qu'ils aient écrit. J'ai peſé leur autorité ; j'ai oppoſé leurs témoignages ; j'ai éclairci les faits. Si l'on m'eût nommé ſous la ligne ou ſous le pole un homme en état de m'éclairer ſur quelque point important, j'aurois été ſous le pole ou ſous la ligne, le ſommer de s'ouvrir à moi. L'image auguſte de la vérité m'a toujours été préſente. O vérité ſainte ! c'eſt toi ſeule que j'ai reſpectée. Si mon ouvrage trouve encore quelques lecteurs dans les ſiècles à venir, je veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé de paſſions & de préjugés, ils ignorent la contrée où je pris naiſſance ; ſous quel gouvernement je vivois ; quelles fonctions j'exerçois dans mon pays ; quel culte je profeſſai : je veux qu'ils me croient tous leur concitoyen & leur ami. Le premier ſoin, le premier devoir, quand on traite des matières importantes au bonheur des hommes, ce doit être de purger ſon ame de toute crainte, de toute eſpérance. Elevé au-deſſus de toutes les conſidérations humaines, c'eſt alors qu'on plane au-deſſus de l'atmoſphère, & qu'on voit le globe au-deſſous de ſoi. C'eſt de-là qu'on laiſſe tomber

des larmes ſur le génie perſécuté, ſur le talent oublié, ſur la vertu malheureuſe. C'eſt de-là qu'on verſe l'imprécation & l'ignominie ſur ceux qui trompent les hommes, & ſur ceux qui les oppriment. C'eſt de-là qu'on voit la tête orgueilleuſe du tyran s'abaiſſer & ſe couvrir de fange, tandis que le front modeſte du juſte touche la voûte des cieux. C'eſt-là que j'ai pu véritablement m'écrier : je ſuis libre, & me ſentir au niveau de mon ſujet. C'eſt-là enfin que, voyant à mes pieds ces belles contrées où fleuriſſent les ſciences & les arts, & que les ténèbres de la barbarie avoient ſi long-tems occupées, je me ſuis demandé : qui eſt-ce qui a creuſé ces canaux ? qui eſt-ce qui a deſſéché ces plaines ? qui eſt-ce qui a fondé ces villes ? qui eſt-ce qui a raſſemblé, vêtu, civiliſé ces peuples ? & qu'alors toutes les voix des hommes éclairés qui ſont parmi elles m'ont répondu : c'eſt le commerce, c'eſt le commerce.

En effet, les peuples qui ont poli tous les autres, ont été commerçans. Les Phéniciens n'étoient qu'une nation très-bornée dans ſon territoire & dans ſa puiſſance ; & c'eſt la première dans l'hiſtoire des nations.

Il n'en eſt aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu par-tout; il vit encore par ſa renommée: c'eſt qu'il étoit navigateur.

La nature, qui l'avoit jetté ſur une côte aride, entre la Méditerranée & la chaîne du Liban, ſembloit l'avoir ſéparé, en quelque ſorte de la terre, pour lui apprendre à régner ſur les eaux. La pêche lui enſeigna l'art de la navigation. Le *murex*, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le ſable de ſes rivages lui fit trouver le ſecret du verre. Heureux ce peuple, de n'avoir preſque rien reçu de la nature; puiſqu'il tira de cette indigence même le génie & le travail, d'où naquirent les arts & les richeſſes!

Il faut avouer qu'il étoit heureuſement ſitué pour faire le commerce de l'Univers. Placés auprès des limites qui ſéparent & joignent, pour ainſi dire, l'Afrique, l'Aſie & l'Europe; les Phéniciens pouvoient, ſinon lier entre eux les habitans de la terre, du-moins être les médiateurs de leurs échanges, & communiquer à chaque nation les jouiſſances de tous les climats. Mais l'antiquité, que nous avons ſouvent ſurpaſſée, quoiqu'elle nous ait beaucoup appris, n'avoit

pas d'assez grands moyens pour un commerce universel. La Phénicie borna sa marine à des galères, son commerce au cabotage, & sa navigation à la Méditerranée. Modèle des peuples maritimes, on sait moins ce qu'il a fait, que ce qu'il a pu faire : on conjecture sa population par ses colonies. On veut qu'il ait couvert de ses essains les bords de la Méditerranée, & sur-tout les côtes d'Afrique.

Tyr, ou Sydon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers & donné des tyrans. La fille de Tyr, Carthage, plus heureuse que sa mère, fut libre malgré ses richesses. Elle dominoit sur les côtes d'Afrique, & possédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Espagne, célèbre dès-lors par ses mines d'or & d'argent, & qui devoit un jour, au prix de tant de sang, conquérir celle d'un Nouveau-monde.

Carthage n'auroit peut-être été que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple souleva tous les autres. Il fallut faire la guerre au lieu du commerce, & périr ou vaincre. Carthage succomba, parce que les richesses produi-

ſent l'effet contraire de l'indigence, celui d'éteindre le courage & de dégoûter de la guerre : mais elle eut au-moins la gloire de diſputer long-tems l'empire du monde. Ce fut un malheur peut-être pour l'Europe & pour toutes les nations, que la deſtruction d'une république qui mettoit ſa gloire dans ſon induſtrie, & ſa puiſſance dans des travaux utiles au genre-humain.

La Grèce, entrecoupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce. S'élevant dans un archipel, & ſéparée des grands continens ; il ſembloit qu'elle ne dût ni conquérir, ni être conquiſe. Placée entre l'Aſie & l'Europe pour policer l'une & l'autre, elle devoit jouir dans une juſte proſpérité du fruit de ſes travaux & de ſes bienfaits. Les Grecs, preſque tous venus de l'Egypte, ou de la Phénicie, en apportèrent la ſageſſe & l'induſtrie. Le peuple le plus brillant & le plus heureux de toutes ces colonies Aſiatiques, fut commerçant.

Athènes ſe ſervit de ſes premiers vaiſſeaux pour trafiquer en Aſie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grèce en avoit pu recevoir dans ſa naiſſance. Mais ces tranſmi-

grations furent une ſource de guerres. Les Perſes, ſoumis au deſpotiſme, ne vouloient ſouffrir, même ſur les bords de la mer, aucune eſpèce de peuple libre; & les Satrapes du grand roi lui perſuadoient que tout devoit être eſclave. De-là toutes les guerres de l'Aſie-Mineure, où les Athéniens s'étoient fait autant d'alliés ou de ſujets, qu'il y avoit de peuples inſulaires ou maritimes. Athènes agrandit ſon commerce par ſes victoires, & ſa puiſſance par ſon commerce. Tous les arts, à-la-fois, naquirent dans la Grèce, avec le luxe de l'Aſie.

C'eſt par les Grecs & les Carthaginois, que le commerce, l'agriculture & les moyens de la population, s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouſe, s'aſſujettit une iſle qui devoit la nourrir; & après avoir chaſſé les deux nations rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment où Carthage fut détruite, la Grèce dut trembler. Mais Alexandre fraya la route aux Romains; & il ſembloit que les Grecs ne puſſent être ſubjugués par une nation étrangère, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le com-

merce, qui trouve à la fin ſa ruine dans les richeſſes qu'il entaſſe, comme toute puiſſance la trouve dans ſes conquêtes; dès que le commerce des Grecs eut ceſſé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoiſſances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Egyptiens & des Tyriens, élevèrent la raiſon humaine à un degré de perfection, d'où les révolutions des empires l'ont fait deſcendre peut-être pour jamais. Leurs admirables inſtitutions étoient ſupérieures à toutes celles que nous connoiſſons. L'eſprit dans lequel ils avoient fondé leurs colonies, fait honneur à leur humanité. Tout naquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit, par quelques ouvrages de Xénophon, qu'ils entendoient mieux les principes du commerce, que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoiſſances des Grecs, que ſon commerce eſt infiniment plus étendu, que notre imagination ſe porte ſur des objets plus grands & plus variés depuis les progrès de

la navigation ; on ſera étonné que nous n'ayons pas ſur eux la ſupériorité la plus décidée. Mais il faut obſerver que, lorſque ce peuple connut les arts & le commerce, il ſortoit, pour ainſi dire, des mains de la nature, & avoit toute l'énergie néceſſaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit ; au lieu que les nations de l'Europe étoient aſſervies à des loix & à des inſtitutions extravagantes. Dans la Grèce, le commerce trouva des hommes ; en Europe, il trouva des eſclaves. A meſure que nous avons ouvert les yeux ſur les abſurdités de nos inſtitutions, nous nous ſommes occupés à les corriger ; mais ſans oſer jamais renverſer entiérement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux ; & à force d'étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions, qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares.

Les Romains, inſtitués pour conquérir, n'ont pas avancé, comme les Grecs, la raiſon & l'induſtrie. Ils ont donné au monde un grand ſpectacle ; mais ils n'ont rien ajouté aux connoiſſances & aux arts des Grecs. C'eſt

en attachant les nations au même joug, & non en les uniſſant par le commerce, qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagèrent le monde; & lorſqu'ils l'eurent ſoumis, le repos qu'ils lui donnèrent fut une léthargie. Leur deſpotiſme, leur gouvernement militaire opprimèrent les peuples, éteignirent le génie, & dégradèrent l'eſpèce humaine.

Tout fut dans un plus grand déſordre encore après deux loix de Conſtantin, que Monteſquieu n'a pas oſé mettre parmi les cauſes de la décadence de l'empire. La première, dictée par l'imprudence & le fanatiſme, quoiqu'elle parût l'être par l'humanité, peut ſervir à nous faire voir qu'une grande innovation, eſt ſouvent un grand danger; & que les droits primitifs de l'eſpèce humaine, ne peuvent pas être toujours les fondemens de l'adminiſtration. Cette loi déclaroit libres tous les eſclaves qui ſe feroient chrétiens. Elle rétabliſſoit dans leurs droits, des hommes qui n'avoient eu juſqu'alors qu'une exiſtence forcée; mais elle ébranla l'état, en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faiſoient valoir leurs domaines, & qui, par-là, ſe trouvèrent réduits pour quel-

que tems à la plus cruelle indigence. Les nouveaux proſélytes eux-mêmes, ne pouvoient réparer, en faveur de l'état, les torts que le gouvernement avoit fait à leurs maîtres. Ils n'avoient ni propriété, ni ſubſiſtance aſſurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'état qui ne les nourriſſoit point, & à une religion qu'ils n'avoient embraſſée que par ce penchant irréſiſtible, qui entraîne vers la liberté? Un autre édit défendit le paganiſme dans toute l'étendue de l'empire; & ces vaſtes contrées ſe trouvèrent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entre eux, ni à l'état, par les nœuds ſacrés de la religion & du ſerment. Sans prêtres, ſans temples, ſans morale publique; quel zèle pouvoient-ils avoir pour repouſſer des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus?

Auſſi, les habitans du Nord qui fondirent ſur l'empire, trouvèrent-ils les diſpoſitions les plus favorables à leur invaſion. Preſſés en Pologne & en Allemagne par des nations ſorties de la Grande-Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déja ruinées, pour en être chaſſés par des vain-

queurs plus féroces qui les ſuivoient. C'étoient des flots qui ſe preſſoient, qui ſe chaſſoient les uns les autres. En ſe fixant dans les pays qu'ils venoient de dévaſter, ces barbares diviſèrent des contrées que Rome avoit autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le haſard, le beſoin, ou le caprice. Les pirates, qui couvroient les mers, les mœurs atroces qui régnoient ſur les frontières, repouſſoient toutes les liaiſons qu'une utilité réciproque auroit exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, ſes ſujets étoient ſéparés par des barrières inſurmontables; parce que les brigands qui infeſtoient les chemins, changoient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuſe. Les peuples de l'Europe rejettés, par l'eſclavage & la conſternation, dans cet état de ſtupidité & d'inertie, qui a dû long-tems être le premier état de l'homme, profitoient peu de la fertilité de leur ſol, & n'avoient qu'une induſtrie tout-à-fait ſauvage. Les pays un peu éloignés, n'exiſtoient point pour eux; & ils ne connoiſſoient leurs voiſins que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que quelques écrivains racontent des richeſſes & de la magnificence du ſeptième ſiècle, eſt fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'hiſtoire de leur tems. On s'habilloit de peaux & d'une laine groſſière. On ignoroit les commodités de la vie. On conſtruiſoit, il eſt vrai, des édifices hardis & ſolides, qui nous montrent juſqu'à quel point de perfection un art peut être porté, lorſqu'il eſt le produit des efforts ſucceſſifs & continus de la nation qui l'inventa : mais une architecture née dans les forêts des Druides, de l'imitation des arbres, qui, s'élançant dans les airs, forment des ceintres très-aigus, & dont les branches, en ſe recourbant, en s'entrelaſſant, conduiſent à l'invention des pendentifs, ne prouve pas qu'il y eût alors plus de richeſſes que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoiſſance des arts, pour élever des maſſes de pierre avec les bras de ſes eſclaves. Ce qui démontre, ſans réplique, la pauvreté des peuples, c'eſt que les impôts ſe levoient en nature ; & même les contributions que le clergé ſubalterne payoit à ſes ſupérieurs, conſiſtoient en denrées comeſtibles,

La ſuperſtition dominante épaiſſiſſoit les ténèbres. Avec des ſophiſmes & de la ſubtilité, elle fondoit cette fauſſe ſcience, qu'on appelle théologie, dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoiſſances.

Dès le huitième ſiècle, & au commencement du neuvième, Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter & donner des couronnes. Sans citoyens, ſans ſoldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aſpirer à la monarchie univerſelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoiſſoit d'autre mérite, que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Egliſe. La dignité des ſouverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriſer les princes, ſans inſpirer l'amour de la liberté. Quelques romans abſurdes, & quelques fables mélancoliques, nées de l'oiſiveté des cloîtres, étoient alors la ſeule littérature. Ces ouvrages contribuoient à entretenir cette triſteſſe & cet amour du merveilleux, qui ſervent ſi bien la ſuperſtition.

Deux

Deux nations changèrent encore la face de la terre. Un peuple ſorti de la Scandivanie & de la Cherſonèſe Cimbrique, ſe répandit au Nord de l'Europe, que les Arabes preſſoient du côté du Midi. Ceux-là étoient diſciples d'Odin, & ceux-ci de Mahomet: deux hommes qui avoient répandu le fanatiſme des conquêtes, avec celui de la religion. Charlemagne ſut vaincre les uns, & réſiſter aux autres. Ces hommes du Nord, appellés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, ſans diſcipline, de mœurs atroces, pouſſé aux combats & à la mort par la miſère & la ſuperſtition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit ſi terribles, pour une religion qui les diſpoſeroit à obéir. Il lui fallut verſer des torrens de ſang, & il planta la croix ſur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Eſpagne: il ne put s'établir au-delà des Pyrenées.

Le beſoin de repouſſer les Arabes, & ſur-tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred-le-Grand en Angleterre, quelques villes en

Italie, eurent des vaiſſeaux; & ce commencement de navigation reſſuſcita, pour un peu de tems, le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'eſt la manière de faire le commerce chez les peuples où il eſt encore au berceau.

Cependant, les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes & Carthage. Il eſt vrai qu'ils le devoient moins aux lumières d'une raiſon cultivée & aux progrès d'une bonne adminiſtration, qu'à l'étendue de leur puiſſance, & à la nature des pays qu'ils poſſédoient. Maîtres de l'Eſpagne, de l'Afrique, de l'Aſie-Mineure, de la Perſe, & d'une partie de l'Inde; ils commencèrent par échanger entre eux, d'une contrée à l'autre, les denrées des différentes parties de leur vaſte empire. Ils s'étendirent par degrés juſqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en miſſionnaires, ſouvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois & les Arabes de Barcelone, allèrent prendre dans Alexandrie les marchandiſes de l'Afrique & de l'Inde, & les verſèrent en Europe. Les

Arabes, enrichis par le commerce & raſſaſiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliothèque des Ptolomées. Ils cultivoient les arts & les lettres ; & ils ont été la ſeule nation conquérante qui ait avancé la raiſon & l'induſtrie des hommes. On leur doit l'algèbre, la chymie, des lumières en aſtronomie, des machines nouvelles, des remèdes inconnus à l'antiquité ; mais la poéſie eſt le ſeul des beaux-arts qu'ils aient cultivé avec ſuccès.

Dans le même tems, les Grecs avoient imité les manufactures de l'Aſie ; & ils s'étoient approprié les richeſſes de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux ſources de proſpérité tombèrent bientôt avec leur empire, qui n'oppoſoit au fanatiſme guerrier & intrépide des Arabes, que le fanatiſme imbécille & lâche des querelles ſcholaſtiques & des controverſes monacales. Les moines y régnoient, & l'empereur demandoit pardon à Dieu du tems qu'il donnoit aux ſoins de l'état. Il n'y avoit plus ni bons peintres, ni bons ſculpteurs ; & l'on y diſputoit ſans ceſſe pour ſavoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, poſſeſſeurs d'un grand

nombre d'iſles, les Grecs n'avoient pas de marine. Ils ſe défendirent contre celle d'Egypte & des Sarraſins par le feu Grégeois: arme vaine & précaire d'un peuple ſans vertu. Conſtantinople ne pouvoit protéger au loin ſon commerce maritime; il fut abandonné aux Génois, qui s'emparèrent de Caffa, dont ils firent une ville floriſſante.

La nobleſſe de l'Europe, dans les folles expéditions des Croiſades, emprunta quelque choſe des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe; il lui devint difficile de s'en paſſer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandiſes qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes, eux-mêmes, en portèrent en France, en Angleterre, & juſqu'en Allemagne.

Ces états étoient alors ſans vaiſſeaux & ſans manufactures. On y gênoit le commerce, & l'on y mépriſoit le commerçant. Cette claſſe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traités les négocians à-peu-près avec le même mépris qu'ils avoient pour les hiſtrions, les courtiſanes, les bâtards, les eſclaves & les gladiateurs. Le ſyſtême politique établi dans toute

l'Europe par la force & l'ignorance des nations du Nord, devoit néceſſairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos pères inſenſés prirent pour baſe de leurs gouvernemens, un principe deſtructeur de toute ſociété, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de conſidérés que les poſſeſſeurs des fiefs, & ceux qui s'étoient diſtingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on ſait, de petits ſouverains qui abuſoient de leur autorité, & réſiſtoient à celle du prince. Les barons avoient du faſte & de l'avarice, des fantaiſies, & fort peu d'argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits états, & tantôt ils les rançonnoient. C'eſt dans ces tems barbares que ſe ſont établis les droits de péage, d'entrée, de ſortie, de paſſage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppreſſions ſans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou ſe fermoient, ſous le bon plaiſir du prince ou de ſes vaſſaux. On ignoroit ſi parfaitement les plus ſimples élémens du commerce, qu'on avoit l'uſage de fixer le prix des denrées. Les négocians étoient ſouvent volés, & toujours mal payés par les chevaliers & par les barons.

On faiſoit le commerce par caravanes, & l'on alloit en troupes armées juſqu'aux lieux où l'on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun moyen de ſe concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de batteleurs, de muſiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors aucune grande ville, & qu'on ne connoiſſoit ni les ſpectacles, ni les aſſemblées, ni les plaiſirs ſédentaires de la ſociété privée, le tems des foires étoit celui des amuſemens; & ces amuſemens dégénéroient en diſſolutions, qui autoriſoient les déclamations & les violences du clergé. Les commerçans furent ſouvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des ſuperfluités à ſes tyrans, & qui s'aſſocioient à des hommes dont les mœurs bleſſoient ſes préjugés & ſon auſtérité groſſière.

Les Juifs, qui ne tardèrent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnèrent pas beaucoup de conſidération. Ils furent alors dans toute l'Europe, ce qu'ils ſont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Les richeſſes qu'ils avoient, celles qu'ils acquéroient tous les jours, les mirent

en état de prêter de l'argent au marchand & aux autres citoyens ; mais en exigeant un bénéfice proportionné au riſque que couroient ces fonds, en ſortant de leurs mains. Les ſcholaſtiques s'élevèrent avec fureur contre une pratique néceſſaire, que proſcrivoient leurs barbares préjugés. Cette déciſion théologique ſur un objet civil & politique, eut d'étranges ſuites. Le magiſtrat entraîné par une autorité qu'on n'oſoit pas juger, même lorſqu'elle étoit injuſte, prononça des confiſcations & des peines infamantes contre l'uſure, que dans ces tems d'aveuglement les loix confondoient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour ſe dédommager des dangers & des humiliations qu'ils avoient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux & criminel, ſe livrèrent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Il leur fallut ajouter au prix de l'argent qui peut s'eſtimer par le beſoin de celui qui prête, par le crédit de celui qui emprunte, par une infinité d'autres circonſtances, le prix de l'infamie qui eſt de peu de choſe, ou que rien au monde ne peut compenſer. Toutes les nations les déteſtèrent,

On les persécuta, on les pilla, on les proscrivit. Ils inventèrent les lettres-de-change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire; mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui alors les traitèrent mieux, dans la crainte qu'ils ne portâssent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profitèrent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent, pour les petites sociétés qu'ils formoient, la protection de quelques gouvernemens, qui dérogèrent pour eux aux loix portées, dans des tems barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le Midi de l'Europe.

Le Nord parut se réveiller aussi; mais un peu plus tard, & plus difficilement encore. Hambourg & Lubec ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, se virent obligés de s'unir pour se défendre contre les brigands qui infestoient ces parages. Le succès de cette petite ligue détermina d'autres villes

à entrer dans la confédération. Bientôt elle fut compoſée de quatre-vingts cités, qui formoient une chaîne depuis la Baltique juſqu'au Rhin, & qui avoient obtenu ou acheté le privilège de ſe gouverner par leurs propres loix. Cette aſſociation, la première qui ait eu dans les tems modernes un ſyſtême régulier de commerce, échangeoit avec les Lombards les munitions navales & les autres marchandiſes du Nord, contre les productions de l'Aſie, de l'Italie & des autres états du Midi.

La Flandre ſervoit de théâtre à tant d'heureuſes opérations. Sa poſition n'étoit pas la ſeule cauſe de cette préférence ſi utile. Elle la devoit auſſi à ſes belles & nombreuſes manufactures de draps; elle la devoit encore à ſes fabriques de tapiſſeries, qui prouvent à quel point le deſſin & la perſpective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de proſpérité firent des Pays-Bas, la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état floriſſant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande Anſe, de ceux de quelques républiques qui proſpéroient à l'aide de

la liberté, fit impreſſion ſur la plupart des rois. Dans leurs états, il n'y avoit de citoyens que la nobleſſe & les eccléſiaſtiques. Le reſte étoit eſclave. Ils affranchirent les villes, & leur prodiguèrent les privilèges. Auſſi-tôt ſe formèrent des corps de marchands, des corps de métiers; & ces aſſociations acquirent du crédit en acquérant des richeſſes. Les ſouverains les oppoſèrent aux barons. On vit diminuer peu-à-peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens; & le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux aſſemblées nationales.

Le préſident de Monteſquieu fait honneur à la religion chrétienne, de l'abolition de l'eſclavage. Nous oſerons n'être pas de ſon avis. C'eſt quand il y eut de l'induſtrie & des richeſſes dans le peuple, que les princes le comptèrent pour quelque choſe. C'eſt quand les richeſſes du peuple purent être utiles aux rois contre les barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une ſaine politique que le commerce amène toujours, & non l'eſprit de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les eſclaves de leurs vaſſaux;

parce que ces eſclaves, en ceſſant de l'être, devenoient des ſujets. Il eſt vrai que le pape Alexandre III déclara que des chrétiens devoient être exempts de ſervitude : mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France & d'Angleterre, qui vouloient abaiſſer leurs vaſſaux. S'il eût été inſpiré par l'amour de la juſtice & de l'humanité, il n'eût pas dit que le chrétien, mais il eût dit que l'homme n'étoit pas né pour la ſervitude; que l'eſclave volontaire, eſt un lâche; qu'aucun lien n'enchaîne licitement l'eſclave involontaire ; que celui qui ne peut le briſer par la force eſt innocent, s'il s'en délivre par la fuite ; & que ſon prétendu maître eſt un aſſaſſin, s'il punit de mort une action autoriſée par la nature. Mais la religion chrétienne défend ſi peu la ſervitude, que dans l'Allemagne-Catholique, en Bohême, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple eſt encore eſclave; & que les poſſeſſions eccléſiaſtiques y ont elles-mêmes des ſerfs, comme elles en avoient autrefois parmi nous, ſans que l'égliſe le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Piſe, dans Gênes,

dans Florence, des républiques fondées sur des loix sages. Les factions des Guelphes & des Gibelins, qui désoloient ces délicieuses contrées depuis tant de siècles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleurissoit & devoit bientôt y amener les lettres. Venise étoit au comble de sa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ses voisins, réprimoit celle des Mammelus & des Turcs. Son commerce étoit supérieur à celui de l'Europe entière. Elle avoit une population nombreuse & des trésors immenses. Ses finances étoient bien administrées, & le peuple content. La république empruntoit aux riches particuliers, mais par politique, & non par besoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher au gouvernement les sujets riches, en les engageant à placer une partie de leur fortune dans les fonds publics. Venise avoit des manufactures de soie, d'or & d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaisseaux. Son orfévrerie étoit la meilleure, & presque la seule de ce tems-là. On reprochoit aux habitans de se servir d'ustensiles & de vaisselle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des loix somptuaires; mais ces

loix permettoient une ſorte de luxe qui conſervoit des fonds dans l'état. Le noble étoit à la fois économe & ſomptueux. L'opulence de Veniſe avoit reſſuſcité l'architecture d'Athènes. Enfin, il y avoit de la grandeur & déja du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la nobleſſe étoit éclairée. Le gouvernement réſiſtoit avec une fermeté ſage aux entrepriſes des pontifes. *Siamo Veneziani, poi Chriſtiani*, diſoit un de leurs ſénateurs. C'étoit l'eſprit du ſénat entier. Dès ce tems, il aviliſſoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces miſérables *Condottieri*, dont les noms étoient ſi terribles, & dont les armes l'étoient ſi peu. Il régnoit de la politeſſe à Veniſe; & la ſociété s'y trouvoit moins gênée par les inquiſiteurs d'état, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'eſt méfiée de la puiſſance de ſes voiſins & de ſa foibleſſe.

Au quinzième ſiècle, l'Italie laiſſoit bien loin derrière elle tout le reſte de l'Europe. La ſuperſtition la plus cruelle, la plus inſenſée, qui tenoit lieu de tout mérite, &

qui produiſoit tant de pratiques minutieuſes & tant de fureurs atroces, avoit cependant peu-à-peu tiré l'Eſpagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de ſe réunir par le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle, & par la conquête de Grenade. L'Eſpagne étoit devenue une puiſſance qui s'égaloit à la France même. Les belles laines de Caſtille & de Léon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui ſe vendoient dans toute l'Europe, & même en Aſie. Les efforts continuels que les Eſpagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs ſuccès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthouſiaſme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur péninſule, & ne commerçant guère par eux-mêmes avec les autres nations, ils les mépriſoient : ils avoient ce dédain faſtueux, qui, chez un peuple comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumières. C'étoit là ſeule puiſſance qui eût une infanterie toujours ſubſiſtante; & cette infanterie étoit admirable. Comme, depuis pluſieurs ſiècles, les Eſpagnols faiſoient la

guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à-peu-près le même caractère : mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Caſtille, & plus facile à conduire, depuis que, par la conquête des Algarves, elle avoit été délivrée des Maures.

En France, Louis XI venoit d'abaiſſer les grands vaſſaux, de relever la magiſtrature, & de ſoumettre la nobleſſe aux loix. Le peuple François, moins dépendant de ſes ſeigneurs, devoit dans peu devenir plus induſtrieux, plus actif & plus eſtimable ; mais l'induſtrie & le commerce ne pouvoient fleurir ſubitement. Les progrès de la raiſon devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, & ſous le règne d'un prince livré à la plus vile ſuperſtition. Les barons n'avoient qu'un faſte barbare. Leurs revenus ſuffiſoient à peine pour entretenir à leur ſuite une foule de gentils-hommes déſœuvrés, qui les défendoient contre les ſouverains & contre les loix. La dépenſe de leur table étoit exceſſive ; & ce luxe ſauvage, dont il reſte encore trop de veſtiges, n'encourageoit aucun des

arts utiles. Il n'y avoit, ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette ſorte de décence qui diſtingue les premières claſſes des citoyens, & qui apprend aux autres à les reſpecter. Malgré la courtoiſie preſcrite aux chevaliers, il régnoit, parmi les grands, de la groſſiéreté & de la rudeſſe. La nation avoit alors ce caractère d'inconſéquence, qu'elle a eu depuis, & qu'aura toujours un peuple dont les mœurs & les manières ne ſeront pas d'accord avec ſes loix. Les conſeils du prince y donnoient des édits ſans nombre, & ſouvent contradictoires; mais le prince diſpenſoit aiſément d'obéir. Ce caractère de facilité dans les ſouverains, a été ſouvent le remède à la légéreté avec laquelle les miniſtres de France ont donné & multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche & moins induſtrieuſe que la France, avoit des barons inſolens, des évêques deſpotes, & un peuple qui ſe laſſoit de leur joug. La nation avoit déja cet eſprit d'inquiétude, qui devoit, tôt ou tard, la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractère à la tyrannie abſurde de Guillaume le conquérant, & au génie atroce de

pluſieurs

pluſieurs de ſes ſucceſſeurs. L'abus exceſſif de l'autorité, avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs ſouverains. On ne prononçoit chez eux le nom de roi qu'avec crainte ; & ces ſentimens, tranſmis de race en race, ont ſervi depuis à leur faire établir le gouvernement ſous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres, entre les maiſons de Lancaſtre & d'Yorck, avoient nourri le courage guerrier & l'impatience de la ſervitude ; mais elles avoient entretenu le déſordre & la pauvreté. C'étoit les Flamands qui mettoient alors en œuvre les laines de l'Angleterre. Ses laines, ſon plomb, ſon étain, étoient tranſportés ſur les vaiſſeaux des villes Anſéatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni juriſprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit d'ailleurs ſurchargée d'une multitude de riches couvens & d'hôpitaux. Les nobles, ſans aiſance, alloient de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établiſſemens ſuperſtitieux maintenoient la pareſſe & la barbarie.

L'Allemagne, long-tems agitée par les querelles des empereurs & des papes, & par des guerres inteſtines, venoit de prendre

une assiette plus tranquille. L'ordre avoit succédé à l'anarchie ; & les peuples de cette vaste contrée, sans richesses, sans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voisins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeste à la nature humaine, qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général, les différens princes de cette grande portion de l'Europe, gouvernoient assez sagement leurs états. Ils abusoient peu de leur autorité ; & si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les seules villes libres & alliées de la Grande Anse, qu'il y avoit du commerce & de l'industrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe n'étoient pas connues. L'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le seul luxe. Les grands & le clergé s'enivroient sans troubler l'état. On avoit de la peine à dégoûter les gentils-hommes de voler sur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces ;

& juſques dans les deux ſiècles ſuivans, les troupes Allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés, que par leur diſcipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient, n'avoit conſervé cet enthouſiaſme de gloire, que leur avoit autrefois inſpiré la religion d'Odin; & ils n'avoient encore reçu aucune des loix ſages, que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entre eux. Leur puiſſance n'étoit rien; & une ſeule ville de la Grande Anſe faiſoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, & ſous les loix de Frédéric & de Guſtave Vaza.

Les Turcs n'avoient ni la ſcience du gouvernement, ni la connoiſſance des arts, ni le goût du commerce; mais les Janiſſaires étoient la première milice du monde; & il n'a manqué qu'un ſeul verſet dans l'Alcoran, pour que des peuples, ſur leſquels la religion a conſervé juſqu'ici la plus grande influence, ne devinſſent les maîtres de la terre. Si

Mahomet, après avoir dit: *Tu rendras à l'ennemi le mois de la calamité pour le mois de la calamité*, avoit ajouté: *& tu mépriſeras les vaines connoiſſances de l'étranger; l'art de la guerre eſt le ſeul que tu en apprendras;* c'étoit fait de la liberté de l'Europe. Celui qui perfectionnera le Turc dans l'art militaire, ſera l'ennemi commun de toutes les nations. Les Janiſſaires, ces compagnons d'un deſpote, qu'ils font reſpecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renverſèrent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébêtés par la ſuperſtition. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres & les arts abandonnèrent, leur patrie ſubjuguée, & ſe réfugièrent en Italie: ils y furent ſuivis par des artiſans & des négocians. L'aiſance, la paix, la proſpérité, cet amour de toutes les gloires, ce beſoin de nouveaux plaiſirs qu'inſpirent de bons gouvernemens, favoriſoient dans le pays des anciens Romains la renaiſſance des lettres; & les Grecs apportèrent aux Italiens plus de connoiſſance des bons modèles, & le goût de l'antiquité. L'imprimerie étoit inventée;

& ſi elle avoit été long-tems une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres & ſans induſtrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome, qui, preſque toujours, a eu dans chaque ſiècle l'eſprit qui lui convenoit le mieux pour le moment; Rome ſembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit ſi long-tems & ſi bien ſervie. Elle protégea les belles-lettres & les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raiſonnement. Les prêtres les moins éclairés, ſavent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'auſtérité, la triſteſſe & la crainte, ſont les moyens qui établiſſent leur autorité ſur les eſprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des tems où ces moyens n'ont plus que de foibles ſuccès. Les hommes enrichis dans des ſociétés tranquilles, veulent jouir; ils craignent l'ennui, & ils cherchent les plaiſirs avec paſſion. Quand les foires s'établirent, & lorſqu'à ces foires il y eut

des jeux, des danſes, des amuſemens, le clergé, qui ſentit que ces diſpoſitions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proſcrivit ces jeux, excommunia les hiſtrions. Mais lorſqu'il vit que ſes cenſures n'étoient pas aſſez reſpectées, il changea de conduite; il voulut lui-même donner des ſpectacles. On vit naître les comédies ſaintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouoient la mort de Sainte Catherine, balancèrent le ſuccès des hiſtrions. La muſique fut introduite dans les égliſes; on y plaça même des farces. Le peuple s'amuſoit à la fête des fous, à celle de l'âne, à celle des innocens, qui ſe célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui ſe jouoient dans les places publiques. Souvent, par un ſimple attrait de plaiſir, on quitta les danſes des Égyptiennes pour la proceſſion de la Saint Jean. Lorſque l'Italie acquit de la politeſſe, & qu'elle en mit dans ſes plaiſirs, les ſpectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence; les prêtres eurent une raiſon de moins de les cenſurer, & ils les tolérèrent. Ils avoient été long-tems les ſeuls hommes qui ſuſſent lire; mais ce mérite, devenu

plus commun, ne leur donnoit plus de conſidération. Ils voulurent partager la gloire de réuſſir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les papes, riches & paiſibles ſouverains dans la voluptueuſe Italie, perdirent de leur auſtérité. Leur cour devint aimable. Ils regardèrent la culture des lettres, comme un moyen nouveau de régner ſur les eſprits. Ils protégèrent les talens; ils honorèrent les grands artiſtes. Raphael alloit être cardinal, lorſqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces plaiſirs nouveaux, pouvoient n'être pas conformes à l'eſprit de l'évangile; mais ils paroiſſoient l'être aux intérêts des pontifes. Les arts & les lettres décorent l'édifice de la religion; c'eſt la philoſophie qui le détruit. Auſſi l'égliſe Romaine, favorable aux belles-lettres & aux beaux-arts, fut-elle oppoſée aux ſciences exactes. On couronna les poëtes; on perſécuta les philoſophes. Galilée eût vu de ſa priſon le Taſſe monter au Capitole, ſi ces deux grands génies euſſent été contemporains.

Il étoit tems que la philoſophie & les lettres arrivâſſent au ſecours de la morale &

de la raiſon. L'égliſe Romaine avoit détruit, autant qu'il eſt poſſible, les principes de juſtice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce ſeul dogme, qu'au pape appartient la ſouveraineté de tous les empires, renverſoit les fondemens de toute ſociété, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avoit régné long-tems avec le dogme affreux qui permettoit, qui ordonnoit même, de haïr, de perſécuter tous les hommes, dont les opinions ſur la religion ne ſont pas conformes à celles de l'égliſe Romaine. Les indulgences, eſpèce d'expiations vendues pour tous les crimes, & ſi vous voulez quelque choſe de plus monſtrueux, des expiations pour les crimes à venir; la diſpenſe de tenir ſa parole aux ennemis du pontife, fuſſent-ils de ſa religion; cet article de croyance, où l'on enſeigne que le mérite du juſte peut être appliqué au méchant; les exemples de tous les vices dans la perſonne des pontifes, & dans les hommes ſacrés, deſtinés à ſervir de modèle au peuple; enfin, le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'inquiſition: toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de ſerpens, plutôt

qu'une vaſte contrée, habitée ou cultivée par des hommes.

Telle étoit la ſituation de l'Europe, lorſque les monarques Portugais, à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent, entouré de voiſins qui ſe déchiroient encore, formèrent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.

I. Premières navigations des Portugais, dans les mers où l'on préſume qu'étoit anciennement l'Atlantide.

C'ÉTOIT une opinion généralement établie, que la mer Atlantique étoit impraticable; que les côtes occidentales de l'Afrique, brûlées par la Zone Torride, ne pouvoient pas être habitées. Ce préjugé auroit pu être diſſipé par quelques ouvrages de l'antiquité, qui avoient échappé aux injures du tems & de l'ignorance : mais on n'étoit pas aſſez familier avec ces ſavans écrits, pour y découvrir des vérités qui n'y étoient que confuſément énoncées. Il falloit que les Maures & les Arabes, de qui l'Europe avoit déja reçu tant de lumières, nous éclairâſſent ſur ces grands objets. A travers un océan qui paſſoit pour indomptable, ces peuples tiroient des richeſſes immenſes d'un pays qu'on croyoit embraſé. Dans des expéditions, dont la Bar-

barie fut le théâtre, l'on fut inſtruit des ſources de leur fortune, & l'on réſolut d'y aller puiſer. Des avanturiers de toutes les nations formèrent ce projet. Henri, fils de Jean I, roi de Portugal, fut le ſeul qui prit des meſures ſages.

Ce Prince mit à profit le peu d'aſtronomie que les Arabes avoient conſervé. Un obſervatoire, où furent inſtruits les jeunes gentilshommes qui compoſoient ſa cour, s'éleva par ſes ordres à Sagres, ville des Algarves. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'aſtrolabe, & ſentit le premier l'utilité qu'on pouvoit tirer de la bouſſole, qui étoit déja connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'uſage à la navigation.

Les pilotes qui ſe formèrent ſous ſes yeux, découvrirent en 1419 Madère, que quelques ſavans ont voulu regarder comme un foible débris de l'Atlantide. Mais y eut-il jamais une iſle Atlantide? Si elle exiſta, quelle étoit ſa ſituation, quelle étoit ſon étendue? Ce ſont deux queſtions ſur leſquelles on ſe décidera, ſelon le degré de confiance qu'on accordera à Diodore de Sicile & à Platon, ſelon la manière dont on les interprétera.

« Après avoir parcouru les iſles voiſines » des colonnes d'Hercule, nous allons parler, » dit le premier, de celles qui ſont plus avan- » cées dans l'Océan, en tirant vers le cou- » chant. Dans la mer qui borde la Lybie, il » en eſt une très-célèbre éloignée du Con- » tinent de pluſieurs jours de navigation ».

Diodore s'étend enſuite ſur la population, les mœurs, les loix, les monumens, la fécondité de cette iſle. Puis il ajoute :

« Les Phéniciens, dans les tems les plus » reculés, en firent la découverte. Ils fran- » chirent les colonnes d'Hercule, & navi- » guèrent dans l'Océan. Proche les colonnes » d'Hercule, ils fondèrent Gadeïra ou Cadix. » Ils avoient parcouru les mers au-delà des » colonnes, & rangé celles de la Lybie, » lorſqu'ils furent ſurpris d'une violente tem- » pête qui les jetta dans la haute mer, en » plein Océan. Après un mauvais tems qui » dura pluſieurs jours, ils touchèrent à l'iſle » dont il eſt queſtion. Ils publièrent la rela- » tion de ce voyage. Ils projettèrent un éta- » bliſſement dans cette contrée nouvelle : » mais les Carthaginois s'y oppoſèrent, dans » la crainte que le pays ne ſe dépeuplât ».

Qu'eſt-ce que cette iſle qu'on ne retrouve plus ? qu'eſt-elle devenue ? Platon nous l'apprendra peut-être.

Voici ce que Critias dit à Socrate dans le Dialogue intitulé Timée. « Solon étoit l'ami » intime de Dropidas notre aïeul. Dropidas » regrettoit beaucoup que les affaires pu- » bliques euſſent détourné Solon du pen- » chant qu'il avoit pour la poéſie, & l'euſſent » empêché de finir ſon poëme ſur les Atlan- » tides. Il en avoit apporté le ſujet de ſon » voyage d'Egypte. Solon diſoit que les ha- » bitans de Saïs, ville ſituée à la tête du Delta, » à l'endroit où le Nil ſe diviſe en deux » branches, ſe croyoient iſſus des Athéniens » dont ils avoient conſervé la lance, l'épée, » le bouclier, & les autres armes. Il attribue » à cette opinion les honneurs qu'il reçut » des Saltiques. Ce fut-là que ce légiſlateur, » poëte & philoſophe, conférant avec les » prêtres, & les entretenant de Prométhée, » le premier des hommes, de Niobé, du » déluge de Deucalion, & d'autres traditions » pareilles, un prêtre s'écria : ô Solon, » Solon ! vous autres Grecs, vous êtes en- » core des enfans. Il n'y a pas un ſeul vieillard

» parmi vous. Vous prenez des fables emblé-
» matiques pour des faits. Vous n'avez con-
» noiſſance que d'un ſeul déluge que beau-
» coup d'autres ont précédé. Il y a long-tems
» qu'Athènes ſubſiſte. Il y a long-tems qu'elle
» eſt civiliſée. Il y a long-tems que ſon nom
» eſt fameux en Egypte, par des exploits que
» vous ignorez, & dont l'hiſtoire eſt conſignée
» dans nos archives. C'eſt-là que vous pourrez
» vous inſtruire des antiquités de votre ville».

Après une explication très-ſenſée & très-belle, des cauſes de l'ignorance des Grecs, le prêtre ajoute :

« C'eſt-là que vous apprendrez de quelle
» manière glorieuſe les Athéniens, dans les
» tems anciens, réprimèrent une puiſſance
» redoutable qui s'étoit répandue dans l'Eu-
» rope & l'Aſie, par une irruption ſoudaine
» de guerriers ſortis du ſein de la mer Atlan-
» tique. Cette mer environnoit un grand
» eſpace de terre, ſitué vis-à-vis de l'em-
» bouchure du détroit appellé les colonnes
» d'Hercule. C'étoit une contrée plus vaſte
» que l'Aſie & la Lybie enſemble. De cette
» contrée au détroit, il y avoit nombre
» d'autres iſles plus petites ».

« Ce pays, dont je viens de vous parler, » ou l'iſle Atlantique, étoit gouverné par » des ſouverains réunis. Dans une expédi- » tion, ils s'emparèrent d'un côté de la » Lybie juſqu'à l'Egypte, & de l'autre côté » de toutes les contrées juſqu'à la Tirrhénie. » Nous fûmes tous eſclaves, & ce furent vos » aïeux qui nous remirent en liberté : ils » conduiſirent leurs flottes contre les Atlan- » tiſtes, & les défirent. Mais un plus » grand malheur les attendoit. Peu de » tems après leur iſle fut ſubmergée ; & » cette contrée, plus grande que l'Europe » & l'Aſie enſemble, diſparut en un clin » d'œil ».

Quel ſujet de méditation ! L'homme s'endort ou s'agite ſur un amas de ſables mouvans : il s'élance, par ſes projets, dans l'éternité ; & un concours de cauſes fatales peut ſe développer dans un inſtant, & l'anéantir lui & ſes ſuperbes demeures.

Ce qui achève de fortifier les deux témoignages qui précèdent, c'eſt que la mer, qui porte aujourd'hui le nom d'Atlantique, eſt reſtée baſſe, & qu'on retrouve, à de grandes diſtances de ſes rives, le varec & les autres

ſubſtances marines qui annoncent un ancien continent.

II. Découverte de Madère. Etat actuel de cette iſle.

Quoi qu'il en ſoit de cette contrée, réelle ou imaginaire, c'eſt une tradition fort accréditée, qu'à l'arrivée des Portugais, Madère étoit couverte de forêts; qu'on y mit le feu; que l'incendie dura ſept ans entiers, & qu'enſuite la terre ſe trouva d'une fertilité extraordinaire. Sur ce ſol, qui a vingt-cinq milles de long & dix de large, les Portugais ont, ſelon le dénombrement de 1768, formé une population de ſoixante-trois mille neuf cens treize perſonnes, de tout âge & de tout ſexe, diſtribuées dans quarante-trois paroiſſes, ſept bourgades, & la ville de Funchal, bâtie, ſans beaucoup de goût, ſur la côte méridionale, dans un vallon fertile, au pied de quelques montagnes dont la pente douce eſt couverte de jardins & de maiſons de campagne très-agréables. Sept ou huit ruiſſeaux, plus ou moins conſidérables, la traverſent. Sa rade, la ſeule où il ſoit permis de charger ou décharger les bâtimens, & la ſeule par conſéquent où l'on ait établi des douanes, eſt très-ſûre durant preſque toute l'année. Quand, ce qui eſt infiniment rare, les vents

viennent d'entre le Sud-Eſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt, en paſſant par le Sud, il faut appareiller; mais heureuſement on peut prévoir le mauvais tems vingt-quatre heures avant que de l'éprouver.

Les crevaſſes des montagnes, la couleur noirâtre des pierres, la lave mêlée avec la terre : tout porte l'empreinte des anciens volcans. Auſſi ne récolte-t-on que très-peu de grain; & les habitans ſont réduits à tirer de l'étranger les trois quarts de celui qu'ils conſomment.

Les vignes ſont toute leur reſſource. Elles occupent la croupe de pluſieurs montagnes, dont le ſommet eſt couronné par des châtaigniers. Des haies de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de myrthes, de roſiers ſauvages, les ſéparent. Le raiſin croît généralement ſous des berceaux, & mûrit à l'ombre. Les ſeps qui le produiſent ſont baignés par de nombreux ruiſſeaux qui, ſortis des hauteurs, ne ſe perdent dans la plaine, qu'après avoir fait cent & cent détours dans les plantations. Quelques propriétaires ont acquis ou uſurpé le droit de tourner habituellement ces eaux à leur avantage;

tage ; d'autres n'en ont la jouiſſance qu'une, deux, trois fois la ſemaine. Ceux même qui veulent former un nouveau vignoble, ſous un climat ardent, dans un terrein ſec, où l'arroſement eſt indiſpenſable, n'en peuvent partager le privilège qu'en l'achetant fort cher.

Le produit des vignes ſe partage toujours en dix parts. Il y en a une pour le roi, une pour le clergé, quatre pour le propriétaire, & autant pour le cultivateur.

L'iſle produit pluſieurs eſpèces de vin. Le meilleur & le plus rare ſort d'un plant tiré originairement de Candie. Il a une douceur délicieuſe, eſt connu ſous le nom de Malvoiſie de Madère, & ſe vend cent piſtoles la pipe. Celui qui eſt ſec ne coûte que ſix ou ſept cens francs, & trouve ſon principal débouché en Angleterre. Les qualités inférieures & qui ne paſſent pas quatre ou cinq cens livres, ſont deſtinées pour les Indes orientales, pour quelques iſles & le continent ſeptentrional de l'Amérique.

Les récoltes s'élèvent communément à trente mille pipes. Treize ou quatorze des meilleures vont abreuver une grande partie

du globe : le reſte eſt bu dans le pays même, ou converti en vinaigre & en eau-de-vie pour la conſommation du Bréſil.

Le revenu public eſt formé par les dîmes généralement perçues ſur toutes les productions ; par un impôt de dix pour cent ſur ce qui entre dans l'iſle, & de douze pour cent ſur ce qui en ſort. Ces objets réunis rendent 2,700,000 liv. Tels ſont cependant les vices de l'adminiſtration, que, d'une ſomme ſi conſidérable, il ne revient preſque rien à la Métropole.

La Colonie eſt gouvernée par un chef qui domine auſſi ſur Porto-Santo, qui n'a que ſept cens habitans & quelques vignes ; ſur les Salvages, encore moins utiles ; ſur quelques autres petites iſles entiérement déſertes, hors le tems des pêches. On ne lui donne, pour la défenſe d'un ſi bel établiſſement, que cent hommes de troupes régulières : mais il diſpoſe de trois mille hommes de milice, qu'on aſſemble & qu'on exerce un mois chaque année. Officiers & ſoldats, tout, dans ce corps, ſert ſans ſolde, ſans que les places en ſoient moins recherchées. Elles procurent quelques diſtinctions, dont on eſt plus avide

dans cette isle que dans aucun lieu du monde.

III. Voyages des Portugais au continent de l'Afrique.

Après la découverte de Madère, les Portugais tournèrent leur pavillon vers les régions occidentales de l'Afrique. On croit assez généralement que ce furent les premiers Européens qui abordèrent à ces côtes barbares. Cependant il paroît prouvé que les Normands les avoient précédés d'un siècle; & que ces navigateurs, trop peu connus, avoient formé quelques petits établissemens qui subsistèrent jusqu'en 1410. A cette époque, les calamités qui désoloient la France, ne permirent plus de s'occuper d'intérêts si éloignés.

Les premières expéditions des Portugais, dans la Guinée, ne furent que des pirateries. Ces hardis & féroces navigateurs, couverts de fer, armés de la foudre, arrachoient à des peuples étonnés, divisés & lâches, ce que la nature ou le hasard leur avoient donné. Les brigandages, poussés à ce monstrueux excès, eurent un terme; & ce fut lorsqu'on put s'entendre. Alors le commerce prit la place de la violence; & il se fit quelques échanges, mais rarement fondés sur une liberté entière & sur une justice exacte. Enfin, la Cour de Lis-

bonne crut qu'il convenoit à ſes intérêts ou à ſa gloire d'aſſujettir à ſa domination les parties de cette vaſte contrée qu'on croyoit les plus fertiles, ou dont la poſition étoit la plus heureuſe; & l'exécution de ce projet, plus brillant peut-être que ſage, n'éprouva que peu de contradictions. Pour donner de la ſtabilité à ces conquêtes, on crut devoir multiplier les forteresſes, répandre la religion de l'Europe, & perpétuer les naturels du pays dans leur ignorance.

Sous le règne de Jean II, prince éclairé, qui, le premier, rendit Lisbonne un port franc, & fit faire une application nouvelle de l'aſtronomie à la navigation, les Portugais doublèrent le cap qui eſt à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le cap des Tempêtes; mais le prince, qui prévoyoit le paſſage aux Indes, le nomma le cap de Bonne-Eſpérance.

IV. Arrivée des Portugais aux Indes.

Emmanuel ſuivit les projets de ſes prédéceſſeurs. Il fit partir le 18 juillet 1497 une flotte de quatre vaiſſeaux, ſous les ordres de *Vaſco de Gama*. Cet amiral, après avoir eſſuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir

erré ſur des mers inconnues, aborda enfin dans l'Indoſtan. Sa navigation avoit été de treize mois.

V. Deſcription géographique de l'Aſie.

L'Aſie, dont l'Indoſtan forme une des plus riches parties, eſt un vaſte continent qui, ſelon les obſervations des Ruſſes, ſur leſquelles on a élevé des doutes raiſonnables, s'étend entre le quarante-troiſième & le deux cent-ſeptième degré de longitude. Dans la direction d'un pole à l'autre, elle s'étend depuis le ſoixante-dix-ſeptième degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au dixième de latitude méridionale. La partie de ce grand continent, compriſe dans la Zone Tempérée, entre le trente-cinquième & le cinquantième degré de latitude, paroît plus élevée que tout le reſte. Elle eſt ſoutenue, tant au Nord qu'au Midi, par deux grandes chaînes de montagnes qui courent preſque depuis l'extrémité occidentale de l'Aſie mineure, & des bords de la mer Noire, juſqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes ſont liées entre elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui ſont dirigées du Sud au Nord. Elles ſe prolongent, tant vers la mer du Nord,

que vers celles des Indes & de l'Orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui arroſent ces vaſtes régions.

Telle eſt la grande charpente qui ſoutient la plus forte maſſe de l'Aſie. Dans l'intérieur de ce pays immenſe, la terre n'eſt qu'un ſable mobile qui eſt le jouet des vents. On n'y trouve aucun veſtige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres foſſiles. Les mines métalliques y ſont à la ſurface de la terre. Les obſervations du baromètre ſe joignent à tous ces phénomènes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Aſie, auquel on a donné, dans les derniers tems, le nom de petite Bucharie.

C'eſt de l'eſpèce de ceinture qui environne cette vaſte & ingrate région, que partent des ſources abondantes & fort multipliées, qui coulent en différens ſens. Ces fleuves, qui charient ſans ceſſe à toutes les extrémités de l'Aſie, des débris d'un terrein ſtérile, forment autant de barrières contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & aſſurent à ce continent une conſiſtance, une durée que

ſes autres ne ſauroient avoir. Peut-être eſt-il deſtiné à les voir diſparoître pluſieurs fois ſous les eaux, avant de ſouffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers, dont cette vaſte terre s'eſt dégagée avec le cours des ſiècles, une ſeule a reſté dans ſon ſein. C'eſt la mer Caſpienne, qui eſt viſiblement le baſſin des grands fleuves qu'elle reçoit. Quelques phyſiciens ont ſoupçonné que cette mer communiquoit avec l'Océan & la mer Noire par des voies ſouterraines, mais ſans aucune preuve. On peut oppoſer à ces prétentions, l'évaporation qui ſuffit pour vuider l'eau, à meſure que les fleuves l'y voiturent, & la facilité avec laquelle les conduits ſouterrains auroient été obſtrués par les vaſes & les ſables que l'eau y auroit entraînés. C'eſt auſſi pour cette raiſon que la mer Caſpienne eſt ſalée, comme tous les lacs qui reçoivent les eaux des fleuves, ſans les verſer au-dehors. Il paroît certain, par les obſervations du baromètre faites à Aſtracan, que ſa ſurface eſt au-deſſous du niveau des deux mers voiſines; par conſéquent, elle n'eſt pas plus dans le cas de leur fournir de l'eau par des conduits ſou-

terrains, que de communiquer avec elles par des débordemens ſuperficiels.

La mer Glaciale, qui baigne les côtes ſeptentrionales de la Sibérie, les rend inacceſſibles, ſi l'on en croit les Ruſſes. On ne doit pas eſpérer, diſent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginskoi, qui ſépare l'ancien monde du nouveau, quoiqu'on ait franchi ce paſſage une fois. Mais peut-être les Ruſſes ne ſont-ils pas aſſez ſincères, ou pas encore aſſez éclairés, pour mériter une créance entière. Peut-être ne ſavent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils ſavent.

La mer des Indes, qui pèſe & penche ſur le Midi de l'Aſie, eſt ſéparée de la grande mer du Sud, par une chaîne de montagnes marines qui commencent à l'iſle de Madagaſcar, & continuant juſqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds & les rochers dont cette étendue eſt parſemée, va rejoindre la terre de Diemen & de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe, qui a conſidéré la terre en phyſicien, traçant

la carte du monde ſur cette hypothèſe, veut que la mer compriſe entre cette longue chaîne d'iſles & les côtes méridionales de l'Aſie, ſoit diviſée en trois grands baſſins, dont la nature ſemble avoir circonſcrit ou deſſiné les limites.

Le premier, ſitué à l'Occident, entre l'Arabie & la Perſe, eſt terminé au Midi par cette chaîne d'iſles, qui, depuis le cap Comorin & les Maldives, s'étend juſqu'à Madagaſcar. C'eſt ce baſſin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuſe ſans ceſſe le golfe Perſique & la mer Rouge. Le ſecond baſſin forme le golfe de Bengale. Le troiſième eſt le grand Archipel, qui contient les iſles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'eſt comme un maſſif, qui joint l'Aſie au continent auſtral, lequel ſoutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer & le grand Archipel, eſt comme un nouveau baſſin, qui forme à l'Orient une chaîne de montagnes marines, qui ſe prolongent depuis les iſles Marianes, juſqu'à celles du Japon. Après ces iſles fameuſes, vient la chaîne des iſles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale de la preſqu'iſle de Kamſchatka; & cette

chaîne renferme un cinquième baſſin, où ſe jette le fleuve Amur, dont l'embouchure, rendue impraticable par les bambous qui y croiſſent, peut faire croire que cette mer n'a guère de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paroître un hors-d'œuvre, étoient comme néceſſaires pour diriger & fixer l'attention ſur le plus riche & le plus beau continent de l'Univers. Entrons-y par l'Indoſtan.

VI. Deſcription phyſique de l'Indoſtan.

Quoique par le nom générique d'Indes orientales, on entende communément ces vaſtes régions qui ſont au-delà de la mer d'Arabie & du royaume de Perſe, l'Indoſtan n'eſt que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célèbres qui vont ſe jetter dans les mers des Indes, à quatre cens lieues l'un de l'autre. Ce long eſpace eſt traverſé du Nord au Midi, par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, va ſe terminer au cap Comorin, en ſéparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une ſingularité frappante, & peut-être unique, cette chaîne eſt une barrière que la nature ſemble avoir élevée entre les ſaiſons

oppoſées. La ſeule épaiſſeur de ces montagnes y ſépare l'été de l'hiver; c'eſt-à-dire, la ſaiſon des beaux jours de celle des pluies: car on ſait qu'il n'y a point d'hiver entre les Tropiques. Mais par ce mot, on entend aux Indes le tems de l'année où les nuages, que le ſoleil pompe au ſein de la mer, ſont pouſſés violemment par les vents contre les montagnes, s'y briſent & ſe réſolvent en pluies, accompagnées de fréquens orages. De-là ſe forment des torrens qui ſe précipitent, groſſiſſent les rivières, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténèbres humides, épaiſſes & profondes. Le jour même eſt obſcurci des plus noires vapeurs. Mais ſemblable à l'abîme qui couvoit les germes du monde avant la création, cette ſaiſon nébuleuſe eſt celle de la fécondité. C'eſt alors que les plantes & les fleurs ont le plus de ſève & de fraîcheur; c'eſt alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, ſans doute, conſerve mieux ſon caractère que l'hiver dans cette région du ſoleil. Le ciel, ſans aucun nuage qui intercepte ſes rayons, y préſente l'aſpect d'un airain embrâſé. Cependant les vents de mer,

qui s'élèvent pendant le jour, & les vents de terre qui ſouffient pendant la nuit, y tempèrent l'ardeur de l'atmoſphère par une alternative périodique. Mais les calmes qui règnent par intervalles, étouffent ces douces haleines, & laiſſent ſouvent les habitans en proie à une ſéchereſſe dévorante.

L'influence des deux ſaiſons eſt encore plus marquée ſur les deux mers de l'Inde, où on les diſtingue ſous le nom de mouſſons ſèche & pluvieuſe. Tandis que le ſoleil, revenant ſur ſes pas, amène au printems la ſaiſon des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaiſſeaux voguer ſans aucun riſque ſur une mer tranquille, où les pilotes n'ont beſoin ni de ſcience, ni de précaution. Mais l'automne, à ſon tour, changeant la face des élémens, fait paſſer le calme ſur la côte occidentale, & les orages ſur la mer orientale des Indes; tranſporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'inſulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'Équateur, aux deux ſaiſons de l'Équinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à ſa droite

& paiſibles à ſa gauche ; comme ſi l'auteur de la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ſes mains. Peut-être même eſt-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien & du mal ſemblent n'être ſéparés que par un rempart de montagnes, qu'eſt né le dogme des deux principes, dogme dont l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entiérement, tant qu'on ignorera les vues profondes de l'être tout-puiſſant qui créa l'Univers.

Pourquoi une éternité s'étant écoulée, ſans que ſa gloire eût beſoin de ſe manifeſter par ce grand ouvrage, & ſans que ſa félicité en exigeât l'exiſtence, ſe détermina-t-il à le produire dans le tems? Pourquoi ſa ſageſſe y laiſſa-t-elle tant d'imperfections apparentes? Pourquoi ſa bonté le peupla-t-elle d'êtres ſenſibles, qui devoient ſouffrir, ſans l'avoir mérité? Pourquoi le méchant qu'il haît, y proſpère-t-il ſous ſes yeux, & le bon qu'il chérit, y eſt-il accablé d'afflictions? Pourquoi les innombrables fléaux de la nature y frappent-ils indiſtinctement l'innocent & le coupable? Juſqu'à ce que ces obſcurités

ſoient éclaircies, l'homme deviendra, ſelon que l'ordre des choſes lui ſera favorable ou nuiſible, adorateur d'Oromaze ou d'Arima: car la douleur & le plaiſir ſont la ſource de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle eſt la liaiſon entre les loix phyſiques & morales, que le climat a jetté par-tout les premiers fondemens des ſyſtêmes de l'eſprit humain, ſur les objets importans au bonheur. Ainſi les Indiens, ſur l'imagination deſquels la nature fait les plus profondes impreſſions, par les plus fortes influences du bien & du mal, par le ſpectacle continuel du combat des élémens; les Indiens ont été placés dans la poſition la plus féconde en révolutions, en événemens, en faits de toute eſpèce.

§ II. Antiquité de l'Indoſtan.

Auſſi la philoſophie & l'hiſtoire ſe ſont long-tems occupées des célèbres contrées de l'Inde, & leurs conjectures ont prodigieuſement reculé l'époque de l'exiſtence de ſes premiers habitans. En effet, ſoit que l'on conſulte les monumens hiſtoriques, ſoit que l'on conſidère la poſition de l'Indoſtan ſur le globe, tenant par une chaîne de hautes mon-

tagnes au plateau le plus élevé du continent & le plus éloigné des invaſions de la mer, on conviendra que c'eſt le ſéjour le plus aſſuré pour ſes habitans, & le pays le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos ſciences va ſe perdre dans ſon hiſtoire. Les Grecs alloient s'inſtruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent combien l'induſtrie y avoit fait de progrès.

En général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'eſpèce humaine, eſt le plus anciennement peuplé? Un climat doux, un air pur, un ſol fertile, & qui produit preſque ſans culture, ont dû raſſembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu ſe multiplier & s'étendre dans des régions affreuſes, où il a fallu lutter ſans ceſſe contre la nature; ſi des ſables brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitans; ſi nous avons peuplé des déſerts & des forêts, où il falloit ſe défendre contre les élémens & les bêtes féroces: avec quelle facilité n'a-t-on pas dû ſe réunir dans ces contrées déli-

cieuſes, où l'homme, exempt de beſoins, n'avoit que des plaiſirs à deſirer ; où jouiſſant, ſans travail & ſans inquiétude, des meilleures productions & du plus beau ſpectacle de l'univers, il pouvoit s'appeller, à juſte titre, l'être par excellence & le roi de la nature ? Telles étoient les rives du Gange & les belles contrées de l'Indoſtan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, & fourniſſent une nourriture ſaine & rafraîchiſſante; des arbres y préſentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les eſpèces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent ſubſiſter ailleurs qu'à force de ſe détruire ; dans l'Inde, elles partagent avec leur maître l'abondance & la ſûreté. Aujourd'hui même, que la terre devroit y être épuiſée par les productions de tant de ſiècles, & par leur conſommation dans des régions éloignées, l'Indoſtan, ſi l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & ſablonneux, eſt encore le pays le plus fertile du monde.

VIII. Religion, gouvernement, juriſprudence,

Le moral n'y eſt pas moins extraordinaire que le phyſique. Lorſqu'on arrête ſes regards ſur cette vaſte contrée, on ne peut voir ſans douleur que la nature y a tout fait pour

le bonheur de l'homme, & que l'homme y a tout fait contre elle. La fureur des conquêtes, & un autre fléau qui n'eſt guère moins deſtructeur, l'avidité des commerçans, ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'univers. mœurs, uſages de l'Indoſtan.

Au milieu des brigands féroces, & de ce ramas d'étrangers que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aiſément les anciens habitans. La couleur de leur teint & leur forme extérieure, les diſtinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractère. Ce peuple, écraſé ſous le joug du deſpotiſme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ſes tyrans. Le ſpectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine eſt capable, n'a pu corrompre ſon caractère. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariſer un Indien avec la vue du ſang, ni lui inſpirer le courage & le ſentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foibleſſe.

Le voyageur éclairé qui, en parcourant les plaines de l'Égypte, voit épars dans la

campagne des tronçons de colonnes, des ſtatues mutilées, des entablemens briſés, des pyramides immenſes échappées aux ravages des guerres & des tems, contemple avec admiration ces reſtes d'une nation qui n'exiſte plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thèbes aux cent portes, ſi célèbre dans l'antiquité : mais les débris de ſes temples & de ſes tombeaux, lui donnent une plus haute idée de ſa magnificence que les récits d'Hérodote & de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs ſur les mœurs des naturels de l'Inde, on croit marcher ſur des monceaux de ruines. Ce ſont les débris d'un édifice immenſe. L'enſemble en eſt détruit : mais ces débris épars atteſtent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de ſuperſtitions abſurdes, de pratiques puériles & extravagantes, d'uſages & de préjugés biſarres, on apperçoit les traces d'une morale ſublime, d'une philoſophie profonde, d'une police très-rafinée ; & lorſqu'on veut remonter à la ſource de ces inſtitutions religieuſes & ſociales, on voit qu'elle ſe perd dans l'obſcurité des tems. Les traditions les plus an-

ciennes, préſentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civiliſé.

L'empereur Mahmoud Akebar eut la fantaiſie de s'inſtruire des principes de toutes les religions répandues dans ſes vaſtes provinces. Dégagé des ſuperſtitions dont l'éducation mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des proſélytes: mais il échoua dans ſes deſſeins quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre perſonne dans la communion de leurs myſtères.

Toute la puiſſance & les promeſſes d'Akebar ne purent déterminer les bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina, fut de faire remettre à ces prêtres un jeune enfant nommé Feizi, comme un pauvre orphelin de la race ſacerdotale, la ſeule qui puiſſe être admiſe au ſaints myſtères de la théologie. Feizi, bien inſtruit du rôle qu'il devoit jouer, fut ſecrétement envoyé à Benarès, le ſiège des ſciences de l'Indoſtan.

Il fut reçu par un ſavant bramine, qui l'éleva avec autant de tendreſſe que s'il eût été ſon fils. Après dix ans d'études, Akebar voulut faire revenir le jeune homme: mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du bramine, ſon inſtituteur.

Les femmes de la race ſacerdotale paſſent pour les plus belles femmes de l'Indoſtan. Le vieux bramine ne s'oppoſa pas aux progrès de la paſſion des deux amans. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné ſon cœur par ſes manières & ſa docilité, & lui offrit ſon amante en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour & la reconnoiſſance, ne voulut pas continuer plus long-tems la ſupercherie. Tombant aux pieds du bramine, il lui découvre la fraude, & le ſupplie de lui pardonner ſon crime.

Le prêtre, ſans lui faire aucun reproche, ſaiſit un poignard qu'il portoit à ſa ceinture, & alloit s'en frapper, ſi Feizi n'eût arrêté ſon bras. Ce jeune homme mit tout en uſage pour le calmer, proteſtant qu'il étoit prêt à tout faire, pour expier ſon infidélité. Le bramine fondant en larmes, promit de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais

traduire les Bedas ou livres ſaints, & de ne jamais révéler à perſonne le ſymbole de la croyance des bramines. Feizi promit ſans héſiter, & vraiſemblablement il tint parole.

De tems immémorial, les brames, ſeuls dépoſitaires des livres, des connoiſſances & des réglemens, tant civils que religieux, en avoient fait un ſecret que la préſence de la mort, au milieu des ſupplices, ne leur avoit point arraché. Il n'y avoit aucune ſorte de terreurs & de ſéductions auxquelles ils n'euſſent réſiſté; lorſque tout récemment M. Haſtings, gouverneur général des établiſſemens Anglois dans le Bengale, & le plus éclairé des Européens qui ſoient paſſés aux Indes, devint poſſeſſeur du code des Indiens. Il corrompit quelques brames; il fit ſentir à d'autres le ridicule & les inconvéniens de leur myſtérieuſe réſerve. Les vieillards, que leur expérience & leurs études avoient élevés au-deſſus des préjugés de leur caſte, ſe prêtèrent à ſes vues, dans l'eſpérance d'obtenir un plus libre exercice de leur religion & de leurs loix. Ils étoient au nombre de onze, dont le plus âgé paſſoit quatre-vingts ans, & le plus jeune n'en avoit pas moins de

trente-cinq. Ils compulsèrent dix-huit auteurs originaux Samskrets ; & le recueil des sentences qu'ils en tirèrent, traduit en Persan, sous les yeux des brames, le fut du Persan en Anglois par M. Halhed. Les compilateurs du code rejettèrent unanimement deux propositions; l'une de supprimer quelques paragraphes scandaleux ; l'autre d'instruire M. Halhed dans le dialecte sacré. Tant il est vrai que l'esprit sacerdotal est par-tout le même, & qu'en tout tems le prêtre, par intérêt & par orgueil, s'occupe à retenir les peuples dans l'ignorance. Pour donner à l'ouvrage l'exactitude & la sanction qu'on pouvoit desirer, on appella des différentes contrées du Bengale, les plus habiles d'entre les pundits ou brames jurisconsultes. Voici l'histoire abrégée de la création du monde, & de la première formation des castes, telle que ces religieux compilateurs l'ont exposée à la tête du code civil.

Brama aime, dans chaque pays, la forme du culte qu'on y observe. Il écoute dans la mosquée le dévot qui récite des prières, en comptant des grains. Il est présent aux temples, à l'adoration des idoles. Il est l'intime

du Muſulman & l'ami de l'Indien ; le compagnon du Chrétien & le confident du Juif. Les hommes qu'il a doués d'une ame élevée, ne voient dans les contrariétés des ſectes & la diverſité des cultes religieux, qu'un des effets de la richeſſe qu'il a déployée dans l'œuvre de la création.

Le principe de la vérité, ou l'être ſuprême, avoit formé la terre & les cieux, l'eau, l'air & le feu, lorſqu'il engendra Brama. Brama eſt l'eſprit de Dieu. Il eſt abſorbé dans la contemplation de lui-même. Il eſt préſent à chaque partie de l'eſpace. Il eſt un. Sa ſcience eſt infinie. Elle lui vient par inſpiration. Son intelligence comprend tout ce qui eſt poſſible. Il eſt immuable. Il n'y a pour lui, ni paſſé, ni préſent, ni futur. Il eſt indépendant. Il eſt ſéparé de l'Univers. Il anime les opérations de Dieu. Il anime les vingt-quatre puiſſances de la nature. L'œil reçoit ſon action du ſoleil, le vaſe du feu, le fer de l'aimant, le feu des matières combuſtibles, l'ombre du corps, la pouſſière du vent, le trait du reſſort de l'arc, & l'ombrage de l'arbre. Ainſi, par cet eſprit, l'Univers eſt doué des puiſſances de la volonté & des

puiſſances de l'action. Si cet eſprit vient du cœur, par le canal de l'oreille, il produit la perception des ſons; par le canal de la peau, la perception du toucher; par le canal de l'œil, la perception des objets viſibles; par le canal de la langue, la perception du goût; par le canal du nez, la perception de l'odorat. Cet eſprit anime les cinq membres d'action, les cinq membres de perception, les cinq élémens, les cinq ſens, les trois diſpoſitions de l'ame; cauſe la création ou l'anéantiſſement des choſes, contemplant le tout en ſpectateur indifférent. Telle eſt la doctrine du Reig-Beda.

Brama engendra de ſa bouche la ſageſſe, ou le brame, dont la fonction eſt de prier, de lire & d'inſtruire; de ſon bras, la force, ou le guerrier & le ſouverain qui tirera de l'arc, gouvernera & combattra; de ſon ventre, de ſes cuiſſes, la nourriture, ou l'agriculture & le commerçant; de ſes pieds, la ſervitude, ou l'artiſan & l'eſclave, qui paſſera ſa vie à obéir, à travailler & à voyager.

La diſtinction des quatre premières caſtes eſt donc auſſi vieille que le monde, & d'inſtitution divine.

Brama produisit ensuite le reste de l'espèce humaine, qui devoit remplir ces quatre castes; les animaux, les végétaux, les choses inanimées, les vices & les vertus. Il prescrivit à chaque caste ses devoirs; & ces devoirs sont à jamais consignés dans les livres sacrés.

Le premier magistrat ou souverain du choix de Brama, eut un méchant successeur, qui pervertit l'ordre social, en autorisant le mêlange des hommes & des femmes des quatre castes qu'il avoit instituées; confusion sacrilège, de laquelle sortit une cinquième caste, & de celle-ci une multitude d'autres. Les brames irrités le mirent à mort. En frottant la main droite de son cadavre, il en naquit deux fils, l'un militaire ou magistrat, l'autre brame. En frottant la main gauche, il en naquit une fille, que les brames marièrent à son frère le guerrier, à qui ils accordèrent la magistrature. Celui-ci avoit médité le massacre de la cinquième caste, & de toutes ses branches. Les brames l'en dissuadèrent. Leur avis fut de rassembler les individus qui la composoient, & de leur assigner différentes fonctions dans les sciences, les arts & les métiers, qu'ils exercèrent, eux & leurs descendans, à perpétuité.

D'où l'on voit que le brame fut tellement enorgueilli de ſon origine, qu'il auroit cru ſe dégrader en ambitionnant la magiſtrature ou la ſouveraineté, & qu'on parvient à rendre aux peuples leurs chaînes reſpectables, en les en chargeant au nom de la divinité. Jamais un Indien ne fut tenté de ſortir de ſa caſte. La diſtribution des Indiens en caſtes, qui s'élèvent les unes au-deſſus des autres, caractériſe la plus profonde corruption, & le plus ancien eſclavage. Elle décèle une injuſte & révoltante prééminence des prêtres ſur les autres conditions de la ſociété, & une ſtupide indifférence du premier légiſlateur pour le bonheur général de la nation.

Cet hiſtorique de la naiſſance du monde n'offre rien de plus raiſonnable, ou de plus inſenſé, que ce qu'on lit dans les autres mythologies. Par-tout l'homme a voulu deſcendre du ciel. Les Bedas, ou les livres canoniques, ne ſont ni moins révérés, ni moins crus dans l'Inde, que la bible par le Juif ou par le Chrétien; & la foi dans les révélations de Brama, de Raom & de Kishen, eſt auſſi robuſte que la nôtre. La religion fut par-tout une invention d'hommes adroits &

politiques, qui ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs ſemblables à leur gré, cherchèrent dans le ciel la force qui leur manquoit, & en firent deſcendre la terreur. Leurs rêveries furent généralement admiſes dans toute leur abſurdité. Ce ne fut que par le progrès de la civiliſation & des lumières, qu'on s'enhardit à les examiner, & qu'on commença à rougir de ſa croyance. D'entre les raiſonneurs, les uns s'en moquèrent & formèrent la claſſe abhorrée des eſprits forts; les autres par intérêt ou puſillanimité, cherchant à concilier la folie avec la raiſon, recoururent à des allégories dont les inſtituteurs du dogme n'avoient pas eu la moindre idée, & que le peuple ne comprit pas ou rejetta pour s'en tenir purement & ſimplement à la foi de ſes pères.

Les annales ſacrées des Indiens datent des ſiècles les plus reculés, & ſe ſont conſervées juſqu'aux derniers tems ſans aucune interruption. Elles ne font aucune mention de l'événement le plus mémorable & le plus terrible, le déluge. Les brames prétendent que leurs livres ſacrés ſont antérieurs à cette époque, & que ce fléau ne s'étendit pas ſur l'Indoſtan.

Ils diſtinguent quatre âges. L'âge de la pureté dont la durée fut de trois millions deux cens mille ans : alors l'homme vivoit cent mille ans, & ſa ſtature étoit de vingt & une coudées : l'âge de réprobation, ſous lequel un tiers du genre-humain étoit corrompu : ſa durée fut de deux millions quatre cens mille ans, & la vie de l'homme de dix mille ans. L'âge de la corruption de la moitié de l'eſpèce, dont la durée fut d'un million ſix cens mille ans, & la vie de l'homme de mille ans. L'âge de la corruption générale ou l'ère préſente, dont la durée ſera de quatre cens mille ans ; il y en a près de cinquante mille d'écoulés : au commencement, de ce période, la vie de l'homme fut bornée à cent ans. Par-tout l'âge préſent eſt le plus corrompu. Par-tout ſon ſiècle eſt la lie des ſiècles : comme ſi le vice & la vertu n'étoient pas auſſi vieux que l'homme & le monde.

Quelque fabuleuſes que ces annales nous paroiſſent, par qui pourroient-elles être conteſtées ? Seroit-ce par le philoſophe, qui croit à l'éternité des choſes ? ſeroit-ce par le Juif, dont la chronologie, les mœurs, les loix ont tant de conformité avec le

dernier âge de l'Indien ? Il n'y a point d'objections contre les époques des Indiens qu'on ne puiſſe rétorquer contre les nôtres ; & nous n'employons aucune preuve à conſtater celles-ci, qu'on ne retrouve dans la bouche & les écrits du brame.

Les pundits ou brames juriſconſultes parlent aujourd'hui la langue originale des loix, langue ignorée du peuple. Les brames parlent & écrivent le ſamskret. Le ſamskret eſt abondant & concis. La grammaire en eſt très-compliquée & très-régulière. L'alphabet a cinquante caractères. Les déclinaiſons, au nombre de dix-ſept, ont chacune un ſingulier, un duel & un plurier. Il y a des ſyllabes brèves, plus brèves & très-brèves ; des ſyllabes longues, plus longues & très-longues ; aiguës, plus aiguës & très-aiguës ; graves, plus graves & très-graves. C'eſt un idiome noté & muſical. La dernière ſyllabe du mot *bédéreo* eſt une eſpèce de point d'orgue qui dure près d'une minute. La poéſie a toutes ſortes de vers ; & la verſification toutes les ſortes de pieds & de difficultés des autres langues, ſans en excepter la rime. Les auteurs compoſent par ſtances,

dont le ſujet eſt communément moral. *Un père diſſipateur eſt l'ennemi de ſon fils. --- Une mère débauchée eſt l'ennemie de ſes enfans. --- Une belle femme eſt l'ennemie de ſon mari. --- Un enfant mal élevé eſt l'ennemi de ſes parens.....* Voici un exemple de leurs pièces. --- *Par la foif de l'or, j'ai fouillé la terre & je me ſuis livré à la tranſmutation des métaux. --- J'ai traverſé les mers, & j'ai rampé ſous les grands. --- J'ai fui le monde ; je me ſuis occupé de l'art des enchantemens ; & j'ai veillé parmi les tombeaux. --- Il ne m'en eſt pas revenu un cowri. Avarice, retire-toi ; j'ai renoncé à tes chimériques promeſſes.*

Quel laps de tems ne ſuppoſe pas une langue auſſi difficile & auſſi perfectionnée ? Que les folies modernes ſont vieilles ! Il eſt parlé dans le Samskret des jugemens de Dieu par l'eau & par le feu : combien les mêmes erreurs & les mêmes vérités ont fait de fois le tour du globe ! Au tems où le Samskret étoit écrit & parlé, les ſept jours de la ſemaine portoient déja, & dans le même ordre, les noms des ſept planètes ; la culture de la canne à ſucre étoit exercée ; la chymie étoit connue ; le feu Grégeois étoit

inventé ; il y avoit des armes à feu ; un javelot qui, lancé, ſe diviſoit en flêches ou pointes ardentes qui ne s'éteignoient point ; une machine qui lançoit un grand nombre de ces javelots & qui pouvoit tuer juſqu'à cent hommes en un inſtant. Mais c'eſt ſur-tout dans le code civil des Indiens où nous allons entrer, qu'on trouve les atteſtations les plus fortes de l'incroyable antiquité de la nation.

Enfin, nous les poſſédons ces loix d'un peuple qui ſemble avoir inſtruit tous les autres, & qui, depuis ſa réunion, n'a ſubi dans ſes mœurs & ſes préjugés d'autres altérations que celles qui ſont inſéparables du caractère de l'homme & de l'influence des tems.

Le code civil des Indiens s'ouvre par les devoirs du ſouverain ou magiſtrat. On lit dans un paragraphe ſéparé, « qu'il ſoit aimé, » reſpecté, inſtruit, ferme & redouté. Qu'il » traite ſes ſujets comme ſes enfans. Qu'il » protège le mérite & récompenſe la vertu. » Qu'il ſe montre à ſes peuples. Qu'il s'abſ- » tienne du vin. Qu'il règne d'abord ſur lui- » même. Qu'il ne ſoit jamais ni joueur ni

» chaſſeur. Que dans toute occaſion il épar-
» gne le brame & l'excuſe. Qu'il encourage
» ſur-tout la culture des terres. Il n'envahira
» point la propriété du dernier de ſes ſujets.
» S'il eſt vainqueur dans la guerre, il en
» rendra graces aux Dieux du pays, &
» comblera le brame des dépouilles de l'en-
» nemi. Il aura à ſon ſervice un nombre de
» bouffons, ou paraſites, de farceurs, de
» danſeurs & de lutteurs. S'il ne peut ſaiſir
» le malfaiteur, le méfait ſera réparé à ſes
» dépens. Si percevant le tribut, il ne pro-
» tège pas, il ira aux enfers. S'il uſurpe une
» portion des legs ou donations pieuſes, il
» ſera châtié pendant mille ans aux enfers.
» Qu'il ſache que par-tout où les hommes
» d'un certain rang fréquentent les proſti-
» tuées & ſe livrent à la débauche de la
» table, l'état marche à ſa ruine. Son autorité
» durera peu, s'il confie ſes projets à d'autres
» qu'à ſes conſeillers. Malheur à lui s'il con-
» ſulte le vieillard imbécille ou la femme
» légère. Qu'il tienne ſon conſeil au haut de
» la maiſon, ſur la montagne, au fond du
» déſert, loin des perroquets & des oiſeaux
» babillards ».

Il

Il n'y auroit dans le code entier que la ligne ſur les donations pieuſes, qu'on y reconnoîtroit le doigt du prêtre. Mais quelle eſt l'utilité des bouffons, des danſeurs, des farceurs à la cour du magiſtrat? Seroit-ce de le délaſſer de ſes fonctions pénibles, de le récréer de ſes devoirs ſérieux?

Combien la formation d'un code civil, ſur-tout pour une grande nation, ne ſuppoſe-t-elle pas de qualités réunies? Quelle connoiſſance de l'homme, du climat, de la religion, des mœurs, des uſages, des préjugés, de la juſtice naturelle, des droits, des rapports, des conditions, des choſes, des devoirs dans tous les états, de la proportion des châtimens aux délits! Quel jugement! quelle impartialité! quelle expérience! Le code des Indiens a-t-il été l'ouvrage du génie ou le réſultat de la ſageſſe des ſiècles? C'eſt une queſtion que nous laiſſerons à décider à celui qui ſe donnera la peine de la méditer profondément.

On y traite d'abord du prêt, le premier lien des hommes entre eux; de la propriété, le premier pas de l'aſſociation; de la juſtice, ſans laquelle aucune ſociété ne peut ſub-

ſiſter; des formes de la juſtice, ſans leſquelles l'exercice en devient arbitraire; des dépôts, des partages, des donations, des gages, des eſclaves, des citoyens, des pères, des mères, des enfans, des époux, des femmes, des danſeuſes, des chanteuſes. A la ſuite de ces objets, qui marquent une population nombreuſe, des liaiſons infinies, une expérience conſommée de la méchanceté des hommes, on paſſe aux loyers & aux baux, aux partages des terres & aux récoltes, aux villes & aux bourgs, aux amendes, à toutes ſortes d'injures & de rixes, aux charlatans, aux filous, aux vols entre leſquels on compte le vol de la perſonne, à l'incontinence & à l'adultère; & chacune de ces matières eſt traitée dans un détail qui s'étend depuis les eſpèces les plus communes juſqu'à des délits qui ſemblent chimériques. Preſque tout a été prévu avec jugement, diſtingué avec fineſſe, & preſcrit, défendu ou châtié avec juſtice. De cette multitude de loix, nous n'expoſerons que celles qui caractériſent les premiers tems de la nation, & qui doivent nous frapper ou par leur ſageſſe ou par leur ſingularité.

Il eſt défendu de prêter à la femme, à l'enfant & à ſon ſerviteur. L'intérêt du prêt s'accroît à meſure que la caſte de l'emprunteur deſcend : police inhumaine où l'on a plus conſulté la ſécurité du riche que le beſoin du pauvre. Quelle que ſoit la durée du prêt, l'intérêt ne s'élèvera jamais au double du capital. Celui qui hypothéquera le même effet à deux créanciers ſera puni de mort : cela eſt juſte, c'eſt une eſpèce de vol. Le créancier ſaiſira ſon débiteur inſolvable dans les caſtes ſubalternes, l'enfermera chez lui, & le fera travailler à ſon profit. Cela eſt moins cruel que de l'étendre ſur de la paille dans une priſon.

La femme de mauvaiſes mœurs n'héritera point, ni la veuve ſans enfans, ni la femme ſtérile, ni l'homme ſans principes, ni l'eunuque, ni l'imbécille, ni le banni de ſa caſte, ni l'expulſé de ſa famille, ni l'aveugle ou ſourd de naiſſance, ni le muet, ni l'impuiſſant, ni le maléficié, ni le lépreux, ni celui qui aura frappé ſon père. Que ceux qui les remplacent les revêtent & les nourriſſent.

Les Indiens ne teſtent point. Les degrés d'affinité fixent les prétentions & les droits,

La portion de l'enfant qui aura profité de ſon éducation ſera double de celle de l'enfant ignorant.

Preſque toutes les loix du code, ſur les propriétés, les ſucceſſions & les partages, ſont conformes aux loix romaines; parce que la raiſon & l'équité ſont de tous les tems & dictent les mêmes réglemens, à moins qu'ils ne ſoient contrariés par des uſages biſarres ou des préjugés extravagans, dont l'origine ſe perd dans la nuit des tems; que leur antiquité ſoutient contre le ſens commun, & qui ſont le déſeſpoir du légiſlateur.

S'il ſe commet une injuſtice au tribunal de la loi, le dommage ſe répartira ſur tous ceux qui y auront participé, ſans en excepter le juge. Il ſeroit à ſouhaiter que par-tout le juge pût être pris à partie. S'il a mal jugé par incapacité, il eſt coupable; par iniquité, il l'eſt bien davantage.

Après avoir condamné le faux témoin à la peine du talion, on permet le faux témoignage contre une dépoſition vraie qui conduiroit le coupable à la mort. Quelle étrange aſſociation de ſageſſe & de folie!

Dans la détreſſe, le mari pourra livrer

ſa femme, ſi elle y conſent ; le père vendre ſon fils, s'il en a pluſieurs. De ces deux loix, l'une eſt infâme, l'autre inhumaine. La première réduit la mère de famille à la condition de proſtituée ; la ſeconde l'enfant de la maiſon à l'état d'eſclave.

Les différentes claſſes d'eſclaves ſont énormément multipliées parmi les Indiens. La loi en permet l'affranchiſſement qui a ſon cérémonial. L'eſclave remplit une cruche d'eau ; y met du riz qu'il a mondé avec quelques feuilles d'un légume ; il ſe tient debout devant ſon maître, la cruche ſur ſon épaule, le maître l'élève ſur ſa tête, la caſſe, & dit trois fois, tandis que le contenu de la cruche ſe répand ſur l'eſclave : *Je te rends libre*, & l'eſclave eſt affranchi.

Celui qui tuera un animal, un cheval, un bœuf, une chèvre, un chameau, aura la main ou le pied coupé ; & voilà l'homme mis ſur la ligne de la brute. S'il tue un tigre, un ours, un ſerpent, la peine ſera pécuniaire. Ces délits ſont des conſéquences ſuperſtitieuſes de la métempſycoſe, qui, faiſant regarder le corps d'un animal comme le domicile d'une ame humaine, montre la mort

violente d'un reptile comme une eſpèce d'aſſaſſinat. Le brame, avant que de s'aſſeoir à terre, balayoit la place avec un pan de ſa robe, & diſoit à Dieu : *Si j'ai fait deſcendre ma bienveillance juſqu'à la fourmi, j'eſpère que tu feras deſcendre la tienne juſqu'à moi.*

La population eſt un devoir primitif, un ordre de la nature ſi ſacré, que la loi permet de tromper, de mentir, de ſe parjurer pour favoriſer un mariage. C'eſt une action malhonnête qui ſe fait par-tout, mais qui ne fut licite que chez les Indiens. Ne ſeroit-il pas de la ſageſſe du légiſlateur, dans pluſieurs autres cas, d'autoriſer ce qu'il ne peut, ni empêcher, ni punir ?

La polygamie eſt permiſe par toutes les religions de l'Aſie, & la pluralité des maris tolérée par quelques-unes. Dans les royaumes de Boutan & du Thibet, une ſeule femme ſert ſouvent à toute une famille, ſans jalouſie & ſans trouble domeſtique.

La virginité eſt une condition eſſentielle à la validité de l'union conjugale. La femme eſt ſous le deſpotiſme de ſon mari. Le code des Indiens dit que *la femme maîtreſſe d'elle-même ſe conduira toujours mal, & qu'il ne faut*

jamais compter ſur ſa vertu. Si elle n'engendre que des filles, ſon époux ſera diſpenſé d'habiter avec elle. Elle ne ſortira point de la maiſon ſans ſa permiſſion. Elle aura toujours le ſein couvert. A la mort de ſon mari, il *convient* qu'elle ſe brûle ſur le même bûcher; à moins qu'elle ne ſoit enceinte, que ſon mari ne ſoit abſent, qu'elle ne puiſſe ſe procurer ſon turban, ou ſa ceinture, ou qu'elle ne ſe voue à la chaſteté & au célibat. Si elle partage le bûcher avec le cadavre de ſon mari, le ciel le plus élevé ſera ſa demeure; & elle y ſera placée à côté de l'homme qui n'aura jamais menti.

La légiſlation des Indiens, qu'on trouvera trop indulgente ſur certains crimes, tels que l'aſſaſſinat d'un eſclave, la pédéraſtie, la beſtialité, dont on obtenoit l'abſolution avec de l'argent, paroîtra ſans doute atroce ſur le commerce illicite des deux ſexes. C'eſt vraiſemblablement une ſuite de la lubricité des femmes & de la foibleſſe des hommes ſous un climat brûlant; de la jalouſie effrénée de ceux-ci; de la crainte du mêlange des caſtes; des idées folles de continence, accréditées, dans toutes les contrées, parmi

des prêtres incontinens, & une preuve de l'ancienneté du code. A meſure que les ſociétés s'accroiſſent & durent, la corruption s'étend; les délits, ſur-tout ceux qui naiſſent de la nature du climat dont l'influence ne ceſſe point, ſe multiplient, & les châtimens tombent en déſuétude; à moins que le code ne ſoit ſous la ſanction des dieux. Nos loix ont prononcé une peine ſévère contre l'adultère. Qui eſt-ce qui s'en doute ?

Ce que nous appellons commerce galant, le code l'appelle adultère. Il y a l'adultère de la coquetterie de l'homme ou de la femme, dont le châtiment eſt pécuniaire; l'adultère des préſens, qui eſt châtié dans l'homme par la mutilation; l'adultère conſommé, qui eſt puni de mort. La fille d'un brame qui ſe proſtitue eſt condamnée au feu. L'attouchement déshonnête, dont la loi ſpécifie les différences, parce qu'elle eſt ſans pudeur, mais que la décence ſupprime dans un hiſtorien, a ſa peine effrayante. L'homme d'une caſte ſupérieure, convaincu d'avoir habité avec une femme du peuple, ſera marqué ſur le front de la figure d'un homme ſans tête. Le brame adultère ſera marqué ſur le front des

parties ſexuelles de la femme : on les déchirera à ſa complice, & elle ſera miſe à mort.

Les chanteuſes, danſeuſes & femmes publiques forment des communautés protégées par la police. Elles ſont employées dans les ſolemnités : on les envoie à la rencontre des hommes publics. Cet état étoit moins mépriſé dans les anciens tems. Avant les loix, la condition de l'homme différoit peu de la condition animale ; & aucun préjugé n'attachoit de la turpitude à une action naturelle.

La courtiſane qui aura manqué à ſa parole, rendra le double de la ſomme qu'elle aura reçue. Celui qui l'avilira par une jouiſſance abuſive, lui paiera huit fois la même ſomme, & autant au magiſtrat. Le châtiment ſera le même, s'il l'a proſtituée à un autre.

On ne jouera point ſans le conſentement du magiſtrat. La dette du jeu clandeſtin ne ſera point exigible.

Celui qui frappera un brame de la main ou du pied, aura la main ou le pied coupé.

On verſera de l'huile bouillante dans la bouche du ſooder, ou de l'homme de la quatrième caſte, convaincu d'avoir lu les

livres ſacrés. S'il a entendu la lecture des Bedas, ſes oreilles ſeront remplies d'huile chaude, & bouchées avec de la cire.

Le ſooder qui s'aſſeoira ſur le tapis du brame, aura la feſſe percée d'un fer chaud, & ſera banni. Quelque crime que le brame ait commis, il ne ſera point mis à mort. Tuer un brame eſt le plus grand crime qu'on puiſſe commettre.

La propriété d'un brame eſt ſacrée: elle ne paſſera point en des mains étrangères, pas même dans celles du ſouverain. Et voilà, dans les premiers tems, des hommes de main-morte parmi les Indiens.

La réprimande ſuppléera au ſilence de la loi. Le châtiment d'une faute s'accroîtra par les récidives. L'inſtrument de l'art ou du métier, même celui de la femme publique, ne ſera point confiſqué. Que diroit l'Indien, s'il voyoit nos huiſſiers démeubler la chaumière du payſan, & ſes bœufs, ſes autres inſtrumens de labour mis à l'encan?

Et pour terminer cette courte analyſe d'un code trop peu connu, par quelques grands traits, on lit au paragraphe du ſouverain: « S'il n'y a dans l'état, ni voleurs, ni adul-

» tères, ni assassins, ni hommes de mauvais » principes, le ciel est assuré au magistrat. » Son empire fleurira; sa gloire s'étendra » pendant sa vie; & sa récompense sera la » même après la mort, si les coupables ont » été sévérement punis »: car, dit le code, avec autant d'énergie que de simplicité: « Le » châtiment est le magistrat; le châtiment » inspire la terreur à tous; le châtiment est » le défenseur du peuple; le châtiment est » son protecteur dans la calamité; le châti- » ment est le gardien de celui qui dort; le » châtiment, au visage noir & à l'œil rouge, » est l'effroi du coupable ».

Malgré les vices de ce code, dont les plus frappans sont trop de faveur pour les prêtres, & trop de rigueur contre les femmes, il n'en justifie pas moins la haute réputation de la sagesse des brames, dans les siècles les plus reculés. Dans le grand nombre des loix sensées qu'on y remarque, s'il en est qui paroissent trop indulgentes ou trop sévères; d'autres qui prescrivent des actions basses ou malhonnêtes; quelques-unes qui infligent des peines atroces pour des délits légers, ou des châtimens légers pour des crimes

atroces, l'homme ſage, avant que de blâmer, pèſera les circonſtances, qui ne permettent ſouvent au légiſlateur de donner à un peuple que les meilleures loix qu'il peut recevoir. Il conclura, ſans héſiter, de la régularité compliquée de la grammaire ſamskrète, de l'antiquité de cette langue commune autrefois, & depuis ſi long-tems ignorée, & de la confection d'un code auſſi étendu que celui des Indiens, que dans l'Inde, il s'eſt écoulé un grand nombre de ſiècles entre l'état de barbarie & l'état policé; & que les prêtres ſe ſont rendus coupables envers leurs compatriotes & les étrangers, par un ſecret myſtérieux, qui retardoit de toutes parts les progrès de la civiliſation.

Le ſceau qui fermoit la bouche au brame eſt rompu; & il eſt à préſumer qu'un avenir qui n'eſt pas éloigné, nous révélera ce qui reſte à ſavoir de la religion & de la juriſprudence anciennes des Indiens. En attendant, voyons quel eſt leur état actuel, & ſuppléons à quelques traits qui manquent au tableau de leur police & de leurs dogmes.

Les bramines, qui ſeuls entendent la langue du livre ſacré, font de ſon texte l'uſage qu'on

a fait en tout tems des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les paſſions & le faux zèle leur ſuggèrent. Ces fonctions excluſives d'interprètes de la religion, leur ont donné ſur les peuples un pouvoir ſans bornes, tel que doivent l'avoir des impoſteurs & des fanatiques, ſur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raiſon & leur cœur.

Depuis l'Indus juſqu'au Gange, tous les peuples reconnoiſſent le *Vedam*, pour le livre qui contient les principes de leur religion; mais la plupart d'entre eux diffèrent ſur pluſieurs points de dogme & de pratique. L'eſprit de diſpute & d'abſtraction, qui gâta pendant tant de ſiècles la philoſophie de nos écoles, a bien fait plus de progrès dans celles des bramines, & mis beaucoup plus d'abſurdités dans leurs dogmes, qu'il n'en a introduit dans les nôtres, par le mêlange du platoniſme, qui fut peut-être lui-même une branche de la doctrine des brames.

Dans tout l'Indoſtan, les loix politiques, les uſages, les manières font une partie de la religion; parce que tout vient de Brama.

On pourroit croire que ce Brama étoit

ſouverain; parce qu'on trouve dans ſes inſtitutions religieuſes, l'intention d'inſpirer aux peuples un profond reſpect, un grand amour pour leur pays; & qu'on y voit le deſſein d'oppoſer des loix ſévères au vice du climat. Peu de religions ſemblent avoir été auſſi propres aux régions pour leſquelles elles ont été inſtituées.

C'eſt de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieuſe, qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indoſtan; l'Indus, le Kriſna & le Gange.

C'eſt lui qui a rendu ſacré l'animal le plus néceſſaire à la culture des terres, & la vache, dont le lait eſt une nourriture ſi ſaine dans les pays chauds.

C'eſt lui qui a diviſé le peuple en tribus ou caſtes, ſéparées les unes des autres par des principes de politique & de religion. Cette inſtitution eſt antérieure à toutes les traditions, à tous les monumens connus, & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuſe antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la ſociété, que cette diſtinction de claſſes, parmi les membres

d'un même état. Une ſemblable idée n'a pu être fondée que ſur un ſyſtême réfléchi de légiſlation, qui ſuppoſe déja un état de civiliſation & de lumières très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt que cet uſage ſe ſoit conſervé tant de ſiècles, après que le principe & le lien en ont été détruits. C'eſt un exemple frappant de la force des préjugés nationaux, ſanctifiés par des idées religieuſes.

La différence des caſtes ſe remarque au premier coup d'œil. Les membres de chacune des tribus ont entre eux une reſſemblance qu'on ne peut méconnoître. Ce ſont les mêmes habitudes, la même taille, le même ſon de voix, les mêmes agrémens, ou les mêmes difformités. Tous les voyageurs un peu obſervateurs, ont été frappés de cet air de famille.

Il y a pluſieurs claſſes de bramines. Les uns répandus dans la ſociété, ſont ordinairement fort corrompus. Perſuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas ſoumis à la juriſdiction civile, ils n'ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette com-

paſſion, de cette charité ſi ordinaires dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent ſéparés du monde; & ce ſont des imbécilles ou des enthouſiaſtes, livrés à loiſiveté, à la ſuperſtition, au délire de la métaphyſique. On retrouve dans leurs diſputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphyſiciens, la ſubſtance, l'accident, la priorité, la poſtériorité, l'immutabilité, l'indiviſibilité, l'ame vitale & ſenſitive: avec cette différence, que ces belles découvertes ſont très-anciennes dans l'Inde; & qu'il n'y a que fort peu de tems que Pierre Lombard, Saint Thomas, Leibnitz, Mallebranche, étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver toutes ces rêveries. Comme cette méthode de raiſonner par abſtraction nous eſt venue des philoſophes Grecs, ſur leſquels nous avons bien renchéri; on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoiſſances ridicules aux Indiens: à moins qu'on n'aime mieux ſoupçonner que les principes de la métaphyſique étant à la portée de toutes les nations, l'oiſiveté des bramines & de nos moines a produit les mêmes effets en Europe & aux Indes, ſans qu'il

qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication de doctrine entre les habitans de ces deux contrées.

Tels ſont les deſcendans des anciens brachmanes, dont l'antiquité ne parle qu'avec admiration; parce que l'affectation de l'auſtérité & du myſtère, & le privilège de parler au nom du ciel, en impoſent au vulgaire dans tous les ſiècles. C'eſt à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame, les idées ſur la nature du grand être, ſur les peines & les récompenſes futures.

A ces connoiſſances, qui flattent d'autant plus la curioſité de l'homme, qu'elles ſont plus au-deſſus de ſa foibleſſe, les brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuſes, que Pythagore adopta dans ſon école : le jeûne, la prière, le ſilence, la contemplation: vertus de l'imagination, qui frappent plus la multitude que les vertus utiles & bienfaiſantes. On regardoit les brachmanes comme les amis des Dieux, parce qu'ils paroiſſoient s'en occuper beaucoup; & comme les protecteurs des hommes, parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout.

Auſſi le reſpect & la reconnoiſſance leur étoient-ils prodigués ſans meſure. Les princes même, dans les circonſtances difficiles, alloient conſulter ces ſolitaires, à qui l'on ſuppoſoit apparemment le ſecours de l'inſpiration ; puiſqu'on ne pouvoit pas leur ſuppoſer les lumières de l'expérience. Il eſt cependant difficile de croire, qu'il n'y eût pas parmi eux des hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude & la ſcience, les alimens d'un eſprit doux & d'une ame pure; & qui en s'élevant, par la penſée, vers le grand être, qu'ils cherchoient, ne voyoient dans cette contemplation ſublime, qu'une raiſon de plus pour ſe rendre dignes de lui, & non pas un titre pour tromper & tyranniſer les humains.

La claſſe des hommes de guerre eſt répandue par-tout, ſous différentes dénominations. On les appelle Naïrs au Malabar. Ces Naïrs ſont bien faits & braves; mais fiers, efféminés, ſuperſtitieux. Quelques-uns des plus heureux ſe ſont formés ſur cette côte, comme ailleurs, de petits états. D'autres ont quelques propriétés très-bornées. Le

plus grand nombre commande ou obéit dans les camps. Leur pente au brigandage, aux violences eſt généralement connue; & c'eſt ſur les grands chemins qu'ils manifeſtent ſurtout ces paſſions. Auſſi n'y a-t-il point de voyageur prudent qui ne ſe faſſe accompagner par quelqu'un d'entre eux. Ceux qu'on paie pour ce ſervice, ſe laiſſeroient plutôt maſſacrer que de ſurvivre à l'étranger qui ſe ſeroit mis ſous leur protection. S'ils trahiſſoient cette confiance, leurs plus proches parens les mettroient en pièces. Ces mœurs ſont particulières au Malabar, & les autres ſoldats de l'Indoſtan n'ont pas des inclinations ſi perverſes.

Indépendamment de la caſte des guerriers, il eſt des peuples, tels que les Canarins & les Marattes, qui ſe permettent généralement la profeſſion militaire: ſoit qu'ils deſcendent de quelques tribus vouées originairement aux armes; ſoit que le tems & les circonſtances aient altéré parmi eux les inſtitutions primitives.

La troiſième claſſe eſt celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoiſſance

de leurs concitoyens. Ils ſont laborieux, induſtrieux ; ils entendent parfaitement la manière de diſtribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle eſt ſuſceptible. Ils ſont dans l'Inde, ce qu'ils ſeroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes ; lorſqu'ils ne ſont, ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. Cette claſſe, autrefois très-reſpectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également ſacrés. Ils traçoient tranquillement des ſillons, à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point la paiſible agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled ; jamais on n'abattoit les arbres ; & la religion toute-puiſſante, pour le bien comme pour le mal, venoit ainſi au ſecours de la raiſon, qui enſeigne, à la vérité, qu'il faut protéger les travaux utiles ; mais qui, ſeule, n'a pas aſſez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enſeigne.

La tribu des artiſans ſe ſubdiviſe en autant de claſſes qu'il y a de métiers. On ne peut

jamais quitter le métier de ſes parens. Voilà pourquoi l'induſtrie & l'eſclavage s'y ſont perpétués enſemble & de concert, & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorſqu'ils n'ont pas le ſecours du goût & de l'imagination, qui ne naiſſent guère que de l'émulation & de la liberté.

A cette caſte, infiniment étendue, appartiennent deux profeſſions remarquables par quelques uſages très-particuliers : l'une eſt celle des ſeuls ouvriers auxquels il ſoit permis de creuſer des puits & des étangs. Ce ſont les hommes les plus robuſtes & les plus laborieux de ces contrées. Leurs femmes partagent leurs travaux ; elles mangent même avec eux, par une prérogative que, dans tout l'Indoſtan, elles ne partagent qu'avec les compagnes des voituriers.

Ces derniers, auxquels tous les tranſports appartiennent, n'ont point de demeure fixe. Ils parcourent la peninſule entière. Ce ſont des bœufs qui portent ſur le dos, & leurs familles, & leurs marchandiſes. Soit uſurpation, ſoit droit originaire, ils font paître ces animaux ſur toutes les routes, ſans rien payer. Une de leurs plus importantes fonc-

tions eſt de nourrir les armées. On leur laiſſe librement traverſer un camp, pour pourvoir aux beſoins d'un autre. Leurs perſonnes, leurs bêtes de ſomme, les proviſions même qui leur appartiennent : tout eſt reſpecté. S'il étoit prouvé que les vivres qu'ils conduiſent appartinſſent à l'ennemi, on les retiendroit ; mais le reſte continueroit paiſiblement ſa marche.

Outre ces tribus, il y en a une cinquième qui eſt le rebut de toutes les autres. Ceux qui la compoſent exercent les emplois les plus vils de la ſociété. Ils enterrent les morts, ils tranſportent les immondices, ils ſe nourriſſent de la viande des animaux morts naturellement. L'entrée des temples & des marchés publics leur eſt interdite. On ne leur permet pas l'uſage des puits communs. Leurs habitations ſont à l'extrémité des villes, ou forment des hameaux iſolés dans les campagnes ; & il leur eſt même défendu de traverſer les rues occupées par des bramines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture, mais ſeulement pour les autres caſtes ; & ils n'ont jamais des terres en propriété, ni même à ferme. L'hor-

reur qu'ils inſpirent eſt telle que ſi, par haſard, ils touchoient quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, on les priveroit impunément d'une vie réputée trop vile pour mériter la protection des loix.

Telle eſt, même dans les contrées où une domination étrangère a un peu changé les idées, le ſort de ces malheureux, connus à la côte de Coromandel ſous le nom de Parias. Leur dégradation eſt bien plus entière encore au Malabar, qui n'a pas été aſſervi par le Mogol, & où on les appelle Pouliats.

La plupart ſont occupés à la culture du riz. Près des champs qu'ils exploitent eſt une eſpèce de hutte. Ils s'y réfugient lorſque des cris, toujours pouſſés de loin, leur annoncent un ordre de celui dont ils dépendent; & ils répondent ſans ſortir de leur aſyle. Ils prennent la même précaution, ſi un bruit confus les avertit de l'approche de quelque homme que ce puiſſe être. Le tems leur manque-t-il pour ſe cacher, ils ſe proſternent la face contre terre, avec toute l'humilité que doit leur donner le ſentiment de leur opprobre. Si les récoltes ne répondent pas à l'avidité d'un maître oppreſſeur, le cruel met

quelquefois le feu aux cabanes des malheureux laboureurs ; & il tire impitoyablement ſur eux, lorſque, ce qui arrive rarement, ils tentent d'échapper aux flammes.

Tout eſt horrible dans la condition de ces malheureux, juſqu'à la manière dont on les force de pourvoir à leurs plus preſſans beſoins. A l'entrée de la nuit, ils ſortent en troupes plus ou moins nombreuſes, de leur retraite ; ils dirigent leurs pas vers le marché, & pouſſent des rugiſſemens à quelque diſtance. Les marchands approchent : les Pouliats demandent ce qu'il leur faut. On le leur fournit, & on le dépoſe dans le lieu même où étoit compté d'avance l'argent deſtiné au paiement. Lorſque les acheteurs peuvent être aſſurés que perſonne ne les verra, ils ſortent de derrière la haie qui les déroboit à tous les regards, & enlèvent précipitamment ce qu'ils ont acquis d'une manière ſi bizarre.

Cependant ces Pouliats, objet éternel du mépris des autres caſtes, ont chaſſé, dit-on, de leur ſein les Poulichis, plus avilis encore. L'uſage du feu leur eſt interdit. On ne leur permet pas la conſtruction des cabanes, & ils ſont réduits à occuper des eſpèces de nids

dans les forêts & ſur les arbres. Lorſqu'ils ont faim, ils hurlent comme des bêtes, pour exciter la commiſération des paſſans. Alors les plus charitables des Indiens vont dépoſer du riz ou quelque autre aliment, & ſe retirent au plus vîte, pour que le malheureux affamé vienne le prendre, ſans rencontrer ſon bienfaiteur, qui ſe croiroit ſouillé par ſon approche.

Cet excès d'aviliſſement où l'on voit plongée une partie conſidérable d'une nation nombreuſe, a toujours paru une énigme inexplicable. Les eſprits les plus clairvoyans n'ont jamais démêlé comment des peuples humains & ſenſibles avoient pu réduire leurs propres frères à une condition ſi abjecte. Oſerons-nous haſarder une conjecture? Des tourmens horribles ou une mort honteuſe ſont, dans nos gouvernemens à demi-barbares, le partage des ſcélérats qui ont, plus ou moins, troublé l'ordre de la ſociété. Ne ſe pourroit-il pas que dans le doux climat de l'Inde, des loix modérées ſe fuſſent bornées à exclure de leurs caſtes tous les malfaiteurs? Ce châtiment devoit paroître ſuffiſant pour arrêter les crimes; & il étoit certainement le plus con-

venable dans un pays où l'effuſion du ſang fut toujours proſcrite par les principes religieux & par les mœurs. C'eût été ſans doute un grand bien que les enfans n'euſſent pas hérité de l'infamie de leurs peres : mais des préjugés indeſtructibles s'oppoſoient à cette réhabilitation. Il eſt ſans exemple qu'une famille chaſſée de ſa tribu y ſoit jamais rentrée.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces malheureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inſpirer aux Indiens une horreur preſque égale. Cette horreur ſubſiſte même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui ſe diſſipent peu-à-peu ſur les côtes, où le commerce & les beſoins rapprochent tous les hommes, & donnent néceſſairement des idées plus juſtes de la nature humaine.

Toutes ces claſſes ſont ſéparées à jamais par des barrières inſurmontables : elles ne peuvent ni ſe marier, ni habiter, ni manger enſemble. Quiconque viole cette règle, eſt chaſſé de ſa tribu qu'il a dégradée.

On s'attendroit à voir tomber ces barrières dans les temples. C'eſt-là qu'on devroit ſe

ſouvenir au-moins que les diſtinctions de la naiſſance ſont de convention, & que tous les hommes, ſans exception, ſont frères, enfans du même Dieu. Il n'en eſt pas ainſi. Quelques tribus, il eſt vrai, ſe rapprochent & ſe confondent au pied des autels: mais les dernières éprouvent les humiliations de leur état juſque dans les pagodes.

La religion qui conſacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas cependant ſuffi pour les faire renoncer entiérement à la conſidération dont jouiſſent les claſſes ſupérieures. L'ambition naturelle s'eſt fait quelquefois entendre, & a inſpiré à quelques eſprits inquiets des moyens bien ſinguliers pour partager avec les bramines les reſpects de la multitude. C'eſt-là l'origine des moines connus dans l'Inde ſous le nom de Jogueys.

Les hommes de toutes les caſtes honnêtes ſont admis à ce genre de vie. Il ſuffit de ſe livrer, comme les bramines, à la contemplation & à l'oiſiveté; mais il faut les ſurpaſſer en mortifications. Auſſi les auſtérités que s'impoſent nos plus enthouſiaſtes cénobites n'approchent-elles pas des tourmens horribles auxquels ſe condamne un moine In-

dien. Courbés ſous le poids de leurs chaînes ; étendus ſur leur fumier ; exténués de coups, de macérations, de veilles & de jeûnes, les Jogueys deviennent un ſpectacle intéreſſant pour les peuples.

La plupart parcourent les campagnes où ils jouiſſent des hommages de la multitude, des grands même, qui, par politique ou par conviction, deſcendent ſouvent de leur éléphant, pour ſe proſterner aux pieds de ces hommes dégoûtans. De toutes parts on leur offre des fruits, des fleurs & des parfums. Ils demandent avec hauteur ce qu'ils deſirent, & reçoivent comme un tribut ce qu'on leur préſente, ſans que cette arrogance diminue jamais la vénération qu'on leur a vouée. L'objet de leur ambition eſt de ramaſſer de quoi planter des arbres, de quoi creuſer des étangs, de quoi réparer ou conſtruire des pagodes.

Ceux d'entre eux qui préfèrent le ſéjour des bois, voient accourir dans leur ſolitude les perſonnes du ſexe qui ne ſont pas d'un rang aſſez diſtingué pour vivre enfermées, & principalement celles qui n'ont point d'enfans. Souvent elles trouvent dans leur péle-

rinage la fin d'une ſtérilité plus honteuſe aux Indes que par-tout ailleurs.

Les villes attirent & fixent les hommes de cet ordre dont la renommée a le plus vanté les merveilles: mais ils y vivent toujours ſous des tentes ou à l'air libre. C'eſt-là qu'ils reçoivent les reſpects qui leur ſont prodigués, qu'ils accordent des conſeils dont on eſt avide. Rarement daignent-ils ſe tranſporter même dans les palais où l'on ſe tiendroit le plus honoré de leur préſence. Si quelquefois ils cèdent aux ſupplications de quelque femme très-conſidérable, leurs ſandales qu'ils laiſſent à ſa porte avertiſſent le mari qu'il ne lui eſt pas permis d'entrer.

Le merveilleux de la mythologie Indienne eſt moins agréable & moins ſéduiſant que celui des Grecs. Ils ont un cheval émiſſaire, le pendant du bouc émiſſaire des Juifs. Ils admettent comme nous de bons & de mauvais anges. L'Eternel, dit le *Shaſter*, forma la réſolution de créer des êtres qui puſſent participer à ſa gloire. Il dit, & les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du créateur, & l'harmonie régnoit dans le Ciel; lorſque deux de ces eſprits s'étant révoltés,

en entraînèrent une légion à leur ſuite. Dieu les précipita dans un ſéjour de tourmens, & ne les en retira qu'à la prière des anges fidèles, & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rebelles furent condamnés à ſubir, ſous différentes formes, dans la plus baſſe des quinze planètes, des châtimens proportionnés à l'énormité de leur premier crime. Ainſi chaque ange ſubit d'abord ſur la terre quatre-vingt-ſept tranſmigrations, avant d'animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes tranſmigrations ſont un état d'expiation, d'où l'on paſſe à un état d'épreuve, c'eſt-à-dire, que l'ange tranſmigre du corps de la vache dans un corps humain. C'eſt-là que le créateur étend ſes facultés intellectuelles & ſa liberté, dont le bon & le mauvais uſage avance ou recule l'époque de ſon pardon. Le juſte va ſe rejoindre, en mourant, à l'être ſuprême. Le méchant recommence ſon tems d'expiation.

Ainſi, ſuivant cette tradition, la métempſycoſe eſt un vrai châtiment, & les ames qui animent la plupart des animaux, ne ſont que des êtres coupables. Cette ex-

plication n'eſt pas, ſans doute, univerſellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique & d'un caractère dur : car le dogme de la tranſmigration des ames ſemble annoncer, dans ſon origine, plus d'eſpérances que de craintes.

En effet, il eſt naturel de penſer que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuſe & conſolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays, où les hommes jouiſſant d'un ciel délicieux & d'un gouvernement modéré, commencèrent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un ſyſtême qui la prolongeoit au-delà de ſes bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réuſſir. Il eſt ſi doux à un vieillard qui ſent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, & que ſa deſtruction n'eſt qu'un paſſage à une autre exiſtence ! Il eſt ſi conſolant pour ceux qui le voient mourir, de penſer qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'eſpoir d'y renaître ! Une religion myſtique voudroit en vain ſubſtituer à cette eſpérance, celle des plaiſirs ſpirituels & d'une béatitude céleſte : les hommes préfèrent à ces idées

vagues & abſtraites, la jouiſſance des ſenſations qui ont déja fait leur bonheur; & la ſimplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre ſur une terre qu'ils connoiſſoient, que dans un monde métaphyſique, qui fatigue l'imagination ſans la ſatisfaire. C'eſt ainſi que le dogme de la métempſycoſe a dû s'établir & s'étendre. En vain la raiſon peu ſatisfaite de cette vaine illuſion, diſoit que, ſans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'exiſtence, & que l'homme qui ne ſe ſouvient pas d'avoir exiſté, n'eſt pas différent de celui qui exiſte pour la première fois; le ſentiment adopta ce que rejettoit le raiſonnement. Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des menſonges agréables!

Le Shaſter a rendu le dogme de la métempſycoſe plus triſte, ſans doute pour le faire ſervir d'inſtrument & de ſoutien à la morale qu'il falloit établir. C'eſt en effet d'après cette tranſmigration, enviſagée comme punition, qu'il expoſe les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux ſont, la charité, l'abſtinence de la chair des animaux, l'exactitude à ſuivre la profeſſion de

ſes

ſes pères. Ce dernier préjugé, ſur lequel il paroît que tous les peuples ſont d'accord, malgré la différence des opinions ſur ſon origine, n'a d'exemple que chez les anciens Égyptiens, dont les inſtitutions ont ſans doute, avec celles des Indes, des rapports hiſtoriques que nous ne connoiſſons plus. Mais les loix d'Égypte, en diſtinguant les conditions, n'en aviliſſoient aucune; au lieu que les loix de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, ſemblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il eſt évident, par le code civil, que les Indes étoient preſque auſſi civiliſées qu'elles le ſont aujourd'hui, lorſque Brama y donna des loix. Auſſi-tôt qu'une ſociété commence à prendre une forme, elle ſe trouve naturellement diviſée en pluſieurs claſſes, ſuivant la variété & l'étendue de ſes arts & de ſes beſoins.

Brama voulut, ſans doute, donner à ces différentes profeſſions une conſiſtance politique, en les conſacrant par la religion, & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors; ſans prévoir qu'il em-

pêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient, dans la ſuite, donner lieu à de nouveaux métiers. Auſſi, à en juger par l'exactitude religieuſe que les Indiens ont même aujourd'hui à obſerver les loix de Brama, on peut aſſurer que depuis ce légiſlateur, l'induſtrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, & qu'ils étoient à-peu-près auſſi civiliſés qu'ils le ſont aujourd'hui, lorſqu'ils reçurent ces inſtitutions. Cette obſervation ſuffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ſes connoiſſances depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre, & quelques autres caſtes, peuvent manger de la venaiſon & du mouton. Le poiſſon eſt permis à quelques laboureurs & à quelques artiſans. D'autres ne ſe nourriſſent que de lait & de végétaux. Les brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général ces peuples ſont d'une ſobriété extrême ; mais plus ou moins rigoureuſe, ſelon que leur profeſſion exige un travail plus ou moins pénible. On les marie dès leur enfance.

L'uſage inſenſé d'enſevelir des vivans avec des morts, s'eſt trouvé établi dans l'ancien & le nouvel hémiſphère ; chez des nations barbares & des nations policées ; dans des déſerts & dans les contrées les plus peuplées. Des régions qui n'avoient jamais eu de communication, ont également offert ce cruel ſpectacle. L'orgueil, l'amour excluſif de ſoi, d'autres paſſions ou d'autres vices, peuvent avoir entraîné l'homme dans la même erreur en divers climats.

Cependant on doit préſumer qu'une pratique ſi viſiblement oppoſée à la raiſon, a principalement tiré ſa ſource du dogme de la réſurrection des corps, & d'une vie à venir. L'eſpoir d'être ſervi dans un autre monde par les mêmes perſonnes à qui on avoit commandé dans celui-ci, aura fait immoler l'eſclave ſur le tombeau de ſon maître, la femme ſur le cadavre de ſon mari. Auſſi tous les monumens atteſtent-ils que c'eſt ſur les triſtes reſtes des ſouverains que ces homicides ſe ſont le plus ſouvent renouvellés.

D'après ce principe, l'idée d'une pareille extravagance n'auroit jamais dû égarer les

Indiens. On connoît leur entêtement pour la métempſycoſe. Ils ont toujours cru, vraiſemblablement ils penſeront toujours, que les ames, à la diſſolution d'un corps, en vont animer un autre, & que ces tranſmigrations ſucceſſives & continuelles n'auront pas de fin. Comment, avec ce ſyſtême, a-t-il pu s'établir qu'une épouſe mêleroit ſes cendres aux cendres d'un époux dont elle reſteroit éternellement ſéparée? C'eſt une des innombrables contradictions qui aviliſſent par-tout l'eſpèce humaine.

On a ignoré ſur quelle baſe pouvoit être fondée cette inſtitution, juſqu'à ce que le code civil de l'Indoſtan, traduit du ſamskret, ſoit venu fixer ſur ce point nos opinions.

Les veuves indiennes, quelque penchant que tout être ſenſible ait pour ſa conſervation, ſe déterminent aſſez fiérement au ſacrifice de leur vie. Si elles s'y refuſoient, elles ſeroient dégradées, couvertes de haillons, deſtinées aux plus vils emplois, mépriſées par les derniers des eſclaves. Ces motifs peuvent bien entrer pour quelque choſe dans leur réſolution: mais elles y ſont prin-

cipalement pouſſées par la crainte de laiſſer une mémoire odieuſe, & de couvrir d'opprobre leurs enfans, qu'elles chériſſent avec une tendreſſe que nos cœurs glacés n'ont jamais éprouvée.

Heureuſement ces horribles ſcènes deviennent tous les jours plus rares. Jamais les Européens ne les ſouffrent ſur le territoire où ils dominent. Quelques princes Maures les ont également proſcrites dans leurs provinces. Ceux d'entre eux à qui la ſoif de l'or les fait tolérer encore, en mettent la permiſſion à un ſi haut prix, qu'on y peut rarement atteindre. Mais cette difficulté-là même rend quelquefois les deſirs plus vifs. On a vu des femmes ſe vouer long-tems aux travaux les plus humilians & les plus rudes, afin de gagner les ſommes exigées pour cet extravagant ſuicide.

La veuve d'un bramine, jeune, belle & intéreſſante, vouloit renouveller ces tragédies à Surate. On ſe refuſoit à ſes ſollicitations. Cette femme indignée prit des charbons ardens dans ſes mains, & paroiſſant ſupérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au Nabab : *Ne conſidère pas ſeulement*

les foibleſſes de mon âge & de mon ſexe. Vois avec quelle inſenſibilité je tiens ce feu dans mes mains. Sache que c'eſt avec la même conſtance que je me précipiterai au milieu des flammes.

La vérité, le menſonge, la honte, toutes les ſortes de préjugés civils ou religieux peuvent donc élever l'homme juſqu'au mépris de la vie le plus grand des biens, de la mort la plus grande des terreurs, & de la douleur le plus grand des maux. Légiſlateurs imbécilles, pourquoi n'avez-vous pas ſu démêler ce terrible reſſort ? ou ſi vous l'avez connu, pourquoi n'en avez-vous pas ſu tirer parti, pour nous attacher à tous nos devoirs ? Quels pères, quels enfans, quels amis, quels citoyens n'euſſiez-vous pas fait de nous, par la ſeule diſpenſation de l'honneur & de la honte ? Si la crainte du mépris précipite au Malabar une jeune femme dans un braſier ardent, en quel endroit du monde ne réſoudroit-elle pas une mère à allaiter ſon enfant, une épouſe à garder la fidélité à ſon époux ?

Hors ce genre de courage, qui tient plus aux préjugés qu'au caractère, les Indiens ſont foibles, doux & humains. Ils connoiſ-

ſent à peine pluſieurs des paſſions qui nous agitent. Quelle ambition pourroient avoir des hommes deſtinés à reſter toujours dans le même état ? Les pratiques répétées de la religion ſont le ſeul plaiſir de la plupart d'entre eux. Ce ſont les travaux paiſibles & l'oiſiveté qu'ils aiment. On leur entend ſouvent citer ce paſſage d'un de leurs auteurs favoris : *Il vaut mieux être aſſis que marcher : il vaut mieux dormir que veiller : mais la mort eſt au-deſſus de tout.*

Leur tempérament & la chaleur exceſſive du climat ne répriment pas en eux la fougue des ſens pour les plaiſirs de l'amour, comme on ne ceſſe de le répéter. La multitude des courtiſanes & l'attention des pères pour marier leurs enfans, avant que les deux ſexes puiſſent ſe rapprocher, atteſtent la vivacité de ce penchant. Ils ont de plus l'avarice, paſſion des corps foibles & des petites ames.

Leurs arts ſont très-peu de choſe. A l'exception des toiles de coton, il ne ſort rien des Indes qui ait du goût & de l'élégance. Les ſciences y ſont encore plus négligées. L'inſtruction des plus habiles bramines ſe réduit à calculer une éclipſe. Avant que les

Tartares euſſent pénétré dans cette région ; nul pont n'y rendoit le paſſage des rivières praticable. Rien n'eſt plus miſérable que les lieux de prière nouvellement conſtruits. Les anciennes pagodes étonnent, il eſt vrai, par leur ſolidité & leur étendue ; mais la ſtructure & les ornemens en ſont du plus mauvais genre. Toutes ſont abſolument ſans fenêtre, & la plupart ont une forme pyramidale. Des animaux & des miracles, groſſiérement ſculptés dans la brique, couvrent les murs extérieurs, les murs intérieurs. Au milieu du temple, ſur un autel richement orné, eſt une divinité coloſſale, noircie par la fumée des flambeaux qu'on fait continuellement brûler autour d'elle, & toujours tournée vers la porte principale, afin que ceux de ſes adorateurs, auxquels l'entrée du ſanctuaire eſt interdite, puiſſent jouir de l'objet de leur culte. On arrive aux exercices religieux au ſon des inſtrumens & avec des éventails deſtinés à écarter les inſectes. C'eſt par des chants, des danſes, des offrandes que l'idole eſt honorée. Si ſa réputation eſt étendue, on voit accourir, des contrées les plus éloignées, en grandes caravanes,

des milliers de pélerins qui trouvent ſur leur route tous les ſecours de la plus généreuſe hoſpitalité. Jamais ces pieux fanatiques ne ſont détournés de leurs pénibles courſes par l'obligation de payer au gouvernement mogol un tribut proportionné à leur qualité.

La caſte des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du Septentrion, & la preſqu'iſle n'eſt guère occupée que par les tribus inférieures. De-là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer, ont trouvé ſi peu de réſiſtance. On doit faire obſerver à quelques philoſophes qui prétendent que l'homme eſt un animal frugivore, que ces militaires qui mangent de la viande ſont plus robuſtes, plus courageux, plus animés, & vivent plus long-tems que les hommes des autres claſſes qui ſe nourriſſent de végétaux. Cependant c'eſt une différence trop conſtante entre les habitans du Nord & ceux du Midi, pour l'attribuer uniquement aux alimens. Le froid d'une part, l'élaſticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une vie plus variée, donne plus de faim & de force, de réſiſtance & d'activité, de reſſort & de durée aux organes.

La chaleur du Midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre ſans agir, une tranſpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaiſir & de molleſſe, un genre de vie ſédentaire & toujours le même : tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reſte on voit que l'homme, ſans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats, d'une manière analogue à la diverſité des beſoins qu'ils font naître : chaſſeur, ictiophage, frugivore, paſteur, laboureur, ſelon l'abondance ou la ſtérilité de la terre.

La religion de Brama, aſſez ſimple à ſon origine, eſt diviſée en quatre-vingt-trois ſectes, qui conviennent entre elles ſur quelques points principaux, & ne diſputent pas ſur les autres. Elles vivent en paix, même avec les hommes de toutes les religions; parce que la leur ne leur preſcrit pas de faire des converſions. Les Indiens admettent rarement des étrangers à leur culte; & c'eſt toujours avec une extrême répugnance. C'étoit aſſez l'eſprit des anciennes ſuperſtitions. On le voit chez les Égyptiens, les Juifs, les

Grecs & les Romains. Cet eſprit a fait moins de ravages que celui des converſions; mais il s'oppoſe cependant à la communication des hommes: c'eſt une barrière de plus entre les peuples.

En conſidérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées; qu'à la facilité de ſatisfaire tous leurs beſoins, les Indiens joignent un caractère compatiſſant, une morale qui les éloigne également de la perſécution & de l'eſprit de conquête: on ne peut s'empêcher de remonter, en gémiſſant, juſqu'à la ſource de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie de la nation les privilèges & l'autorité, & raſſemblé ſur le reſte des habitans les calamités & l'infamie. Quelle eſt la cauſe de cet étrange délire? N'en doutons point; c'eſt la même qui perpétue ſur ce globe déplorable le malheur de tous les peuples.

Il ſuffit qu'une nation puiſſante & peu éclairée adopte une première erreur, que l'ignorance accrédite: bientôt cette erreur, devenue générale, va ſervir de baſe à tout le ſyſtême moral & politique: bientôt les penchans les plus honnêtes vont ſe trouver en

contradiction avec les devoirs. Pour ſuivre le nouvel ordre moral, il faudra ſans ceſſe faire violence à l'ordre phyſique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes ; & la nation ne ſera plus qu'un aſſemblage de malheureux, qui paſſeront leur vie à ſe tourmenter tour-à-tour, en ſe plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, ſi vous en exceptez peut-être quelques républiques de ſauvages. Des préjugés abſurdes ont dénaturé par-tout la raiſon humaine, & étouffé juſqu'à cet inſtinct qui révolte tous les animaux contre l'oppreſſion & la tyrannie. Des peuples immenſes ſe regardent de bonne foi comme appartenans en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels ſont les funeſtes progrès de la première erreur que l'impoſture a jettée ou nourrie dans l'eſprit humain. Puiſſent les vraies lumières faire rentrer dans leurs droits, des êtres qui n'ont beſoin que de les ſentir pour les reprendre ! Sages de la terre, philoſophes de toutes les nations, c'eſt à vous ſeuls à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos

frères; & ſoyez perſuadés que ſi la vérité eſt plus lente à ſe répandre & à s'affermir que l'erreur, elle eſt auſſi plus ſolide & plus durable. Les erreurs paſſent & la vérité reſte. Les hommes intéreſſés par l'eſpoir du bonheur, dont vous pouvez leur montrer la route, vous écouteront avec empreſſement. Faites rougir ces milliers d'eſclaves ſoudoyés, qui ſont prêts à exterminer leurs concitoyens, aux ordres de leurs maîtres. Soulevez dans leurs ames la nature & l'humanité contre ce renverſement des loix ſociales. Apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes. Révélez tous les myſtères qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténèbres; & que s'appercevant combien on ſe joue de leur crédulité, les pleuples éclairés tous à-la-fois, vengent enfin la gloire de l'eſpèce humaine.

Outre les indigènes, les Portugais trouvèrent encore dans l'Inde des mahométans. Quelques-uns y étoient venus des bords de l'Afrique. La plupart étoient les deſcendans d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions des établiſſemens ou des incurſions. La force des armes les avoit rendus les maîtres de

tous les pays ſitués juſqu'à l'Indus. Les plus entreprenans avoient enſuite paſſé ce fleuve, & de proche en proche, étoient arrivés juſqu'aux extrémités de l'Orient. Sur ce continent immenſe, ils étoient les facteurs de l'Arabie & de l'Égypte, & traités avec des égards marqués par tous les ſouverains, qui vouloient avoir des liaiſons avec ces contrées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la polygamie, ils ſe marioient dans tous les lieux où ils faiſoient quelque réſidence.

Leurs ſuccès avoient été encore plus rapides & plus permanens dans les iſles répandues ſur cet Océan. Le beſoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les princes & par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux premières dignités de ces petits états, & à s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profitèrent de l'aſcendant que leur donnoient leurs lumières, & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout aſſervir. Dans la vue de leur plaire, des deſpotes & des eſclaves ſe détachèrent d'une religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur

procurer quelques avantages. Le ſacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'Alcoran ſouffroient ſans difficulté qu'on alliât les anciennes ſuperſtitions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces mahométans Arabes, apôtres & négocians tout-à-la-fois, avoient encore étendu leur religion en achetant beaucoup d'eſclaves, auxquels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis & leur avoir enſeigné leurs dogmes. Mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur ſang à celui de ces affranchis, ceux-ci formèrent, avec le tems, un peuple particulier ſur la côte de la preſqu'iſle des Indes, depuis Goa juſqu'à Madras. Ils ne ſavent ni le Perſan, ni l'Arabe, ni le Maure; & leur idiome eſt celui des contrées où ils vivent. Leur religion eſt un Mahométiſme extrêmement corrompu par les ſuperſtitions Indiennes. Ils ſont courtiers, écrivains, marchands, navigateurs à la côte de Coromandel, où ils ſont connus ſous le nom de Chaliats. Au Malabar, où on les appelle Mapoulès, ils exercent les mêmes profeſſions, mais avec moins d'honneur. On s'y défie généralement de

leur caractère avare, perfide & sanguinaire.

IX. Conduite des Portugais au Malabar.

L'Indostan, que la force a depuis réuni presqu'entiérement sous un joug étranger, étoit partagé, à l'arrivée des Portugais, entre les rois de Cambaie, de Delhy, de Bisnagar, de Narzingue & de Calicut, qui tous comptoient plusieurs souverains, plus ou moins puissans, parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques plus connu sous le nom de Zamorin, qui répond à celui d'empereur, que par celui de sa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, & étendoit sa domination sur tout le Malabar.

C'est une ancienne tradition, que lorsque les Arabes commencèrent à s'établir aux Indes dans le huitième siècle, le souverain du Malabar prit un goût si vif pour leur religion, que peu content de l'embrasser, il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu si cher, si vénérable aux Maures, qu'insensiblement ils contractèrent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il étoit, devint, par la seule force de cette superstition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les

Les pierres précieuſes, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de ſoie & de coton, l'indigo, le ſucre, les épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté des diverſes contrées de l'Orient. Une partie de ces richeſſes y arrivoit par mer; mais comme la navigation n'étoit pas auſſi ſûre, auſſi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit auſſi beaucoup par terre ſur des bœufs ou des éléphans.

Gama, inſtruit de ces particularités à Mélinde, où il avoit touché, y prit un pilote habile, & ſe fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus floriſſant. Il y trouva heureuſement un Maure de Tunis, qui entendoit la langue des Portugais, & qui, frappé des grandes choſes qu'il avoit vu faire à cette nation ſur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ſes préjugés. Ce penchant décida Mouzaide, à ſervir de tout ſon pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui ſans réſerve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui propoſa une alliance, un traité

de commerce avecle roi ſon maître. On alloit conclure, lorſque les Muſulmans réuſſirent à rendre ſuſpect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumières. Ce qu'ils dirent de ſon ambition, de ſon inquiétude, fit une telle impreſſion ſur l'eſprit du prince, qu'il prit la réſolution de faire périr les navigateurs qu'il venoit d'accueillir ſi favorablement.

Gama, averti de ce changement par ſon fidèle guide, renvoya ſon frère ſur ſes vaiſſeaux. *Quand vous apprendriez*, lui dit-il, *qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me ſecourir, ou de me venger. Mettez ſur le champ à la voile, & allez inſtruire le roi des détails de notre voyage.*

Heureuſement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le Zamorin n'oſa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même; & l'amiral eut la liberté de joindre les ſiens. Quelques repréſailles, exercées à propos, lui firent rendre les marchandiſes, les ôtages qu'il avoit laiſſées dans Calicut; & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie ſon retour

répandit dans Lisbonne. On s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, auſſi dévot qu'avide, ſe flattoit en même tems, d'étendre ſa religion, par la perſuaſion, & même par les armes. Les papes, qui ne laiſſent pas échapper une occaſion d'établir qu'ils ſont maîtres de la terre, donnèrent au Portugal toutes les côtes qu'il découvriroit dans l'Orient, & remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On ſe préſentoit en foule pour monter ſur les nouvelles flottes deſtinées au voyage des Indes. Treize vaiſſeaux ſortis du Tage arrivèrent devant Calicut, ſous les ordres d'Alvarès Cabral, & ramenèrent au Zamorin quelques-uns de ſes ſujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens ſe louèrent des traitemens qu'ils avoient reçus; mais ils ne concilièrent pas pour long-tems, aux Portugais, l'eſprit du Zamorin. Les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut, ſéduit par leurs intrigues, maſſacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaiſſeaux Arabes qui étoient dans le port, foudroya la ville, & de-là ſe rendit à Cochin, & enſuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnèrent des épiceries, lui offrirent de l'or & de l'argent, & lui propoſèrent de s'allier avec lui contre le Zamorin, dont ils étoient tributaires. Les rois d'Onor, de Culan, quelques autres princes, firent, dans la ſuite, les mêmes ouvertures. Tous ſe flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Zamorin, de reculer les frontières de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Aſie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une ſi grande ſupériorité, qu'ils n'avoient qu'à ſe montrer pour donner la loi. Nul ſouverain n'obtenoit leur alliance, qu'en ſe reconnoiſſant vaſſal de la cour de Lisbonne, qu'en ſouffrant qu'on bâtît une citadelle dans ſa capitale, qu'en livrant ſes marchandiſes au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former ſa cargaiſon qu'après les Portugais; & perſonne ne naviguoit dans ces mers, qu'avec leurs paſſeports. Les combats, qu'il falloit livrer, n'interrompoient guère leur commerce. Un petit nombre d'entre eux diſſipoit des armées nombreuſes. Leurs ennemis les trouvoient par-tout, & par-tout ils

fuyoient devant eux. Bientôt les vaiſſeaux des Maures, ceux du Zamorin & de ſes vaſſaux, n'oſèrent plus paroître.

Les Portugais vainqueurs dans l'Orient, envoyoient, à tout moment, de riches cargaiſons dans leur patrie, où tout retentiſſoit du bruit de leurs exploits. Peu-à-peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe, apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandiſes de l'Inde; parce que les Portugais qui les alloient chercher directement, les donnoient à plus bas prix que les négocians des autres nations.

Pour aſſurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât, ou affermît, ce qui n'avoit été, juſqu'alors, que l'ouvrage du haſard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonſtances. Il falloit un ſyſtême de domination & de commerce aſſez étendu, pour embraſſer tous les objets; mais ſi bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu'on ſe propoſoit d'établir, ſe fortifiâſſent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puiſé des lumières dans les relations qui lui venoient des Indes, & dans le rapport de ceux

qu elle y avoit chargés, juſqu'alors, de ſes intérêts; elle eut la ſageſſe de donner toute ſa confiance à Alphonſe Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fuſſent paſſés en Aſie.

Le nouveau vice-roi ſe montra plus grand encore qu'on ne l'avoit eſpéré. Il ſentit qu'il falloit au Portugal un établiſſement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fût ſain, & où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde, puſſent recouvrer leurs forces. Il ſentit que Lisbonne avoit beſoin de Goa.

X. Conquête de Goa par les Portugais.

Goa, qui s'élève en amphithéâtre, eſt ſitué vers le milieu de la côte de Malabar, dans une iſle détachée du continent par les deux bras d'une rivière qui, tombée de Gates, ſe jette dans la mer, à trois lieues de la ville, après avoir formé devant ſes murs un des plus beaux ports de l'Univers. De nombreux canaux formés par la nature ſeule, des bois touffus & bien percés, des prairies émaillées de mille fleurs, des maiſons de campagne placées ſur des ſites avantageux: tout rend délicieuſe cette iſle, qui peut avoir dix lieues de circonférence, &

dont le terrein eſt agréablement inégal. Avant d'entrer dans la rade, on découvre les deux péninſules de Salſet & de Bardes, qui lui ſervent en même-tems, & de rempart & d'abri. Elles ſont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant leſquels doivent s'arrêter tous les vaiſſeaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fût moins conſidérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poſte le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du roi de Decan; mais Idalcan, auquel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'agrandir dans le Malabar. Tandis que l'uſurpateur étoit occupé dans le continent, Albuquerque ſe préſenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas chérement un ſi grand avantage.

Idalcan averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas ſur le parti qu'il lui convenoit de prendre. D'accord avec les Indiens même, ſes ennemis, qui n'y avoient guère moins d'intérêt que lui, il marcha vers ſa capitale avec une célérité inconnue juſqu'alors dans ſon pays. Les Portugais, mal affermis dans leur conquête, ſe virent hors

d'état de s'y maintenir : ils ſe retirèrent ſur leur flotte qui ne quitta point le port, & ils envoyèrent chercher des ſecours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquèrent. Idalcan leur en offrit, & leur fit dire, *que c'étoit par les armes, & non par la faim, qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'uſage, dans les guerres de l'Inde, que les armées laiſſâſſent paſſer des ſubſiſtances à leurs ennemis. Albuquerque rejetta les offres qu'on lui faiſoit, & répondit : *qu'il ne recevroit des préſens d'Idalcan, que lorſqu'ils ſeroient amis.* Il attendoit toujours des ſecours, qui ne venoient point.

Cet abandon le détermina à ſe retirer, & à renvoyer l'exécution de ſon projet chéri, à un tems plus favorable, que les circonſtances amenèrent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de ſe remettre en campagne, pour préſerver ſes états d'une deſtruction totale, Albuquerque fondit à l'improviſte ſur Goa, qu'il emporta d'emblée, & où il ſe fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, vit ſon commerce & ſes richeſſes paſſer dans une ville qui devint la métropole de tous les établiſſemens Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop diviſés, pour mettre des bornes aux proſpérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les Égyptiens; & elle n'en oublia, n'en différa aucune.

XI. Manière dont l'Europe commerçoit avec l'Inde, avant que les Portugais euſſent doublé le cap de Bonne-Eſpérance.

L'Égypte, que nous regardons comme la mère de toutes les antiquités hiſtoriques, la première ſource de la police, le berceau des ſciences & des arts; l'Égypte, après avoir reſté durant des ſiècles iſolée du reſte de la terre, que ſa ſageſſe dédaignoit, connut & pratiqua la navigation. Ses habitans négligèrent long-tems la Méditerranée, où, ſans doute, ils n'appercevoient pas de grands avantages, pour tourner leurs voiles vers la mer des Indes, qui étoit le vrai canal des richeſſes.

A l'aſpect d'une région ſituée entre deux mers, dont l'une eſt la porte de l'Orient, & l'autre eſt la porte de l'Occident, Alexandre forma le projet de placer le ſiège de ſon empire en Égypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce prince, le plus éclairé des conquérans, comprit que s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des

conquêtes qu'il avoit faites, & de celles qu'il ſe propoſoit, c'étoit dans un pays que la nature ſemble avoir attaché, pour ainſi dire, à la jonction de l'Afrique & de l'Aſie, pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'hiſtoire & la fable aient tranſmis à l'admiration des hommes, auroit à jamais enſeveli ces grandes vues, ſi elles n'euſſent été ſuivies en partie par Ptolomée, celui de ſes lieutenans qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoiſſe, s'appropria l'Égypte.

Sous le règne de ce nouveau ſouverain & de ſes premiers ſucceſſeurs, le commerce prit des accroiſſemens immenſes. Alexandrie ſervoit au débouché des marchandiſes qui venoient de l'Inde. On mit, ſur la mer Rouge, le port de Bérénice en état de les recevoir. Pour faciliter la communication des deux villes, on creuſa un canal qui partoit d'un des bras du Nil, & qui alloit ſe décharger dans le golfe Arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence & d'un grand nombre d'écluſes ingénieuſement conſtruites, on parvint à donner à ce canal cinquante

lieues de longueur, vingt-cinq toiſes de large, & la profondeur dont pouvoient avoir beſoin les bâtimens deſtinés à le parcourir. Ce ſuperbe ouvrage, par des raiſons phyſiques qu'il ſeroit trop long de développer, ne produiſit pas les avantages qu'on en attendoit; & on le vit ſe ruiner inſenſiblement.

On y ſuppléa, autant qu'il étoit poſſible. Le gouvernement fit conſtruire; dans les déſerts arides & ſans eau qu'il falloit traverſer, des hôtelleries & des citernes où les voyageurs & les caravanes ſe repoſoient avec leurs chameaux.

Un écrivain, qui s'eſt profondément occupé de cet objet, & qui nous ſert de guide, dit, que quelques-uns des nombreux vaiſſeaux que ces liaiſons avoient fait conſtruire, ſe bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyſſins. Parmi ceux qui tentoient la grande mer, les uns deſcendoient à droite vers le Midi, le long des côtes orientales de l'Afrique, juſqu'à l'iſle de Madagaſcar; les autres montoient à gauche vers le ſein Perſique, entroient même dans l'Euphrate, pour négocier avec les habitans de ſes bords, & ſur-tout avec les Grecs, qu'A-

lexandre y avoit entraînés dans ſes expéditions. D'autres, plus enhardis encore par la cupidité, reconnoiſſoient les bouches de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, & s'arrêtoient à l'iſle de Ceylan, connue des anciens ſous le nom de Taprobane. Enfin, un très-petit nombre franchiſſoient le Coromandel, pour remonter le Gange, juſqu'à Palybotra, la plus célèbre ville de l'Inde par ſes richeſſes. Ainſi l'induſtrie alla pas à pas, de fleuve en fleuve, & d'une côte à l'autre, s'approprier les tréſors de la terre la plus fertile en fruits, en fleurs, en aromates, en pierreries, en alimens de luxe & de volupté.

On n'employoit, à cette navigation, que des bateaux longs & plats, tels à-peu-près qu'on les voyoit flotter ſur le Nil. Avant que la bouſſole eût agrandi les vaiſſeaux, & les eût pouſſés en haute mer à pluſieurs voiles; ils étoient réduits à raſer les côtes à la rame, à ſuivre terre à terre toutes les ſinuoſités du rivage, à ne prêter que peu de bord & de flanc aux vents, peu de profondeur aux vagues, de peur d'échouer contre les écueils, ou ſur les ſables & les bas-fonds. Auſſi les voyages, dont la traverſée n'égaloit

pas le tiers de ceux que nous faiſons en moins de ſix mois, duroient-ils quelquefois cinq ans & plus. On ſuppléoit alors à la petiteſſe des navires, par le nombre, & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des eſcadres.

Les Égyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, quelques petits ouvrages de verrerie, & de l'argent. En échange, ils recevoient de l'ivoire, de l'ébène, de l'écaille, des toiles blanches & peintes, des ſoieries, des perles, des pierres précieuſes, de la canelle, des aromates, & ſur-tout de l'encens. C'étoit le parfum le plus recherché. Il ſervoit au culte des dieux, aux délices des rois. Son prix étoit ſi cher, que les négocians le falſifioient, ſous prétexte de le perfectionner. Les ouvriers employés à le préparer étoient nuds; tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laiſſoit ſeulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'attelier ſcelloit l'ouverture avec ſon cachet.

Toutes les nations maritimes & commerçantes de la Méditerranée, alloient dans les

ports de l'Égypte, acheter les productions de l'Inde. Lorſque Carthage & Corinthe eurent ſuccombé ſous les vices de leur opulence; les Égyptiens ſe virent obligés d'exporter eux-mêmes les richeſſes dont ces villes chargeoient autrefois leurs propres vaiſſeaux. Dans les progrès de leur marine, ils pouſſèrent leurs voyages juſqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils ſuffire aux conſommations des peuples. Eux-mêmes ſe livroient à des profuſions, dont les détails nous paroiſſent romaneſques. Cléopatre, avec qui finit leur empire & leur hiſtoire, étoit auſſi prodigue que voluptueuſe. Mais malgré ces dépenſes incroyables, tel étoit le bénéfice qu'ils retiroient du commerce des Indes, que lorſqu'ils eurent été ſubjugués & dépouillés, les terres, les denrées, les marchandiſes; tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur remplaçant le vaincu dans cette ſource d'opulence, qui devoit l'enfler ſans l'agrandir, gagna cent pour un, ſi l'on s'en rapporte à Pline. A travers l'exagération, qu'il eſt facile de voir dans ce calcul, on doit préſumer quels avoient pu être les profits dans des tems reculés, où les In-

diens étoient moins éclairés ſur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent aſſez de vertu pour conſerver la puiſſance que leurs ancêtres avoient acquiſe, l'Égypte contribua beaucoup à ſoutenir la majeſté de l'empire, par les richeſſes des Indes qu'elle y faiſoit couler. Mais, l'embonpoint du luxe eſt une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par ſa propre peſanteur; ſemblable aux leviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foibleſſe. Il ſe rompit, & il en réſulta deux grands débris.

L'Égypte fut annexée à l'empire d'Orient, qui ſe ſoutint plus long-tems que celui d'Occident, parce qu'il fut attaqué plus tard ou moins fortement. Sa poſition & ſes reſſources l'euſſent rendu même inébranlable, ſi les richeſſes pouvoient tenir lieu de courage. Mais on ne ſut oppoſer que des ruſes à un ennemi, qui joignoit l'enthouſiaſme d'une nouvelle religion, à toute la force de ſes mœurs encore barbares. Une ſi foible barrière ne pouvoit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ſes ravages. Dès le

ſeptième ſiècle, il engloutit pluſieurs provinces, entre autres l'Égypte, qui, après avoir été l'un des premiers empires de l'antiquité, le modèle de toutes les monarchies modernes, étoit deſtinée à languir dans le néant juſqu'à nos jours.

Les Grecs ſe conſolèrent de ce malheur, quand ils virent que les guerres des Sarraſins avoient fait paſſer la plus grande partie du commerce des Indes, d'Alexandrie à Conſtantinople, par deux canaux déja très-connus.

L'un étoit le Pont-Euxin ou la mer Noire. C'eſt-là qu'on s'embarquoit pour remonter le Phaſe, d'abord ſur de grands bâtimens, enſuite ſur de plus petits juſqu'à Serapana. De-là partoient des voitures qui conduiſoient par terre, en quatre ou cinq jours, les marchands avec leurs marchandiſes au fleuve Cyrus, qui ſe jette dans la mer Caſpienne. A travers cette mer orageuſe, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit juſqu'auprès des ſources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des tréſors de l'Aſie. Telle étoit une des routes de communication entre ce grand continent, toujours

riche

riche de ſa nature, & celui de l'Europe, alors pauvre & ravagé par ſes propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtimens Indiens, partis de différentes côtes, traverſoient le golfe Perſique, & dépoſoient leur cargaiſon ſur les bords de l'Euphrate, d'où elle étoit portée en un ou deux jours à Palmyre, qui faiſoit paſſer ces marchandiſes aux côtes de Syrie. L'idée d'un pareil entrepôt avoit, ſans doute, donné naiſſance à cette ville, placée dans un de ces très-peu nombreux cantons d'Arabie, où l'on trouve des arbres, de l'eau & des terres ſuſceptibles de culture. Quoique ſituée entre deux grands empires, celui des Romains & celui des Parthes, il lui fut long-tems permis d'être neutre. A la fin, Trajan la ſoumit, mais ſans lui rien faire perdre de ſon opulence. Ce fut même pendant les cent-cinquante ans qu'elle fut colonie Romaine, que s'élevèrent dans ſes murs, ſur le modèle de l'architecture grecque, ces temples, ces portiques, ces palais, dont les ruines, fidèlement décrites, nous ont récemment cauſé tant de ſurpriſe & d'admiration. Ces proſpérités lui devinrent fatales, ſi elles déterminèrent ſa ſouveraine à

vouloir ſortir d'une dépendance qui n'avoit rien de bien onéreux. Aurelien ruina de fond en comble cette cité célèbre. Ce prince, il eſt vrai, permit depuis de la rétablir & de l'habiter au petit nombre de citoyens qui avoient échappé aux calamités de leur patrie: mais il eſt plus aiſé de détruire que de réparer. Le ſiège du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint ſucceſſivement un lieu obſcur, une fortereſſe peu importante, & enfin un miſérable village compoſé de trente ou quarante cabanes, conſtruites dans l'enceinte ſpacieuſe d'un édifice public autrefois très-magnifique.

Palmyre détruite, les caravanes, après quelques variations, ſe fixèrent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, pouſſa le cours & la pente des richeſſes juſqu'à Conſtantinople, devenu enfin le marché général des productions de l'Inde.

Cet avantage ſeul auroit pu ſoutenir l'empire dans le penchant de ſa décadence, & peut-être lui rendre ſon ancienne gloire: mais il l'avoit due à ſes armes, à des vertus, à des mœurs frugales; & tout ce qui conſerve la proſpérité, lui manquoit. Corrompus par

les richeſſes prodigieuſes qu'un commerce excluſif leur aſſuroit preſque ſans efforts & ſans vigilance, les Grecs s'abandonnèrent à cette vie oiſive & molle qu'amène le luxe; aux frivoles jouiſſances des arts brillans & voluptueux, aux vaines diſcuſſions d'un jargon ſophiſtique ſur les matières de goût, de ſentiment, & même de religion & de politique. Ils ne ſavoient que ſe laiſſer opprimer, & non ſe faire gouverner; careſſer tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle réſiſtance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'état. Le gouvernement, toujours plutôt corrompu que les citoyens, laiſſa tomber ſa marine, & ne compta plus, pour ſa défenſe, que ſur les traités qu'il faiſoit avec les étrangers, dont les vaiſſeaux rempliſſoient ſes ports. Les Italiens s'étoient inſenſiblement emparés de la navigation de tranſport, que les Grecs avoient long-tems retenue dans leurs mains. Cette branche d'induſtrie, plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une nation commerçante, dont

la principale richeſſe eſt celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Conſtantinople, preſſée, inveſtie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur perfidie & leur avidité leur avoient creuſé. Mahomet II les chaſſa de Caffa, où, dans les derniers tems, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Aſie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette cataſtrophe pour chercher les moyens de ſe rouvrir la route d'Égypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en eſpéroient d'un gouvernement formé depuis les dernières croiſades, & à-peu-près ſemblable à celui d'Alger. Les Mammelus, qui, à l'époque de ces guerres, s'étoient emparés d'un trône dont ils avoient été juſqu'alors l'appui, étoient des eſclaves tirés la plupart de la Circaſſie dès leur enfance, & formés de bonne heure aux combats. Un chef, & un conſeil compoſé de vingt-quatre des principaux d'entre eux, exerçoient l'autorité. Ce corps militaire, que la molleſſe auroit néceſſairement énervé, étoit renouvellé tous les ans par une foule de braves aventuriers

que l'eſpérance de la fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides conſentirent, pour l'argent qu'on leur donna, pour les promeſſes qu'on leur fit, que leur pays devînt l'entrepôt des marchandiſes des Indes. Ils ſouffrirent par corruption, ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Piſans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirèrent quelque utilité de cette révolution; mais elle tourna ſinguliérement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque les Portugais parurent aux Indes.

Ce grand événement, & les ſuites rapides qu'il eut, cauſèrent de vives inquiétudes à Veniſe. La ſageſſe de cette république venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put réſiſter, & qu'aſſurément elle n'avoit pas dû prévoir. Pluſieurs princes diviſés d'intérêt, rivaux de puiſſance, & qui avoient des prétentions oppoſées, venoient de s'unir contre toutes les règles de la juſtice & de la politique, pour détruire un état qui ne faiſoit ombrage à aucun d'eux; & Louis XII lui-même, qui de tous ces princes, avoit le plus d'intérêt à la conſervation de Veniſe,

Louis XII, par la victoire d'Aignadel, la mit ſur les bords de ſa ruine. La diviſion qui devoit néceſſairement ſe mettre entre de ſemblables alliés, & la prudence de la république, l'avoient ſauvée de ce danger, le plus éminent en apparence ; mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jettoit la découverte du paſſage aux Indes, par le cap de Bonne-Eſpérance.

Elle vit auſſi-tôt que le commerce des Portugais alloit ruiner le ſien, & par conſéquent ſa puiſſance. Elle fit jouer tous les reſſorts que put lui fournir l'habileté de ſes adminiſtrateurs. Quelques-uns de ces émiſſaires intelligens, qu'elle ſavoit par-tout acheter & employer à propos, perſuadèrent aux Arabes fixés dans leur pays, & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou ſur les côtes orientales de l'Afrique, que leur cauſe étant la même que celle de Veniſe, ils devoient s'unir avec elle, contre une nation qui venoit s'emparer de la ſource commune de leurs richeſſes.

Les cris de cette ligue arrivèrent au ſoudan d'Égypte, déja réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit, par ceux qu'il pré-

voyoit. Ses douanes, qui formoient la principale branche de ſes revenus, par le droit de cinq pour cent, que les marchandiſes des Indes payoient à leur entrée; & par celui de dix, qu'elles payoient à leur ſortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes, que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & inévitables, aigriſſoient les eſprits contre le gouvernement; toujours reſponſable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être encore plus mal, ſe permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puiſſance, que dans des tems de proſpérité. L'Égypte étoit également malheureuſe, & par le commerce que faiſoient les Portugais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

Elle pouvoit ſe relever de cette décadence avec une flotte, mais la mer Rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la conſtruire. Les Vénitiens levèrent cet obſtacle. Ils envoyèrent à Alexandrie des bois, & d'autres matériaux. On les conduiſit, par le Nil, au Caire, d'où ils furent portés ſur des chameaux à Suez. C'eſt de ce port célèbre,

qu'on fit partir pour l'Inde, en 1508, quatre grands vaiſſeaux, un galion, deux galères & trois galiottes.

XII. Les Portugais ſe rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge.

Les Portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient ſongé, dès l'année précédente, à ſe rendre maîtres de la navigation de la mer Rouge, perſuadés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Égypte & de l'Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le deſſein de s'emparer de l'iſle de Socotora, ſituée à cent quatre-vingts lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l'Afrique, par le cap de Gardafui, & du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

Cette conquête devoit leur procurer un autre avantage, celui de les mettre en poſſeſſion du plus parfait aloës qui ait jamais été connu.

La plante qui produit ce ſuc & lui donne ſon nom, a des feuilles épaiſſes & charnues, du milieu deſquelles ſort un très-bel épi de fleurs rouges. On arrache ces feuilles, & l'on en exprime par une preſſion légère la portion la plus fluide, qui, purgée de ſes parties

groſſières & épaiſſie au ſoleil, conſtitue l'aloës ſoccotrin, facile à diſtinguer des autres par ſa couleur fauve, ſon brillant, ſa tranſparence, ſon odeur forte, ſon goût amer & aromatique.

Triſtan d'Acunha parti du Portugal avec un armement conſidérable, attaqua cette iſle. Il fut combattu à la deſcente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques, ſouverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais aſſiégèrent, & bientôt emportèrent d'aſſaut, la ſeule place qui étoit dans l'iſle; quoiqu'elle fût défendue, juſqu'à la dernière extrémité, par une garniſon plus nombreuſe que leur petite armée. Les ſoldats de cette garniſon ne voulant point ſurvivre au fils de leur ſouverain, refuſèrent de capituler, & ſe firent tuer juſqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acunha étoit encore au-deſſus de ce courage.

Le ſuccès de cette entrepriſe ne produiſit pas les avantages qu'on en eſpéroit. Il ſe trouva que l'iſle étoit ſtérile, qu'elle n'avoit point de port, & que les navigateurs qui ſortoient de la mer Rouge, n'y touchoient

jamais, quoiqu'on ne pût s'empêcher de la reconnoître, pour entrer dans ce golfe. Auſſi la flotte Égyptienne pénétra-t-elle ſans danger dans l'Océan-Indien. Elle ſe joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de vaiſſeaux chargés de marchandiſes, ſe trouvoient conſidérablement affoiblis. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts & reprirent la ſupériorité pour ne la plus perdre. Les armemens qui continuèrent à partir d'Égypte, furent toujours battus & diſſipés par les petites eſcadres Portugaiſes, qui croiſoient à l'entrée du golfe.

Cependant, comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occaſionnoit quelques dépenſes, Albuquerque crut devoir y mettre fin, par la deſtruction de Suez. Mille obſtacles traverſoient ce projet.

La mer Rouge, qui ſépare l'Arabie de la haute Ethiopie & d'une partie de l'Égypte, a trois cens cinquante lieues de long, ſur quarante de large. Comme nul fleuve ne s'y oppoſe à la force du flux de la mer, elle

participe d'une manière plus ſenſible aux mouvemens de l'Océan, que les autres mers Méditerranées, ſituées à-peu-près ſous la même latitude. Elle eſt peu ſujette aux orages, & ne connoît preſque point d'autres vents que ceux du Nord & du Sud, qui ſont périodiques comme la mouſſon dans l'Inde, & qui fixent invariablement, dans cette mer, le tems de l'entrée & de la ſortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu eſt nette, navigable jour & nuit, ſur une profondeur de vingt-cinq à ſoixante braſſes d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, ſont préférées par les gens du pays, qui, obligés de ſe tenir au voiſinage des terres à cauſe de la petiteſſe de leurs bâtimens, ne gagnent le grand canal que lorſqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité, d'aborder les ports répandus ſur la côte, fait que cette navigation eſt très-périlleuſe pour les grands vaiſſeaux, qui ne trouvent d'ailleurs ſur leur route qu'un nombre conſidérable d'iſles déſertes, arides & ſans eau.

Albuquerque, malgré ſes talens, ſon expé-

rience & sa fermeté, ne réussit pas à surmonter tant d'obstacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la mer Rouge, il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avoit souffert de continuelles incommodités & couru de fort grands dangers. Une politique inquiète & cruelle lui fit imaginer des moyens d'arriver à son but, beaucoup plus hardis, mais qu'il croyoit plus infaillibles. Il vouloit que l'empereur d'Ethiopie, qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jetter dans la mer Rouge. L'Égypte seroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il se proposoit de jetter dans l'Arabie, par le golfe Persique, trois ou quatre cens chevaux, qu'il croyoit suffisans pour aller piller Médine & la Mecque. Il pensoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, & arrêteroit ce prodigieux concours de pélerins, le plus solide appui du commerce, dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entreprises moins hasardeuses, & plus utiles pour le moment, le portèrent à différer

la ruine d'une puiſſance dont il ſuffiſoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Égypte par les Turcs, quelques années après, rendit néceſſaires de plus grandes précautions. Les hommes de génie auxquels il fut donné de ſaiſir la chaîne des événemens qui avoient précédé & ſuivi le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance, de porter des conjectures profondes ſur les bouleverſemens que ce nouveau chemin de navigation devoit prévenir, ne purent s'empêcher de regarder cette fameuſe découverte comme la plus grande époque de l'hiſtoire du monde.

XIII. De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préſervé l'Europe.

L'Europe commençoit à peine à reſpirer & à ſecouer le joug de la ſervitude, qui avoit avili ſes habitans depuis les conquêtes des Romains & l'établiſſement des loix féodales. Les tyrans ſans nombre qui opprimoient des multitudes d'eſclaves, avoient été ruinés par le délire des croiſades. Pour ſoutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres & leurs châteaux, & d'accorder, à prix d'argent, à leurs vaſſaux quelques privilèges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété com-

mença à s'introduire parmi les particuliers ; & leur donna cette ſorte d'indépendance, ſans laquelle la propriété n'eſt elle-même qu'une illuſion. Ainſi les premières étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croiſades ; & la folie des conquêtes contribua, pour la première fois, au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vaſco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui, des extrémités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour devenir, comme eux, le fléau du genre-humain ; & à nos barbares inſtitutions, auroit ſuccédé un joug plus peſant encore. Cet événement étoit inévitable, ſi les farouches vainqueurs de l'Égypte n'euſſent été repouſſés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tentèrent dans l'Inde. Les richeſſes de l'Aſie leur aſſuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu néceſſairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obſtacles auroient pu arrêter alors ſur notre continent

ce peuple, qui étoit conquérant par la nature de ſa religion & de ſa politique ?

L'Angleterre ſe déchiroit pour les intérêts de ſa liberté; la France, pour les intérêts de ſes maîtres; l'Allemagne, pour ceux de la religion; l'Italie, pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un impoſteur. Couverte de fanatiques & de combattans, l'Europe entière reſſembloit à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans ſa fureur ſon ſang avec ſes forces. Dans cet état d'épuiſement & d'anarchie, elle n'auroit oppoſé aux Turcs qu'une foible réſiſtance. Plus le calme, qui ſuccède aux guerres civiles, rend les peuples redoutables à leurs voiſins, plus les troubles de la diſſenſion qui les diviſe les expoſent à l'invaſion & à l'oppreſſion. La conduite dépravée du clergé auroit encore favoriſé les progrès d'un culte étranger, & nous ſerions ſans retour dans les chaînes de l'eſclavage. En effet, de tous les ſyſtêmes politiques & religieux qui affligent l'eſpèce humaine, il n'en eſt point qui laiſſe moins de carrière à la liberté que celui des Muſulmans. Dans preſque toute l'Europe, une religion étran-

gère au gouvernement, & dont les premiers pas se sont presque toujours faits à son insu; une morale répandue sans ordre, sans précision, dans des livres obscurs & susceptibles d'une seule bonne interprétation, entre une infinité de mauvaises; une autorité en proie aux prêtres & aux souverains, qui se disputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes; des loix politiques & civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l'inégalité & l'ambition; une administration inquiète & entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppose continuellement une partie de l'état à l'autre partie: tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les esprits une fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens, la nature s'éveille & crie au fond des cœurs, *L'homme est né libre?*

Mais, sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l'autel; qui semble imposer silence à l'ambition, en permettant la volupté; qui favorise la paresse naturelle, en interdisant les opérations de l'esprit: il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs, qui

qui égorgent ſi ſouvent leur maître, n'ont-ils jamais penſé à changer leur gouvernement. Cette idée eſt au-deſſus de leurs ames énervées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier ; elle étoit perdue, ſi le peuple de la chrétienté, le plus ſuperſtitieux, & peut-être le plus eſclave, n'eût arrêté le progrès du fanatiſme des Muſulmans, & briſé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richeſſes. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des meſures efficaces pour qu'aucun vaiſſeau ne pût paſſer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à ſe donner l'empire du golfe Perſique.

XIV. Les Portugais acquièrent la domination dans le golfe Perſique.

Au débouché du détroit de Moçandon, qui conduit dans ce bras de mer, eſt ſituée l'iſle de Gerun. C'eſt ſur ce rocher ſtérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onzième ſiècle une ville, devenue, avec le tems, la capitale d'un royaume qui, d'un côté, s'étendoit aſſez avant dans l'Arabie, & de l'autre dans la Perſe. Ormuz avoit deux bons ports ; il étoit grand, peuplé, fortifié. Il ne devoit ſes richeſſes & ſa puiſſance qu'à ſa ſituation. Il ſervoit d'entrepôt au commerce

de la Perſe avec les Indes : commerce très-conſidérable dans un tems où les Perſans faiſoient paſſer par les ports de Syrie, ou par Caffa, la plupart des marchandiſes qui venoient de l'Aſie en Europe. Dans les ſaiſons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'Orient. On y voyoit des hommes de preſque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, & traiter leurs affaires avec une politeſſe & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une bonne partie de leur affabilité. Leurs manières, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaiſirs de toute eſpèce qu'ils y raſſembloient : tout concouroit, avec les intérêts du commerce, à y attirer les négocians. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maiſons, rendoient les ardeurs du ſoleil ſupportables. On voyoit des cabinets à la façon des Indes, ornés

de vaſes dorés, ou de porcelaine, qui contenoient des arbuſtes fleuris, ou des plantes aromatiques. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les vins de Perſe, ainſi que les parfums & les alimens les plus exquis. On entendoit la meilleure muſique de l'Orient. Ormuz étoit rempli de belles filles des différentes contrées de l'Aſie, inſtruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer & réunir l'abord des richeſſes, un commerce immenſe, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A ſon arrivée dans les Indes, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévaſtations, qui ſont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entroient pas naturellement dans ſon caractère : mais il ſe les permettoit, dans l'eſpérance d'engager une puiſſance, qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force, à ſe préſenter d'elle-même au joug qu'il vouloit lui donner. Lorſqu'il crut avoir inſpiré une terreur néceſſaire à ſes deſſeins,

il ſe préſenta devant la capitale, dont il ſomma le roi de ſe rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perſe. Cette propoſition fut reçue comme elle devoit l'être. Une flotte compoſée de bâtimens Ormuziens, Arabes & Perſans, vint combattre l'eſcadre d'Albuquerque, qui détruiſit toutes ces forces avec cinq vaiſſeaux. Le roi découragé, conſentit que le vainqueur conſtruisît une citadelle, qui devoit également dominer la ville & ſes deux ports.

Albuquerque, qui connoiſſoit le prix du tems, ne perdit pas un moment pour hâter cette conſtruction. Il travailloit comme le dernier des ſiens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, étoit parvenu de l'eſclavage au miniſtère, rougit d'avoir ſacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les reſſorts de la politique que ceux de la guerre, il réſolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par ſa lâcheté. Il ſut gagner, corrompre, déſunir & brouiller ſi bien les Portugais entre eux & avec leur chef, qu'ils furent cent fois ſur le point d'en

venir aux mains. Cette animosité qui augmentoit toujours, les détermina à se rembarquer, au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermissoit dans ses idées par les obstacles & par les murmures, prit le parti d'affamer la place, & de fermer le passage à tous les secours. Sa proie ne lui pouvoit échapper, lorsque trois de ses capitaines l'abandonnèrent honteusement avec leurs vaisseaux. Pour justifier leur désertion, ils ajoutèrent à la noirceur de leur infidélité, celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.

Cette trahison força Albuquerque à renvoyer l'exécution de son projet au tems qu'il savoit n'être pas éloigné, où il auroit à sa disposition toutes les forces de sa nation. Dès qu'il fut devenu vice-roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil, auquel une cour corrompue, un peuple amolli, ne se crurent pas en état de résister. On se soumit. Le souverain de la Perse osa demander un tribut au vainqueur. Albuquerque fit apporter devant l'envoyé des boulets, des grenades & des sabres. *Voilà*, lui dit-il, *la monnoie des tributs que paie le roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puiſſance Portugaiſe ſe trouva aſſez ſolidement établie dans les golfes d'Arabie & de Perſe, ſur la côte de Malabar, pour qu'on pût ſonger à l'étendre dans l'Eſt de l'Aſie.

XV. Etabliſſement des Portugais à Ceylan.

Il ſe préſentoit d'abord à Albuquerque l'iſle de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long ſur trente dans ſa plus grande largeur. Dans les ſiècles les plus reculés, elle étoit très-connue ſous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées, n'eſt pas venu juſqu'à nous. Tout ce que l'hiſtoire nous apprend de remarquable, c'eſt que les loix y furent autrefois ſi reſpectées, que le monarque n'étoit pas plus diſpenſé de leur obſervation que le dernier des citoyens. S'il les violoit, il étoit condamné à la mort; mais avec cette diſtinction, qu'on lui épargnoit les humiliations du ſupplice. Tout commerce, toute conſolation, tous les ſecours de la vie lui étoient refuſés; & il finiſſoit miſérablement ſes jours dans cette eſpèce d'excommunication.

Si les peuples connoiſſoient leurs prérogatives, cet ancien uſage du Ceylan ſubſiſteroit dans toutes les contrées de la terre;

& tant que les loix ne ſeront faites que pour les ſujets, ceux-ci s'appelleront comme ils voudront; ils ne ſeront que des eſclaves. La loi n'eſt rien, ſi ce n'eſt pas un glaive qui ſe promène indiſtinctement ſur toutes les têtes, & qui abat ce qui s'élève au-deſſus du plan horiſontal ſur lequel il ſe meut. La loi ne commande à perſonne ou commande à tous. Devant la loi, ainſi que devant Dieu, tous ſont égaux. Le châtiment particulier ne venge que l'infraction de la loi: mais le châtiment du ſouverain en venge le mépris. Qui oſera braver la loi, ſi le ſouverain même ne la brave pas impunément? La mémoire de cette grande leçon dure des ſiècles, & inſpire un effroi plus ſalutaire que la mort de mille autres coupables.

Lorſque les Portugais abordèrent à Ceylan, ils la trouvèrent très-peuplée. Deux nations, différentes par les mœurs, par le gouvernement & par la religion, l'habitoient. Les Bedas, établis à la partie ſeptentrionale de l'iſle, & dans le pays le moins abondant, ſont partagés en tribus, qui ſe regardent comme une ſeule famille, & qui n'obéiſſent qu'à un chef, dont l'autorité n'eſt pas abſolue.

Ils ſont preſque nuds. Du reſte, ce ſont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Écoſſe. Ces tribus, unies pour la défenſe commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voiſins. On ſait peu de choſe de leur religion, & il eſt douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traverſent les cantons qu'elles habitent. Ils y ſont bien traités, & promptement renvoyés. La jalouſie des Bedas pour leurs femmes, leur inſpire en partie ce ſoin d'éloigner les étrangers, & ne contribue pas peu à les ſéparer de tous les peuples. Ils ſemblent être les habitans primitifs de l'iſle.

Une nation plus nombreuſe & plus puiſſante, qu'on appelle les Chingulais, eſt maîtreſſe de la partie Méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des deſpotes. Ils ont, comme les Indiens, la diſtinction des caſtes, mais une religion différente. Ils reconnoiſſent un être ſuprême; & au-deſſous de lui, des divinités du ſecond, du

troiſième ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particuliérement dans les dieux du ſecond ordre un Buddou, qui eſt deſcendu ſur terre pour ſe rendre médiateur entre Dieu & les hommes. Les prêtres de Buddou ſont des perſonnages fort importans à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à ſa vie. Les Chingulais entendent la guerre. Ils ont ſu faire uſage de la nature de leur pays de montagnes, pour ſe défendre contre les Européens, qu'ils ont ſouvent vaincus. Ils ſont fourbes, intéreſſés, complimenteurs, comme tous les peuples eſclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple & celle des ſavans. Par-tout où cet uſage eſt établi, il a donné aux prêtres & au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouiſſoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'iſle. On y trouvoit des éléphans ſans nombre, des pierres précieuſes, une grande quantité d'excellente cannelle. C'étoit ſur la côte ſeptentrionale & ſur la côte de la Pêcherie, qui en eſt voiſine, que ſe faiſoit

la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étoient les meilleurs de l'Inde, & ſa poſition étoit au-deſſus de tant d'avantages.

Les Portugais auroient dû, ce ſemble, établir toute leur puiſſance dans cette iſle. Elle eſt au centre de l'Orient. C'eſt le paſſage qui conduit dans les régions les plus riches. Avec peu de dépenſe en hommes & en argent, on ſeroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des eſcadres nombreuſes, parties de toutes les rades de cette iſle, auroient fait reſpecter le nom de ſes maîtres dans toute l'Aſie; & les vaiſſeaux qui auroient croiſé dans ſes parages, auroient facilement intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-roi ne vit pas tous ces avantages. Il ne s'occupa point non plus de la côte de Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette dernière n'offroit que des marchandiſes de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaiſe cannelle, aſſez de poivre, du cardamome, ſorte d'épicerie dont les Orientaux font un grand uſage. La côte de Coromandel fournit les

plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'univers. Ses habitans, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations, ſont les peuples les plus doux & les plus induſtrieux de l'Indoſtan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le Nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte eſt admirablement placée pour recevoir les marchandiſes de Bengale & d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établiſſement. Ceux de Saint-Thomé & de Négapatan ne furent formés qu'après lui. Il ſavoit que cette côte eſt dépourvue de ports, qu'elle eſt inabordable dans certains tems de l'année, & qu'alors des flottes n'y pourroient pas ſecourir des colonies. Enfin, il penſa qu'étant maîtres de Ceylan, ouvrage commencé par ſon prédéceſſeur d'Almeyda, & porté depuis à ſa perfection, les Portugais le feroient du commerce de Coromandel, s'ils s'emparoient de Malaca. C'eſt à cette conquête qu'il ſe détermina.

XVI. Les Portugais font la conquête de Malaca.

Le pays, dont cette ville étoit la capitale, eſt une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au con-

tinent que par la côte du nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été démembré. Tout le reſte eſt baigné par la mer, qui le ſépare de l'iſle de Sumatra, par un canal connu ſous le nom de détroit de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, ſain & rafraîchi par les vents & les eaux ſous le ciel de la Zone Torride; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient ſuffire à l'homme ſauvage, ouverte à la culture de toutes les productions néceſſaires à la ſociété; des bois d'une verdure éternelle; des fleurs qui naiſſent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives & ſuaves, qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui reſpirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais; mais la ſociété avoit tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales, nées parmi les rochers & les chênes du Nord, avoient pouſſé des racines juſque ſous l'é-

quateur, au milieu des forêts & des campagnes chéries du ciel, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui ſembloit ne devoir s'abréger & ſe perdre que dans l'uſage & l'excès des plaiſirs. C'eſt-là qu'un peuple eſclave obéiſſoit à un deſpote, que repréſentoient vingt tyrans. Le deſpotiſme d'un ſultan ſembloit s'être appeſanti ſur la multitude, en ſe ſubdiviſant entre les mains des grands vaſſaux.

Cet état de guerre & d'oppreſſion avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre & du ciel, verſés à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur ſervice, c'eſt-à-dire, celui de leurs eſclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachoient leurs ſerfs à l'agriculture. Une vie errante & périlleuſe, ſur mer & ſur terre, leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel immenſe, célèbre dans tout l'Orient ſous le nom d'iſles Malaiſes. Il avoit porté dans ſes nombreuſes colonies, ſes loix, ſes mœurs, ſes uſages, &, ce qu'il y avoit de ſingulier, la langue la plus douce de l'Aſie.

Cependant Malaca étoit devenu, par ſa

ſituation, le plus conſidérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaiſſeaux : les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées : les autres s'y rendoient du Bengale, de Coromandel, du Malabar, de Perſe, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traïtoient entre eux, & avec les habitans, dans la plus grande ſécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage, avoit enfin cédé à un intérêt plus ſûr que les ſuccès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Aſie. Ils ſe montrèrent d'abord à Malaca comme ſimples négocians. Leurs uſurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon ſi ſuſpect, & les Arabes communiquèrent ſi rapidement leur animoſité contre ces conquérans, qu'on s'occupa du ſoin de les détruire. On leur tendit des pièges, où ils tombèrent. Pluſieurs d'entre eux furent maſſacrés, d'autres mis aux fers. Ce qui put échapper, regagna les vaiſſeaux, qui ſe ſauvèrent au Malabar.

Albuquerque n'avoit pas attendu cette

violence, pour ſonger à s'emparer de Malaca. Cependant elle dut lui être agréable, parce qu'elle donnoit à ſon entrepriſe un air de juſtice, propre à diminuer la haîne qu'elle devoit naturellement attirer au nom Portugais. Le tems auroit affoibli une impreſſion qu'il croyoit lui être avantageuſe ; il ne différa pas d'un inſtant ſa vengeance. Cette activité avoit été prévue ; & il trouva, en arrivant devant la place, au commencement de 1511, des diſpoſitions faites pour le recevoir.

Un obſtacle plus grand que cet appareil formidable, enchaîna pendant quelques jours la valeur du général chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des priſonniers de la première expédition. On menaçoit de le faire périr, au moment où commenceroit le ſiège. Abulquerque étoit ſenſible, & il étoit arrêté par le danger de ſon ami, lorſqu'il en reçut ce billet : *Ne penſez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal ; ſi je ne puis être un inſtrument de votre victoire, que je n'y ſois pas au moins un obſtacle.* La place fut attaquée & priſe, après bien des combats douteux, ſanglans & opiniâtres. On y trouva des tré-

ſors immenſes, de grands magaſins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuſe, & l'on y conſtruiſit une citadelle, pour garantir la ſtabilité de la conquête.

Comme les Portugais ſe bornèrent à la poſſeſſion de la ville, ceux des habitans, tous ſectateurs d'un mahométiſme fort corrompu, qui ne voulurent pas ſubir le nouveau joug, s'enfoncèrent dans les terres, ou ſe répandirent ſur la côte. En perdant l'eſprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractère. Ce peuple ne marche jamais ſans un poignard, qu'il appelle *crid*. Il ſemble avoir épuiſé toute l'invention de ſon génie ſanguinaire, à forger cette arme meurtrière. Rien de ſi dangereux, que de tels hommes avec un tel inſtrument. Embarqués ſur un vaiſſeau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde ſécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas ſe ſervir de Malais pour matelots. Mais ces barbares enchériſſant ſur leurs anciennes mœurs, où le fort ſe faiſoit honneur d'attaquer le foible, animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de

de tuer, vont avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaiſſeaux, & quelquefois ils les enlèvent. Sont-ils repouſſés : ce n'eſt pas, du moins, ſans emporter avec eux la conſolation de s'être abreuvés de ſang.

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage, peut bien être exterminé, mais non ſoumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richeſſes ou de la liberté, l'exemple des vertus & de la modération, une adminiſtration douce, qui puiſſent le civiliſer. Il faut le rendre ou le laiſſer à lui-même, avant de former avec lui des liaiſons qu'il repouſſe. La voie de la conquête ſeroit, peut-être, la dernière qu'il faudroit tenter : elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangère, & qu'effaroucher tous les ſentimens de la ſociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déſerts, pour être libres. Les tempêtes, les ſables, les forêts, les montagnes & les cavernes, ſont l'aſyle & les remparts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées, qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples inſulaires &

ſauvages ! Elles deviendront cruelles & barbares ſans fruit ; elles ſemeront la haîne dans la dévaſtation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la priſe de Malaca, les rois de Siam, de Pégu, pluſieurs autres, conſternés d'une victoire ſi fatale à leur indépendance, envoyèrent à Albuquerque des ambaſſadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.

XVII. Etabliſſement des Portugais aux Moluques.

Dans ces circonſtances, une eſcadre détachée de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces iſles, ſituées près du cercle équinoxial dans l'Océan Indien, ſont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, & les autres en ont beaucoup moins.

Cet archipel paroît avoir été vomi par la mer. On le croiroit avec fondement l'ouvrage de quelque feu ſouterrein. Des monts orgueilleux, dont la cime ſe perd dans les nues ; des rochers énormes, entaſſés les uns ſur les autres ; des cavernes hideuſes & profondes ; des torrens qui ſe précipitent avec une violence extrême ; des volcans, annon-

çant ſans ceſſe une deſtruction prochaine : un pareil cahos fait naître cette idée, ou lui prête de la force.

On ignore comment ces iſles furent d'abord peuplées : mais il paroît prouvé que les Javanois & les Malais leur ont donné ſucceſſivement des loix. Leurs habitans étoient, au commencement du ſeizième ſiècle, des eſpèces de ſauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de rois, n'avoient qu'une autorité bornée, & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs ſujets. Ils avoient ajouté, depuis peu, les ſuperſtitions du mahométiſme à celles du paganiſme, qu'ils avoient long-tems profeſſé. Leur pareſſe étoit exceſſive. La chaſſe & la pêche étoient leur occupation unique, & ils ne connoiſſoient aucune eſpèce de culture. Cette inaction étoit favoriſée par les reſſources que leur fourniſſoit le cocotier.

Le cocotier, naturel dans preſque toutes les régions de l'Inde, eſt un arbre d'une très-belle forme, qui s'élève à la hauteur de quarante & plus communément de ſoixante pieds. Il tient à la terre par un grand nombre de racines menues & fibreuſes. Son tronc,

légérement courbé vers la baſe, eſt droit dans le reſte de ſa longueur, d'une forme cylindrique, d'une groſſeur médiocre, marqué de pluſieurs inégalités circulaires, formées par la baſe des feuilles qui ſont tombées. Son bois léger & ſpongieux ne peut être employé, ni dans la conſtruction des navires, ni dans aucun édifice ſolide; & les bateaux formés de ce bois, ſont fragiles & de peu de durée. La tête du cocotier ſe couronne de dix ou douze feuilles aîlées, rétrécies vers le ſommet, fort larges à leur origine, & couvertes dans leur premier âge d'un réſeau particulier dont on fait des tamis. Leur côte principale, longue de douze pieds, eſt profondément ſillonnée ſur la ſurface intérieure. On forme avec ces feuilles les toits des maiſons; on en fait des paraſols, des voiles, des filets pour la pêche; les plus jeunes même peuvent être ſubſtituées au papier, & recevoir l'impreſſion des caractères tracés avec un ſtylet. Du milieu de cette touffe, s'élève une ſpathe ou enveloppe épaiſſe, membraneuſe, roulée ſur elle-même, renflée dans ſon milieu, & terminée en pointe. Lorſqu'elle eſt parvenue à une groſſeur dé-

terminée, elle s'ouvre d'un côté & laiſſe appercevoir un panicule fort conſidérable, dont chaque rameau porte deux fleurs femelles & un plus grand nombre de fleurs mâles. Celles-ci ont un calice à ſix diviſions profondes & autant d'étamines ; dans celles-là, les étamines ſont remplacées par un piſtil, qui devient un fruit de forme ovale, légérement triangulaire, & de plus d'un demi-pied de diamètre. L'aſſemblage de pluſieurs fruits tenant à un même panicule, ſe nomme régime. Le même arbre donne ſucceſſivement pluſieurs régimes dans une ſeule année.

Ce fruit a une écorce filandreuſe, épaiſſe de trois doigts, connu ſous le nom de caire, dont on fabrique quelques étoffes groſſières & des cordages pour les vaiſſeaux. Elle recouvre une noix fort dure, de la groſſeur & de la forme d'un petit melon, percée de trois trous à l'une de ſes extrémités, propre à faire de petits vaſes & des uſtenſiles de ménage. La pulpe qui tapiſſe l'intérieur de cette noix, fournit une nourriture très-ſaine, dont on exprime au preſſoir une huile qui eſt fort douce dans ſa nouveauté, & d'un grand uſage aux Indes. Elle contracte de

l'amertume en vieilliſſant, & alors elle n'eſt bonne qu'à brûler. Le marc qui reſte dans le preſſoir, ſert à nourrir les beſtiaux, la volaille, & même le bas peuple dans des tems de diſette. Le centre de la noix eſt rempli d'une eau claire, rafraîchiſſante, légérement ſucrée, qui ſert à déſaltérer le cultivateur & le voyageur. Dans les fruits anciens, cette eau ſe diſſipe, & fait place à une amande qui remplit bientôt toute la cavité, & devient propre à la germination. On trouve quelquefois dans ſon intérieur une concrétion pierreuſe, à laquelle les Indiens attachent de grandes vertus: ils la regardent comme le gage d'un heureux ſuccès, & ne manquent guère de s'en munir dans leurs entrepriſes.

Les avantages qui viennent d'être rapportés, ne ſont pas les ſeuls que procure le cocotier. Si l'on coupe la pointe des bourgeons de fleurs avant leur parfait développement, il en découle une liqueur blanche, qui eſt reçue dans un vaſe attaché à leur extrémité. Bue dans ſa nouveauté, elle eſt douce. C'eſt la manne du déſert. Qui ſait même ſi l'idée de celle-ci n'a pas été priſe dans les livres plus Orientaux que ceux de

l'Arabie ou de l'Égypte ? L'Inde eſt, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curioſités de la nature ſont une ſource féconde pour l'impoſture ; elle convertit des phénomènes ſinguliers en prodiges. L'hiſtoire naturelle d'un pays devient ſurnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'altèrent en s'éloignant de leur origine. Les vérités ſe changent en erreurs ; & la diſtance des tems & des lieux faiſant diſparoître les cauſes occaſionnelles des fauſſes opinions, donne aux menſonges populaires un droit impreſcriptible ſur la confiance des ignorans & ſur le ſilence des ſavans. Les uns n'oſent douter, les autres n'oſent diſputer.

Quoi qu'il en ſoit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Iſraélites & la boiſſon des Indiens, ſi la liqueur du cocotier ne s'évanouit pas au ſoleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir & à ſe convertir en un vinaigre utile. Diſtillée dans ſa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-ſpiritueuſe ; & en la faiſant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du ſucre de médiocre qualité. Les bourgeons

qui donnent cette liqueur, avortent néceſſairement, & ne ſe développent plus, parce qu'ils ont perdu la matière qui devoit ſervir à la formation & à l'accroiſſement des fruits.

Indépendamment du cocotier, les Moluques avoient une eſpèce particulière de palmier, qu'on nomme ſagou. Cet arbre, commun dans les forêts de ces iſles, diffère du précédent par ſes feuilles plus longues, par ſon tronc beaucoup moins élevé, par ſes fruits plus petits. Sa végétation eſt d'abord fort lente. Dans les commencemens, c'eſt un arbriſſeau garni d'épines, qui rendent ſon approche difficile. Mais dès que ſa tige eſt formée, elle s'élève en peu de tems à la hauteur de trente pieds ſur environ ſix de circonférence, & perd inſenſiblement ſes épines. Son écorce eſt épaiſſe d'un pouce. Tout l'intérieur eſt rempli d'une moëlle qui ſe réduit en farine. L'arbre qui ſemble ne croître que pour les beſoins de l'homme, lui indique cette farine par une pouſſière fine & blanche, dont ſe couvre la feuille. C'eſt une marque certaine de la maturité du ſagou. Les Indiens coupent alors cet arbre

par le pied, ſans s'embarraſſer des fruits dont ils ne font aucun cas ; & ils le dépècent en tronçons, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette ſubſtance a été délayée dans l'eau, on la coule à travers une eſpèce de tamis, qui retient les parties les plus groſſières. Ce qui a paſſé eſt jetté dans des moules de terre, où la pâte ſèche & durcit pour des années entières. On mange le ſagou ſimplement délayé avec de l'eau, bouilli ou converti en pain. L'humanité des Indiens réſerve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle eſt quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple ſobre, indépendant, ennemi du travail, avoit vécu des ſiècles avec la farine de ſagou & l'eau du cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par haſard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle & la muſcade ; deux épiceries précieuſes que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il paſſa en Perſe & en Europe. Les Arabes, qui tenoient alors dans leurs mains preſque tout le commerce de

l'Univers, n'en négligèrent pas une ſi riche portion. Ils ſe jettèrent en foule vers ces iſles devenues célèbres, & ils s'en étoient approprié les productions, lorſque les Portugais qui les pourſuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur induſtrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérans, n'empêchèrent pas qu'on ne conſentît à leur laiſſer bâtir un fort. Dès ce moment la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ſes provinces, & elles ne tardèrent pas, en effet, à le devenir.

Tandis que les lieutenans d'Albuquerque enrichiſſoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de ſoumettre le Malabar, qui avoit voulu profiter de ſon abſence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille, après ſes nouveaux ſuccès, dans le centre de ſes conquêtes, il réprima la licence des Portugais; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies; il affermit la diſcipline militaire, & ſe montra actif, prévoyant, ſage, juſte, humain, déſintéreſſé. L'idée de ſes vertus avoit fait une impreſſion ſi profonde ſur l'eſprit des Indiens, que, longtems après ſa mort, ils alloient à ſon tom-

beau, pour lui demander juſtice des vexations de ſes ſucceſſeurs. Il mourut à Goa en 1515, ſans richeſſes, & dans la diſgrace d'Emmanuel, auquel on l'avoit rendu ſuſpect.

XVIII. Cauſes de la grande énergie des Portugais.

Si l'on doit être étonné du nombre de ſes victoires & de la rapidité de ſes conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration, les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander? Avoit-on vu juſqu'alors une nation avec ſi peu de puiſſance, faire de ſi grandes choſes? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais ſous les armes, & ils faiſoient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, les Arabes & tout l'Orient, depuis l'iſle d'Ormuz juſqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent; & ils attaquoient des troupes, qui, ſouvent avec des armes égales, diſputoient leurs biens & leur vie juſqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les Portugais, & quels reſſorts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros?

Il y avoit près d'un ſiècle qu'ils combattoient contre les Maures, lorſque le comte Henri, de la maiſon de Bourgogne, débarqua en Portugal avec pluſieurs chevaliers Fran-

çois, dans le deſſein d'aller faire la guerre en Caſtille ſous le célèbre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les invitèrent à les ſeconder contre les infidèles; les chevaliers y conſentirent, & la plupart même s'établirent en Portugal. L'inſtitution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine; cet amour de la gloire ſubſtitué à celui de la patrie; cet eſprit épuré de la lie des ſiècles barbares, né des vices même du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux: la chevalerie reparut alors ſur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans ſa naiſſance en France & en Angleterre. Les rois cherchèrent à la conſerver, à l'étendre, par l'établiſſement de pluſieurs ordres formés ſur le modèle des anciens, & dont l'eſprit étoit le même; c'eſt-à-dire, un mêlange d'héroïſme, de galanterie & de dévotion.

Les rois élevoient encore l'eſprit de la nation, par la ſorte d'égalité avec laquelle ils traitoient la nobleſſe, & par les limites qu'ils donnèrent eux-mêmes à leur autorité. Ils aſſembloient ſouvent les états-généraux,

ſans leſquels il n'y a point proprement de nation. Ce fut de ces états, qu'Alphonſe reçut le ſceptre après la priſe de Lisbonne. Ce fut avec eux, que ſes ſucceſſeurs donnèrent long-tems des loix. Pluſieurs de ces loix étoient propres à inſpirer l'amour des grandes choſes. La nobleſſe étoit accordée à des ſervices de diſtinction; à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi, ou ſon écuyer; à celui qui, priſonnier chez les Maures, avoit refuſé de racheter ſa liberté par le ſacrifice de ſa religion. On ôtoit la nobleſſe à quiconque inſultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguiſoit la vérité au roi.* Si cet uſage a ceſſé, eſt-ce la faute des ſujets qui n'ont pas oſé dire la vérité aux ſouverains, ou la faute des ſouverains qui n'ont pas voulu l'entendre?

Les guerres que les Portugais avoient ſoutenues pour défendre leurs biens & leur liberté, étoient en même-tems des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatiſme féroce, mais brillant, que les papes avoient répandu dans le tems des croiſades. Les Portugais étoient donc des chevaliers armés pour

leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & pour leurs rois, chevaliers comme eux. C'étoient encore des croisés qui, défendant le christianisme, combattoient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étoient une petite nation, une puissance très-bornée : or ce n'est guère que dans les petits états, souvent en danger, qu'on sent pour la patrie un enthousiasme, que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étoient réunis à la fois dans cette nation, ne se perdirent pas après l'expulsion des Maures. On poursuivit ces ennemis de l'état & de la foi, jusqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille & de Leon. Enfin, pendant les tems qui précédèrent les expéditions de l'Inde, la noblesse, éloignée des villes & de la cour, conservoit dans ses châteaux les portraits & les vertus de ses pères.

Dès qu'il fut question de tenter des conquêtes en Afrique & en Asie, une passion nouvelle s'unit à tous les ressorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette passion,

qui devoit d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, ſervir l'état & faire des converſions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes, juſqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richeſſes, qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les paſſions nobles firent place au luxe & aux jouiſſances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame. La foibleſſe des ſucceſſeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu'il choiſit lui-même pour vicerois des Indes, firent dégénérer peu-à-peu les Portugais.

Cependant Lopès-Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, ſuccéda à ſes projets. Il abolit une coutume barbare, établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples conſultoient des ſorciers ſur la deſtinée de leurs enfans. Si les devins promettoient à ces enfans une deſtinée heureuſe, on les laiſſoit vivre; s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conſerver ces enfans. Il eut à lutter quelque

tems contre les mouvemens dont sa nation étoit menacée aux Indes. Lorsqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne songea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

XIX. Arrivée des Portugais à la Chine. Idée générale de cet empire.

Le grand Albuquerque en avoit formé le dessein. Il avoit rencontré à Malaca des vaisseaux & des négocians Chinois; & il avoit pris la plus haute idée d'une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politesse, d'attachement aux bienséances, de douceur & d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la noblesse même. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse, les mœurs de leur vaste empire, & il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée, en Europe, de la nation Chinoise. Le Vénitien Marc-Paul, qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit passé pour fabuleuse. Elle étoit conforme, cependant, à ce que manda depuis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine; on crut ce qu'il disoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une

Une eſcadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un ambaſſadeur. Quand elle fut arrivée aux iſles voiſines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires Chinois, qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andreade, qui en étoit le chef, ne ſe mit point en défenſe : il laiſſa viſiter ſes vaiſſeaux ; il fit part aux mandarins qui commandoient à Canton du ſujet de ſon arrivée, & il leur remit l'ambaſſadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambaſſadeur rencontroit dans ſa route des merveilles, qui l'étonnoient à tout moment. La grandeur des villes ; la multitude des villages ; la quantité des canaux, dont les uns ſont navigables & traverſent l'empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres ; l'art de cultiver ces terres ; l'abondance & la variété de leurs productions ; l'extérieur ſage & doux des peuples ; ce commerce continuel de bons offices, dont les campagnes, les grands chemins donnent le ſpectacle ; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable, que l'induſtrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut ſurprendre l'ambaſſadeur Portugais, accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

XX. Etat de la Chine, ſelon ſes panégyriſtes.

Arrêtons-nous ſur ce peuple, ſi diverſement jugé par les Européens. Au tableau qu'en ont tracé ſes panégyriſtes, oppoſons celui qui vient de ſes détracteurs. Peut-être ſortira-t-il de ce contraſte quelque lumière propre à rapprocher les opinions.

L'hiſtoire d'une nation ſi bien policée, diſent ſes partiſans, eſt proprement l'hiſtoire des hommes : tout le reſte de la terre eſt une image du cahos où étoit la matière avant la formation du monde. C'eſt par une continuité de deſtructions que la ſociété s'eſt eſſayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états & les peuples y ſont nés les uns des autres comme les individus; avec cette différence, que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naiſſance des autres, par des voies conſtantes & régulières. Mais dans les états, la ſociété trouble & rompt cette loi par un déſordre où l'on voit, tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naiſſantes, & tantôt un peuple informe & ſauvage, engloutir dans ſes irruptions une foule d'états briſés & démembrés.

La Chine a réſiſté ſeule à cette fatalité. Cet empire, borné au Nord par la Tartarie Ruſſe,

au Midi par les Indes, à l'Occident par le Thibet, à l'Orient par l'Océan, embraſſe preſque toute l'extrémité orientale du continent de l'Aſie. Son circuit eſt de plus de dix-huit cens lieues. On lui donne une durée ſuivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de ſurprenant. C'eſt la guerre, le fanatiſme, le malheur de notre ſituation, qu'il faut accuſer de la briéveté de notre hiſtoire & de la petiteſſe de nos nations, qui ſe ſont ſuccédées & détruites avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déſerts, ont pu, comme l'ancienne Égypte, former un état durable. Dès que leurs côtes & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés; tout ce qui environnoit ces heureux habitans a dû ſe réunir à eux comme à un centre d'attraction; & les petites peuplades errantes ou cantonnées, ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle preſque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a ſouffertes: plus heureuſe d'avoir policé ſes vainqueurs, que ſi elle eût détruit ſes ennemis.

Une région ſi anciennement policée, doit

porter par-tout les traces antiques & profondes de l'induſtrie. Les plaines en ont été unies autant qu'il étoit poſſible. La plupart n'ont conſervé que la pente qu'exigeoit la facilité des arroſemens, regardés, avec raiſon comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberoient trop de ſuc aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de boſquets, de jets-d'eau, dont la vue, propre à réjouir des ſpectateurs oiſifs, ſemble interdite au peuple & cachée à ſes yeux, comme ſi l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à ſa ſubſiſtance ? La terre n'y eſt pas ſurchargée de ces parcs, de ces forêts immenſes qui fourniſſent moins de bois aux beſoins de l'homme, qu'ils ne détruiſent de guérets & de moiſſons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaiſir des grands & le déſeſpoir du laboureur. A la Chine, le charme des maiſons de campagne ſe réduit à une ſituation heureuſe ; à des cultures agréablement diverſifiées ; à des arbres irréguliérement plantés ; à quelques monceaux d'une pierre poreuſe, qu'on pren-

droit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les côteaux ſont généralement coupés en terraſſes, ſoutenues par des murailles ſèches. On y reçoit les pluies & les ſources dans des réſervoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux & les rivières qui baignent le pied d'une colline, en arroſent la cime & la pente, par un effet de cette induſtrie qui, ſimplifiant & multipliant les machines, a diminué le travail des bras, & fait avec deux hommes ce que mille ne ſavent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une eſpèce de radis qui fournit de l'huile, ſuccède le coton, qui, lui-même, eſt remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'eſt pas invariable, mais il eſt commun.

On voit ſur la plupart des montagnes, qui refuſent de la nourriture aux hommes, des arbres néceſſaires pour la charpente des édifices, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Pluſieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, proportionnées aux beſoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées; ſoit qu'elles ne ſe ſoient pas trouvées aſſez

abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient ; ſoit que les parties que les torrens en détachent, aient été jugées ſuffiſantes pour tous les échanges.

La mer qui change de bords comme les rivières de lit, mais dans des eſpaces de tems proportionnés aux maſſes d'eau ; la mer qui fait un pas en dix ſiècles, mais dont chaque pas fait cent révolutions ſur le globe, couvroit autrefois les ſables qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-Kiang. Ce ſont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repouſſé, contenu, maîtriſé l'Océan, comme les Égyptiens domptèrent le Nil. Ils ont rejoint au Continent des terres que les eaux en avoient ſéparées. Ces peuples oppoſent à l'action de l'Univers, la réaction de l'induſtrie ; & tandis que les nations les plus célèbres ont ſecondé, par la fureur des conquêtes, les mains dévorantes du tems dans la dévaſtation du globe, ils combattent & retardent les progrès ſucceſſifs de la deſtruction univerſelle, par des efforts qui paroîtroient ſurnaturels, s'ils n'étoient continuels & ſenſibles.

A la culture de la terre, cette nation

ajoute, pour ainſi dire, la culture des eaux. Du ſein des rivières, qui, communiquant entre elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que ſur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'Océan, lui-même, eſt couvert & ſillonné de milliers de barques, dont les mâts reſſemblent de loin à des forêts mouvantes. Anſon reproche aux pêcheurs, établis ſur ces bâtimens, de ne s'être pas diſtraits un moment de leur travail pour conſidérer ſon vaiſſeau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette inſenſibilité pour une choſe qui paroiſſoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangère à leur profeſſion, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curioſité pour rien.

Les cultures ne ſont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient ſuivant la nature des terreins & la diverſité des climats. Dans les provinces baſſes & méridionales, on demande à la terre un riz qui eſt continuelle-

ment ſubmergé, qui devient fort gros, & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & ſecs de l'intérieur du pays, le ſol produit un riz qui a moins de volume, moins de goût, moins de ſubſtance, & qui ne récompenſe qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au Nord, on trouve tous les grains qui nourriſſent les peuples de l'Europe : ils y ſont auſſi abondans & d'auſſi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils ſont plus multipliés au Sud, où, avec le poiſſon, ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'uſage eſt général dans d'autres provinces. Mais, ce qu'on connoît, ce qu'on pratique univerſellement, c'eſt l'amélioration des terres. Tout engrais eſt conſervé, tout engrais eſt mis à profit avec la vigilance la plus éclairée; & ce qui ſort de la terre féconde y rentre pour la féconder encore. Ce grand ſyſtême de la nature, qui ſe reproduit de ſes débris, eſt mieux entendu, mieux ſuivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

La première ſource de l'économie rurale

des Chinois, eſt le caractère de la nation la plus laborieuſe que l'on connoiſſe, & l'une de celles dont la conſtitution phyſique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année ſont pour elle des jours de travail, excepté le premier, deſtiné aux viſites réciproques des familles, & le dernier, conſacré à la mémoire des ancêtres. L'un eſt un devoir de ſociété, l'autre un culte domeſtique. Chez ce peuple de ſages, tout ce qui lie & civiliſe les hommes eſt religion, & la religion elle-même n'eſt que la pratique des vertus ſociales. C'eſt un peuple mûr & raiſonnable, qui n'a beſoin que du frein des loix civiles pour être juſte. Le culte intérieur eſt l'amour de ſes pères, vivans ou morts ; le culte public eſt l'amour du travail; & le travail le plus religieuſement honoré, c'eſt l'agriculture.

On y révère la généroſité de deux empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écartèrent leurs propres enfans du trône pour y faire aſſeoir des hommes tirés de la charrue. On y vénère la mémoire de ces laboureurs qui jettèrent les germes du bonheur & de la ſtabilité de l'empire, dans le ſein fertile de la terre; ſource intariſſable de la reproduc-

tion des moiſſons, & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le ſont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques, eſt d'ouvrir la terre au printems, avec un appareil de fête & de magnificence qui attire, des environs de la capitale, tous les cultivateurs. Ils courent en foule, pour être témoins de l'honneur ſolemnel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'eſt plus, comme dans les fables de la Grèce, un Dieu qui garde les troupeaux d'un roi : c'eſt le père des peuples, qui, la main appéſantie ſur le ſoc, montre à ſes enfans les véritables tréſors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jetter les ſemences que la terre demande. L'exemple du prince eſt ſuivi dans toutes les provinces; & dans la même ſaiſon, les vice-rois y répètent les mêmes cérémonies en préſence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces ſolemnités à Canton, ne peuvent en parler ſans attendriſſement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but eſt d'encourager au

travail, ne ſoit pas ſubſtituée dans nos climats à tant de fêtes religieuſes, qui ſemblent inventées par la fainéantiſe pour la ſtérilité des campagnes.

Ce n'eſt pas qu'on doive ſe perſuader que la cour de Pekin ſe livre ſérieuſement à des travaux champêtres : les arts de luxe ſont trop avancés à la Chine, pour que ces démonſtrations ne ſoient pas une pure cérémonie. Mais la loi qui force le prince à honorer ainſi la profeſſion des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage, rendu par le ſouverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer; & l'influence de l'opinion, eſt le premier de tous les reſſorts du gouvernement.

Cette influence eſt entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs, qui ſe diſtinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à ſa profeſſion, il eſt appellé à la cour pour éclairer le prince; & l'état le fait voyager dans les provinces, pour former les peuples à ſa méthode. Enfin dans un pays où la nobleſſe n'eſt pas un ſouvenir héréditaire, mais une récompenſe perſonnelle;

dans un pays où l'on ne diſtingue, ni la nobleſſe, ni la roture, mais le mérite; pluſieurs des magiſtrats & des hommes élevés aux premières charges de l'empire, ſont choiſis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens qui tiennent aux mœurs, ſont encore appuyés par les meilleures inſtitutions politiques. Tout ce qui, de ſa nature, ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, eſt en commun; tous en ont la jouiſſance, perſonne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chaſſe, ſont libres. Un citoyen qui poſſède un champ, acquis ou tranſmis, ne ſe le voit pas diſputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres même, ſi hardis par-tout à former des prétentions ſur les terres & ſur les hommes, n'ont jamais oſé le tenter à la Chine. Ils y ſont, à la vérité, infiniment trop multipliés, & y jouiſſent, quoique ſouvent mendians, de poſſeſſions trop vaſtes: mais du moins ne perçoivent-ils pas ſur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui auroit

ſoutenu que les aumônes qu'il recevoit, étoient une rétribution due à la ſainteté de ſon caractère.

La modicité des impôts achève d'aſſurer les progrès de l'agriculture. A l'exception des douanes établies dans les ports de mer, on ne connoît que deux tributs dans l'empire. Le premier, qui eſt perſonnel, eſt payé par chaque citoyen, depuis vingt juſqu'à ſoixante ans dans la proportion de ſes facultés. Le ſecond, qui porte ſur les productions, ſe réduit au dixième, au vingtième, au trentième, ſuivant la qualité du ſol. Sans doute quelques empereurs, quelques miniſtres auront tenté d'étendre, de multiplier les taxes : mais comme c'eſt une entrepriſe longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puiſſe ſe flatter de vivre aſſez pour en voir le ſuccès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir ſans délai, & c'eſt ce qui les diſtingue des bons adminiſtrateurs. Ceux-ci ſe contentent de méditer des projets, & de répandre des vérités utiles, ſans eſpérance de les voir eux-mêmes proſpérer ; mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

La manière de lever les contributions à la Chine, eſt auſſi paternelle que les contributions même. L'unique peine qu'on impoſe aux contribuables, trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, eſt qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes & des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, juſqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'eſt la commiſération, c'eſt l'humanité qu'on va ſolliciter dans le cœur du citoyen, par le ſpectacle de la miſère, par les cris & les pleurs de la faim; & non pas révolter ſon ame, & ſoulever ſon indignation par les recherches & les viſites importunes de la finance Européenne, par la violence des ſaiſies, par les menaces d'une ſoldateſque inſolente, qui vient s'établir, à diſcrétion, dans une maiſon ouverte aux cent bouches du fiſc.

Des mandarins perçoivent en nature la dixme des terres, & en argent la capitation. Les officiers municipaux verſent ces produits dans le tréſor de l'état, par les mains du receveur de la province. La deſtination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On ſait qu'une partie de cette

redevance eſt employée à la nourriture du magiſtrat & du ſoldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne ſort du fiſc que pour les beſoins publics. Enfin, il en reſte dans les magaſins pour les tems de diſette, où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les tems d'abondance.

Des peuples, qui jouiſſoient de tant d'avantages, ont dû ſe multiplier prodigieuſement dans une région où les femmes ſont extrêmement fécondes; où rien n'eſt ſi rare que la débauche; où l'étendue des droits paternels inſpire néceſſairement la paſſion d'une poſtérité nombreuſe; où il règne dans les fortunes une égalité que la différence des conditions rend ailleurs impoſſible; où le genre de vie eſt généralement ſimple, peu diſpendieux, & tend toujours à la plus auſtère économie; où les guerres ne ſont, ni fréquentes, ni meurtrières; où le célibat eſt proſcrit par les mœurs; où la ſalubrité du climat repouſſe les épidémies. Auſſi n'y a-t-il pas dans l'Univers de contrée auſſi peuplée. Elle l'eſt même trop, puiſque les annales de l'empire atteſtent qu'il y a peu de mauvaiſe récoltes qui n'occaſionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les cauſes qui, à la Chine, arrêtent les progrès du deſpotiſme. Ces révolutions fréquentes ſuppoſent un peuple aſſez éclairé pour ſentir que le reſpect qu'il porte au droit de la propriété, que la ſoumiſſion qu'il accorde aux loix, ne ſont que des devoirs du ſecond ordre, ſubordonnés aux droits impreſcriptibles de la nature, qui n'a dû former des ſociétés que pour le beſoin de tous les hommes qui les compoſent. Ainſi, lorſque les choſes de première néceſſité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoiſſent plus une puiſſance qui ne les nourrit pas. C'eſt le devoir de conſerver les peuples, qui fait le droit des rois. Ni la religion, ni la morale, ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur ſait qu'il règne ſur une nation qui n'eſt attachée aux loix qu'autant qu'elles ſont ſon bonheur. Il ſait que s'il ſe livroit un moment à cet eſprit de tyrannie, ailleurs ſi commun & ſi contagieux, des ſecouſſes violentes le précipiteroient du trône. Ainſi placé à la tête d'un peuple qui l'obſerve & qui le juge, il ne s'érige pas en un phantôme religieux, à qui tout eſt permis. Il ne déchire

pas

pas le contrat inviolable qui l'a mis ſur le trône. Il eſt ſi convaincu que le peuple connoît ſes droits & les fait défendre, que, lorſqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le révoque ſans examen, & le livre à un tribunal qui le pourſuit, s'il eſt coupable. Mais ce magiſtrat fût-il innocent, il ne ſeroit pas remis en place. C'eſt un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un inſtituteur ignorant, qui priveroit un père de l'amour que ſes enfans lui portoient. Une complaiſance, qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle, & qui y ſeroit la ſource d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la Chine, où les habitans ſont naturellement doux & juſtes, & où le gouvernement eſt conſtitué de manière que ſes délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette néceſſité où eſt le prince d'être juſte, doit le rendre plus ſage & plus éclairé. Il eſt à la Chine, ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils ſont par-tout, l'idole de la nation. Il ſemble que les mœurs & les loix y tendent, de concert, à établir cette

opinion fondamentale, que la Chine eſt une famille dont l'empereur eſt le patriarche. Ce n'eſt pas comme conquérant, ce n'eſt pas comme légiſlateur, qu'il a de l'autorité; c'eſt comme père; c'eſt en père qu'il eſt cenſé gouverner, récompenſer & punir. Ce ſentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les ſoldats du monde & les artifices des miniſtres n'en peuvent donner aux deſpotes des autres nations. On ne ſauroit imaginer quel reſpect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le diſent, pour le père commun, pour le père univerſel.

Ce culte public eſt fondé ſur celui qui eſt établi par l'éducation domeſtique. A la Chine, un père, une mère conſervent une autorité abſolue ſur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci ſoient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial, ſont le reſſort de cet empire : c'eſt le ſoutien des mœurs : c'eſt le lien qui unit le prince aux ſujets, les ſujets au prince, & les citoyens entre eux. Le gouvernement des Chinois eſt revenu, par les degrés de ſa perfection, au point d'où tous les autres ſont partis, &

d'où ils ſemblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarchal, qui eſt celui de la nature même.

Cependant cette morale ſublime, qui perpétue depuis tant de ſiècles le bonheur de l'empire Chinois, ſe ſeroit peut-être inſenſiblement altérée, ſi des diſtinctions chimériques attachées à la naiſſance, euſſent rompu cette égalité primitive, que la nature établit entre les hommes, & qui ne doit céder qu'aux talens & aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe, il eſt une claſſe d'hommes, qui apportent, en naiſſant, une ſupériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec reſpect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils ſont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penſer qu'ils ſont d'une eſpèce particulière; & ſûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette inſtitution, à laquelle on a dû tant de miniſtres médiocres, de magiſtrats ignorans, & de mauvais généraux; cette inſtitution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de nobleſſe héréditaire. La fortune de chaque

citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier miniſtre de l'empire, n'a d'autres avantages, au moment de ſa naiſſance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On anoblit quelquefois les aïeux d'un homme qui a rendu des ſervices importans : mais cette diſtinction purement perſonnelle, eſt enfermée avec lui dans le tombeau ; & il ne reſte à ſes enfans que le ſouvenir & l'exemple de ſes vertus.

Une égalité ſi parfaite, permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, & de leur inſpirer des principes ſemblables. Il n'eſt pas difficile de perſuader à des hommes nés égaux, qu'ils ſont tous frères. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion ; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit ſortir de cette fraternité générale, deviendroit dès-lors un être iſolé & malheureux : il ſeroit étranger au milieu de ſa patrie.

A la place de ces diſtinctions frivoles, que la naiſſance établit entre les hommes, dans preſque tout le reſte de l'univers, le mérite perſonnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps

d'hommes ſages & éclairés, ſe livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'adminiſtration publique. Ce ſont les talens & les connoiſſances qui font ſeules admettre dans ce corps reſpectable. Les richeſſes n'y donnent aucun droit. Les mandarins choiſiſſent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'aſſocier ; & ce choix eſt toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes claſſes de mandarins, & l'on s'élève des uns aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'eſt parmi ces mandarins que l'empereur, par un uſage auſſi ancien que l'empire même, choiſit les miniſtres, les magiſtrats, les gouverneurs de province ; en un mot, tous les adminiſtrateurs qui, ſous différentes qualités, ſont appellés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut guère tomber que ſur des ſujets capables, éprouvés ; & le bonheur des peuples eſt ordinairement confié à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette conſtitution, il n'y a de dignité héréditaire, que celle de l'empereur : & l'empire même ne paſſe pas toujours à l'aîné des princes, mais à celui que

l'empereur & le conſeil ſuprême des mandarins en jugent le plus digne. Auſſi, l'émulation de la gloire & de la vertu règne-t-elle juſque dans la famille impériale. C'eſt le mérite qui brigue le trône, & c'eſt par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des ſucceſſeurs dans une maiſon étrangère, que de laiſſer les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois & les magiſtrats participent à l'amour du peuple, comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une meſure d'indulgence pour les fautes d'adminiſtration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'eſt pas enclin aux ſéditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puiſſe former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puiſſantes, ne reçoivent aucun appui que du trône & de leur ſageſſe. Ils ſont élevés dans une doctrine qui inſpire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaiſance, le reſpect pour les loix. Ils répandent ſans ceſſe ces ſentimens dans le peuple, & lui

font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'eſprit & l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit, qui ne ſoit une inſtruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire néceſſairement ſur ſes intérêts & ſur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La ſuperſtition qui, par-tout ailleurs, agite les nations, & affermit le deſpotiſme ou renverſe les trônes; la ſuperſtition eſt ſans pouvoir à la Chine. Les loix l'y tolèrent, mal-à-propos peut-être, mais au moins n'y fait-elle jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la ſecte des lettrés, qui n'admet aucune ſuperſtition. On ne permet pas aux bonzes de fonder ſur les dogmes de leurs ſectes, les devoirs de la morale, & par conſéquent d'en diſpenſer. S'ils trompent une partie de la nation, ce n'eſt pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influer ſur le ſort de l'état.

Confucius, dont les actions ſervirent d'exemple, & les paroles de leçon; Confucius, dont la mémoire eſt également

honorée, la doctrine également chérie de toutes les classes & de toutes les sectes: Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle, qui devroit être la base de toutes les religions de la terre, le fondement de toute société, la règle de tous les gouvernemens. La raison, dit Confucius, est une émanation de la divinité; la loi suprême n'est que l'accord de la nature & de la raison. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Ce ciel est Dieu: car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'est point au ciel visible & matériel que nous adressons des sacrifices*, dit l'empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710: *c'est au Maître du ciel.* Ainsi l'athéisme, quoiqu'il ne soit pas rare à la Chine, n'y est point avoué; on n'en fait pas une profession publique. Ce n'est point un signal de secte, ni un objet de persécution. Il y est seulement toléré comme la superstition.

L'empereur, seul pontife de la nation, est aussi juge de la religion; mais comme le culte a été fait pour le gouvernement, &

non le gouvernement pour le culte ; comme l'un & l'autre ont été formés pour la ſociété, le ſouverain n'a ni intérêt, ni intention d'employer cette unité de puiſſance qu'il a dans les mains, à tyranniſer le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le prince l'abus du pouvoir deſpotique ; il eſt d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'eſt plus difficile que de les changer, parce qu'elles ſont inſpirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoiſſe. On ne ſe preſſe point d'inſtruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire ; & ce ſont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choſes ſenſibles, dont on tâche en même tems de leur donner des idées juſtes. Enſuite on remplit leur mémoire de vers ſentencieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'eſt la philoſophie de Confucius qu'on leur enſeigne. Telle eſt l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui peuvent prétendre aux honneurs,

commence de même ; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs, à la Chine, ſont preſcrites par les loix, & maintenues par les manières, que preſcrivent auſſi les loix. Les Chinois ſont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes ſur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politeſſe eſt fort long ; & les dernières claſſes des citoyens en ſont inſtruites, & s'y conforment comme les mandarins & la cour.

Les loix de ce code ſont inſtituées, ainſi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'eſt qu'une famille, & pour preſcrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des frères doivent à des frères. Ces rites, ces manières rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il eſt vrai, la cérémonie à la place du ſentiment ; mais combien ſouvent ne le font-elles pas revivre ! Elles ſont une ſorte de culte qu'on rend ſans ceſſe à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le reſpect pour la

vertu même ; & ſi, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient auſſi un zèle véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manières, comme il y en a pour juger des crimes & des vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées ; on récompenſe la vertu par des honneurs. Ainſi l'honneur eſt un des reſſorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'eſt pas le reſſort principal ; il y eſt plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles inſtitutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes ſont le plus humains. Auſſi voit-on l'humanité des Chinois juſque dans ces occaſions où la vertu ſemble n'exiger que de la juſtice, & la juſtice que de la rigueur. Les priſonniers ſont détenus dans des logemens propres & commodes, où ils ſont bien traités juſqu'au moment de leur ſentence. Souvent toute la punition d'un homme riche ſe réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque tems chez lui des vieillards & des orphelins. Nos romans de morale & de politique ſont l'hiſtoire des Chinois. Chez eux,

on a tellement réglé les actions de l'homme, qu'on n'y a presque pas besoin de ses sentimens : cependant on inspire les uns pour donner du prix aux autres.

L'esprit patriotique, cet esprit sans lequel les états sont des peuplades, & non pas des nations, est plus fort, plus actif à la Chine, qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs ; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante, que l'ostentation de la générosité, ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des tems où elles ont été communes, d'autres tems où elles l'ont été moins ; mais la corruption amenoit une révolution, & les mœurs se réparoient. La dernière invasion des Tartares les avoit changées : elles s'épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays, pour adopter l'esprit du peuple conquis, & qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractère eſtimable de la nation; cet eſprit de fraternité, de famille; ces liens aimables de la ſociété, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Les erreurs & les vices politiques ne ſauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'élève aux emplois que des hommes de la ſecte des lettrés, dont l'unique occupation eſt de s'inſtruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumières ſeront recherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raiſon & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoiſſances, fondées ſur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui, depuis très-long-tems, en tenoit le fil. Mais cette énigme n'eſt pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites,

les cérémonies qui font mouvoir cette nation, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au ſentiment. Les manières arrêtent les mouvemens de l'ame, en affoibliſſent les reſſorts. Trop occupés des objets d'utilité, les eſprits ne peuvent pas s'élancer dans la carrière de l'imagination. Un reſpect outré pour l'antiquité, les aſſervit à tout ce qui eſt établi. Toutes ces cauſes réunies ont dû ôter aux Chinois l'eſprit d'invention. Il leur faut des ſiècles pour perfectionner quelque choſe ; & quand on penſe à l'état où ſe trouvoient chez eux les arts & les ſciences il y a trois cens ans, on eſt convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police & du gouvernement. Ce paradoxe eſt fondé ſur la raiſon. Lorſque chez un peuple la première étude eſt celle des loix ; que la récompenſe de l'étude eſt une place dans l'adminiſtration, au lieu d'une place d'académie ; que l'occupation des lettrés eſt de veiller à l'obſervation de la morale, ou à la manutention de la politique : ſi cette nation

eſt infiniment nombreuſe ; s'il y faut une vigilance continuelle des ſavans ſur la population & la ſubſiſtance ; ſi chacun, outre les devoirs publics dont la connoiſſance même eſt une longue ſcience, a des devoirs particuliers, ſoit de famille ou de profeſſion : chez un tel peuple, les ſciences ſpéculatives & de pur ornement, ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours écoliers dans nos arts de luxe & de vanité, ſont nos maîtres dans la ſcience de bien gouverner. Ils le ſont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'eſt point à la Chine une ſcience perfectionnée. Une nation, dont toute la vie eſt réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des uſages publics & domeſtiques, doit être naturellement ſouple, modérée, paiſible & pacifique. La raiſon & la réflexion, qui préſident à ſes leçons & à ſes penſées, ne ſauroient lui laiſſer cet enthouſiaſme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même, dont on remplit ſon ame tendre & molle, lui fait regarder avec horreur l'effuſion du ſang, le

pillage & le maſſacre ſi familiers à tout peuple ſoldat. Avec cet eſprit, eſt-il étonnant que les Chinois ne ſoient pas belliqueux? Leur milice eſt innombrable, mais ignorante & ne ſait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas ſu combattre; mais ils ont ſu mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie & pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'eſprit guerrier; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la ſcience de la guerre. Quand on ſoumet ſes conquérans par les mœurs, on n'a pas beſoin de dompter ſes ennemis par les armes.

Quel eſt l'homme aſſez indifférent au bonheur d'une portion conſidérable de l'eſpèce humaine, pour ne pas deſirer que l'état de la Chine ſoit tel que nous venons de l'expoſer? Ecoutons cependant ceux qui croient pouvoir en douter.

XXI. Etat de la Chine, ſelon ſes détracteurs.

Pour juger, diſent-ils, d'une nation, également fermée aux étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, & aux indigènes qui n'ont pas celle d'en ſortir, il faut partir de quelques points d'appui, peu ſolides peut-

être

être, mais reçus pour bons. Ces points d'appui, ce ſeront les faits même allégués par les admirateurs de la Chine. Nous les avouerons, ſans les diſcuter; & nous nous contenterons d'en tirer les conſéquences, qui en découlent néceſſairement.

1°. La Chine jouiſſoit ou étoit affligée d'une population immenſe, lorſqu'elle fut conquiſe par les Tartares; & de ce que les loix de cet empire furent adoptées par le vainqueur, on en conclut qu'elles devoient être bien ſages.

Cette ſoumiſſion du Tartare au gouvernement Chinois ne nous paroît pas une preuve de ſa bonté. La nature veut que les grandes maſſes commandent aux petites; & cette loi s'exécute au moral comme au phyſique. Or, ſi l'on compare le nombre des conquérans de la Chine au nombre des peuples conquis, on trouvera que pour un Tartare il y avoit cinquante mille Chinois. Un individu peut-il changer les uſages, les mœurs, la légiſlation de cinquante mille hommes? & d'ailleurs, comment ces Tartares n'auroient-ils pas adopté les loix de la Chine, bonnes ou mauvaiſes, n'en ayant point à leur ſubſ-

tituer ? Ce que cette étrange révolution montre le plus évidemment, c'eſt la lâcheté de la nation ; c'eſt ſon indifférence pour ſes maîtres, un des principaux caractères de l'eſclave. Paſſons à la population de la Chine.

2°. L'agriculture a été de tems immémorial en honneur à la Chine. C'eſt un fait ſur lequel il n'y a pas deux ſentimens. Or, toute région agricole, qui jouit d'une longue paix ; qui n'éprouve point de révolutions ſanglantes ; qui n'eſt ni opprimée par la tyrannie, ni dévaſtée par des maladies de climat, & où l'on voit le laborieux citoyen ramaſſer dans la plaine un panier de terre, le porter au ſommet des montagnes, en couvrir la pointe nue d'un rocher, & la retenir par de petites paliſſades, doit abonder en habitans. En effet, ces habitans ſe livreroient-ils à des travaux inſenſés, ſi la plaine où ils ont ramaſſé la poignée de terre étoit inculte, déſerte & abandonnée au premier qui voudroit l'occuper ? S'il leur étoit libre de s'étendre dans les campagnes, reſteroient-ils entaſſés aux environs des villes ? La Chine & toute la Chine eſt donc très-peuplée.

Le pays eſt coupé par un grand nombre

de canaux. Ces canaux ſeroient ſuperflus, s'ils n'établiſſoient pas une communication néceſſaire & fréquente d'un lieu à un autre lieu. Qu'annoncent-ils, ſinon un grand mouvement intérieur, & conſéquemment une population très-conſidérable ?

Toute contrée agricole, où les diſettes ſont fréquentes, où ces diſettes ſoulèvent des milliers d'hommes ; où dans ces ſoulèvemens il ſe commet plus de forfaits, plus de meurtres, plus d'incendies, plus de pillage qu'il ne s'en commettroit dans l'irruption d'une horde de ſauvages, & où, le tems de la diſette & de la révolte paſſé, l'adminiſtration ne recherche pas le coupable, renferme certainement plus d'habitans qu'elle n'en peut nourrir. Ne ſeroit-ce pas le plus abſurde des peuples que le Chinois, ſi le défaut accidentel des ſubſiſtances provenoit de ſa négligence, ſoit à cultiver ſes terres, ſoit à pourvoir à ſes approviſionnemens ? Mais la Chine, pays immenſe, contrée fertile, ſi bien cultivée, ſi merveilleuſement adminiſtrée, n'en eſt pas moins expoſée à cette ſorte de calamité. Il faut donc qu'il y ait dix fois, vingt fois plus d'habitans que d'arpens de terre,

Tout pays où l'on foule aux pieds un ſentiment ſi naturel qu'il eſt commun à l'homme & à la brute, la tendreſſe des pères & des mères pour leurs petits, & où l'on ſe réſout à les tuer, à les étouffer, à les expoſer, ſans que la vindicte publique s'y oppoſe, a trop d'habitans, ou eſt habité par une race d'hommes, comme il n'y en a aucune autre ſur la ſurface du globe. Or, c'eſt ce qui ſe paſſe à la Chine; & nier ce fait ou l'affoiblir, ce ſeroit jetter de l'incertitude ſur tous les autres.

Mais un dernier phénomène qui achève de confirmer l'exceſſive population de la Chine, c'eſt le peu de progrès des ſciences & des arts, depuis l'époque très-éloignée qu'on les y cultive. Les recherches s'y ſont arrêtées au point où, ceſſant d'être utiles, elles commencent à devenir curieuſes. Il y a plus de profit à faire à l'invention du plus petit art pratique, qu'à la plus ſublime découverte qui ne montreroit que du génie. On fait plus de cas de celui qui ſait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui réſoudroit le problême des trois corps. C'eſt-là ſur-tout que ſe fait la queſtion qu'on

n'entend que trop ſouvent parmi nous : *A quoi cela ſert-il ?* Je demande ſi ce repos, contraire au penchant naturel de l'homme, qui veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu, peut s'expliquer autrement que par une population qui interdiſe l'oiſiveté, l'eſprit de méditation, & qui tienne la nation ſoucieuſe, continuellement occupée de ſes beſoins. La Chine eſt donc la contrée de la terre la plus peuplée.

Cela ſuppoſé, ne s'enſuit-il pas qu'elle eſt la plus corrompue ? L'expérience générale ne nous apprend-elle pas que les vices des ſociétés ſont en proportion du nombre des individus qui la compoſent ? Et que me repliqueroit-on ſi j'aſſurois que les mœurs Chinoiſes doivent-être, dans toute l'étendue de l'empire, plus mauvaiſes encore que dans nos plus ſuperbes cités, où l'honneur, ſentiment étranger au Chinois, donne de l'éclat aux vertus & tempère les vices ?

Ne puis-je pas demander quel eſt & quel doit être le caractère d'un peuple où l'on voit, dans des occaſions aſſez fréquentes, une province fondre ſur une autre province, & en égorger impitoyablement, impunément

les habitans ? Si ce peuple peut avoir des mœurs bien douces ? Si une nation où les loix ne préviennent ni ne puniſſent l'expoſition ou le meurtre des nouveaux-nés, eſt civiliſée ou barbare ? Si le ſentiment de l'humanité, la bienfaiſance, la commiſération y ſubſiſtent dans un degré bien éminent ? & ſi un peuple, que les circonſtances les plus extraordinaires invitoient à fonder des colonies, eſt bien ſage, lorſqu'il n'imagine pas ou qu'il dédaigne un remède auſſi ſimple, auſſi ſûr, à des malheurs effroyables & toujours renaiſſans ?

Il eſt difficile juſqu'ici de faire grand cas de la prudence chinoiſe. Voyons ſi l'examen de la conſtitution de l'empire, de la conduite du ſouverain & de ſes miniſtres, de la ſcience des lettrés & des mœurs du peuple, ne nous en donneront pas une idée plus ſublime.

3°. Un auteur grave, qui n'eſt pas dans la foule des admirateurs de la ſageſſe chinoiſe, dit expreſſément que *le bâton eſt le ſouverain de la Chine.* Sur ce mot plaiſant & profond, on aura, je crois, quelque peine à ſe perſuader qu'une nation, où l'homme eſt traité comme on traite ailleurs les ani-

maux, ait quelque choſe des mœurs ombrageuſes & délicates de notre Europe, où un mot injurieux ſe lave dans le ſang, où la menace du geſte ſe venge par la mort. Le Chinois doit être pacifique & benin. Tant mieux, ajouterons nos antagoniſtes.

Cependant, c'eſt comme père de ſes ſujets que le prince à la Chine eſt conſidéré, obéi, reſpecté.... Et nous ajouterons à notre tour: tant pis. Cela me garantit bien l'humble ſoumiſſion des enfans; mais non la bonté du père. Veut-on précipiter un peuple dans une abjection dont il ne ſe relèvera jamais? On n'a qu'à conſacrer le titre de deſpote par celui de père. Par-tout les enfans qui oſent lever la main ſur leurs parens, ſont des monſtres rares; &, malgré l'autorité des loix qui limitent l'autorité paternelle, les parens qui maltraitent leurs enfans ne ſont malheureuſement par-tout que des monſtres trop communs. L'enfant ne demande point à ſon père compte de ſa conduite; & la liberté, ſans ceſſe en péril, ſi le chef eſt à l'abri de toute pourſuite par ſa qualité infiniment reſpectable de père, ſera nulle ſous

un deſpote qui impoſera un ſilence abſolu ſur ſon adminiſtration.

Nous nous trompons peut-être ; mais les Chinois nous ſemblent courbés ſous le joug d'une double tyrannie, de la tyrannie paternelle dans la famille, de la tyrannie civile dans l'Empire. D'où nous oſerions conclure qu'ils doivent être les plus doux, les plus inſinuans, les plus reſpectueux, les plus timides, les plus vils & les moins dangereux des eſclaves ; à moins qu'il ne ſe ſoit fait, en leur faveur, une exception à l'expérience de tous les peuples & de tous les ſiècles. Quel eſt parmi nous l'effet du deſpotiſme paternel ? Le reſpect extérieur & une haîne impuiſſante & ſecrète pour les pères. Quel a été & quel eſt chez toutes les nations l'effet du deſpotiſme civil ? La baſſeſſe & l'extinction de toute vertu. S'il en eſt autrement à la Chine, on nous apprendra comment cette merveille s'y eſt opérée.

Voici ce qu'on dit..... *L'empereur ſait qu'il règne ſur une nation qui n'eſt attachée aux loix qu'autant qu'elles ſont ſon bonheur*.... Y a-t-il entre le Chinois & l'Européen quelque diffé-

rence ſur ce point?..... *L'empereur ſait que s'il ſe livroit à la tyrannie, il s'expoſeroit à tomber du trône.....* Eſt-ce que les hiſtoires anciennes & modernes n'offrent pas des exemples de ce juſte & terrible châtiment? Qu'ont-ils produit? Dira-t-on que le Chinois ſouffre l'oppreſſion plus impatiemment que l'Anglois ou le François, ou que la Chine n'a été, n'eſt, & ne ſera jamais gouvernée que par des monarques accomplis? O révérence des tems paſſés & des contrées éloignées, combien tu nous fais dire de ſottiſes! La clémence, la fermeté, l'application, les lumières, l'amour des peuples, la juſtice ſont des qualités que la nature n'accorde, même ſéparées, qu'à des hommes rares; & il n'en eſt preſque aucun en qui elles ne ſoient malheureuſement plus ou moins affoiblies par la dangereuſe jouiſſance du pouvoir ſuprême. La Chine ſeule aura donc échappé à cette malédiction qui a commencé avec toutes les autres ſociétés, & qui durera autant qu'elles.

Aſſurément. *Car il y a à côté du trône un tribunal toujours ſubſiſtant, qui tient un compte fidèle & rigoureux des actions de l'empereur....*

Et ce tribunal n'exiſte-t-il pas dans toutes les contrées ? Les ſouverains l'ignorent-ils ? le redoutent-ils ? le reſpectent-ils ? La différence de notre tribunal à celui de la Chine, c'eſt que le nôtre, compoſé de la maſſe entière de la nation, eſt incorruptible, & que le tribunal Chinois n'eſt compoſé que d'un petit nombre de lettrés. O l'heureuſe contrée que la Chine ! O la contrée unique, où l'hiſtoriographe du prince n'eſt ni puſillanime, ni rampant, ni acceſſible à la ſéduction ; & où le prince, qui peut faire couper la tête ou la main à ſon hiſtoriographe, pâlit d'effroi, lorſque celui-ci prend la plume ! Il n'y eut jamais que les bons rois qui craigniſſent le jugement de leurs contemporains & le blâme de la poſtérité.

Auſſi, les ſouverains de la Chine ſont-ils bons, juſtes, fermes, éclairés..... Tous, ſans exception ? Il en eſt, je crois, du palais impérial de la Chine comme du palais du ſouverain de toutes les autres contrées. Il eſt un, au milieu de la multitude innombrable des habitations des ſujets : c'eſt-à-dire, que pour une fois qu'il arrive au génie & à la vertu de tomber du ciel ſur la de-

meure du maître, cent mille fois ils doivent tomber à côté. Mais cette loi de la nature n'a peut-être pas lieu à la Chine comme en Europe, où nous ſerions trop heureux ſi, après dix mauvais ſucceſſeurs d'un bon roi, il en naiſſoit un qui lui reſſemblât.

Mais l'autorité ſouveraine eſt limitée à la Chine..... Où ne l'eſt-elle pas ? Comment, par qui eſt-elle limitée à la Chine ? Si la barrière qui protège le peuple n'eſt pas hériſſée de lances, d'épées, de bayonnettes dirigées vers la poitrine ou la tête ſacrée de l'empereur père & deſpote, nous craindrons, mal-à-propos peut-être, mais nous craindrons que cette barrière ne ſoit à la Chine qu'une grande toile d'araignée ſur laquelle on auroit peint l'image de la juſtice & de la liberté, mais au travers de laquelle, l'homme qui a de bons yeux apperçoit la tête hideuſe du deſpote. Y a-t-il eu un grand nombre de tyrans dépoſés, empriſonnés, jugés, mis à mort ? Voit-on ſur la place publique un échaffaud ſans ceſſe dégouttant du ſang des ſouverains ? Pourquoi cela n'eſt-il pas ?

Pourquoi ?..... *C'eſt que la Chine eſt*

revenue par une ſuite de révolutions à l'état dont les autres contrées ſe ſont éloignées, au gouvernement patriarchal..... Nous en demandons pardon à nos adverſaires : mais le gouvernement patriarchal d'une contrée immenſe, d'une famille de deux cens millions d'individus, nous paroît une idée preſque auſſi creuſe que celle d'une république de la moitié du monde connu. Le gouvernement républicain ſuppoſe une contrée aſſez étroite pour le prompt & facile concert des volontés ; le gouvernement patriarchal, un petit peuple Nomade renfermé ſous des tentes. La notion du gouvernement patriarchal de la Chine eſt une eſpèce de rêverie qui feroit ſourire l'empereur & ſes mandarins.

4°. *Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puiſſantes, l'empire eſt en paix*... Choſe ſingulière ! L'empire eſt en paix, & cela par la raiſon même qui devroit ſouvent le troubler ; à moins que Richelieu ne fût un mauvais politique, lorſqu'il vouloit que les grandes places ne fuſſent pas accordées à des gens de rien qui ne tiennent qu'à leur devoir.

Ces hommes d'état n'excitent point de trou-

bles : c'eſt un fait ..... Et c'en eſt peut-être un encore qu'ils n'ont point de pauvres parens à protéger, point de flatteurs à combler de graces, point de mignons ou de maîtreſſes à enrichir : également ſupérieurs à la ſéduction & à l'erreur. Mais ce qui eſt très-inconteſtable, c'eſt que les magiſtrats ou chefs de la juſtice promènent eux-mêmes, ſans pudeur, les marques de leur dégradation & de leur ignominie. Or, qu'eſt-ce qu'un magiſtrat portant ſa bannière ou l'enſeigne de ſon aviliſſement, ſans en être moins fier ? Qu'eſt-ce qu'un peuple chez lequel ce magiſtrat n'eſt pas moins honoré ?

5°. Après le ſouverain & le mandarin ſe préſente le lettré ; & qu'eſt-ce que le lettré ? ..... C'eſt un homme élevé dans une doctrine qui inſpire l'humanité ; qui la prêche ; qui prêche l'amour de l'ordre, la bienfaiſance, le reſpect pour les loix ; qui répand ces ſentimens dans le peuple, & lui en montre l'utilité ..... Et n'avons-nous pas dans nos écoles, dans nos chaires, parmi nos eccléſiaſtiques, nos magiſtrats & nos philoſophes, des hommes qui ne le cèdent, je crois, aux lettrés, ni en lumières,

ni en bonnes mœurs ; qui exercent les mêmes fonctions, de vive voix & par écrit, dans la capitale, dans les grandes villes, dans les moindres cités, dans les bourgs & dans les hameaux. Si la sageſſe d'une nation étoit proportionnée au nombre de ſes docteurs, aucune ne ſeroit plus ſage que la nôtre.

Nous avons parcouru les hautes claſſes de l'Empire. Deſcendons maintenant aux conditions inférieures, & jettons un coup-d'œil ſur les mœurs populaires.

6°. On a quelques ouvrages de mœurs traduits du Chinois. Qu'y voyons-nous ? d'infâmes ſcélérats exerçant les fonctions de la police ; l'innocent condamné, battu, fouetté, empriſonné ; le coupable abſous à prix d'argent, ou châtié ſi l'offenſé eſt plus puiſſant : tous les vices de nos cités & de l'intérieur de nos maiſons, avec un aſpect plus hideux & plus dégoûtant.

7°. Mais rien ne peut donner des notions plus juſtes des mœurs populaires que l'éducation. Comment l'enfance eſt-elle formée à la Chine ? On y contraint un enfant à reſter aſſis des heures entières, immobile, en ſilence, les bras croiſés ſur la poitrine, dans l'état

de méditation & de recueillement. Quel fruit eſpérer d'un exercice habituel auſſi contraire à la nature? Un homme d'un bon ſens ordinaire répondroit, la taciturnité, la fineſſe, la fauſſeté, l'hypocriſie, & tous ces vices accompagnés du ſang-froid particulier au méchant. Il penſeroit qu'à la Chine, la franchiſe, cette aimable franchiſe qui charme dans les enfans, cette naïve ingénuité qui ſe fane à meſure qu'ils avancent en âge, & qui concilie la confiance univerſelle au petit nombre de ceux qui ont le bonheur de la conſerver, eſt étouffée dès le berceau.

8°. *Le code de la politeſſe chinoiſe eſt fort long*..... Un homme d'un bon ſens ordinaire en concluroit qu'elle ceſſe d'être à la Chine l'expreſſion ſimple & naturelle des égards & de la bienveillance; que ce n'eſt qu'une étiquette; & il regarderoit l'apparence cordiale de ces voituriers embourbés, qui s'agenouillent les uns devant les autres, s'embraſſent, s'adreſſent les noms les plus tendres, & ſe ſecourent, comme une eſpèce de momerie d'uſage chez un peuple cérémonieux.

9°. *Il y a un tribunal érigé contre les fautes dans les manières*..... Un homme d'un bon

ſens ordinaire ſoupçonneroit que la juſtice y eſt mieux adminiſtrée contre cès minutieux délits, que dans les tribunaux civils contre les grands forfaits ; & il douteroit beaucoup que ſous les entraves des rites, des cérémonies, des formalités, l'ame pût s'élever, le génie exercer ſon reſſort. Il penſeroit qu'un peuple cérémonieux ne peut être que petit ; &, ſans avoir vécu, ni à Pekin, ni à Nankin, il prononceroit qu'il n'y a aucune contrée ſur la terre où on ſe ſoucie moins de la vertu, & où l'on en ait plus les apparences.

10°. Tous ceux qui ont commercé avec les Chinois, conviennent unanimement que l'on ne ſauroit trop prendre de précautions, ſi l'on ne veut pas en être dupé. Ils ne rougiſſent pas même de leur mauvaiſe foi.

Un Européen, arrivé pour la première fois dans l'empire, acheta des marchandiſes d'un Chinois, qui le trompa ſur la qualité & ſur le prix. Les marchandiſes avoient été portées à bord du vaiſſeau, & le marché étoit conſommé. L'Européen ſe flatta que peut-être il toucheroit le Chinois par des repréſentations modérées, & il lui dit :

Chinois,

Chinois, tu m'as vendu de mauvaiſes marchandiſes... Cela ſe peut, lui répondit le Chinois, mais il faut payer.... Tu as bleſſé les loix de la juſtice, & abuſé de ma confiance.... Cela ſe peut, mais il faut payer..... Mais tu n'es donc qu'un fripon, un malheureux?... Cela ſe peut, mais il faut payer..... Quelle opinion veux-tu donc que je remporte dans mon pays de ces Chinois ſi renommés par leur ſageſſe? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille..... Cela ſe peut, mais il faut payer.... L'Européen, après avoir renchéri ſur ces injures de toutes celles que la fureur lui dicta, ſans en avoir arraché que ces mots froids & froidement prononcés: *Cela ſe peut, mais il faut payer*, délia ſa bourſe & paya. Alors le Chinois prenant ſon argent lui dit: Européen, au lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valoit-il pas mieux te taire, & commencer par où tu as fini? car qu'y as-tu gagné?

Le Chinois n'a donc pas même un reſte de pudeur commune à tous les fripons qui veulent bien l'être, mais qui ne ſouffrent pas qu'on le leur diſe. Il eſt donc parvenu au dernier degré de la dépravation. Et qu'on

n'imagine pas que ce ſoit ici un exemple particulier. Ce flegme eſt l'effet naturel de cette réſerve qu'inſpire l'éducation chinoiſe.

Et qu'on ne m'objecte pas que les Chinois obſervent entre eux une fidélité dont ils ſe croient diſpenſés avec l'étranger. Cela n'eſt pas, parce que cela ne peut être. On n'eſt pas alternativement honnête & malhonnête. Celui qui s'eſt fait l'habitude de tromper l'étranger, eſt trop ſouvent expoſé à la tentation de tromper ſes concitoyens, pour y réſiſter conſtamment.

11°. Mais à vous entendre, me dira-t-on, la Chine eſt preſque une contrée barbare.... C'eſt pis encore. Le Chinois, à demi-civiliſé, eſt à nos yeux un barbare à prétentions, un peuple profondément corrompu, condition plus malheureuſe que la barbarie pure & naturelle. Le germe de la vertu peut ſe développer dans le barbare, par un enchaînement de circonſtances favorables; mais nous n'en connoiſſons pas, nous n'en imaginons point qui puiſſent rendre ce grand ſervice au Chinois, en qui ce germe eſt, non pas étouffé, mais totalement détruit. Ajoutez à la dépravation & à l'ignorance de ce

peuple la vanité la plus ridicule. Ne dit-il pas qu'*il a deux yeux, que nous n'en avons qu'un, & que le reſte de la terre eſt aveugle?* Ce préjugé, l'exceſſive population, l'indifférence pour les ſouverains, qui peut-être en eſt une ſuite, l'attachement opiniâtre à ſes uſages, la loi qui lui défend de ſortir de ſon pays: toutes ces raiſons doivent le fixer pendant une ſuite indéfinie de ſiècles dans ſon état actuel. Apprend-on quelque choſe à celui qui croit tout ſavoir, ou qui mépriſe ce qu'il ignore? Comment enſeigner la ſageſſe à celui qui s'eſtime le ſeul ſage? Comment perfectionner celui qui ſe tient pour parfait? Nous oſons le prédire, le Chinois ne s'améliorera, ni par la guerre, ni par la peſte, ni par la famine, ni par la tyrannie plus inſupportable, & par cette raiſon même plus propre que tous les fléaux réunis à régénérer leur nation en l'accablant.

12°. Nous ignorons ſi les autres peuples de l'Univers ſervent beaucoup aux Chinois, mais à quoi les Chinois ſont-ils bons pour le reſte de la terre? Il ſemble que leurs panégyriſtes aient affecté de leur donner une grandeur coloſſale, & de nous réduire à la

petite ſtature du pygmée. Nous nous ſommes occupés, nous, à les montrer tels qu'ils ſont; & juſqu'à ce qu'on nous apporte de Pekin des ouvrages de philoſophie ſupérieurs à ceux de Deſcartes & de Locke; des traités de mathématiques à placer à côté de ceux de Newton, de Leibnitz & de leurs ſucceſſeurs; des morceaux de poéſie, d'éloquence, de littérature, d'érudition que nos grands écrivains daignent lire, & dont ils ſoient forcés d'avouer la profondeur, la grace, le goût & la fineſſe; des diſcours ſur la morale, la politique, la légiſlation, la finance & le commerce, où il y ait une ligne nouvelle pour nos bons eſprits; des vaſes, des ſtatues, des tableaux, de la muſique, des plans d'architecture qui puiſſent arrêter les regards de nos artiſtes; des inſtrumens de phyſique, des machines où notre infériorité ſoit bien démontrée: juſqu'alors nous rendrons au Chinois ſon propos, & nous lui dirons qu'il a peut-être un œil, que nous en avons deux; & nous nous garderons bien d'inſulter aux autres nations que nous avons laiſſées en arrière, & qui ſont peut-être deſtinées à nous devancer un jour. Qu'eſt-ce

que ce Confucius dont on parle tant, ſi on le compare à Sidney & à Monteſquieu?

13°. *La nation Chinoiſe eſt la plus laborieuſe que l'on connoiſſe* . . . Nous n'en doutons pas. Il faut bien qu'elle travaille, & qu'après avoir travaillé elle travaille encore. N'y eſt-elle pas condamnée par la diſproportion du produit de ſes champs avec le nombre de ſes habitans? d'où l'on voit que cette population tant vantée a des limites au-delà deſquelles c'eſt un fléau qui ôte à l'homme le tems du repos, l'entraîne à des actions atroces, & détruit dans ſon ame l'honneur, la délicateſſe, la morale, & même le ſentiment d'humanité.

14°. Et l'on oſe s'opiniâtrer, après ce que l'on vient d'entendre, à appeller la nation Chinoiſe *un peuple de ſages!* . . . . Un peuple de ſages, chez lequel on expoſe, on étouffe les enfans; où la plus infâme des débauches eſt commune; où l'on mutile l'homme; où l'on ne ſait, ni prévenir, ni châtier les forfaits occaſionnés par la diſette; où le commerçant trompe l'étranger & le citoyen; où la connoiſſance de la langue eſt le dernier terme de la ſcience;

où l'on garde depuis des siècles un idiome & une écriture à peine suffisans au commerce de la vie ; où les inspecteurs des mœurs sont sans honneur & sans probité ; où la justice est d'une vénalité sans exemple chez les peuples les plus dépravés ; où le législateur, au nom duquel les fronts s'inclinent, ne mériteroit pas d'être lu, si l'on n'excusoit la pauvreté de ses écrits par l'ignorance du tems où il a vécu ; où, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ce n'est qu'une longue chaîne d'êtres rapaces, qui se dévorent, & où le souverain ne laisse engraisser quelques-uns de ces intermédiaires que pour les sucer à son tour, & pour obtenir, avec la dépouille du concussionnaire, le titre de vengeur du peuple.

15°. S'il est vrai, comme nous n'en doutons point, qu'à la Chine ce qui ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, la navigation, la pêche, la chasse, est à tous ; c'est un ordre de chose fort raisonnable. Mais un peuple si nombreux pouvoit-il patiemment abandonner ses moissons à la pâture des animaux ? Et si les hautes conditions s'étoient arrogé une jouis-

ſance excluſive des forêts & des eaux, ne s'en ſeroit-il pas ſuivi une prompte & juſte vengeance ? Tâchons de ne pas confondre les loix de la néceſſité avec les inſtitutions de la ſageſſe.

16°. Les Chinois n'ont-ils pas des moines plus intrigans, plus diſſolus, plus oiſifs & plus nombreux que les nôtres ? Des moines ! des ſangſues dans une contrée où le travail le plus opiniâtre fournit à peine la ſubſiſtance ! *Le gouvernement les mépriſe.* Dites plutôt qu'il les craint, & que le peuple les révère.

17°. Il ſeroit peut-être très-avantageux que dans toutes les régions, ainſi qu'on l'aſſure de la Chine, l'adminiſtration ne fût attachée à aucun dogme, à aucune ſecte, à aucun culte religieux. Cependant cette tolérance ne s'étend qu'aux religions anciennement établies dans l'empire. Le Chriſtianiſme y a été proſcrit, ſoit que le fond myſtérieux de ſa doctrine ait révolté des eſprits bornés; ſoit que les intrigues de ceux qui la prêchoient aient alarmé un gouvernement ombrageux.

18°. A la Chine, le mérite d'un fils

confère la nobleſſe à ſon père, & cette prérogative finit avec lui. On ne peut qu'applaudir à cette inſtitution. Cependant la nobleſſe héréditaire a auſſi ſes avantages. Quel eſt le deſcendant aſſez vil pour ne pas ſentir le fardeau d'un nom impoſant, pour ne pas s'efforcer d'y répondre? Dégradons le noble indigne de ſes ancêtres, & ſur ce point nous ſerons auſſi ſages que le Chinois.

19°. Nous ne demandons pas mieux que de louer. Auſſi reconnoiſſons-nous volontiers de la prudence dans la manière dont les Chinois puniſſent la négligence à payer le tribut. Au lieu d'inſtaller dans les foyers du débiteur des ſatellites qui ſe jettent ſur ſon lit, ſur ſes uſtenſiles, ſur ſes meubles, ſur ſes beſtiaux, ſur ſa perſonne; au lieu de le traîner dans une priſon ou de le laiſſer ſans pain étendu ſur la paille dans ſa chaumière dépouillée; il vaut mieux, ſans doute, le condamner à nourrir le pauvre. Mais celui qui concluroit de cet excellent uſage la ſageſſe de la Chine, ne ſeroit-il pas auſſi mauvais logicien que celui qui, d'après le nôtre, nous jugeroit barbares? On affoiblit, autant qu'on peut, les reproches que mérite

la nation Chinoiſe; on relève cette contrée pour humilier les nôtres. On n'en vient pas juſqu'à dire que nous ſommes fous; mais on prononce, ſans héſiter, que c'eſt à la Chine qu'habite la ſageſſe, & l'on ajoute tout de ſuite que, par le dernier dénombrement, il y avoit environ ſoixante millions d'hommes en état de porter les armes. Apologiſtes inſenſés de la Chine, vous écoutez-vous? Concevez-vous bien ce que c'eſt que deux cens millions d'individus entaſſés les uns ſur les autres? Croyez-moi, ou diminuez de la moitié, des trois quarts cette épouvantable population; ou ſi vous perſiſtez à y croire, convenez, d'après le bon ſens qui eſt en vous, d'après l'expérience qui eſt ſous vos yeux, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir, ni police, ni mœurs à la Chine.

20°. *Le Chinois aime la génération à naître comme la génération vivante*..... Cela eſt impoſſible. Enfans, amis du merveilleux, juſques à quand vous bercera-t-on de pareils contes? Tout peuple obligé de lutter ſans ceſſe contre les beſoins, ne ſauroit penſer qu'au moment; & ſans les honneurs rendus publiquement aux ancêtres, cérémonies qui

doivent réveiller & entretenir dans les eſprits quelque foible idée qui s'étende au-delà du tombeau, il faudroit tenir pour démontré que, s'il y a un coin de la terre où le ſentiment de l'immortalité & le reſpect de la poſtérité ſoient des mots vuides de ſens, c'eſt à la Chine. On ne s'apperçoit pas qu'on porte tout à l'extrême, & qu'il réſulte de ces opinions outrées des contradictions palpables ; qu'une exceſſive population eſt incompatible avec de bonnes mœurs, & qu'on décore une multitude dépravée des vertus de quelques rares perſonnages.

Lecteur, on vient de ſoumettre à vos lumières les argumens des partiſans & des détracteurs de la Chine. C'eſt à vous de prononcer. Et qui ſommes-nous, pour aſpirer à l'ambition de diriger vos arrêts? S'il nous étoit permis d'avoir une opinion, nous dirions que, quoique les deux ſyſtêmes ſoient appuyés ſur des témoignages reſpectables, ces autorités n'ont pas le grand caractère qu'exigeroit une foi entière. Peut-être, pour ſe décider, faudroit-il attendre qu'il fût permis à des hommes déſintéreſſés, judicieux, & profondément verſés dans l'écritute & dans

la langue, de faire un long séjour à la cour de Pekin, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, & de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions.

Quel que fût l'état de la Chine lorsque les Portugais y abordèrent, comme ils ne se proposoient que d'en tirer des richesses & d'y répandre leur religion, ils auroient vu dans cette contrée le meilleur des gouvernemens, qu'ils n'auroient pas profité de sa sagesse. Thomas Perès, leur ambassadeur, trouva la cour de Pekin disposée en faveur de sa nation, dont la gloire rempliſſoit l'Asie. Elle avoit l'estime des Chinois; & la conduite de Ferdinand d'Andreade, qui commandoit l'escadre Portugaise, devoit encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine; il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que si quelqu'un avoit à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer pour en obtenir satisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts; Thomas Perès alloit conclure un traité, lorsque Simon d'Andreade, frère de Ferdi-

nand, parut ſur les côtes avec une nouvelle eſcadre. Celui-ci traita les Chinois, comme, depuis quelque tems, les Portugais traitoient tous les peuples de l'Aſie. Il bâtit, ſans permiſſion, un fort dans l'iſle de Taman, & delà il ſe mit à piller ou à rançonner tous les vaiſſeaux qui ſortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles ſur la côte; il fit des Chinois eſclaves; il ſe livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuſe diſſolution. Ses matelots & ſes ſoldats ſuivirent ſon exemple. Les Chinois irrités équipèrent une flotte nombreuſe: les Portugais ſe défendirent vaillamment, & s'échappèrent en ſe faiſant jour à travers les vaiſſeaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Perès en priſon, où il mourut; & la nation Portugaiſe fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la ſuite, les Chinois s'adoucirent; & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenoient aux Moluques, des dents d'éléphant & des pierreries de l'iſle de Ceylan. Ils exportoient en échange des

étoffes de ſoie de toute eſpèce, des porcelaines, des vernis, des plantes médecinales, & le thé, qui, depuis, eſt devenu ſi néceſſaire en Europe aux nations du Nord.

Les Portugais ſe contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce; lorſqu'il s'offrit une occaſion de ſe procurer un établiſſement plus ſolide & moins dépendant des mandarins, qui commandoient ſur la côte.

Un pirate nommé Tchang-ſi-lao, devenu puiſſant par ſes brigandages, s'étoit emparé de la petite iſle de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le ſiège de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaiſſeaux à Sanciam; ils accoururent au ſecours de Canton, & ils en firent lever le ſiège. Ils remportèrent une victoire complette ſur le pirate, qu'ils pourſuivirent juſque dans Macao, où il ſe tua.

L'empereur de la Chine, informé du ſervice que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoiſſance, & leur fit pré-

ſent de Macao. Ils acceptèrent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint floriſſante. Cette place fut avantageuſe au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

XXII. Arrivée des Portugais au Japon. Religion, mœurs, gouvernement de ces iſles.

Ce fut en 1542, qu'une tempête jetta, comme par bonheur, un vaiſſeau Portugais ſur les côtes de ces iſles fameuſes. Ceux qui le montoient furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il falloit pour ſe rafraîchir & ſe radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu; & ils apprirent au vice-roi, qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée, s'offroit au zèle des miſſionnaires, à l'induſtrie des négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouvèrent un grand empire, peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales ſont mêlées de beaucoup de fables: mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie qui s'eſt depuis perpétuée dans la même famille. Ces ſouverains, nommés Daïris, étoient à la fois les rois, les pontifes de la nation; & la réunion de ces deux pouvoirs, met-

toit dans leurs mains tous les reſſorts de l'autorité ſuprême. Les Daïris étoient des perſonnes ſacrées, les deſcendans, les repréſentans des dieux. La plus légère déſobéiſſance à la moindre de leurs loix, étoit regardée comme un crime digne des plus grands ſupplices. Le coupable même n'étoit pas puni ſeul. On enveloppoit dans ſon châtiment ſa famille entière.

Vers le onzième ſiècle, ces princes plus jaloux, ſans doute, des douces prérogatives du ſacerdoce, que des droits pénibles de la royauté, partagèrent l'état en pluſieurs gouvernemens, dont l'adminiſtration politique fut confiée à de grands ſeigneurs, connus par leurs lumières & par leur ſageſſe.

Le pouvoir illimité des Daïris ſouffrit de ce changement. Ils laiſſèrent flotter, comme au haſard, les rênes de l'empire. Leurs lieutenans, dont l'ambition étoit inquiète & clair-voyante, trouvèrent dans cette indolence, le germe de mille révolutions. Peu-à-peu on les vit ſe relâcher de l'obéiſſance qu'ils avoient jurée. Ils ſe firent la guerre entre eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entière fut le fruit de ces mouve-

mens. Tel étoit l'état du Japon, lorſqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes iſles qui compoſent cet empire, placées ſous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, ſujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la ſuperſtition dominoit. Elle s'y diviſe en pluſieurs ſectes.

Celle du Sintos eſt la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoit un être ſuprême, l'immortalité de l'ame; & elle rend un culte à une multitude de dieux, de ſaints ou de camis, c'eſt-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont ſervi ou illuſtré la patrie. C'eſt par l'empire de cette religion, que le Daïri, grand-prêtre des dieux dont il étoit iſſu, avoit long-tems régné ſur ſes ſujets avec tout le deſpotiſme que la ſuperſtition exerce ſur les ames. Mais empereur & grand-pontife, il avoit du moins rendu la religion utile à ſes peuples; ce qui n'eſt pas impoſſible dans les états où le ſacerdoce eſt uni à l'empire.

On ne voit pas que la ſecte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes, des actions innocentes

innocentes par elles-mêmes ; manie ſi dangereuſe pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatiſme ſombre, & cette crainte des dieux, qu'on trouve dans preſque toutes les religions; le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination, par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient conſacrées à viſiter ſes amis, à paſſer avec eux la journée en feſtins, en réjouiſſances. Les prêtres du Sintos diſoient que les plaiſirs innocens des hommes, étoient agréables à la divinité; que la meilleure manière d'honorer les amis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir, dès ce monde, du bonheur dont ils jouiſſent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonois, après avoir fait la prière dans des temples, toujours ſitués au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtiſanes qui habitoient des maiſons ordinairement bâties dans ces lieux conſacrés à la dévotion & à l'amour. Ces femmes étoient des religieuſes, ſoumiſes à un ordre de moines, qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes, au vœu le plus ſacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé ſur le culte, comme prêtreſſes ou comme victimes des dieux. La conſtitution phyſique de leur ſexe, les expoſe à des infirmités ſingulières, dont les cauſes & les accidens ont quelque choſe d'inexplicable & de merveilleux. Dès-lors, c'eſt par elles, c'eſt en elles que s'opèrent ces prodiges, dont leur foibleſſe & leur vanité ſe repaiſſent, & que l'aſcendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement faſcinés par l'ignorance & par l'amour. Les impoſteurs ont toujours profité de ces diſpoſitions, pour étayer leur puiſſance ſur la foibleſſe des femmes pour le merveilleux, ſur la foibleſſe des hommes pour les femmes. Les extaſes, les apparitions, les frayeurs & les raviſſemens; toutes les ſortes de convulſions appartiennent à la ſenſibilité du genre nerveux. Comme c'eſt ſur-tout après la puberté, que les ſpaſmes & les vapeurs ſe manifeſtent; le célibat eſt très-propre à les entretenir dans le ſexe le plus ſuſceptible de ces ſymptômes. Auſſi la virginité fut-elle de tout tems convenable à la religion. La dévotion s'empare aiſément

d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les perſonnes nubiles, en qui les viſions ſe ſont manifeſtées, ont prétendu ne connoître point d'hommes. Elles en ont été plus reſpectées par les deux ſexes.

Les peuples ſauvages ont des magiciennes; les barbares Gaulois ont eu des druideſſes; les Romains des veſtales; & le Midi de l'Europe ſe glorifie encore d'avoir des religieuſes. Chez les ſauvages, ce ſont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la ſuperſtition, quand elles ne ſont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civiliſés ou tout-à-fait policés, c'eſt la jeuneſſe & la beauté qui ſervent d'inſtrument & de ſoutien au culte religieux, en s'y dévouant par un ſacrifice public & ſolemnel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raiſon, l'humanité & la religion!

Quoi qu'il en ſoit des raiſons, ſoit religieuſes ou politiques, qui ont introduit & cimenté le célibat monaſtique en Europe; on ne doit pas du moins juger avec rigueur les inſtitutions contraires, que le climat a dû ſans doute établir en des régions où le ciel & le ſol parlent ſi puiſſamment en fa-

veur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'eſt une vertu ſous la Zone Tempérée, d'étouffer les deſirs qui portent les deux ſexes à s'aimer, à s'unir ; céder à ce penchant, eſt un devoir plus cher & plus ſacré, ſous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la ſageſſe à le changer en culte. Quel ſujet de reconnoiſſance envers l'être des êtres, que d'attendre & de recevoir, comme un préſent de ſa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie ; l'épouſe ou l'époux qu'on doit chérir ; les enfans, gages d'un bonheur qu'ils ſentiront à leur tour ! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus & les récompenſes de la vertu ; mais qu'elle profane & dénature, quand elle les répréſente comme un ſentier de crimes, de malheurs & de peines ! Oh que les hommes ſe ſont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers ſentimens de la nature ! Ils ont cherché les liens de la ſociété dans des erreurs périſſables & funeſtes. Si l'homme avoit beſoin d'illuſions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il

dans les plus délicieux penchans de ſon cœur? Quel moraliſte, quel légiſlateur ſublime ſaura trouver, dans les beſoins qui tendent à la conſervation, à la reproduction de l'eſpèce, les moyens les plus ſûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux? Qu'il faut plaindre les ames froides, inſenſibles, malheureuſes & dures, à qui ces ſentimens, ces vœux d'un cœur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat!

Tels ſont les Budſoïſtes, autre ſecte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils profeſſent à-peu-près les dogmes du Sintos, ils ont eſpéré l'emporter ſur cette religion, par une morale plus ſévère. Les Budſoïſtes adorent, outre la divinité des Sintoïſtes, un Amida, ſorte de médiateur entre Dieu & les hommes; des divinités médiatrices entre les hommes & leur Amida. C'eſt par la multitude de ſes préceptes, par l'excès de ſon auſtérité, par les bizarreries de ſes pratiques & de ſes mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence ſur la plus ancienne.

L'eſprit du Budſoïſme eſt terrible. Il n'inſpire que pénitence, crainte exceſſive, rigo-

riſme cruel. C'eſt le fanatiſme le plus affreux. Les moines de cette religion perſuadent à leurs dévots, de paſſer une partie de leur vie dans les ſupplices, pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions, avec un deſpotiſme & une cruauté, dont les inquiſiteurs d'Eſpagne pourroient nous retracer l'idée ; ſi ceux-ci n'avoient mieux aimé s'ériger en juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs, que d'être les bourreaux des victimes volontaires de la ſuperſtition. Les moines Budſoïſtes tiennent continuellement l'eſprit de leurs ſectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Leur religion eſt ſi ſurchargée de préceptes, qu'il eſt impoſſible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, & toujours offenſés.

On peut s'imaginer quels effets une ſi horrible ſuperſtition dut opérer ſur le caractère du peuple, & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumières d'une ſaine morale, un peu de philoſophie, une éducation ſage, auroient pu ſervir de remède à ces loix, à ce gouvernement, à cette

religion, qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la ſociété des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monſtres des déſerts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans, des livres didactiques, qui les inſtruiſent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent les avantages de la vertu: aux enfans Japonois, on fait apprendre par cœur des poëmes, où ſont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inſpire le mépris de la vie & le courage du ſuicide. Ces chants, ces poëmes, qu'on dit pleins d'énergie & de grace, enfantent l'enthouſiaſme. L'éducation des Chinois règle l'ame, la diſpoſe à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïſme. On les conduit toute leur vie par le ſentiment, & les Chinois par la raiſon & les uſages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ſes livres, ſe contente du bonheur qui naît de la tranquillité ; le Japonois, avide de jouiſſances, aime mieux ſouffrir que de ne rien ſentir. Il ſemble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuoſité de l'ame ; les

Japonois, ſon engourdiſſement & ſa foibleſſe.

Un tel caractère devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Auſſi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empreſſement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ſes états. On ſe diſputoit à qui leur feroit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de privilèges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immenſe. Ils tranſportoient au Japon les marchandiſes de l'Inde qu'ils tiroient de différens marchés; & celles de Portugal auxquelles Macao ſervoit d'entrepôt. Le Daïri; les uſurpateurs de ſes droits ſouverains; les grands de l'empire; la nation entière: tout faiſoit une conſommation prodigieuſe des productions d'Europe & d'Aſie. Mais avec quoi les payoit-on?

Le terrein du Japon eſt en général montueux, pierreux, & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les ſeuls grains auxquels il ſoit propre, ne ſuffit pas à la prodigieuſe population qui le couvre. Les hommes, malgré leur activité, leur in-

telligence, leur frugalité, ſeroient réduits à mourir de faim, ſans les reſſources d'une mer extrêmement poiſſonneuſe. L'empire ne fournit aucune production qui puiſſe être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ſes atteliers, ſi l'on en excepte ſes ouvrages d'acier, les plus parfaits que l'on connoiſſe.

Ce n'étoit qu'avec le ſecours de ſes mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Aſie, & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit ſoutenir toutes ſes dépenſes. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux, pour quatorze à quinze millions de livres. Ils épouſoient d'ailleurs les plus riches héritières du pays, & s'allioient aux familles les plus puiſſantes.

XXIII. Etendue de la domination Portugaiſe aux Indes.

Leur cupidité devoit être ſatisfaite, ainſi que leur ambition. Ils étoient les maîtres de la Guinée, de l'Arabie, de la Perſe & des deux preſqu'iſles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les iſles de la Sonde; & leur établiſſement à Macao leur aſſuroit le commerce de la Chine & du Japon.

Dans cet immenſe eſpace, la volonté des

Portugais étoit la loi ſuprême. Ils tenoient ſous le joug les terres & les mers. Leur deſpotiſme ne laiſſoit aux choſes & aux perſonnes, qu'une exiſtence précaire & fugitive. Aucun peuple, aucun particulier, ne naviguoient, ne faiſoient le commerce ſans leur aveu & leurs paſſeports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la canelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérans s'étoient réſervé la vente excluſive. Mille objets précieux, ſur leſquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, & qui, dans leur nouveauté, avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étoient concentrés dans leurs ſeules mains. Ce monopole les rendoit les arbitres abſolus du prix des productions, des manufactures de l'Europe & de l'Aſie.

Au milieu de tant de gloire, de tréſors & de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique, compriſe entre le cap de Bonne-Eſpérance & la mer Rouge, qui avoit été renommée dans tous les tems, par la richeſſe de ſes productions. Tout y fixoit leurs regards avides.

Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis pluſieurs ſiècles. Ils y avoient formé ſur la côte de Zanguebar, pluſieurs petites ſouverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l'éclat, preſque toutes de l'aiſance. Ces établiſſemens devoient leur proſpérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fourniſſoient une partie de l'or qui ſervoit à l'achat des marchandiſes de l'Inde. Dans leurs principes, les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richeſſes & à les ôter à leurs concurrens. Ces marchands Arabes furent aiſément ſubjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire, qui s'étendoit depuis Sofala juſqu'à Melinde, & auquel on donna pour centre l'iſle de Mozambique. Elle n'eſt ſéparée du continent que par un petit canal, & n'a pas deux lieues de tour. Son port, qui eſt excellent, & auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaiſſeaux du vainqueur. C'eſt-là qu'ils attendoient ces vents réglés, qui, dans certains tems de l'année, ſoufflent conſtamment des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde, comme dans d'autres tems

des vents opposés soufflent des côtes de l'Inde à celles de l'Afrique.

XXIV. Corruption des Portugais dans l'Inde.

Tant d'avantages pouvoient former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices & l'ineptie de quelques commandans, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie, avoient changé les Portugais. Le fanatisme de religion qui avoit donné plus de force & d'activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolâtres. Ils pensoient que le pape, en donnant aux rois de Portugal les royaumes d'Asie, n'avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnoient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes; ils insultoient les princes; & ils devinrent bientôt l'horreur & le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, & massacré avec ses enfans, qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples n'y cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitoient avec barbarie.

On avoit établi l'inquiſition à Goa ; & quiconque étoit riche, devenoit la proie des miniſtres de cet infâme tribunal.

Faria, envoyé contre des corſaires Malais, Chinois & d'autres pirates, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'iſle de Calampui.

Souza faiſoit renverſer toutes les pagodes ſur les côtes du Malabar ; & l'on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens, qui alloient pleurer ſur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le roi de Pégu, & les deux partis devoient jurer l'obſervation du traité ſur les livres de leurs religions. Correa jura ſur un recueil de chanſons, & crut éluder un engagement par ce vil ſtratagême.

Nuñès d'Acunha voulut ſe rendre maître de l'iſle de Daman, ſur la côte de Cambaie : les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettoit d'emporter leurs richeſſes. Cette grace fut refuſée, & Nuñès les fit tous paſſer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croiſoit dans la mer Rouge. Un vaiſſeau richement chargé le

ſalua. Le capitaine vint à ſon bord, & lui préſenta, de la part d'un général Portugais, une lettre qui devoit lui ſervir de paſſe-port. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *je ſupplie les capitaines des vaiſſeaux du roi de Portugal, de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne priſe.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas, les uns pour les autres, plus d'humanité & de bonne-foi, qu'ils n'en avoient avec les naturels du pays. Preſque tous les états où ils commandoient, étoient diviſés en factions.

Il régnoit par-tout dans les mœurs un mêlange d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient, la plupart, ſept ou huit concubines, qu'ils faiſoient travailler avec la dernière rigueur, & auxquelles ils arrachoient l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette manière de traiter les femmes, aux mœurs de la chevalerie.

Les commandans, les principaux officiers, admettoient à leur table une foule de ces chanteuſes & de ces danſeuſes, dont l'Inde eſt remplie. La molleſſe s'étoit introduite dans les maiſons & dans les armées. C'étoit

en palanquin que les officiers marchoient à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit ſoumis tant de peuples. Les Portugais ne combattoient guère ſans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent ſe perdit dans les mains qui l'avoient arraché. Tel étoit le brigandage dans les finances, que les tributs des ſouverains; le produit des douanes, qui devoit être immenſe; les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épiceries ſur les peuples du continent & des iſles, ne ſuffiſoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, & l'équipement des vaiſſeaux néceſſaires à la protection du commerce.

Il ſeroit triſte d'arrêter les yeux ſur le déclin d'une nation qui ſe ſeroit ſignalée par des exploits utiles au genre-humain, qui auroit éclairé le monde, ou procuré la ſplendeur & la félicité de ſa contrée, ſans être le fléau de ſes voiſins ou des régions éloignées. Mais on doit mettre une grande différence entre le héros qui teint la terre de ſon ſang pour la défenſe de ſa patrie, & des brigands

intrépides qui trouvent la mort ſur un ſol étranger, ou qui la font ſouffrir à ſes innocens & malheureux habitans. *Sers ou meurs*, diſoient inſolemment les Portugais à chaque peuple qui ſe trouvoit ſur leurs pas rapides & enſanglantés. Il eſt doux d'entrevoir la chûte de cette tyrannie. Il eſt conſolant d'eſpérer le châtiment des trahiſons, des meurtres, des cruautés qui la précèdent ou qui la ſuivent. Loin de m'affliger de la décadence de ces farouches conquérans, c'eſt de la ſage politique de Juan de Caſtro que je m'affligerois, parce qu'elle ſemble promettre la renaiſſance de ce que le vulgaire appelle l'héroïſme des Portugais, & que peut-être moi-même, entraîné par l'habitude, je n'ai pas traité avec l'indignation que je reſſentois. Si cela m'eſt arrivé, j'en demande pardon à Dieu; j'en demande pardon aux hommes.

Barbares Européens! l'éclat de vos entrepriſes ne m'en a point impoſé. Leur ſuccès ne m'en a point dérobé l'injuſtice. Je me ſuis ſouvent embarqué par la penſée ſur les vaiſſeaux qui vous portoient dans ces contrées lointaines: mais deſcendu à terre avec vous, &

& devenu témoin de vos forfaits, je me ſuis ſéparé de vous; je me ſuis précipité parmi vos ennemis, j'ai pris les armes contre vous; j'ai baigné mes mains dans votre ſang. J'en fais ici la proteſtation ſolemnelle; & ſi je ceſſe un moment de vous voir comme des nuées de vautours affamés & cruels, avec auſſi peu de morale & de conſcience que ces oiſeaux de proie; puiſſe mon ouvrage; puiſſe ma mémoire, s'il m'eſt permis d'eſpérer d'en laiſſer une après moi, tomber dans le dernier mépris, être un objet d'exécration!

XXV. Brillante adminiſtration de Caſtro.

Caſtro étoit fort inſtruit pour ſon ſiècle. Il avoit l'ame noble, élevée; & la lecture des anciens l'avoit nourri dans cet amour de la gloire & de la patrie, ſi commun chez les Grecs & chez les Romains.

Dès les premiers tems de ſa ſage & brillante adminiſtration, Cojè-Sophar, miniſtre de Mahmoud, Roi de Cambaie, ſut inſpirer à ſon maître le deſſein d'attaquer les Portugais. Cet homme né, à ce qu'on aſſure, d'un père Italien & d'une mère Grecque, étoit parvenu, de l'eſclavage, au miniſtère & au commandement des armées. Il s'étoit fait Muſulman; il n'avoit aucune religion,

mais il ſavoit faire uſage de la haîne que les Portugais avoient inſpirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des ſoldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Conſtantinople. Ses préparatifs parurent deſtinés contre le Mogol ou contre les Patânes; & lorſque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, & fit le ſiège de la citadelle.

Cette place, ſituée dans une petite iſle, ſur les côtes du Guzurate, avoit toujours été regardée comme la clef des Indes, dans le tems que les navigateurs ne s'écartoient pas des terres, & que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été conſtamment l'objet de l'ambition des Portugais; & elle étoit enfin tombée ſous leur domination du tems de d'Acunha. Maſcarenhas, qui en étoit gouverneur au tems dont il s'agit ici, devoit avoir neuf cens hommes, & n'en avoit que trois cens. Le reſte de ſa garniſon, par un abus dès-lors fort commun, faiſoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit

ſuccomber, s'il n'eût reçu de prompts ſecours. Caſtro lui en fit paſſer ſous la conduite de ſon fils, qui fut tué. Cojè-Sophar le fut auſſi, & ſa mort ne rallentit pas le ſiège.

Caſtro établit des jeux funèbres à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de ſon fils aîné. Le ſecond de ſes fils préſidoit aux jeux funéraires, & partit auſſitôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à ſon frère. La garniſon repouſſoit tous les aſſauts, ſe ſignaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étoient au-deſſus de l'homme. *Heureuſement*, diſoit-on, *la providence avoit voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres & de lions, afin qu'ils ne détruiſiſſent pas l'eſpèce humaine.*

Caſtro amena lui-même un plus grand ſecours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré ſi on livreroit bataille. Garcie de Sâ, vieil officier, impoſa ſilence, & dit: *J'ai*

écouté, il faut combattre. C'étoit l'avis de Caſtro. Les Portugais marchèrent aux retranchemens, & remportèrent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer ; les fonds manquoient, & Caſtro les emprunta en ſon nom.

Il voulut, à ſon retour dans Goa, donner à ſon armée les honneurs du triomphe, à la manière des anciens. Il penſoit que ces honneurs ſerviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, & que le faſte de cette cérémonie impoſeroit à l'imagination des peuples. Les portes, à ſon entrée, furent ornées d'arcs triomphaux ; les rues étoient tapiſſées ; les femmes, parées magnifiquement, étoient aux fenêtres, & jettoient des fleurs & des parfums ſur les vainqueurs. Le peuple danſoit au ſon des inſtrumens. On portoit l'étendard royal à la tête des troupes victorieuſes, qui marchoient en ordre. Le vice-roi, couronné de feuilles de palmier, étoit monté ſur un char ſuperbe ; les généraux ennemis ſuivoient ſon char, les ſoldats priſonniers marchoient après eux. Les drapeaux qu'on leur avoit enlevés, paroiſſoient renverſés & traînans ſur la pouſſière : on

faiſoit ſuivre l'artillerie & les bagages pris ſur les vaincus. Des repréſentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée, relevoient la pompe de cet appareil. Vers, chanſons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, impoſante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits eſprits la trouvèrent ridicule, & les bigots l'appellèrent profane. La reine de Portugal dit à cette occaſion, *que Caſtro avoit vaincu en héros chrétien, & qu'il avoit triomphé en héros payen.*

XXVI. Les Portugais s'amolliſſent & ne ſont plus redoutables.

La vigueur des Portugais, que Caſtro avoit ranimée, ne ſe ſoutint pas long-tems; & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les claſſes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir, dans les villes principales, des troncs, où tous les particuliers pouvoient jetter des mémoires, & lui donner des avis. Un ſemblable établiſſement pourroit être fort utile, & réformer les abus chez une nation éclairée où il y auroit encore des mœurs; mais chez une nation ſuperſtitieuſe & corrompue, quel bien pouvoit-il faire?

Il ne reſtoit plus aucun des premiers con-

quérans de l'Inde ; & leur patrie, épuiſée par un trop grand nombre d'entrepriſes & de colonies, n'avoit plus de quoi les remplacer. Les défenſeurs des établiſſemens Portugais étoient nés en Aſie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens, avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs pères. Ils ne conſervèrent pas aſſez de courage pour ſe faire craindre, en ſe livrant à tous les excès qui font haïr. C'étoient des monſtres familiariſés avec le poiſon, les incendies, les aſſaſſinats. Tous les particuliers étoient excités à ces horreurs, par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeoient les naturels du pays ; ils ſe déchiroient entre eux. Le gouverneur qui arrivoit, mettoit aux fers ſon prédéceſſeur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or verſé à pleines mains aſſuroient l'impunité à tous les crimes.

L'iſle d'Amboine fut le premier pays qui ſe fit juſtice. Dans une fête publique, un Portugais ſaiſit une très-belle femme ; &, ſans aucun égard pour les bienſéances, il lui fit le dernier des outrages. Un des inſulaires, nommé Genulio, ayant armé ſes conci-

toyens, assembla les Portugais, & leur dit : « Les cruels affronts que nous avons reçus » de vous, demanderoient des effets, & » non des paroles. Cependant, écoutez. » Le Dieu que vous nous prêchez se plaît, » dites-vous, dans les actions vertueuses » des hommes, & le vol, le meurtre, l'im- » pudicité, l'ivrognerie, sont vos habitudes; » tous les vices sont entrés dans vos ames. » Nos mœurs & les vôtres ne peuvent s'ac- » corder. En vain la nature l'avoit prévu, » en nous séparant par des mers immenses, » vous avez franchi ces barrières. Cette » audace, dont vous osez vous enorgueillir, » est une preuve de la corruption de vos » cœurs. Croyez-moi, laissez en paix des » peuples qui vous ressemblent si peu; allez » habiter avec des hommes aussi féroces que » vous : votre commerce seroit le plus fu- » neste des fléaux dont votre Dieu pourroit » nous accabler. Nous renonçons, pour tou- » jours, à votre alliance. Vos armes sont » meilleures que les nôtres; mais nous » avons pour nous la justice, & nous ne vous » craignons pas. Les Itons sont d'aujour- » d'hui vos ennemis déclarés; fuyez leur

» pays, & gardez-vous d'y reparoître ».

Ce discours, qui, trente ans auparavant, auroit entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montroit le changement des Portugais.

XXVII. Il se forme une conspiration générale contre les Portugais. Comment Ataïde la dissipe.

Également détestés par-tout, ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrèrent dans cette ligue, & pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébastien, qui, sans l'excès de son fanatisme, auroit été un grand roi, fit partir pour l'Inde Ataïde, & tous les Portugais qui s'étoient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale étoit qu'il falloit abandonner les possessions éloignées, & rassembler ses forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avoit fait trop d'établissemens, il ne consentit pas à les sacrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conserver ; & tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrein.* Aussi-tôt il expédia des secours pour toutes les places menacées, & fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le roi de Cambaie attaqua Chaul, Daman, Baçaim. Le roi d'Achem fit le ſiège de Malaca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négocioient à Surate. La reine de Garcopa tenta de les chaſſer d'Onor.

Ataïde, au milieu des ſoins & des embarras du ſiège de Goa, envoya cinq vaiſſeaux à Surate: ils firent relâcher les Portugais, détenus par Agalachem. Treize bâtimens partirent pour Malaca : le roi d'Achem & ſes alliés, levèrent le ſiège de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les navires, qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandiſes. On lui repréſenta, qu'au lieu de ſe priver du ſecours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défenſe de l'Inde. *Nous y ſuffirons*, dit Ataïde ; *l'état eſt dans le beſoin, & il ne faut pas tromper ſon eſpérance.* Cette réponſe étonna, & la flotte partit. Dans le tems que la capitale ſe voyoit le plus vivement preſſée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au

ſecours de Cochin, & des vaiſſeaux à Ceylan. L'archevêque, dont l'autorité étoit ſans bornes, voulut s'y oppoſer. *Monſieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais, arrivés d'Europe, firent, au ſiège de Goa, des prodiges de valeur. Ataïde eut ſouvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Pluſieurs, malgré ſes défenſes, ſortoient en ſecret la nuit, pour aller attaquer les aſſiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptoit pas ſi abſolument ſur la force de ſes armes, qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut inſtruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ſes maîtreſſes, qu'il avoit amenée à ſon camp. Cette femme ſe laiſſa corrompre, & lui vendit les ſecrets de ſon amant. Idalcan s'apperçut de la trahiſon, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats & de travaux, ce prince, qui voyoit ſes tentes ruinées, ſes troupes diminuées, ſes éléphans tués, ſa cavalerie hors d'état de ſervir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le ſiège, & ſe retira la honte & le déſeſpoir dans le cœur.

Le brave Ataïde descendit au-dessous de son caractère, en corrompant la maîtresse d'Idalcan. Celle-ci resta dans le sien, en trahissant son amant. Comment celle qui a vendu publiquement son honneur à son souverain, balanceroit-elle de vendre l'honneur de son souverain, à celui qui saura mettre un prix proportionné à sa perfidie? Si une femme étoit capable d'inspirer de grandes choses à son roi, elle auroit assez d'élévation dans l'ame pour dédaigner de devenir sa courtisane; & lorsqu'elle se résoudra à accepter ce titre aviliſſant, lorsque peut-être elle sera assez lâche pour s'en tenir honorée, que peut en attendre la nation? La corruption des mœurs de son amant, la corruption des mœurs de ses favoris; la déprédation du fisc; l'élévation des hommes les plus ineptes & les plus infâmes aux places les plus importantes; la honte du long règne. Souverains, un homme de mœurs austères vous interdiroit toute liaison illicite: mais si vos pénibles fonctions sollicitent notre indulgence, du moins que votre vice soit couvert par de grandes vertus. Ayez une maîtresse, s'il faut que vous en ayez

une : mais qu'étrangère aux affaires publiques, ſon diſtrict ſoit reſtreint à la ſurintendance momentanée de vos amuſemens.

Ataïde vole ſur le champ au ſecours de Chaul, aſſiégée par Nizamaluc, roi de Cambaie, qui avoit plus de cent mille hommes. La défenſe de Chaul avoit été auſſi intrépide que celle de Goa. Elle fut ſuivie d'une grande victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta ſur une armée nombreuſe, & aguerrie par un long ſiège.

Ataïde marcha enſuite contre le Zamorin, le battit, & fit avec lui un traité, par lequel ce prince s'engageoit à ne plus avoir de vaiſſeaux de guerre.

Telle fut la fin déſaſtreuſe d'une conſpiration ourdie avec beaucoup de concert, d'art & de ſecret contre des uſurpateurs inſolens & oppreſſeurs. On gémit de la défaite de tant de peuples, & l'on ſouhaiteroit que les talens, que les vertus d'Ataïde euſſent été employés dans une meilleure cauſe. Pour concilier l'admiration qu'inſpire ce héros, avec la liberté des Indes, je lui deſirerois une mort glorieuſe.

Les Portugais redevenoient dans tout l'O-

rient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un ſeul vaiſſeau, commandé par Lopès-Caraſco, ſe battit pendant trois jours contre la flotte entière du roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que ſon père avoit été tué : *C'eſt*, dit-il, *un brave homme de moins ; il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaiſſeau ; & traverſant en vainqueur la flotte ennemie, ſe rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais ces autres vertus qui ſuivent le courage : tant eſt puiſſant ſur les nations, même les plus corrompues, l'aſcendant d'un grand homme. Thomas de Souza venoit de faire eſclave une belle femme, promiſe, depuis peu, à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci inſtruit du malheur de ſa maîtreſſe, alla ſe jetter à ſes pieds, & partager ſes fers. Souza fut témoin de leur entrevue : ils s'embraſſoient ; ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général Portugais ; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, & réprima l'abus le plus nuiſible aux états, l'abus le plus difficile à

réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïsme renaissant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de son administration.

XXVIII. Etat où tombe le Portugal, subjugué par l'Espagne.

Un gouvernement est toujours une machine très-compliquée qui a son commencement, ses progrès & son moment de perfection, lorsqu'il est bien conçu; son commencement, ses progrès & son moment d'extrême corruption, lorsqu'il est vicieux à son origine. Dans l'un & l'autre cas, il embrasse un si grand nombre d'objets, tant au-dedans qu'au-dehors, que sa dissolution amenée, soit par l'imbécillité du chef, soit par l'impatience des sujets, ne peut avoir que les suites les plus effrayantes. Si l'impatience des sujets vient à briser un joug sous lequel ils sont las de gémir, une nation s'avance plus ou moins rapidement à l'anarchie, à travers des flots de sang. Si elle arrive insensiblement à ce terme fatal, par l'indolence ou la foiblesse du souverain, incapable de tenir les rênes de l'empire; le sang est épargné, mais la nation tombe dans un état de mort. Ce n'est plus qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction, se séparent & se transforment en un amas de vers qui pourrissent

eux-mêmes après avoir tout dévoré. Cependant les nations adjacentes tournent autour, comme on voit dans les campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent ſans effort d'une contrée ſans défenſe. Alors les peuples paſſent ſous un état pire qu'au ſortir de la barbarie. Les loix du conquérant luttent contre les loix du peuple conquis ; les uſages de l'un contre les uſages de l'autre ; ſes mœurs contre ſes mœurs ; ſa religion contre ſa religion ; ſa langue ſe confond avec un idiome étranger. C'eſt un cahos dont il eſt difficile de préſager la fin ; un cahos qui ne ſe débrouille qu'après le laps de pluſieurs ſiècles, & dont il reſte des traces que les événemens les plus heureux n'effacent jamais entiérement.

Telle eſt l'image du Portugal à la mort du roi Sébaſtien, juſqu'à ce que ce royaume paſſa peu-à-peu ſous la domination de Philippe II. Alors, les Portugais de l'Inde ne crurent plus avoir une patrie. Quelques-uns ſe rendirent indépendans ; d'autres ſe firent corſaires, & ne reſpectèrent aucun pavillon. Pluſieurs ſe mirent au ſervice des princes du pays, & ceux-là devinrent preſque tous mi-

niſtres ou généraux : tant leur nation avoit encore d'avantages ſur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à ſa fortune ; ils agiſſoient ſans zèle & ſans concert pour l'intérêt commun. Leurs conquêtes dans l'Inde étoient partagées en trois gouvernemens, qui ne ſe prêtoient aucun ſecours, & dont les projets & les intérêts devinrent différens. Les ſoldats & les officiers étoient ſans diſcipline, ſans ſubordination, ſans amour de la gloire. Les vaiſſeaux de guerre ne ſortoient plus des ports, ou n'en ſortoient que mal armés. Les mœurs ſe dépravèrent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorſqu'une nation libre, éclairée & tolérante ſe montra dans l'Inde, & leur en diſputa l'empire.

XXIX. Quelles ſont les autres cauſes qui amènent la ruine des Portugais dans l'Inde.

On peut dire que dans le tems des découvertes que fit le Portugal, les principes politiques ſur le commerce, ſur la puiſſance réelle des états, ſur les avantages des conquêtes, ſur la manière d'établir & de conſerver des colonies, & ſur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour ſe rendre aux Indes & en rapporter des marchandiſes, étoit ſage. Les bénéfices que faiſoient les Vénitiens par des voies plus détournées, avoient excité une juſte émulation dans les Portugais; mais une ſi louable ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation ſe trouvant tout-à-coup maîtreſſe du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre, ne fut bientôt compoſée que de marchands, de facteurs & de matelots, que détruiſoient de longues navigations. Elle perdit auſſi le fondement de toute puiſſance réelle, l'agriculture, l'induſtrie nationale & la population. Il n'y eut pas de proportion entre ſon commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore : elle voulut être conquérante, & embraſſa une étendue de terrein, qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conſerver ſans s'affoiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuiſoit ſans ceſſe en ſoldats, en matelots, en colons.

Son intolérance religieuſe ne lui permit pas d'admettre au rang de ſes citoyens, les

peuples de l'Orient & de l'Afrique ; & il lui falloit par-tout, & à tout moment, combattre ses nouveaux sujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ses projets de commerce en projets de conquêtes, la nation qui n'avoit jamais eu l'esprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, & quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues, les Portugais n'y pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lassèrent ; & ils ravirent de force, aux Indiens, ce qu'ils avoient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus excessive richesse, la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches, que ceux qui avoient possédé quelque emploi dans les Indes ; & le laboureur, qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans son travail, les artisans, qui manquoient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême misère.

Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorsque la cour de Lisbonne s'étoit occupée

de la découverte des Indes, elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à ſe montrer dans ce doux climat, pour y dominer ; que le commerce de ces contrées ſeroit une ſource inépuiſable de richeſſes pour la nation, comme il l'avoit été pour les peuples qui, juſqu'alors, en avoient été les maîtres ; que les tréſors qu'on y puiſeroit éleveroient l'état, malgré les étroites limites de ſon territoire, à la force, à la ſplendeur des puiſſances les plus redoutables. Ces ſéduiſantes eſpérances ne ſubjuguèrent pas tous les eſprits. Les plus éclairés, les plus modérés des miniſtres oſèrent dire que pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures ; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres, énerveroient, pour jamais, le royaume entier ; que le gouvernement, entraîné loin de ſon centre par une ambition démeſurée, attireroit, par violence ou par ſéduction, les citoyens aux extrémités de l'Aſie ; que le ſuccès même de l'entrepriſe, ſuſciteroit à la couronne des ennemis puiſſans, qu'il lui ſeroit impoſſible de repouſſer. Inutilement on en-

treprit, quelque tems après, de détromper des hommes ſages, en leur montrant les Indiens ſoumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or & l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes & leur expérience les ſoutinrent contre l'éclat impoſant des proſpérités. Ils ne demandèrent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévaſtation, la confuſion de toutes choſes, pouſſées au dernier période. Le tems, ce juge ſuprême de la politique, ne tarda pas à juſtifier leurs prédictions.

XXX. Etat actuel des Portugais dans l'Inde.

De toutes les conquêtes que les Portugais avoient faites dans les mers d'Aſie, il ne leur reſte que Macao, une partie de l'iſle de Timor, Daman, Diu & Goa. Les liaiſons que ces miſérables établiſſemens entretenoient entre eux; celles qu'ils avoient avec le reſte de l'Inde & avec le Portugal, étoient très-languiſſantes. Elles ſe ſont encore reſſerrées, depuis qu'on a établi à Goa une compagnie excluſive pour la Chine & pour le Mozambique.

Actuellement, Macao envoie à Timor, à Siam, à la Cochinchine, quelques foibles bâtimens de peu de valeur. Il en envoie cinq ou ſix à Goa, chargés de marchandiſes rebu-

tées à Canton, & qui, la plupart, appartiennent à des négocians Chinois. Ces derniers navires se chargent en retour du bois de sandal, du safran d'Inde, du gingembre, du poivre, des toiles, de tous les objets que Goa a pu traiter sur la côte de Malabar, ou à Surate, avec son vaisseau de soixante canons, avec ses deux frégates, & avec ses six chaloupes armées en guerre.

Il résulte de cette inaction, que la colonie ne peut fournir annuellement pour l'Europe, que trois ou quatre cargaisons, dont la valeur ne passe pas 3,175,000 livres, même depuis 1752, que ce commerce a cessé d'être sous le joug du monopole, si l'on en excepte le sucre, le tabac en poudre, le poivre, le salpêtre, les perles, les bois de sandal & d'aigle, que la couronne continue à acheter & à vendre exclusivement. Les bâtimens qui les portoient, relâchoient autrefois au Brésil ou en Afrique, & y vendoient une partie de leurs marchandises: mais depuis quelque tems ils sont obligés de faire directement leur retour dans la métropole.

Tel est l'état de dégradation où sont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la

découvrirent, les intrépides guerriers qui la ſubjuguèrent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, eſt devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Autrefois un vice-roi, & depuis 1774 un gouverneur-général, deſpote & cruel; une milice turbulente & indiſciplinée, formée par ſix mille deux cens ſoixante-ſeize ſoldats noirs ou blancs; des magiſtrats d'une vénalité publique; une adminiſtration avide & injuſte: tous ces genres d'oppreſſion qui anéantiroient le peuple le plus vertueux, peuvent-ils régénérer une nation pareſſeuſe, dégradée & corrompue? Que la cour de Lisbonne ouvre enfin les yeux; & bientôt un pavillon, oublié depuis long-tems, reprendra quelque conſideration. Il ne figurera point parmi les grandes puiſſances commerçantes: mais il pourra, ſans éclat, enrichir ſon pays. Nous allons voir dans l'exemple des Hollandois, dont les entrepriſes vont nous occuper, ce que peut un petit peuple, quand la patience, la réflexion & l'économie dirigent ſes ſpéculations.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SECOND.

Établiſſemens, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes orientales.

LA république de Hollande offre en naiſſant un grand ſpectacle aux nations; & doit reſter un puiſſant objet d'intérêt pour nous, & de curioſité pour notre poſtérité la plus

reculée. Son induſtrie & ſon audace ont éclaté par-tout ; mais plus particuliérement ſur les mers & le continent des Indes. Avant de la ſuivre dans ces vaſtes régions, nous remonterons juſqu'à l'époque la plus ancienne de ſon hiſtoire. C'eſt ſur-tout dans un ouvrage de la nature de celui-ci, qu'il convient d'embraſſer d'un coup-d'œil rapide, tout ce qui peut caractériſer le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit, à portée de juger par lui-même, ſi ce qu'elle étoit à ſon origine annonçoit ce qu'elle eſt devenue depuis ; & ſi les dignes compagnons de Civilis, qui bravèrent la puiſſance Romaine, ſe retrouvent dans ces républicains intrépides, qui, ſous les auſpices de Naſſau, repouſſèrent la ſombre & odieuſe tyrannie de Philippe II.

I. Anciennes révolutions de la Hollande.

C'eſt une des vérités hiſtoriques les mieux prouvées, qu'un ſiècle avant l'ère chrétienne, les Battes, dégoûtés de la Heſſe, allèrent s'établir dans l'iſle que forment le Waal & le Rhin, ſur un terrein marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitans. Ils donnèrent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut

un mêlange de monarchie, d'ariſtocratie, de démocratie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conſeils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur diſtrict, & commandoient les troupes, étoient choiſis, comme les rois, dans les aſſemblées générales. Cent perſonnes, priſes dans la multitude, ſervoient de ſurveillans à chaque comte, & de chefs aux différens hameaux. La nation entière étoit, en quelque ſorte, une armée toujours ſur pied. Chaque famille y compoſoit un corps de milice, qui ſervoit ſous le capitaine qu'elle ſe donnoit.

Telle étoit la ſituation de la Batavie, lorſque Céſar paſſa les Alpes. Ce général Romain battit les Helvétiens, pluſieurs peuples des Gaules, les Belges, les Germains, qui avoient paſſé le Rhin, & pouſſa ſes conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace & le ſuccès tenoient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains, trop paſſionnés pour leur patrie, aſſurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome; mais ils ſe ſoumirent, en effet, à condition qu'ils ſe gouverneroient

eux-mêmes, qu'ils ne paieroient aucun tribut, & qu'ils ſeroient aſſujettis ſeulement au ſervice militaire.

Céſar ne tarda pas à diſtinguer les Bataves, des peuples vaincus & ſoumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappellé à Rome par le crédit de Pompée, eut refuſé d'obéir au ſénat; quand, aſſuré de l'empire abſolu que le tems & ſon caractère lui avoient donné ſur les légions & les auxiliaires, il attaqua ſes ennemis en Eſpagne, en Italie, en Aſie: ce fut alors que, reconnoiſſant les Bataves pour les plus ſûrs inſtrumens de ſes victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis & de frères du peuple Romain.*

Révoltés dans la ſuite des injuſtices de quelques gouverneurs, ils ſuivirent cet inſtinct courageux & digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils ſe montrèrent ennemis auſſi redoutables, qu'alliés fidèles; mais ces troubles s'appaiſèrent, & les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'eſt arrivé depuis, ſe fut relâchée

des vertus mâles & des principes auſtères qui avoient poſé les fondemens de ſon élévation ; lorſque ſes loix eurent perdu leur force, ſes armées leur diſcipline, ſes citoyens leur amour pour la patrie ; les Barbares, que la terreur du nom Romain avoit pouſſés vers le Nord, & que la violence y avoit contenus, ſe débordèrent vers le Midi. L'empire s'écroula de tous côtés, & ſes plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais ceſſé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs, en particulier, lui arrachèrent les Gaules ; & la Batavie fit partie du vaſte & brillant royaume que ces conquérans fondèrent dans le cinquième ſiècle.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens preſque inſéparables des états naiſſans, & trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un ſeul prince, & tantôt elle gémit ſous le caprice de pluſieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangères, ou en proie à la fureur des diſſentions domeſtiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ſes voiſins ; & plus ſouvent, des peuples venus du Nord portèrent le ravage dans ſes

provinces. Elle eut également à ſouffrir, & de l'imbécillité de pluſieurs de ſes rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs miniſtres. Des pontifes orgueilleux ſappèrent les fondemens du trône, & avilirent, par leur audace, les loix & la religion. L'anarchie & le deſpotiſme ſe ſuccédèrent avec une rapidité, qui ôtoit aux plus confians juſqu'à l'eſpoir d'un avenir ſupportable. L'époque brillante du règne de Charlemagne, ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de ſon talent, & que les bonnes inſtitutions n'y avoient point de part, les affaires retombèrent, après ſa mort, dans le cahos d'où elles étoient ſorties ſous Pepin, ſon père, & plus encore ſous lui-même. L'empire François, dont il avoit trop étendu les limites, fut diviſé. Celui de ſes petits-fils, dont la Germanie fut le partage, obtint encore la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excurſions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche Germanique des Carlovingiens finit au commencement du dixième ſiècle. Comme les autres princes François n'avoient ni le courage, ni les forces néceſſaires pour

faire valoir leurs droits, les Germains brisèrent aisément un joug étranger. Ceux de la nation, qui, sous l'autorité du monarque, régissoient les cinq cercles dont l'état étoit composé, choisirent un d'entre eux pour chef. Il se contenta de la foi & de l'hommage de ces hommes puissans, que des devoirs plus gênans auroient pu pousser à une indépendance entière. Leurs obligations se réduisirent au service féodal.

Les Comtes de Hollande, qui, comme les autres gouverneurs de province, n'avoient exercé jusqu'alors qu'une juriſdiction précaire & dépendante, acquirent, à cette époque mémorable, les mêmes droits que tous les grands vassaux d'Allemagne. Ils augmentèrent, dans la suite, leurs possessions par les armes, par les mariages, par les concessions des empereurs, & réussirent, avec le tems, à se rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entreprises injustes qu'ils formèrent contre la liberté publique, n'eurent pas le même succès. Leurs sujets ne furent, ni intimidés par les violences, ni séduits par les caresses, ni corrompus par les profusions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités,

furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis ; du comte, des nobles & des villes. L'eſprit républicain étoit encore l'eſprit dominant de la nation ; lorſque des événemens extraordinaires la firent paſſer ſous la domination de la maiſon de Bourgogne, qui étoit déja puiſſante, & qui le fut encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés, qui calculoient les probabilités, prévoyoient que cet état, formé ſucceſſivement de pluſieurs autres états, ſeroit d'un grand poids dans le ſyſtême politique de l'Europe. Le génie de ſes habitans, l'avantage de ſa ſituation, ſes forces réelles : tout lui préſageoit un agrandiſſement preſque ſûr & fort conſidérable. Un événement qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition, déconcerta des projets & des eſpérances, qui ne devoient pas tarder à ſe réaliſer. La ligne maſculine s'éteignit dans cette maiſon ; & Marie, ſon unique héritière, porta en 1477 dans la maiſon d'Autriche, le fruit de pluſieurs haſards heureux, de beaucoup d'intrigues, & de quelques injuſtices.

A cette époque, ſi célèbre dans l'hiſtoire, chacune des dix-ſept provinces des Pays-Bas

avoit des loix particulières, des privilèges fort étendus, un gouvernement preſque iſolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuſe, de laquelle dépendent également le bonheur & la ſûreté des empires & des républiques. Une longue habitude avoit familiariſé les peuples avec cette eſpèce de cahos, & ils ne ſoupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'adminiſtration plus raiſonnable. Le préjugé étoit ſi ancien, ſi général & ſi affermi, que Maximilien, Philippe & Charles, ces trois premiers princes Autrichiens, qui jouirent de l'héritage de la maiſon de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils ſe flattèrent que quelqu'un de leurs ſucceſſeurs trouveroit des circonſtances favorables, pour exécuter avec ſûreté, ce qu'ils ne pouvoient ſeulement tenter ſans riſque.

II. Fondation de la République de Hollande.

Alors ſe préparoit en Europe une grande révolution dans les eſprits. La renaiſſance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'imprimerie & de la bouſſole, amenoient le moment où la raiſon humaine devoit ſecouer le joug d'une partie des préjugés, qui avoient pris naiſſance dans les tems de barbarie.

Beaucoup de bons esprits étoient guéris des superstitions Romaines. Ils étoient blessés de l'abus que les papes faisoient de leur autorité; des tributs qu'ils levoient sur les peuples; de la vente des expiations, & sur-tout de ces subtiles absurdités, dont ils avoient chargé la religion simple de Jésus-Christ.

Mais ce ne furent pas ces bons esprits qui commencèrent la révolution. Un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare souleva les nations du Nord. Quelques hommes éclairés aidèrent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l'Europe, les uns adoptèrent la religion des réformateurs; d'autres se tinrent unis à Rome. Les premiers, entraînèrent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions; les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embrasser les opinions nouvelles. Ils employèrent plusieurs moyens; mais trop souvent ceux de la rigueur. On vit renaître l'esprit de fanatisme, qui avoit détruit les Saxons, les Albigeois, les Hussites. On releva les gibets, on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs.

Aucun souverain ne fit plus d'usage de ces moyens que Philippe II. Son despotisme s'étendoit

s'étendoit ſur toutes les branches de ſa vaſte monarchie; & le fanatiſme y perſécutoit ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infidèles. Les Pays-Bas furent plus particuliérement le théâtre de ces violences; & des milliers de citoyens périrent ſur l'échafaud. Ces peuples ſe révoltèrent. On vit alors ſe renouveller le ſpectacle que les Vénitiens avoient donné au monde pluſieurs ſiècles auparavant. Un peuple qui fuyoit la tyrannie, & qui ne trouvoit plus d'aſyle ſur la terre, alla le chercher ſur les eaux. Sept petites provinces, au Nord du Brabant & de la Flandre, inondées plutôt qu'arroſées par de grandes rivières; ſouvent ſubmergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues; n'ayant pour richeſſes que le produit de quelques pâturages, & une pêche médiocre, fondèrent une des plus riches, des plus puiſſantes républiques du monde, & le modèle, peut-être, des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux; mais ſi les Hollandois commencèrent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes Eſpagnoles, qu'ils avoient à combattre, étoient les meilleures de l'Europe:

elles eurent d'abord des avantages. Peu-à-peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils réſiſtèrent avec conſtance ; ils s'inſtruiſirent par leurs fautes même, par l'exemple de leur ennemi, & ils le ſurpaſſèrent enfin dans la ſcience de la guerre. La néceſſité de diſputer pied à pied le terrein étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet état ſi foible dans ſa naiſſance, chercha des armes & de l'appui par-tout où elle put en eſpérer. Elle donna des aſyles aux pirates de toutes les nations, dans le deſſein de s'en ſervir contre les Eſpagnols ; & ce fut-là le fondement de ſa puiſſance maritime. Des loix ſages, un ordre admirable, une conſtitution qui conſervoit l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puiſſant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine Eſpagnole. Elle avoit déja du commerce, & celui qui convenoit le mieux à ſa ſituation. Ses vaiſſeaux faiſoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui : ils ſe chargeoient des marchandiſes d'une nation, pour les porter à l'autre.

Les villes anſéatiques, & quelques villes d'Italie, étoient en poſſeſſion de ces tranſports : les Hollandois, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage ; ils le dûrent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition, & aſpirèrent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient les marchandiſes des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ſes nouveaux ſujets, toute relation avec ſes ennemis. Ce deſpote ne prévoyoit pas, qu'une interdiction qu'il croyoit devoir affoiblir les Hollandois, les rendroit, en effet, plus redoutables. Si ces ſages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le ſuccès de leurs opérations navales, on peut penſer que, contens de couvrir de leurs vaiſſeaux les mers d'Europe, ils n'auroient pas ſongé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impoſſibilité de maintenir leur commerce ſans les productions de l'Orient, les força à ſortir d'une ſphère, peut-être trop étroite

pour la ſituation où ils ſe trouvoient. On réſolut d'aller puiſer ces richeſſes à leur ſource.

III. Premiers voyages des Hollandois aux Indes.

Il ſemble que le meilleur moyen étoit d'équiper des vaiſſeaux, & de les envoyer aux Indes : mais on n'avoit ni pilotes qui connuſſent les mers d'Aſie, ni facteurs qui en entendiſſent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation, ſur des côtes dont l'ennemi étoit le maître ; on craignit de voir les vaiſſeaux interceptés, dans une route de ſix mille lieues. Il parut plus raiſonnable de travailler à découvrir un paſſage à la Chine & au Japon, par les mers du Nord. La route devoit être plus courte & plus ſûre. Les Anglois avoient fait cette tentative ſans ſuccès ; les Hollandois la renouvellèrent, & ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête & d'un génie hardi, arrêté pour ſes dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amſterdam, que s'ils vouloient le tirer de priſon, il leur communiqueroit un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être

utiles. Il s'étoit, en effet, inſtruit dans le plus grand détail, & de la route qui menoit aux Indes, & de la manière dont s'y faiſoit le commerce. On accepta ſes propoſitions; on paya ſes dettes. Les lumières étoient telles qu'il les avoit promiſes. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formèrent une aſſociation, ſous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confièrent, en 1595, quatre vaiſſeaux, pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance.

Le principal objet de ce voyage, étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il ſeroit poſſible, les établiſſemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Bréſil, s'arrêta à Madagaſcar, relâcha aux Maldives, & ſe rendit aux iſles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuſes. Sa ſageſſe lui procura l'alliance du principal ſouverain de Java: mais les Portugais, quoique haïs, & ſans établiſſement dans l'iſle, lui ſuſcitèrent des ennemis. Il ſortit victorieux de quelques petits combats, qu'il fut contraint

de livrer, & repartit avec ſa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richeſſes & beaucoup d'eſpérances. Il ramenoit avec lui des Nègres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malaca, un Japonois, & enfin Abdul, pilote de Guzurate, plein de talens, & qui connoiſſoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman, & les lumières qu'on devoit à ſon voyage, les négocians d'Amſterdam conçurent le projet d'un établiſſement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre; qui les approcheroit des iſles où croiſſent des épiceries plus précieuſes; qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon; & qui, de plus, ſeroit éloigné du centre de la puiſſance Européenne qu'ils avoient à craindre dans l'Inde. Van-Neck, chargé en 1598, avec huit vaiſſeaux, d'une opération ſi importante, arriva dans l'iſle de Java, où il trouva les habitans indiſpoſés contre ſa nation. On combattit; on négocia. Le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haîne qu'on avoit contre les Portugais, ſervirent les Hollandois. On leur laiſſa faire le commerce; & bientôt ils

expédièrent quatre vaiſſeaux avec beaucoup d'épiceries & quelques toiles. L'amiral, avec le reſte de ſa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avoient chaſſé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendoient qu'une occaſion favorable pour les chaſſer des autres. Il établit des comptoirs dans pluſieurs de ces iſles; il fit des traités avec quelques ſouverains, & il revint en Europe chargé de richeſſes.

La joie que ſon retour cauſa fut extrême. Le ſuccès de ſon voyage excita une nouvelle émulation. Il ſe forma des ſociétés dans la plupart des villes maritimes & commerçantes des Provinces-Unies. Bientôt ces aſſociations, trop multipliées, ſe nuiſirent les unes aux autres, par le prix exceſſif où la fureur d'acheter fit monter les marchandiſes dans l'Inde, & par l'aviliſſement où la néceſſité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes ſur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuiſſance où ſe trouvoit chacune d'elles ſéparément, de réſiſter à un ennemi redoutable, qui ſe faiſoit un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture, le gouvernement, quelquefois plus

éclairé que des particuliers, vint à leur ſecours.

IV. Etabliſſement de la Compagnie des Indes.

Les États-Généraux réunirent, en 1602, ces différentes ſociétés en une ſeule, ſous le nom de compagnie des grandes Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des fortereſſes, de choiſir les gouverneurs, d'entretenir des garniſons, & de nommer des officiers de police & de juſtice.

Cette compagnie, ſans exemple dans l'antiquité, modèle de toutes celles qui l'ont ſuivie, commençoit avec de grands avantages. Les ſociétés particulières, qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes même. Le trop grand nombre de vaiſſeaux qu'elles avoient équipés, avoit donné des lumières certaines ſur toutes les branches du commerce; avoit formé beaucoup d'officiers & de matelots; avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'expoſant d'abord que des gens ſans aveu & ſans fortune.

Tant de moyens réunis, ne pouvoient reſter oiſifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puiſſance,

Ce fut un nouvel état placé dans l'état même, qui l'enrichiſſoit, augmentoit ſa force au dehors; mais qui pouvoit diminuer, avec le tems, le reſſort politique de la démocratie, qui eſt l'amour de l'égalité, de la frugalité, des loix & des citoyens.

Auſſi-tôt après ſon établiſſement, la compagnie fit partir pour les Indes, quatorze vaiſſeaux & quelques yachts, ſous les ordres de l'amiral Warwick, que les Hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce, & de leurs puiſſantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'iſle de Java; il en bâtit un dans les états du roi de Johor; il fit des alliances avec pluſieurs princes dans le Bengale. Il eut à combattre ſouvent les Portugais, & il remporta preſque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étoient que commerçans, il eut à détruire les préventions répandues contre ſa nation, qu'ils avoient repréſentée comme un amas de brigands, ennemis de tous les rois, & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandois & celle des Portugais, apprit bientôt aux peuples d'Aſie laquelle des deux nations avoit ſur l'autre l'avantage des mœurs.

Elles ne tardèrent pas à ſe faire une guerre ſanglante.

Quel dut être l'étonnement des Indiens, témoins de ces grands combats ? Combien leur cœur devoit tréſaillir de joie, en voyant leurs tyrans s'acharner à leur deſtruction mutuelle ? Avec quel tranſport ils devoient bénir une providence vengereſſe des maux qu'on leur avoit faits ? Juſqu'où ne devoit pas monter leur eſpérance, puiſque de quelque côté que le ſang fût répandu, c'étoit celui d'un oppreſſeur ou d'un ennemi ?

V. Guerres des Hollandois & des Portugais.

Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoiſſance des mers, l'habitude du climat, & les ſecours de pluſieurs nations qui les déteſtoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandois étoient animés par le ſentiment preſſant de leurs beſoins ; par l'eſpoir de donner une ſtabilité entière à une indépendance qu'on leur diſputoit encore ; par l'ambition de fonder un grand commerce ſur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres ; par une haîne que la diverſité de religion rendoit implacable. Ces paſſions, en leur donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté néceſſaires

dans l'exécution des grands projets, ne les empêchoient pas de ſe conduire avec précaution. Leur douceur & leur bonne-foi leur concilioient les peuples. Bientôt pluſieurs ſe déclarèrent contre leurs anciens oppreſſeurs.

Les Hollandois faiſoient paſſer continuellement en Aſie de nouveaux colons, des vaiſſeaux & des troupes ; & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Eſpagne négligeoit de leur envoyer des flottes marchandes ; de les faire ſoutenir par l'eſcadre qu'on avoit entretenue juſqu'alors dans l'Inde ; de réparer les places fortes, & d'en renouveller les garniſons. On pouvoit penſer qu'elle deſiroit l'abaiſſement de ſes nouveaux ſujets, qui ne lui paroiſſoient pas aſſez ſoumis, & qu'elle fondoit la perpétuité de ſon empire, ſur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des reſſources en lui-même, elle lui enlevoit ſes citoyens, qu'elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres contrées de l'Europe où elle faiſoit la guerre.

Cependant la balance fut long-tems égale, & les événemens aſſez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais, à leur arrivée

aux Indes, n'avoient eu à combattre ſur mer que de foibles navires, mal conſtruits, mal armés, mal défendus; & ſur le continent, que des hommes efféminés, des deſpotes voluptueux, des eſclaves tremblans: au lieu que ceux qui venoient leur arracher le ſceptre de l'Aſie, devoient enlever à l'abordage des vaiſſeaux ſemblables aux leurs; emporter d'aſſaut des fortereſſes réguliérement conſtruites; vaincre & ſubjuguer des Européens, enorgueillis par un ſiècle de victoires, & par la fondation d'un empire immenſe.

Le tems arriva enfin, où les Portugais expièrent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors ſe vérifia la prophétie d'un roi de Perſe. Ce prince ayant demandé à un ambaſſadeur, arrivé de Goa, combien de gouverneurs ſon maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit ſa domination dans les Indes. *Aucun*, répondit l'ambaſſadeur. *Tant pis*, repliqua le monarque: *ſa puiſſance, dans un pays où il ſe commet tant de vexations & de barbaries, ne durera pas long-tems.*

On ne vit pas pourtant durant cette guerre, dans les Hollandois, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable, qui avoient

ſignalé les entrepriſes des Portugais : mais on leur vit une ſuite, une perſévérance immuables dans leurs deſſeins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives, avec de nouvelles forces & des meſures plus ſages. Ils ne s'expoſoient jamais à une défaite entière. Si, dans un combat, ils avoient pluſieurs vaiſſeaux maltraités, ils ſe retiroient ; & comme ils ne pouvoient jamais ſe réſoudre à perdre de vue leur commerce, la flotte vaincue, en ſe réparant chez quelques princes de l'Inde, y achetoit des marchandiſes, & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds, qui étoient employés à de nouvelles entrepriſes. Les Hollandois ne faiſoient pas toujours de grandes choſes ; mais ils n'en faiſoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avoient fait plus de guerres, peut-être, pour s'illuſtrer que pour s'agrandir. Les Hollandois ſuivirent leur premier deſſein, ſans ſe laiſſer détourner par des motifs de vengeance, ou par des projets de conquêtes ruineuſes.

Dès 1601 ils avoient cherché, & en 1607

ils cherchèrent encore à s'ouvrir les ports du vaſte empire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, & les intrigues de leurs miſſionnaires, leur en firent refuſer l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refuſé aux prières, & ils ſe déterminèrent à intercepter les vaiſſeaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les ſuites favorables qu'on s'en étoit promis. Une flotte Portugaiſe, ſortie de Macao, alloit fondre ſur les pirates, lorſqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre; l'impoſſibilité de ſe radouber dans des mers où l'on manquoit d'aſyle; la crainte de commettre l'honneur de la nation, à la vue d'un grand empire où l'on étoit intéreſſé à le conſerver : tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-tems.

Quelques années après, les Hollandois aſſiégèrent une place, dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouèrent dans leur entrepriſe : mais comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent ſervir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao, à former une colonie dans les iſles des Pêcheurs. Ce ſont des rochers qui manquent

d'eau dans des tems de ſéchereſſe, & de vivres dans tous les tems. Ces inconvéniens n'étoient pas rachetés par des avantages ſolides; parce que dans le continent voiſin, on empêchoit, avec la plus grande ſévérité, toute liaiſon avec ces étrangers, qu'on trouvoit dangereux ſi près des côtes. Les Hollandois étoient déterminés à abandonner un établiſſement qu'ils déſeſpéroient de rendre utile, lorſqu'ils furent invités, en 1624, à s'aller fixer à Formoſe, avec l'aſſurance, que les marchands Chinois auroient une liberté entière d'aller traiter avec eux.

VI. Les Hollandois s'établiſſent à Formoſe.

Cette iſle, quoique ſituée vis-à-vis de la province de Fokien, & à trente lieues de la côte, n'étoit pas ſoumiſe à l'empire de la Chine, qui n'a point la paſſion des conquêtes; & qui, par une politique humaine & mal-entendue, aime mieux laiſſer périr une partie de ſa population, que d'envoyer la ſurabondance de ſes ſujets dans des terres voiſines. On trouva que Formoſe avoit cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans, à en juger par leurs mœurs & par leur figure, paroiſſoient deſcendus des Tartares de la partie la plus ſeptentrionale de l'Aſie.

Vraiſemblablement la Corée leur avoit ſervi de chemin. Ils vivoient, la plupart, de pêche ou de chaſſe, & alloient preſque nus.

Les Hollandois, après avoir pris ſans obſtacle toutes les lumières que la prudence exigeoit, jugèrent que le lieu le plus favorable pour un établiſſement, étoit une petite iſle voiſine de la grande. Ils trouvoient dans cette ſituation trois avantages conſidérables; une défenſe aiſée, ſi la haîne ou la jalouſie cherchoient à les troubler; un port formé par les deux iſles; la facilité d'avoir dans toutes les mouſſons, une communication ſûre avec la Chine: ce qui auroit été impoſſible dans quelque autre poſition qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie ſe fortifioit inſenſiblement ſans éclat, lorſqu'elle s'éleva tout d'un coup à une proſpérité qui étonna toute l'Aſie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares, qu'elle dut ce bonheur ineſpéré. Ainſi les torrens engraiſſent les vallons de la ſubſtance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne vouloient pas ſe ſoumettre au vainqueur, ſe réfugièrent à Formoſe. Ils y portèrent l'activité, qui leur eſt particulière, la culture du riz & du ſucre,

&

& y attirèrent des vaiſſeaux ſans nombre de leur nation. Bientôt l'iſle devint le centre de toutes les liaiſons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées, voulurent former. En peu d'années, elle ſe trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandois comptoient ſur de plus grands ſuccès encore, lorſque la fortune trompa leurs eſpérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obſcurité, s'étoit fait pirate par inquiétude; & par ſes talens, étoit parvenu à la dignité de grand-amiral. Il ſoutint long-tems les intérêts de ſa patrie contre les Tartares; mais voyant que ſon maître avoit ſuccombé, il chercha à faire ſa paix. Arrêté à Pekin, où on l'avoit attiré, il s'y vit condamné, par l'uſurpateur, à une priſon perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoiſonné. Sa flotte ſervit d'aſyle à ſon fils Coxinga, qui jura une haîne éternelle aux oppreſſeurs de ſa famille & de ſa patrie, & qui imagina qu'il pourroit exercer contre eux des vengeances terribles, s'il réuſſiſſoit à s'emparer de Formoſe. Il l'attaque, & prend à la deſcente le miniſtre Hambroeck.

Choiſi entre les priſonniers pour aller au fort de Zélande, déterminer ſes compatriotes à capituler, ce républicain ſe ſouvient de Régulus : il les exhorte à tenir ferme, & tâche de leur perſuader, qu'avec beaucoup de conſtance ils forceront l'ennemi à ſe retirer. La garniſon, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paie ſa magnanimité de ſa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces inſtances ſont tendrement appuyées par deux de ſes filles, qui étoient dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour me mettre à couvert, j'ai appeſanti le joug, & peut-être cauſé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp Chinois, & le ſiège commence.

Quoique les ouvrages de la place fuſſent en mauvais état; que les munitions de guerre & de bouche n'y fuſſent pas abondantes; que la garniſon fût foible, & que les ſecours envoyés pour attaquer l'ennemi, ſe fuſſent honteuſement retirés, le gouverneur Coyet fit une défenſe opiniâtre. Forcé, au com-

mencement de 1662, de capituler, il ſe rendit à Batavia, où ſes ſupérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent, pour ne pas laiſſer ſoupçonner que la perte d'un établiſſement ſi important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer, furent inutiles; & l'on fut réduit, dans la ſuite, à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance, que les autres nations.

Il pourroit paroître ſingulier, qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683, que Formoſe a ſubi le joug des Chinois, n'ait ſongé à s'y établir, du moins, aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais outre que le caractère ſoupçonneux de la nation à laquelle cette iſle appartient, ne permettoit pas d'eſpérer, de ſa part, cette complaiſance, on peut aſſurer que ce ſeroit une mauvaiſe entrepriſe. Formoſe n'étoit un poſte important, que lorſque les Japonois pouvoient y naviguer, & lorſque ſes productions étoient reçues ſans reſtriction au Japon.

VII. Commerce

Cet empire avoit ſervi en 1600 de refuge

des Hollandois avec le Japon.

à quelques Hollandois qui avoient fait naufrage à l'iſle de Bango : mais ce ne fut qu'en 1609 qu'il reçut des navires de la compagnie.

Depuis près d'un ſiècle, le gouvernement avoit changé au Japon. Un tyran avoit rendu féroce un peuple magnanime. Taycoſama, de ſoldat devenu général, & de général empereur, avoit uſurpé tous les pouvoirs, anéanti tous les droits. Après avoir dépouillé le daïri du peu qui lui étoit reſté d'autorité, il avoit ſubjugué tous les petits rois du pays. Le comble de la tyrannie, eſt d'établir le deſpotiſme par les loix. Taycoſama fit plus encore; il le cimenta par des loix ſanguinaires. Sa légiſlation civile ne fut qu'un code criminel, où l'on ne voyoit que des échafauds, des ſupplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonois vit l'eſclavage, il prit les armes : le ſang coula dans tout l'empire; & quoiqu'il ſemble que la liberté doive être plus courageuſe que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce, quand elle eut à ſe venger. Une inquiſition publique & ſecrète conſterna les citoyens : ils devinrent eſpions, délateurs, accuſateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police

s'appellèrent crimes d'état, & les diſcours imprudens, crimes de lèze-majeſté. La perſécution fut érigée en légiſlation. Il fallut noyer ſucceſſivement trois générations dans leur propre ſang; & des pères rebelles donnèrent le jour à des fils proſcrits.

Le Japon ne fut, durant un ſiècle, qu'un cachot rempli de criminels, & un théâtre de ſupplices. Le trône, élevé ſur les débris de l'autel, étoit entouré de gibets. Les ſujets étoient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchoient ſouvent par des crimes qui, ſous le deſpotiſme, ne pouvoient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils ſe puniſſoient de leur eſclavage, ou ſe vengeoient de la tyrannie, en ſe donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les aider à ſouffrir. Ce fut le chriſtianiſme que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppreſſion des Japonois, le germe le plus fécond de proſélytiſme. On écouta des miſſionnaires qui prêchoient une religion de ſouffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'inſinuer chez un peuple voiſin de la Chine.

Elle étoit trop ſimple, trop raiſonnable, cette doctrine, pour des inſulaires, dont l'imagination, naturellement inquiète, étoit encore exaltée par les cruautés du gouvernement. Quelques dogmes du chriſtianiſme, aſſez ſemblables à ceux des Budſoïſtes; le même eſprit de pénitence dans les deux croyances, donnèrent des proſélytes aux miſſionnaires Portugais. Mais, indépendamment de cette conformité, on ſe ſeroit fait chrétien au Japon, ſeulement par haîne du prince.

La religion nouvelle, ſuſpecte à la cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les reſſentimens. On aima un Dieu étranger que n'aimoit pas le tyran. Alors Taycoſama leva un ſceptre de fer, & frappa ſur les chrétiens, comme ennemis de l'état. Il proſcrivit les dogmes de l'Europe, & la proſcription les enracina dans les eſprits. Il dreſſa des bûchers, & des millions de victimes s'y précipitèrent. Les empereurs du Japon enchérirent ſur ceux de Rome dans l'art de perſécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du ſang innocent des martyrs. Ce fut une ſemence de chriſtianiſme, mais auſſi de

ſédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le royaume ou la province d'Arima, s'armèrent au nom, & pour le nom de *Chriſt*: ils ſe défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en ſurvécut pas un ſeul au carnage, excité par la perſécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient ſoutenus durant toute cette grande criſe. Cependant, depuis long-tems, le gouvernement & le peuple étoient mécontens d'eux. Ils s'étoient rendus ſuſpects au gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conſpirations ſecrètes; & odieux au peuple, par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infidélités. Mais, comme on avoit pris l'habitude des marchandiſes qu'ils apportoient, & qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de leur navigation pour ſe les procurer, ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638, lorſqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandois, qui, depuis quelque tems, étoient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans cette diſgrace. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de ſe mêler du gouvernement;

qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens ; qu'on les voyoit en guerre avec la nation proscrite ; que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie ; qu'ils paroissoient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue & de domination les eût saisis ; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance Japonoise, ils furent dépouillés de la liberté & des privilèges dont ils jouissoient.

Depuis 1641, ils sont relégués dans l'isle artificielle de Decima, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent ; & la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, les voiles, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espèce de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée ; & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires, chargés de régler le prix & la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils

ſouffrent ce traitement depuis plus d'un ſiècle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en eſt le témoin ; & que l'amour du gain ait amené à ce point l'inſenſibilité aux outrages, ſans avoir flétri le caractère.

Des draps d'Europe, des ſoies, des toiles peintes, du ſucre, des bois de teinture, quelques épiceries, principalement du poivre & du girofle : telles ſont les marchandiſes qui ſont portées au Japon. Les retours ordinaires étoient très-conſidérables dans le tems d'une liberté indéfinie. Après les gênes, il ne fut annuellement expédié de Batavia que trois bâtimens qu'il fallut bientôt réduire à deux. Depuis douze ans même, on n'envoie alternativement qu'une & deux foibles cargaiſons ; ſoit que l'acheteur ait exigé cette réduction, ſoit que le vendeur y ait été déterminé par la médiocrité des bénéfices. Suivant les réglemens, tous les effets réunis ne devroient produire que 1,100,000 livres ; mais, quoique vraiſemblablement cet ordre ne ſoit pas exécuté à la rigueur, on eſt aſſuré que le gain ne paſſe pas 50,000 livres. Il ſeroit plus conſidérable, ſans l'obligation impoſée aux Hollandois, d'envoyer tous les ans à la capitale

de l'Empire, un ambaſſadeur chargé de préſens. Le paiement ſe fait avec le meilleur cuivre de l'univers qui ſe conſomme dans le Bengale, ſur la côte de Coromandel & à Surate ; il ſe fait auſſi avec du camphre que l'Europe emploie, lorſqu'il a été purifié à Amſterdam.

Les agens de la compagnie ſont plus heureux que le corps qu'ils ſervent. Par une hoſpitalité, qui eſt particulière au Japon, on leur donne, dès leur arrivée, des courtiſanes qu'ils peuvent garder juſqu'à leur départ. Ces filles ne ſervent pas ſeulement à leurs plaiſirs, mais encore à leur fortune. C'eſt par ce moyen qu'ils introduiſent dans le pays, & l'écaille de tortue dont les Japonois font leurs bijoux les plus recherchés, & le camphre de Sumatra qui, ſe trouvant aſſez parfait pour n'avoir pas beſoin de l'opération du feu, eſt cenſé digne des autels.

En échange, ils reçoivent un or très-pur qui, auſſi-bien que la marchandiſe, paſſe par les mains de leurs maîtreſſes, dont l'intelligence & la probité, dans la double négociation, ſont également atteſtées.

Les Chinois, le ſeul peuple étranger qui

ſoit admis dans l'Empire avec les Hollandois, ne font pas un commerce plus étendu; & c'eſt avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils ſont enfermés, tout le tems que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une eſpèce de priſon, compoſée de pluſieurs cabanes, environnée d'une paliſſade, & défendue par un bon foſſé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces précautions contre eux, depuis que, parmi les livres de philoſophie & de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au chriſtianiſme. Les miſſionnaires Européens les avoient chargés, à Canton, de les répandre; & l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été ſévérement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays en un deſpotiſme le plus abſolu de la terre, regarderont toute communication avec les étrangers, comme dangereuſe à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les ſujets de ſortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, ſoutenu de la peine de mort, eſt devenu la maxime fondamentale de l'Empire.

Ainſi la politique inhumaine de l'état, s'eſt ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adouciſſant le caractère national. Le Japonois, ardent comme ſon climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit beſoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit ſeul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les ſupplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carrière libre au-dehors, ſi l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu ſéditieux au-dedans. Cette énergie de l'ame, qui eſt dégénérée en fanatiſme, ſe ſeroit exaltée en induſtrie. La contemplation ſe ſeroit changée en action; la crainte des peines en amour du plaiſir. Cette haîne de la vie qui tourmente le Japonois enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans ſa rage, auroit cédé, dans ſon ame, à la curioſité de courir les mers & de voir les nations. En changeant ſouvent de place & de climat, il eût inſenſiblement changé de mœurs, d'opinions, de caractère; & ce changement étoit un bien pour lui, comme il l'eſt pour la plupart des peuples. Par le commerce, on eſt moins citoyen peut-être, mais on devient plus

homme ; & le Japonois eſt devenu tigre ſous la verge de ſes tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Égyptiens, & toutes les nations iſolées qui ont été plus fortes, plus grandes & plus ſtables dans l'état de ſéparation qu'elles s'étoient impoſé. Le genre-humain n'a rien gagné dans ces inſtitutions ſingulières. Mais l'eſprit de commerce eſt utile à toutes les nations, en leur communiquant les [illegible] & les lumières de chacune. Enfin, fût-il inutile ou funeſte à certains peuples, il étoit néceſſaire aux Japonois. Par le commerce, ils ſe ſeroient éclairés à la Chine, humaniſés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

VIII. Les Moluques ſubiſſent le joug des Hollandois.

Heureuſement pour les Hollandois, ils avoient des reſſources qui les dédommageoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces iſles, les plus remarquables de la Zone Torride, lorſqu'ils cherchèrent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais, après en avoir été long-tems poſſeſſeurs, s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Eſpagnols devenus leurs maîtres, & avec le tems, à leur céder

ce commerce preſque entiérement. Les deux nations, toujours diviſées, toujours en guerre, parce que le gouvernement n'avoit eu ni le tems, ni l'adreſſe de détruire leur antipathie, ſe réunirent pour combattre les ſujets des Provinces-Unies. Ceux-ci, ſoutenus des naturels du pays, qui n'avoient pas encore appris à les craindre & à les haïr, acquirent peu-à-peu la ſupériorité. Les anciens conquérans furent chaſſés vers l'an 1621, & remplacés par d'autres auſſi avides, mais moins inquiets & plus éclairés.

Auſſi-tôt que les Hollandois ſe virent ſolidement établis aux Moluques, ils cherchèrent à s'approprier le commerce excluſif des épiceries : avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu ſe procurer. Ils ſe ſervirent habilement des forts qu'ils avoient emportés l'épée à la main, & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laiſſer bâtir, pour amener à leur plan les rois de Ternate & de Tidor, maîtres de cet archipel. Ces princes ſe virent réduits à conſentir qu'on arrachât, des iſles laiſſées ſous leur domination, le muſcadier & le giroflier. Le premier de ces eſclaves couronnés reçoit, pour prix

de ce grand ſacrifice, une penſion de 70,950 livres; & le ſecond, une d'environ 13,200 liv. Une garniſon qui devroit être de ſept cens hommes, eſt chargée d'aſſurer l'exécution du traité: & tel eſt l'état d'anéantiſſement où les guerres, la tyrannie, la miſère, ont réduit des rois, que ces forces ſeroient plus que ſuffiſantes, pour les tenir dans cette dépendance, s'il ne falloit ſurveiller les Philippines, dont le voiſinage cauſe toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation ſoit interdite aux habitans, & qu'aucune nation étrangère ne ſoit reçue chez eux, les Hollandois n'y font qu'un commerce languiſſant; parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoient pour payer les troupes, les commis & les penſions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte, par an, à la compagnie, 154,000 livres.

Elle ſe dédommage bien de cette perte, à Amboine, où elle a concentré la culture du giroflier.

L'arbre qui donne le girofle a le port du bouleau, l'écorce fine & liſſe du hêtre. Son tronc, formé d'un bois très-dur, s'élève peu

& ſe partage en pluſieurs branches principales, dont les rameaux ſe couvrent, en mars, de feuilles & de fleurs. Les feuilles ſont toujours oppoſées, pointillées, liſſes, entières ſur les bords, preſque ſemblables pour la forme & la conſiſtance à celles du laurier. Les fleurs, diſpoſées en corymbe terminal, ont chacune un calice alongé, terminé par quatre dents, qui porte autant de pétales blancs & un grand nombre d'étamines. Le piſtil renfermé dans le fond de ce calice, devient avec lui un fruit ovoïde rempli d'un ſeul noyau, & connu ſous le nom de matrice de girofle. Ce même calice cueilli avant le développement des pétales & la fécondation du piſtil, eſt le clou proprement dit, dont la récolte fait le principal objet de la culture du giroflier. Elle commence en octobre & finit en février. Lorſque les clous ont acquis une couleur rougeâtre & une certaine fermeté, on les fait tomber avec de longs roſeaux, ou en ſecouant fortement les branches de l'arbre, ſur de grandes toiles ou ſur un terrein bien nettoyé. Ils ſont expoſés enſuite pendant quelques jours à la fumée ſur des claies recouvertes de grandes feuilles. Cette fumigation,

fumigation, à laquelle on devroit peut-être ſubſtituer l'étuve, eſt ſuivie de la deſſiccation au ſoleil, qui eſt cenſée parfaite, lorſqu'en enlevant avec l'ongle une portion de l'enveloppe du clou, on apperçoit dans l'intérieur une belle couleur rouge.

Le giroflier veut un terrein gras & fertile. On favoriſe ſon accroiſſement en lui donnant de l'eſpace, & en arrachant les herbes & les arbriſſeaux de ſon voiſinage; ce qui a fait dire à quelques voyageurs, qu'il attiroit à lui tous les ſucs nourriciers du ſol qui le produit. Si on l'abandonnoit à lui-même, il s'élèveroit très-haut; mais on préfère, pour la facilité de la récolte, une tige baſſe & ramifiée dès ſon origine.

Les clous, qui ont été oubliés ſur l'arbre, continuent à groſſir juſqu'à l'épaiſſeur d'un demi-pouce. Ils ſont alors propres à la germination, pourvu qu'on les mette auſſi-tôt en terre, & ils produiſent le giroflier qui ne donne des fleurs qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces fruits ou matrices, quoique inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandois ont coutume d'en confire avec du ſucre; & dans les longs voyages, ils en

mangent après le repas, pour rendre la digeſtion meilleure ; ou ils s'en ſervent comme d'un remède agréable contre le ſcorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, peſant, gras, facile à caſſer, d'une odeur excellente, d'un goût chaud & aromatique, preſque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on le manie, & y laiſſant une humidité huileuſe quand on le preſſe. La grande conſommation s'en fait dans les cuiſines. Il eſt tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & ſur-tout aux Indes, que l'on y mépriſe preſque toutes les nourritures où il ne ſe trouve pas. On le mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs ; on l'emploie auſſi parmi les odeurs. On s'en ſert peu dans la médecine ; mais on en tire une huile dont elle fait un aſſez grand uſage.

La compagnie a partagé aux habitans d'Amboine, quatre mille terreins, ſur chacun deſquels elle a d'abord permis, & s'eſt vu forcée vers l'an 1720, d'ordonner qu'on plantât cent vingt-cinq arbres, ce qui forme un nombre de cinq cens mille girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de

girofle ; &, par conſéquent, leur produit réuni s'élève au-deſſus d'un million peſant.

Le cultivateur eſt payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, & avec quelques toiles bleues ou écrues, tirées du Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroiſſement, ſi les habitans d'Amboine, & des petites iſles qui en dépendent, avoient voulu ſe livrer à la culture du poivre & de l'indigo, dont les eſſais ont été heureux. Tout miſérables que ſont ces inſulaires, on n'a pas réuſſi à les tirer de leur indolence; parce qu'on ne les a pas tentés par une récompenſe proportionnée à leurs travaux.

L'adminiſtration eſt un peu différente dans les iſles de Banda, ſituées à trente lieues d'Amboine. Ces iſles ſont au nombre de cinq. Deux ſont incultes & preſque inhabitées; les trois autres jouiſſent de l'avantage de produire la muſcade excluſivement à tout l'univers.

Le muſcadier a le port & le feuillage du poirier. Son tronc peu élevé, eſt recouvert, ainſi que les branches, d'une écorce liſſe & cendrée. Ses feuilles, diſpoſées alternativement, ſont ovales, aiguës, vertes en-deſſus,

blanchâtres en-deſſous, & répandent une odeur aromatique quand on les froiſſe. Aux fleurs, dont les caractères n'ont pas encore été aſſez obſervés, ſuccède le fruit recouvert d'un brou, ſemblable pour la forme à celui du noyer ordinaire, mais plus charnu & ſucculent. Ce brou, parvenu à ſa maturité, acquiert une couleur jaune foncée, & laiſſe appercevoir, en s'ouvrant, une enveloppe plus intérieure, membraneuſe, d'un beau rouge, fendue par intervalles, connue ſous le nom de macis, appliquée immédiatement ſur la coque mince & caſſante qui renferme la muſcade. C'eſt le tems de la cueillir, ſans quoi le macis ſe détacheroit, & la noix perdroit cette huile qui la conſerve, & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, eſt confite au ſucre, & n'eſt recherchée qu'en Aſie.

Le fruit eſt neuf mois à ſe former. Quand on l'a cueilli, on détache ſa première écorce, & on en ſépare le macis, qu'on laiſſe ſécher au ſoleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles ſont étendues ſur des claies, où elles ſèchent pendant ſix ſemaines à un feu modéré, dans des cabanes deſtinées à cet

uſage. Séparées alors de leur coque, elles ſont jettées dans de l'eau de chaux : précaution néceſſaire, pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muſcade eſt plus ou moins parfaite, ſuivant le terroir, l'expoſition, l'âge & la culture de l'arbre. Bien différent du giroflier, le muſcadier aime un terrein humide, couvert de plantes, & même ombragé par de grands arbres, pourvu qu'il n'en ſoit pas étouffé. Sous leur abri, il lève très-bien, & ſupporte les froids qui ſe font quelquefois ſentir ſur le ſommet des montagnes. La muſcade ronde eſt plus recherchée que la longue, qui n'en eſt qu'une variété. On eſtime ſur-tout celle qui eſt récente, graſſe, peſante, de bonne odeur, d'une ſaveur agréable, quoique amère, & qui, étant piquée, rend un ſuc huileux. Son uſage immodéré produit des accès de folie, & quelquefois donne la mort. A petite doſe, elle facilite la digeſtion, diſſipe les vents, fortifie les viſcères, & arrête la dyſſenterie. L'huile figée que l'on retire par expreſſion des muſcades rebutées dans la vente, & celle que fournit le macis, ſont employées extérieurement dans les maladies du genre nerveux.

On trouve à Amboine un giroflier ſauvage, qui diffère de l'autre par ſon tronc plus élevé, ſes feuilles beaucoup plus longues, ſes matrices très-alongées, raboteuſes à leur ſurface & d'un goût déſagréable. Les iſles de Banda fourniſſent auſſi cinq ou ſix eſpèces de muſcadiers ſauvages, que les Hollandois ont négligé de détruire, parce que leur fruit, peu aromatique & de nulle valeur dans le commerce, eſt ſimplement un objet de curioſité.

A l'exception de cette précieuſe épicerie, les iſles de Banda, comme toutes les Moluques, ſont d'une ſtérilité affreuſe. On n'y trouve le ſuperflu, qu'aux dépens du néceſſaire. La nature s'y refuſe à la culture de tous les grains. La moëlle de ſagou y ſert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne ſeroit pas ſuffiſante pour les Européens fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macaſſar, ou dans l'iſle extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandiſes.

C'eſt le ſeul établiſſement des Indes orientales qu'on puiſſe regarder comme une colonie

Européenne ; parce que c'eſt le ſeul où les Européens aient la propriété des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda ſauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatiens du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs poſſeſſions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques iſles voiſines des eſclaves pour la culture. Ces blancs ſont, la plupart, créoles, ou des eſprits chagrins, retirés du ſervice de la compagnie. On voit auſſi, dans la petite iſle de Roſingin, des bandits flétris par les loix, ou des jeunes gens ſans mœurs, dont les familles ont voulu ſe débarraſſer : c'eſt ce qui l'a fait appeller l'*Iſle de correction*. Ces malheureux n'y vivent pas long-tems : mais les autres iſles de Banda ne ſont guère moins meurtrières. Cette grande conſommation d'hommes a fait tenter de tranſporter à Amboine la culture de la muſcade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puiſſans intérêts ; celui de l'économie & celui de la ſûreté. Les expériences n'ont pas été heureuſes ; & les choſes ſont reſtées dans l'état où elles étoient.

Pour s'aſſurer le produit excluſif des

Moluques, qu'on appelle avec raiſon *les mines d'or* de la compagnie, les Hollandois ont employé tous les moyens que pouvoit leur fournir une avarice éclairée. La nature eſt venue à leur ſecours.

Les tremblemens de terre qui ſont fréquens & terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuſe. Ils font diſparoître tous les ans des bancs de ſable dans ces mers ; tous les ans ils y en forment de nouveaux. Ces révolutions, dont la politique exagère encore le nombre & les effets, doivent écarter le navigateur étranger qui manque des ſecours néceſſaires pour ſe bien conduire.

Ce premier moyen d'un commerce excluſif eſt fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une grande partie de l'année, les vaiſſeaux, repouſſés par les vents & les courans contraires, ne peuvent aborder aux Moluques. Il faut donc attendre la mouſſon favorable qui ſuit ces tems orageux. Mais alors des gardes-côtes expérimentés & vigilans s'emparent de cet Océan devenu paiſible, pour écarter ou pour ſaiſir tous les bâtimens que l'appât du gain y auroit pu conduire.

Ce ſont ces tems calmes que les gouverneurs d'Amboine & de Banda emploient à parcourir les iſles, où, dès les premiers jours de ſa puiſſance, la compagnie détruiſit les épiceries. Leur odieux miniſtère ſe réduit à lutter contre la libéralité de la nature, & à couper les arbres par-tout où ils repouſſent. Tous les ans, ils ſont obligés de recommencer leurs courſes, parce que la terre, rebelle aux mains qui la dévaſtent, ſemble s'obſtiner contre la méchanceté des hommes; & que la muſcade & le girofle, renaiſſant ſous le fer qui les extirpe, trompent une avidité cruelle, ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle ſeule. Ces abominables expéditions commencent & finiſſent par des fêtes, dont les détails feroient frémir l'ame la moins ſenſible, ſi la plume ne ſe refuſoit à les retracer.

L'eſprit de toutes les fêtes civiles & religieuſes, depuis leur première origine juſqu'à nos jours, ſous les cabanes du ſauvage & dans les villes policées, eſt de rappeller quelque époque favorable, quelque événement heureux. Elles ont chacune leur caractère. Le prêtre fait retentir l'air du ſon de ſes cloches; il ouvre les portes de ſon temple; il

appelle les citoyens au pied des autels; il ſe revêt de ſes ornemens les plus ſomptueux; il élève ſes mains vers le ciel; il en implore la bienfaiſance pour l'avenir, & lui témoigne ſa reconnoiſſance pour le paſſé, par des chants d'alégreſſe. Au ſortir du temple, la fête civile commence, & la joie ſe montre ſous un autre aſpect. Les tribunaux de la juſtice ſont fermés. Le bruit qui a ceſſé dans les atteliers, éclate dans les rues & ſur les places publiques. Les inſtrumens invitent à des danſes, où les deux ſexes, où les différens âges ſe confondent. Les pères & les mères ſe ſont un peu relâchés de leur ſévérité. Le vin coule dans les carrefours. Des illuminations ſuppléent à l'abſence du ſoleil, & reſtituent au plaiſir ce que la lumière du jour ôtoit à la liberté. Avec quelle impatience ces ſolemnités ne ſont-elles pas attendues? On en jouit longtems d'avance. C'eſt un ſujet d'entretien longtems après qu'on les a célébrées. Et c'eſt ainſi qu'on fait oublier au peuple ſa peine journalière, s'il eſt malheureux; qu'on redouble ſon amour pour les auteurs de ſa félicité, s'il eſt heureux; & qu'on entretient dans les ames une étincelle d'enthouſiaſme

par le reſſouvenir, ou des bons ſouverains qui ont gouverné dans les tems paſſés, ou des honnêtes & braves aïeux dont on eſt deſcendu. Il ſemble qu'aux Moluques, le but des fêtes inſtituées par les Hollandois, eſt d'éterniſer la mémoire des atrocités qu'ils ont commiſes, & d'y entretenir au fond des cœurs le ſentiment de la vengeance. Ce n'eſt que ſous l'empire des démons, que les fêtes doivent être lugubres : mais telle eſt l'averſion de l'homme pour le travail, que, triſtes ou gaies, le peuple aime les fêtes.

Pour s'aſſurer de plus en plus le commerce excluſif des épiceries, les Hollandois ont formé deux établiſſemens à Timor & à Célèbes.

IX. Les Hollandois s'établiſſent à Timor.

La première de ces deux iſles a ſoixante lieues de long, ſur quinze ou dix-huit de large. Elle eſt partagée en pluſieurs ſouverainetés. Les Portugais y ſont en grand nombre. Ces conquérans, qui, à leur arrivée dans les Indes, avoient pris un vol hardi & démeſuré ; qui avoient parcouru une carrière immenſe & remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit ; qui s'étoient ſi bien accoutumés aux actions héroïques, que les

exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts : ces conquérans attaqués par les Hollandois, lorſque leur trop vaſte empire, fatigué par ſon propre poids, étoit prêt à crouler de toutes parts, ne montrèrent aucune des vertus qui avoient fondé leur puiſſance. Forcés dans une citadelle, chaſſés d'un royaume, diſperſés par une défaite ; ils auroient dû chercher un aſyle auprès de leurs frères, & ſe réunir ſous des drapeaux juſqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recouvrer leurs établiſſemens. Loin de prendre une réſolution ſi généreuſe, on leur vit mendier un emploi, ou quelque ſolde, auprès des mêmes princes Indiens qu'ils avoient ſi ſouvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la molleſſe & de la lâcheté, ſe réfugièrent à Timor, iſle pauvre & ſans induſtrie, où ils penſèrent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles, ne les pourſuivroit pas. Ils ſe trompèrent.

Ils furent chaſſés, en 1613, de la ville de Kupan par les Hollandois, qui y trouvèrent une fortereſſe qu'ils ont gardée depuis avec une garniſon de cinquante hommes. La com-

pagnie y envoie tous les ans quelques groſſes toiles ; & elle en retire de la cire, du caret, du bois de ſandal & du cadiang, petite fève dont on ſe ſert communément dans les vaiſſeaux Hollandois, pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner ni à perdre dans cet établiſſement: la recette égale la dépenſe. Il y a long-tems que les Hollandois auroient abandonné Timor, s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette poſition favorable, troubleroit aiſément le commerce des Moluques. Le même eſprit de précaution les a attirés à Célèbes.

X. Les Hollandois ſe rendent maîtres de Célèbes.

Cette iſle, dont le diamètre eſt d'environ cent trente lieues, eſt très-habitable, quoique ſituée au milieu de la Zone Torride. Les chaleurs y ſont tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Ses habitans ſont les plus braves de l'Aſie Méridionale. Leur premier choc eſt furieux : mais une réſiſtance de deux heures fait ſuccéder un abattement total à une ſi étrange impétuoſité. Sans doute qu'alors l'ivreſſe de l'opium, ſource unique de ce feu terrible, ſe diſſipe,

après avoir épuisé leurs forces, par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite, le *crid*, est d'un pied & demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'alonge en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre : mais les querelles particulières en exigent deux. Celui qu'on tient à la main gauche, sert à parer le coup, & l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, & le duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austère rend les habitans de Célèbes ou les Macassarois agiles, industrieux, robustes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions répétées, aident la nature à se développer avec liberté. On les sèvre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'ils continuoient d'être nourris plus long-tems du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent ou chez un ami ; de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères, & par l'habitude d'une tendresse réciproque.

Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de ſe marier.

Voilà certes des eſclaves bien civiliſés ſur le point le plus important de la vie humaine. Quel eſt le peuple civiliſé de l'Europe qui ait pouſſé auſſi loin les ſoins de l'éducation? Qui de nous s'eſt encore aviſé de garantir ſa poſtérité de la ſéduction paternelle & maternelle? Les précautions priſes à Célèbes, utiles dans toutes les conditions, ſeroient ſur-tout néceſſaires pour les enfans des rois.

La corruption s'échappe de tout ce qui les entoure. Elle attaque leur cœur & leur eſprit par tous les ſens à la fois. Comment ſeroient-ils ſenſibles à la miſère, qu'ils ignorent & qu'ils n'éprouvent point? amis de la vérité, leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que des accens de la flatterie? admirateurs de la vertu, nourris au milieu d'indignes eſclaves, tout occupés à préconiſer leurs goûts & leurs penchans? patiens dans l'adverſité, qui ne les reſpecte pas toujours? fermes dans les périls auxquels ils ſont quelquefois expoſés, lorſqu'ils ont été énervés par la molleſſe & bercés ſans ceſſe de l'importance de leur

exiſtence ? Comment apprécieroient-ils les ſervices qu'on leur rend, connoîtroient-ils la valeur du ſang qu'on répand pour le ſalut de leur empire ou pour la ſplendeur de leur règne, imbus du funeſte préjugé que tout leur eſt dû, & qu'on eſt trop honoré de mourir pour eux ? Etrangers à toute idée de juſtice, comment ne deviendroient-ils pas le fléau de la portion de l'eſpèce humaine dont le bonheur leur eſt confié ?

Heureuſement leurs inſtituteurs pervers ſont tôt ou tard châtiés par l'ingratitude ou par le mépris de leurs élèves. Heureuſement ces élèves, miſérables au ſein de la grandeur, ſont tourmentés toute leur vie par un profond ennui qu'ils ne peuvent éloigner de leurs palais. Heureuſement le morne ſilence de leurs ſujets leur apprend de tems en tems la haîne qu'on leur porte. Heureuſement ils ſont trop lâches pour la dédaigner. Heureuſement les préjugés religieux qu'on a ſemés dans leurs ames reviennent ſur eux & les tyranniſent. Heureuſement, après une vie qu'aucun mortel, ſans en excepter le dernier de leurs ſujets, ne voudroit accepter, s'il en connoiſſoit toute la miſère, ils trouvent les noires

noires inquiétudes, la terreur & le déſeſpoir aſſis au chevet de leur lit de mort.

Les peuples de Célèbes ne reconnoiſſoient autrefois de dieux, que le ſoleil & la lune. On ne leur offroit des ſacrifices que dans les places publiques; parce qu'on ne trouvoit pas de matière aſſez précieuſe pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces inſulaires, le ſoleil & la lune étoient éternels, comme le ciel dont ils ſe partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le ſoleil, ſe bleſſa, & accoucha de la terre: elle étoit groſſe de pluſieurs autres mondes, qu'elle mettra ſucceſſivement au jour, mais ſans violence; pour réparer la ruine de ceux que le feu de ſon vainqueur doit conſumer.

Ces abſurdités étoient généralement reçues à Célèbes; mais elles n'avoient pas dans l'eſprit des grands & du peuple, la conſiſtance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux ſiècles que quelques chrétiens & quelques mahométans y ayant apporté leurs idées; le principal roi du pays ſe dégoûta entiérement du culte national. Frappé de l'avenir terrible, dont les deux nouvelles religions le menaçoient également,

il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé; & là, tendant ses mains vers le ciel, & se tenant debout, il adressa cette prière à l'Être suprême.

« Grand Dieu, je ne me prosterne point » à tes pieds, en ce moment, parce que je » n'implore point ta clémence. Je n'ai à te » demander qu'une chose juste; & tu me la » dois. Deux nations étrangères, opposées » dans leur culte, sont venues porter la ter- » reur dans mon ame, & dans celle de mes » sujets. Elles m'assurent que tu me puniras » à jamais, si je n'obéis à tes loix. J'ai donc » le droit d'exiger de toi, que tu me les fasses » connoître. Je ne demande point que tu me » révèles les mystères impénétrables qui en- » veloppent ton être, & qui me sont inutiles. » Je suis venu pour t'interroger avec mon » peuple, sur les devoirs que tu veux nous » imposer. Parle, ô mon Dieu! puisque tu » es l'auteur de la nature, tu connois le fond » de nos cœurs, & tu sais qu'il leur est impossi- » ble de concevoir un projet de désobéissance. » Mais si tu dédaignes de te faire entendre à » des mortels; si tu trouves indigne de ton » essence d'employer le langage de l'homme

» pour dicter les devoirs à l'homme ; je prends » à témoin ma nation entière, le ſoleil qui » m'éclaire, la terre qui me porte, les eaux » qui environnent mon empire, & toi-même, » que je cherche dans la ſincérité de mon » cœur, à connoître ta volonté : & je te » préviens aujourd'hui, que je reconnoîtrai, » pour les dépoſitaires de tes oracles, les » premiers miniſtres de l'une ou de l'autre » religion que tu feras arriver dans nos ports. » Les vents & les eaux ſont les miniſtres de » ta puiſſance ; qu'ils ſoient le ſignal de ta » volonté. Si dans la bonne-foi qui me guide, » je venois à embraſſer l'erreur, ma conſcience » ſeroit tranquille ; & c'eſt toi qui ſerois le » méchant ».

Le peuple ſe ſépara en attendant les ordres du ciel, & réſolu de ſe livrer aux premiers miſſionnaires qui arriveroient à Célèbes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs ; & le ſouverain ſe fit circoncire avec ſon peuple. Le reſte de l'iſle ne tarda pas à ſuivre cet exemple.

Ce contre-tems n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célèbes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chaſſés des Moluques.

La raiſon qui les y retenoit & qui y attiroit les Anglois, étoit la facilité de ſe procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir ; malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croiſſent.

Les Hollandois, que cette concurrence empêchoit de s'approprier le commerce excluſif du girofle & de la muſcade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelloient une contrebande. Ils employèrent, pour y réuſſir, des moyens que la morale a en horreur, mais qu'une avidité ſans bornes a rendus très-communs en Aſie. En ſuivant, ſans interruption, des principes atroces, ils parvinrent à chaſſer les Portugais, à écarter les Anglois, à s'emparer du port & de la fortereſſe de Macaſſar. Dès-lors, ils ſe trouvèrent maîtres abſolus dans l'iſle, ſans l'avoir conquiſe. Les princes qui la partagent, furent réunis dans une eſpèce de confédération. Ils s'aſſemblent de tems-en-tems, pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui eſt décidé, eſt une loi pour chaque état. Lorſqu'il ſurvient quelque conteſtation, elle eſt terminée par le gouverneur de la

colonie Hollandoiſe, qui préſide à cette diète. Il éclaire de près ces différens deſpotes, qu'il tient dans une entière égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'élève au préjudice de la compagnie. On les a tous déſarmés, ſous prétexte de les empêcher de ſe nuire les uns aux autres; mais, en effet, pour les mettre dans l'impuiſſance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les ſeuls étrangers qui ſoient reçus à Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines & des ſoies en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-lacque, des toiles fines & groſſières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des eſclaves & du tripam; eſpèce de champignon, qui eſt plus parfait à meſure qu'il eſt plus rond & plus noir. Les douanes rapportent 88,000 l. à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de ſon commerce & des dîmes du territoire qu'elle poſſède en toute ſouveraineté. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie: elle coûte 165,000 liv. au-delà. On ſent bien qu'il faudroit l'abandonner, ſi elle n'étoit regardée, avec raiſon, comme la clef des iſles à épiceries.

XI. Les Hollandois ſont reçus à Bornéo.

L'établiſſement formé à Bornéo, a un but moins important. C'eſt une des plus grandes iſles, & peut-être la plus grande que l'on connoiſſe. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur. Les côtes ſont peuplées de Macaſſarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes, qui ont ajouté aux vices qui leur ſont naturels, une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, à s'établir à Bornéo. Trop foibles pour s'y faire reſpecter par les armes, ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des ſouverains du pays, en lui offrant quelques pièces de tapiſſerie. Ce prince imbécille prit les figures qu'elles repréſentoient, pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient pendant la nuit, s'il les admettoit auprès de ſa perſonne. Les explications qu'on donna pour diſſiper ces vaines terreurs, ne le raſſurèrent pas; & il refuſa opiniâtrément de recevoir les préſens dans ſon palais, & d'admettre dans ſa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la ſuite : mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous maſſacrés. Un comptoir que

les Anglois y formèrent quelques années après, eut la même deſtinée. Les Hollandois, qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent, en 1748, avec une eſcadre. Quoique très-foible, elle en impoſa tellement au prince qui poſſède ſeul le poivre, qu'il ſe détermina à leur en accorder le commerce excluſif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cens mille livres aux Chinois, qui de tout tems fréquentoient ſes ports.

Depuis ce traité, la compagnie envoie à Benjarmaſſen du riz, de l'opium, du ſel, & de groſſes toiles : objets ſur leſquels elle gagne à peine les dépenſes de ſon établiſſement, quoiqu'elles ne paſſent pas annuellement 33,000 liv. Ses avantages ſe réduiſent au bénéfice qu'on peut faire ſur un petit nombre de diamans trouvés de loin en loin dans les rivières, & ſur ſix cens mille peſant de poivre qu'elle obtient à 34 livres le cent. Ses agens même ne peuvent tirer de Bornéo, pour leur commerce particulier, qu'une aſſez grande quantité de ces beaux joncs, dont l'uſage s'étend de plus en plus dans nos contrées. On tire plus d'utilité de Sumatra.

XII. Etabliſſemens Hollandois à Sumatra.

Cette iſle a onze degrés d'étendue du Nord au Sud. L'équateur, qui la coupe obliquement, la diviſe en deux parties preſque égales. Les chaleurs y ſont tempérées par des vents de terre & de mer qui ſe ſuccèdent régulièrement, & par des pluies très-abondantes, très-fréquentes dans une région couverte de forêts, & où la millième partie du ſol n'eſt pas défrichée. Sur ce vaſte eſpace, les volcans ſont infiniment multipliés ; & de-là vient peut-être que les tremblemens de terre ſont plus fréquens que deſtructeurs.

Le Sud de l'iſle eſt occupé par les Malais, dont les ancêtres n'eurent que ſix lieues de mer à traverſer pour changer de patrie. On ignore l'époque de leur arrivée ; & l'on n'eſt pas mieux inſtruit des obſtacles qu'ils eurent à ſurmonter pour former leur établiſſement. Le gouvernement féodal, ſous lequel ils étoient nés, fut celui qu'ils établirent. Chaque capitaine s'appropria un canton, dont il faiſoit hommage à un chef plus accrédité. Cette ſubordination s'eſt ſucceſſivement affoiblie ; mais il en reſte encore quelques traces.

La religion de ce peuple eſt un mahométiſme mêlé de beaucoup d'autres fables. Son

idée ſur l'univers eſt ſur-tout bizarre. Il croit que la terre, parfaitement immobile, eſt portée par un bœuf, le bœuf par une pierre, la pierre par un poiſſon, le poiſſon par l'eau, l'eau par l'air, l'air par les ténèbres, les ténèbres par la lumière. C'eſt-là que finit ſon ſyſtême. L'allégorie, qui pouvoit envelopper ces abſurdités, eſt entiérement perdue.

Les Malais ont peu de loix civiles. Leur code criminel eſt plus court encore. Des amendes qui ſe partagent entre la perſonne offenſée ou ſes héritiers & le magiſtrat, ſont l'unique punition du meurtre & des autres crimes. Si le délit n'eſt pas démontré, on a recours à ces extravagantes & bizarres épreuves qui firent ſi long-tems l'opprobre de l'Europe.

Une des ſingularités de leurs mœurs, c'eſt de ne jamais faire de viſites ſans apporter avec eux quelque préſent. Ce ſont le plus ſouvent des oiſeaux, des citrons, des noix de coco. Rien ne ſeroit plus malhonnête que de les refuſer : mais c'eſt une impoliteſſe qui n'a point d'exemple.

Comme ces peuples ont peu de beſoins de convention, & que la nature fournit aiſément

à leurs néceſſités réelles, ils ne travaillent que rarement & avec une répugnance extrême. C'eſt dans des cabanes élevées ſur des pilliers de huit pieds de haut, conſtruites de bambou & couvertes de feuilles de palmier, qu'ils logent. Leurs meubles ſe réduiſent à quelques pots de terre. Une pièce de toile, tournée autour des reins, en forme de ceinture, eſt l'habillement ordinaire des deux ſexes.

Au Nord-Oueſt ſe trouve une autre nation, connue ſous le nom de Batta. Elle eſt dans l'uſage de manger les criminels, convaincus de trahiſon ou d'adultère. C'eſt l'eſpoir d'inſpirer de l'horreur pour ces forfaits devenus communs, qui a ſeul, dit-on, donné naiſſance à une coutume ſi barbare.

C'eſt au Nord, & au Nord uniquement, qu'on trouve le benjoin, qui eſt principalement conſommé en Perſe. C'eſt-là auſſi que croît ce précieux camphre, dont l'uſage eſt réſervé aux Chinois, & ſur-tout aux Japonois.

Le camphre eſt une huile ou réſine volatile & pénétrante, propre à diſſiper les tumeurs, à arrêter les progrès de l'inflammation, & connue de plus par l'uſage qu'on en fait dans les feux d'artifice.

L'arbre qui donne le camphre eſt une eſpèce de laurier, commun au Japon, & dans quelques cantons de la Chine. Son tronc s'élève à la hauteur du chêne. Ses feuilles, diſpoſées alternativement ſur les rameaux, ſont minces, luiſantes, ovales, terminées en pointe, & exhalent, lorſqu'on les froiſſe, une odeur de camphre. Les fleurs, ramaſſées en bouquets, ſont blanches, compoſées chacune de ſix pétales courts, au milieu deſquels eſt un piſtil entouré de neuf étamines. Il devient, en mûriſſant, une petite baie noirâtre de la groſſeur d'un pois, & remplie d'une amande huileuſe. Toutes les parties de la plante contiennent du camphre : mais on en retire une plus grande quantité du tronc, & ſur-tout des racines. Pour cet effet, on les coupe par tranches, & on les met avec de l'eau dans un vaſe de fer couvert de ſon chapiteau. La chaleur du feu allumé au-deſſous fait élever le camphre, qui s'attache au chapiteau. Il eſt ramaſſé avec ſoin, & enſuite envoyé en Hollande, où on le purifie par une nouvelle diſtillation, avant de l'expoſer en vente.

Le camphre que l'on tire de Sumatra eſt de beaucoup le plus parfait. Sa ſupériorité

eſt ſi bien reconnue, que les Japonois & les Chinois eux-mêmes, donnent pluſieurs quintaux du leur pour une livre de celui-là. L'arbre qui le produit n'eſt pas encore bien connu des botaniſtes. On ſait ſeulement qu'il s'élève moins que le premier; ſes pétales ſont plus alongés, ſon fruit plus gros, ſes feuilles plus épaiſſes & moins odorantes, ainſi que le bois. Pour en extraire le camphre, on n'a point recours au feu; mais, après avoir fendu le tronc en éclats, on ſépare cette ſubſtance toute formée & logée dans les interſtices des fibres, tantôt grumelée, & tantôt figurée en lames ou en grains, plus recherchés, à raiſon de leur volume & de leur pureté. Chaque arbre donne environ trois livres d'un camphre léger, friable & très-ſoluble, qui ſe diſſipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon.

Le camphre commun n'eſt guère employé intérieurement, parce qu'il excite des nauſées & porte à la tête. Il en eſt tout autrement de celui de Sumatra, qui fortifie l'eſtomac, diſſipe les obſtructions, & augmente l'activité des autres remèdes auxquels il eſt joint. L'un & l'autre paroiſſent la production d'un même

arbre, qui probablement eſt un laurier. On eſt porté à le croire, parce que le vrai cannelier de Ceylan & le faux cannelier de Malabar, autres eſpèces du même genre, donnent, par la diſtillation, un véritable camphre, mais moins parfait & en moindre quantité.

Les terres du Nord-Eſt ſont preſque généralement ſubmergées. Auſſi n'y a-t-il preſque pas de population. Le peu même qu'on y voit d'habitans ſont corſaires. On les détruiſit preſque tous en 1760: mais il eſt ſorti, pour ainſi dire, de leurs cendres de nouveaux brigands, qui ont recommencé à infeſter le détroit de Malaca & d'autres parages moins célèbres.

Les montagnes de l'intérieur du pays ſont remplies de mines. On en remue la ſuperficie dans la ſaiſon ſèche. Les pluies qui durent depuis novembre juſqu'en mars, & qui tombent en torrens, détachent de la terre l'or qui a pour matrice un ſpath très-blanc, & l'entraînent dans des circonvallations d'oſier, deſtinées à le recevoir, & très-multipliées, afin que ce qui auroit pu échapper à la première, ſoit retenu dans quelqu'une de celles qui la ſuivent. Lorſque le ciel eſt redevenu

ſerein, chaque propriétaire va, avec ſes eſclaves, recueillir les richeſſes, plus ou moins conſidérables, que le ſort lui a données. Il les échange contre des toiles ou d'autres marchandiſes que lui fourniſſent les Anglois & les Hollandois.

Ces derniers ont tenté d'exploiter les mines de Sumatra, ſelon la méthode généralement pratiquée dans l'ancien & le nouvel hémiſphère. Soit ignorance, ſoit infidélité, ſoit quelque autre cauſe, les deux expériences n'ont pas réuſſi; & la compagnie a vu enfin, après de trop grandes dépenſes, qu'il ne lui convenoit pas de ſuivre plus long-tems une route de fortune ſi incertaine.

Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le peu que Sumatra faiſoit de commerce, étoit tout concentré dans le port d'Achem. C'eſt-là que les Arabes & les autres navigateurs achetoient l'or, le camphre, le benjoin, les nids d'oiſeau, le poivre, tout ce que les Inſulaires avoient à vendre. Les Portugais & les nations qui s'élevoient ſur leurs ruines, fréquentoient auſſi ce marché, lorſque des révolutions, trop ordinaires dans ces contrées, le bouleverſèrent.

A cette époque, les Hollandois imaginèrent de placer ſix comptoirs dans d'autres parties de l'iſle qui jouiſſoient de plus de tranquillité. Les avantages que, dans l'origine, on put retirer de ces foibles établiſſemens, ſe ſont évanouis preſque entiérement avec le tems.

Le plus utile, doit être celui de Palimban, ſitué à l'Eſt. Pour 66,000 liv. la compagnie y entretient un fort & une garniſon de quatre-vingts hommes. On lui livre tous les ans deux millions peſant de poivre à 23 livres 2 ſols le cent, & un million & demi d'étain à 61 livres 12 ſols le cent. Ce dernier article eſt tiré tout entier de l'iſle de Banka, qui n'eſt éloignée du continent que d'un mille & demi, & qui donne ſon nom au détroit fameux par où paſſent communément les vaiſſeaux qui ſe rendent directement des ports d'Europe à ceux de la Chine.

Quoique les Hollandois aient à très-bon marché les denrées qu'ils prennent à Palimban, ce prix eſt avantageux au ſouverain du canton, qui force les ſujets à les lui fournir à un moindre prix encore. Ce petit deſpote tire de Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ſes états; & cependant on

eſt obligé de ſolder avec lui en piaſtres. De cet argent, de l'or qu'on ramaſſe dans ſes rivières, il a formé un tréſor qu'on ſait être immenſe. Un ſeul vaiſſeau Européen pourroit s'emparer de tant de richeſſes ; & s'il avoit quelques troupes de débarquement, ſe maintenir dans un poſte qu'il auroit pris ſans peine. Il paroît bien extraordinaire qu'une entrepriſe ſi utile & ſi facile, n'ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Une injuſtice, une cruauté de plus, ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les ſentimens de la nature, pour s'approprier l'Univers. Il n'y a pas une ſeule nation en Europe, qui ne penſe avoir les plus légitimes raiſons pour s'emparer des richeſſes de l'Inde. Au défaut de la religion, qu'il n'eſt plus honnête d'invoquer, depuis que ſes miniſtres l'ont eux-mêmes décréditée par une cupidité & une ambition ſans bornes, combien ne reſte-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir ? Un peuple monarchiſte veut étendre au-delà des mers, la gloire & l'empire de ſon maître. Ce peuple, ſi heureux, veut bien aller expoſer ſa vie au bout d'un

autre

autre monde, pour tâcher d'augmenter le nombre des fortunés ſujets qui vivent ſous les loix du meilleur des princes. Un peuple libre, & maître de lui-même, eſt né ſur l'Océan pour y régner. Il ne peut s'aſſurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant de la terre : elle eſt au premier occupant, c'eſt-à-dire, à celui qui peut en chaſſer les plus anciens habitans ; il faut les ſubjuguer par la force ou par la ruſe, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majeſté du peuple, l'exigent ainſi. Des républicains ont heureuſement ſecoué le joug d'une tyrannie étrangère ; il faut qu'ils l'impoſent à leur tour. S'ils ont briſé des fers, c'eſt pour en forger. Ils haïſſent la monarchie ; mais ils ont beſoin d'eſclaves. Ils n'ont point de terres chez eux ; il faut qu'ils en prennent chez les autres?

XIII. Commerce des Hollandois à Siam.

Le commerce des Hollandois à Siam, fut d'abord aſſez conſidérable. Un deſpote, qui opprimoit ce malheureux pays, ayant, vers l'an 1660, manqué d'égards pour la compagnie, elle l'en punit, en abandonnant les comptoirs qu'elle avoit placés ſur ſon territoire, comme ſi c'eût été un bienfait qu'elle

retiroit. Ces républicains, qui affectoient un air de grandeur, vouloient alors qu'on regardât leur préſence comme une faveur, comme une ſûreté, comme une gloire. Ils avoient ſi bien réuſſi à établir ce ſingulier préjugé, que pour les rappeller, il fallut leur envoyer une ambaſſade éclatante, qui demanda pardon pour le paſſé, qui donna les plus fortes aſſurances pour l'avenir.

Ces déférences eurent cependant un terme, & ce fut le pavillon des autres puiſſances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la compagnie, à Siam, ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort, elle n'a pas été en état de ſoutenir le privilège excluſif qui lui avoit été accordé. Le roi, malgré les préſens qu'il exige, livre des marchandiſes aux navigateurs de toutes les nations, & en reçoit d'eux, à des conditions qui lui ſont avantageuſes. Seulement, on les oblige de s'arrêter à l'embouchure du Menan; au lieu que les Hollandois remontent ce fleuve juſqu'à la capitale de l'empire, où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaiſſeau, chargé de

chevaux de Java, de ſucre, d'épiceries & de toiles. Ils en tirent de l'étain, à 77 livres le cent; de la gomme-lacque, à 57 liv. 4 ſols; quelques dents d'éléphant, à 3 liv. 12 ſols la livre; & de tems en tems un peu de poudre d'or. On peut aſſurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaiſon par le bois de ſapan, qu'on ne leur vend que 5 liv. 10 ſols le cent, & qui leur eſt néceſſaire pour l'arrimage de leurs vaiſſeaux. Sans ce beſoin, ils auroient renoncé depuis long-tems à un commerce, dont les frais excèdent les bénéfices, parce que le roi, ſeul négociant de ſon royaume, met les marchandiſes qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandois vers Malaca.

XIV. Situation des Hollandois à Malaca.

Ces républicains, qui connoiſſoient l'importance de cette place, firent les plus grands efforts pour s'en emparer: mais ce fut deux fois inutilement. Enfin, s'il falloit s'en rapporter à un écrivain ſatyrique, on eut recours à un moyen que les peuples vertueux n'emploient jamais, & qui réuſſit ſouvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur Portugais qu'on ſavoit avare. Le marché fut conclu, & il introduiſit l'ennemi dans la

ville en 1641. Les aſſiégeans coururent à lui, & le maſſacrèrent, pour être diſpenſés de payer les 500,000 livres qui lui avoient été promiſes. Mais la vérité veut qu'on diſe, pour l'honneur des Portugais, qu'ils ne ſe rendirent qu'après la défenſe la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'eſt pas de ſa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendroit ? *Lorſque vos péchés ſeront plus grands que les nôtres*, répondit gravement le Portugais.

Les conquérans trouvèrent une fortereſſe ſolidement bâtie ; ils trouvèrent un climat fort ſain, quoique chaud & humide : mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas fait revivre ; ſoit qu'elle y ait trouvé des difficultés inſurmontables ; ſoit qu'elle ait manqué de modération ; ſoit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations ſe réduiſent à l'échange d'une petite quantité d'opium & de quelques toiles, avec un peu d'or, d'étain & d'ivoire.

Ses affaires ſeroient plus conſidérables, ſi les princes de cette région étoient plus fidèles

au traité excluſif qu'ils ont fait avec elle. Malheureuſement pour ſes intérêts, ils ont formé des liaiſons avec les Anglois, qui fourniſſent à meilleur marché à leurs beſoins, & qui achètent plus cher leurs marchandiſes. Elle ſe dédommage un peu ſur ſes fermes & ſur ſes douanes qui lui donnent 220,000 liv. par an. Cependant ces revenus, joints aux bénéfices du commerce, ne ſuffiſent pas pour l'entretien de la garniſon & des facteurs. Il en coûte annuellement 44,000 livres à la compagnie.

Il fut un tems où ce ſacrifice auroit pu paroître léger. Avant que les Européens euſſent doublé le cap de Bonne-Eſpérance, les Arabes & tous les autres navigateurs ſe rendoient à Malaca, où ils trouvoient les navigateurs des Moluques, du Japon & de la Chine. Lorſque les Portugais ſe furent emparés de cette place, ils n'attendirent pas qu'on y portât les marchandiſes de l'Eſt de l'Aſie; ils les alloient chercher eux-mêmes, & faiſoient leur retour par les iſles de la Sonde. Les Hollandois devenus poſſeſſeurs de Malaca & de Batavia, ſe trouvèrent maîtres des deux ſeuls paſſages connus, & en état d'intercepter les

vaiſſeaux de leurs ennemis dans des tems de trouble. On découvrit depuis les détroits de Lombock & de Baly ; & Malaca perdit alors l'unique avantage qui lui donnât de l'importance. Heureuſement pour les Hollandois, à cette époque, ils ſoumettoient Ceylan qui devoit leur donner la cannelle, comme les Moluques leur donnoient la muſcade & le girofle.

XV. Etabliſſement des Hollandois à Ceylan.

Spilbergen, qui le premier de leurs navigateurs montra ſon pavillon ſur les côtes de cette iſle délicieuſe, trouva les Portugais occupés à bouleverſer le gouvernement & la religion du pays ; à détruire, les uns par les autres, les ſouverains qui la partageoient ; à s'élever ſur les débris des trônes qu'ils renverſoient ſucceſſivement. Il offrit les ſecours de ſa patrie à la cour de Candi : ils furent acceptés avec tranſport. *Vous pouvez aſſurer vos maîtres*, lui dit le monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfans, nous ſerons les premiers à porter les matériaux néceſſaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandois que les ennemis de leurs tyrans, & ils ſe joignirent à eux. Par ces deux forces

réunies, les Portugais furent entiérement chaſſés, vers 1658, après une guerre longue, ſanglante, opiniâtre. Leurs établiſſemens tombèrent tous entre les mains de la compagnie, qui les occupe encore. A l'exception d'un eſpace aſſez borné ſur la côte orientale, où l'on ne trouve point de port, & dont le ſouverain du pays tiroit ſon ſel, ils formèrent autour de l'iſle un cordon régulier, qui s'étendoit depuis deux juſqu'à douze lieues dans les terres.

C'eſt uniquement à Maturé qu'on cultive, & même depuis aſſez peu de tems, le poivre & le café. Le territoire de Negombo produit la meilleure cannelle. Columbo, connu par la bonté de ſon areque, eſt le chef-lieu de la colonie. Sans les dépenſes que les Portugais avoient faites à cette place, les vices de ſa rade auroient vraiſemblablement déterminé leur vainqueur à établir ſon gouvernement & ſes forces à Pointe de Gale, dont le port, quoique trop ſerré & d'un accès difficile, eſt fort ſupérieur. On trouveroit encore plus de commodités & de ſûreté à Trinquemale : mais cet excellent & vaſte port eſt placé dans un terrein trop ingrat, eſt trop éloigné de toutes

les denrées vénales, pour qu'on en puiſſe faire raiſonnablement un entrepôt. La deſtination des ports de Jaffanapatnam, de Manar & de Calpantin, eſt d'empêcher toute liaiſon d'affaires avec les peuples du continent voiſin.

Ces précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'iſle. Celles qui entrent dans le commerce ſont,

1°. Diverſes pierres précieuſes, la plupart d'une qualité très-inférieure. Ce ſont les Chouliats de la côte de Coromandel qui les achètent, les taillent, & les répandent dans les différentes contrées de l'Inde.

2°. Le poivre, que la compagnie achète 8 ſols 9 deniers la livre; le café, qu'elle ne paie que 4 ſols 4 deniers, & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les naturels du pays ſont trop indolens, pour que ces cultures, introduites par les Hollandois, puiſſent jamais devenir fort conſidérables.

3°. Une centaine de balles de mouchoirs, de pagnes & de guingans, d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jaffanapatnam, où ils ſont établis depuis très-long-tems.

4°. Quelque peu d'ivoire, & environ cinquante éléphans. On les porte à la côte

de Coromandel ; & cet animal doux & pacifique, mais trop utile à l'homme pour reſter libre dans une iſle, va ſur le continent augmenter & partager les périls & les maux de la guerre.

5°. L'areque, que la compagnie achète à raiſon de 11 liv. l'ammonan, ſorte de meſure qui eſt cenſée contenir vingt mille areques. Elle le vend 36 ou 40 livres ſur les lieux même. L'areque eſt un fruit aſſez commun dans la plupart des contrées de l'Aſie, & ſur-tout à Ceylan. Il croît ſur une eſpèce de palmier qui a, comme le cocotier, des racines fibreuſes, une tige cylindrique, marquée d'inégalités circulaires ; de grandes feuilles aîlées, engaînées à leur baſe, recouvertes d'un tiſſu réticulaire lorſqu'elles ſont jeunes ; des régimes de fleurs mâles & femelles mêlées enſemble & renfermées avant leur épanouiſſement dans des ſpathes. On le diſtingue, parce que ſon tronc eſt également droit dans toute ſa longueur ; les diviſions des feuilles ſont plus larges ; celles qui terminent la côte ſont ordinairement tronquées & dentelées à la pointe. La plus grande différence conſiſte dans le fruit qui a la forme d'un œuf. Son écorce eſt liſſe

& assez épaisse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre, d'une substance analogue à celle de la muscade & de même grosseur, mais plus dure & veinée intérieurement. Ce fruit est d'un grand usage en Asie. Lorsqu'on le mange seul, comme font quelques Indiens, il appauvrit le sang & dessèche les fibres. Cet inconvénient n'est pas à craindre, lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le bétel est une plante qui rampe ou grimpe comme le lierre, le long des arbres ou des supports auxquels elle s'attache par de petites racines. De chaque nœud de sa tige sarmenteuse, part une feuille presqu'en cœur assez longue & rétrécie à son extrémité comme celle du liseron, marquée pour l'ordinaire de sept nervures, plus ou moins apparentes. Les fleurs disposées en épi serré, viennent aux aisselles des feuilles & ressemblent aux fleurs du poivrier, avec lequel cette plante a beaucoup d'affinité. Le bétel croît par-tout & dans toute l'Inde, mais il ne prospère véritablement que dans les lieux humides & glaiseux. On en fait des cultures particulières, qui sont très-avantageuses, à cause de son usage habituel.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume eſt corrigée par l'areque, qu'elles enveloppent toujours. On y joint conſtamment du chounam, eſpèce de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent ſouvent des parfums, qui flattent leur vanité ou leur ſenſualité.

On ne peut ſe ſéparer avec bienſéance pour quelque tems, ſans ſe donner mutuellement du bétel dans une bourſe : c'eſt un préſent de l'amitié, qui ſoulage l'abſence. Il faut avoir la bouche toujours parfumée de bétel, à moins qu'on ne doive ſe préſenter à ſes ſupérieurs. Les femmes galantes font le plus grand uſage du bétel, comme d'un puiſſant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas ; on mâche du bétel durant les viſites ; on s'offre du bétel en s'abordant, en ſe quittant : toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'eſtomac en eſt plus ſain & plus fort. C'eſt, du moins, un préjugé généralement établi aux Indes.

6°. La pêche des perles eſt encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer, avec vraiſemblance, que cette iſle, qui n'eſt

qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des tems plus ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L'eſpace qui la ſépare actuellement de la terre, eſt rempli de bas-fonds, qui empêchent les vaiſſeaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles ſeulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y paſſer. Les Hollandois, qui s'en attribuent la ſouveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'eſt dans ce détroit que ſe fait la pêche des perles, qui fut autrefois d'un ſi grand rapport. Mais on a tellement épuiſé cette ſource de richeſſes, qu'on n'y peut revenir que rarement. On viſite, à la vérité, tous les ans le banc, pour ſavoir à quel point il eſt fourni d'huîtres; mais, communément, il ne s'y en trouve aſſez que tous les cinq ou ſix ans. Alors la pêche eſt affermée; &, tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour 200,000 l. Il ſe trouve ſur les mêmes côtes, une coquille appellée chanque, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en eſt libre; mais le commerce en eſt excluſif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'eſt la cannelle, qui eſt le produit d'une eſpèce de laurier. La racine de cet arbre eſt rameuſe, couverte d'une écorce très-odorante, dont on retire un véritable camphre par la diſtillation. Son tronc médiocrement haut, ſe partage en pluſieurs branches. Ses feuilles, preſque toujoüs oppoſées & ſubſiſtantes, ſont ovales, aiguës, marquées de trois nervures principales. Elles ſont d'un verd foncé, & ont l'odeur du girofle. C'eſt dans leur aiſſelle ou aux extrémités des rameaux, que l'on trouve des bouquets de fleurs blanches fort petites, compoſées chacune de ſix pétales, de neuf étamines & d'un piſtil qui devient en mûriſſant une petite baie de la forme & de la conſiſtance d'une olive, remplie d'un noyau oſſeux. Selon quelques obſervateurs, le piſtil & les étamines ſont ſéparés & portés ſur deux individus différens, l'un mâle qui a les feuilles plus aiguës, & l'autre femelle qui les a plus arrondies. La baie, bouillie dans l'eau, rend une huile qui ſurnage & qui ſe brûle. Si on la laiſſe congeler, elle acquiert de la blancheur & de la conſiſtance, & l'on en fait des bougies d'une

odeur agréable, mais dont l'uſage eſt réſervé au roi de Ceylan.

Le bois n'a point d'odeur. Il n'y a de précieux dans l'arbre que l'écorce, formée de trois couches, qui recouvre le tronc & les branches. Au mois de février & de ſeptembre, c'eſt-à-dire, lorſque la ſève eſt la plus abondante, on enlève les deux couches extérieures, ayant ſoin de ne point endommager celle qui touche immédiatement le bois, pour qu'il puiſſe plus facilement recouvrer une nouvelle écorce que l'on enlève comme la première au bout de dix-huit mois. Ces écorces dépouillées de l'épiderme griſe & raboteuſe, coupées par lames & expoſées au ſoleil, ſe roulent en ſe ſéchant.

Les vieux cannelliers ne donnent qu'une cannelle groſſière & preſque inſipide : mais il ſuffit, pour les rajeunir, d'en couper le tronc. La ſouche produit alors beaucoup de nouvelles tiges qui ne laiſſent rien à deſirer.

La cannelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant ſur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant & cependant agréable. Celle dont les bâtons ſont longs & les

morceaux petits, eſt préférée par les connoiſſeurs. Elle contribue aux délices de la table, & fournit d'abondans ſecours à la médecine.

A Ceylan, l'art de dépouiller les cannelliers eſt une occupation particulière & la plus vile des occupations. Par cette raiſon, elle eſt abandonnée aux ſeuls Chalias qui forment la dernière des caſtes. Tout autre individu qui ſe livreroit à ce métier, ſeroit ignominieuſement chaſſé de ſa tribu.

L'iſle entière n'eſt pas couverte de cannelliers, comme on le croit communément; & l'on ne peut pas dépouiller tous ceux qui y croiſſent. Les montagnes habitées par les Bedas, en ſont remplies : mais cette nation ſingulière ne permet l'entrée de ſon pays, ni aux Européens, ni aux Chingulais; & pour y pénétrer, il faudroit livrer des combats ſans nombre. Les Hollandois achètent la plus grande partie de la cannelle dont ils ont beſoin, à leurs ſujets de Negombo, de Columbo, de Pointe de Gale, les ſeuls diſtricts de leur domination qui en fourniſſent. Le reſte leur eſt livré par la cour de Candi, à un prix plus conſidérable. L'une compenſée par l'autre, elle ne leur revient qu'à 13 ſols 2 deniers la livre.

Le revenu territorial, les douanes & les petites branches de commerce ne rendent pas annuellement à Ceylan, plus de 2,200,000 l. Son adminiſtration & ſa défenſe coûtent 2,420,000 livres. Le vuide eſt rempli par les bénéfices qu'on fait ſur la cannelle. Elle doit fournir encore aux guerres qui ſe renouvellent trop ſouvent.

Dès les premiers combats, les peuples qui habitent les côtes & qui déteſtent le joug Européen, ſe retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Ils n'attendent pas même toujours les hoſtilités pour s'éloigner; & quelquefois ils prennent cette réſolution à la moindre méſintelligence qu'ils remarquent entre leurs anciens & leurs nouveaux maîtres. Privés des bras qui leur donnoient des richeſſes, les uſurpateurs ſont alors obligés de pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous côtés par des rivières, des bois, des ravins & des montagnes.

Les Hollandois, qui prévoyoient ces calamités, cherchèrent, dès les premiers tems de leur établiſſement, à ſéduire le roi de Candi par les moyens qui réuſſiſſent généralement le mieux avec les deſpotes de l'Aſie.

Ils

Ils lui envoyoient des ambaſſadeurs ; ils lui faiſoient de riches préſens ; ils tranſportoient, ſur leurs vaiſſeaux, ſes prêtres à Siam, pour y étudier la religion, qui eſt la même que la ſienne. Quoiqu'ils euſſent conquis ſur les Portugais les fortereſſes, les terres qu'ils occupoient, ils ſe contentoient d'être appellés par ce prince, *les gardiens de ſes rivages.* Ils lui faiſoient encore d'autres ſacrifices.

Cependant des ménagemens ſi marqués, n'ont pas toujours été ſuffiſans pour maintenir la paix : elle a été troublée à pluſieurs repriſes. La guerre qui a fini le 14 février 1766, a été la plus longue, la plus vive de celles que la défiance & des intérêts oppoſés ont excitées. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque chaſſé de ſa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît ſa ſouveraineté ſur toutes les contrées dont elle étoit en poſſeſſion avant les troubles. La partie des côtes qui étoit reſtée aux naturels du pays, lui eſt abandonnée. Il lui ſera permis d'épeler la cannelle dans toutes les plaines ; & la cour lui livrera la meilleure des montagnes, ſur le pied de 2 liv. 7 ſ. 2 d. la livre. Ses commis

ſont autoriſés à étendre le commerce, partout où ils verront jour à le faire avantageuſement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaiſon avec aucune puiſſance étrangère; à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être gliſſés dans l'iſle. Pour prix de tant de ſacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produiſoient; & ſes ſujets pourront y aller prendre, ſans rien payer, le ſel néceſſaire à leur conſommation. La compagnie pourroit, ce ſemble, tirer un grand avantage d'une ſi heureuſe poſition.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reſte de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au ſouverain. Ce ſyſtême deſtructeur a eu, dans cette iſle, les ſuites funeſtes qui en ſont inſéparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entière. Ils ſont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles; ils vivent de fruits; & les plus aiſés n'ont, pour vêtement, qu'une pièce de groſſe toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandois faſſent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations, qui ont établi des colonies en Aſie, de n'avoir jamais tenté;

qu'ils distribuent des terreins en propre aux familles. Elles oublieront, déteſteront peut-être leur ancien ſouverain ; elles s'attacheront au gouvernement, qui s'occupera de leur bonheur ; elles travailleront, elles conſommeront. Alors l'iſle de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a deſtinée. Elle ſera à l'abri des révolutions, & en état de ſoutenir les établiſſemens du continent voiſin, qu'elle eſt chargée de protéger.

XVI. Commerce des Hollandois à la côte de Coromandel.

A peine les Hollandois avoient paru aux Indes, qu'ils deſirèrent d'avoir des comptoirs ſur les côtes de Coromandel & d'Orixa. De l'aveu des ſouverains du pays, ils en formèrent, à des époques différentes, à la côte de la Pêcherie, à Negapatnam, à Sadraſpatnam, à Paliacate, à Bimilipatnam. Ils tirent annuellement de ces divers établiſſemens, pour les marchés d'Aſie ou d'Europe, quatre ou cinq mille balles de toile qui ſont portées à Negapatnam, chef-lieu de tant de loges. Cet entrepôt étoit entiérement ouvert, lorſqu'en 1690, il y fut conſtruit une citadelle aſſez régulière, mais peu étendue. Les maiſons qu'on permit de bâtir tout-au-tour, ayant rendu, avec le tems, les fortifications

inutiles, on prit le parti en 1742 d'entourer la ville de murailles. Son territoire, d'abord très-borné, s'accrut ſucceſſivement de dix ou douze villages qui ſe remplirent de manufactures.

En échange des marchandiſes qu'ils reçoivent, les Hollandois donnent du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du ſucre, de l'araque, des bois de charpente, du poivre, des épiceries, de la toutenague, eſpèce de minéral qui participe du fer & de l'étain. Ils gagnent ſur ces objets réunis 1,100,000 liv. auxquelles on peut ajouter 88,000 liv. que produiſent les douanes. Les dépenſes actuelles montent à 808,000 liv. & l'on peut avancer, ſans crainte d'être accuſé d'exagération, que le fret des navires abſorbe le reſte des bénéfices. Le produit net du commerce n'eſt donc, pour la compagnie, que le profit qu'elle peut faire ſur la vente des toiles.

XVII. Commerce des Hollandois à la côte de Malabar.

Sa ſituation eſt encore moins bonne au Malabar. Les Portugais, dépouillés par-tout, ſe maintenoient encore avec quelque éclat dans cette partie de l'Inde, lorſqu'en 1663, ils s'y virent attaqués par les Hollandois, qui leur enlevèrent Culan, Cananor, Grand-

ganor & Cochin. Le général victorieux avoit à peine investi la dernière place, la seule importante, qu'il apprit la réconciliation de sa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fut tenue secrète. On précipita les travaux; & les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitième jour. Le lendemain une frégate, partie de Goa, apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi, qu'en disant, que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu, quelques années auparavant, la même conduite dans le Brésil.

Après cette conquête, les Hollandois se crurent assurés d'un commerce considérable dans le Malabar. L'événement n'a pas répondu aux espérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pu réussir, comme elle l'espéroit, à exclure de cette côte les autres nations Européennes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandises qu'elle a dans ses autres établissemens; & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés, où elle exerce un privilège exclusif.

Ses ventes se réduisent à un peu d'alun,

de benjoin, de camphre, de toutenague, de ſucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaiſſeau qui a porté cette médiocre cargaiſon, s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire, pour les beſoins du port. La compagnie gagne, au plus, ſur ces objets, 396,000 livres qui, avec 154,000 livres que lui produiſent ſes douanes, forment une maſſe de 550,000 liv. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ſes établiſſemens lui coûte 510,400 livres, de ſorte qu'il ne lui reſte que 39,600 livres pour les frais de ſon armement : ce qui eſt évidemment inſuffiſant.

La compagnie tire du Malabar, il eſt vrai, deux millions peſant de poivre, qui eſt porté ſur des chaloupes à Ceylan, où il eſt verſé dans les vaiſſeaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il eſt encore vrai que, par ſes capitulations, elle ne paie le cent du poivre que 38 liv. 8 ſols, quoiqu'il coûte depuis 43 juſqu'à 48, aux aſſociations rivales, & plus cher encore aux négocians particuliers; mais le bénéfice qu'elle peut faire ſur cet article, eſt plus qu'abſorbé par les guerres ſanglantes dont il eſt l'occaſion.

Ces obſervations avoient ſans doute échappé à Goloneſs, directeur-général de Batavia, lorſqu'il oſa avancer que l'établiſſement de Malabar, qu'il avoit long-tems régi, étoit un des plus importans de la compagnie. « Je » ſuis ſi éloigné de penſer comme vous, lui » dit le général Moſſel, que je ſouhaiterois » que la mer l'eût englouti il y a un ſiècle ».

XVIII. Etabliſſement des Hollandois au cap de Bonne-Eſpérance.

Quoi qu'il en ſoit, les Hollandois s'apperçurent, au milieu de leurs ſuccès, qu'il leur manquoit un lieu de relâche où ceux de leurs vaiſſeaux, qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, puſſent trouver des rafraîchiſſemens. On étoit embarraſſé du choix, lorſque le chirurgien Van-Riebeck propoſa, en 1650, le cap de Bonne-Eſpérance, qui avoit été mépriſé mal-à-propos par les Portugais. Un ſéjour de quelques ſemaines, avoit mis cet homme judicieux, en état de voir qu'une colonie ſeroit bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique, pour ſervir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Aſie. On lui confia le ſoin de former cet établiſſement. Ses vues furent dirigées ſur un bon plan. Il fit régler qu'il ſeroit donné un terrein convenable, à tout homme qui s'y voudroit

fixer. On devoit avancer des grains, des beſtiaux & des uſtenſiles, à ceux qui en auroient beſoin. Des jeunes femmes, tirées des maiſons de charité, leur ſeroient aſſociées pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui, dans trois ans, ne pourroient ſe faire au climat, de revenir en Europe, & de diſpoſer de leurs poſſeſſions comme ils le voudroient. Ces arrangemens pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on ſe propoſoit de mettre en valeur étoit habitée par les Hottentots, peuples diviſés en pluſieurs hordes, dont chacune forme une petite république indépendante. Des cabanes couvertes de peaux, dans leſquelles on n'entre qu'en rampant, & qui ſont diſtribuées ſur une ligne circulaire, compoſent leurs bourgades. Ces huttes ne ſervent guère qu'à ſerrer quelques denrées, quelques uſtenſiles de ménage. Hors le tems des pluies, l'Hottentot n'y entre jamais. On le voit toujours couché à ſa porte. C'eſt-là, qu'auſſi peu touché de l'avenir que du paſſé, il dort, il fume, il s'enivre.

La conduite des beſtiaux eſt l'unique occupation de ces ſauvages. Comme il n'y a qu'un

troupeau pour chaque village & qu'il eſt commun à tous, chacun eſt chargé de le garder à ſon tour. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle, parce que le pays eſt rempli de bêtes féroces & voraces. Chaque jour le berger envoie à la découverte. Si un léopard, ſi un tigre ſe ſont montrés dans le voiſinage, la bourgade entière prend les armes. On vole à l'ennemi; & il eſt bien rare qu'il échappe à une multitude de flèches empoiſonnées, ou à des pieux aiguiſés & durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richeſſes, ni ſignes de richeſſes, & leurs moutons qui ſont tout leur bien, étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de ſujets de diviſion. Auſſi ſont-ils unis entre eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais même ils n'auroient de guerre avec leurs voiſins, ſans les querelles que le bétail égaré ou enlevé occaſionne entre les bergers.

Ils ſont, comme tous les peuples paſteurs, remplis de bienveillance; & ils tiennent quelque choſe de la malpropreté, de la ſtupidité des animaux qu'ils conduiſent. Ils ont inſtitué un ordre dont on honore ceux qui ont vaincu

quelques-uns des monſtres deſtructeurs de leurs bergeries. L'apothéoſe d'Hercule n'eut pas une autre origine.

On ne parviendroit que difficilement à décrire la langue de ces ſauvages avec nos caractères. C'eſt une eſpèce de ramage, compoſé de ſifflemens & de ſons bizarres qui n'ont preſque point de rapport avec les nôtres.

La fable, qui donnoit aux femmes de cette nation un tablier de chair, tombant du milieu du ventre, juſqu'aux parties naturelles, eſt enfin décréditée. On a vérifié que ces femmes ſont à-peu-près conformées comme on en voit beaucoup d'autres dans les climats chauds, où les organes extérieurs de la volupté, tant ſupérieurs qu'environnans, prennent plus de volume & d'étendue que dans les contrées tempérées.

Mais il eſt très-vrai que les Hottentots n'ont qu'un teſticule. On l'a ſouvent remarqué. Les mêmes vues d'utilité, la préſence des mêmes périls, inſpirent les mêmes moyens, & dans le fond des forêts, & dans la ſociété. Je ne ſais même ſi cette obſervation ne doit pas s'étendre juſqu'aux animaux. Les oiſeaux

ont un ramage qui leur eſt propre. C'en eſt un autre, lorſqu'ils ont à veiller à la conſervation de leurs petits, ou à la leur. Ces ſignes paſſagers, comme le beſoin, ſont-ils, ne ſont-ils pas réfléchis? C'eſt ce que nous ignorons. Mais il eſt certain qu'ils ſont en eux, comme en nous, des effets de l'intérêt, de la crainte, de la colère, & que l'habitude les rend conventionnels. C'eſt ainſi que, dans les révolutions, les factieux ont des ſignes à l'aide deſquels ils ſe reconnoiſſent, malgré le tumulte & au milieu de la mêlée: c'eſt une croix, une plume, une écharpe, un ruban; c'eſt un cri, c'eſt un mot, c'eſt le ſon d'un inſtrument qui réveille ceux auxquels il s'adreſſe; tandis qu'il laiſſe dans l'aſſoupiſſement du ſommeil ou dans la ſécurité ceux qui n'en ont pas la clef.

Telle fut, ſelon toute apparence, la première origine de la plupart de ces uſages ſinguliers que nous retrouvons chez les Sauvages, & même dans les ſociétés policées. Ce furent des traits caractériſtiques de la horde à laquelle ils appartenoient, des marques auxquelles ils ſe reconnoiſſoient. La circonciſion des Juifs & des Mahométans

n'eut peut-être pas d'autre but que les nez écrasés, que les têtes applaties ou alongées, que les oreilles pendantes & percées, que les figures tracées sur la peau, les brûlures, les chevelures longues ou courtes, & la mutilation de certains membres. Par l'amputation du prépuce, un Juif dit à un autre, & moi je suis Juif aussi. Par l'amputation d'un testicule, un Hottentot dit à un autre Hottentot, & moi je suis aussi Hottentot. Et pourquoi ces distinctions n'auroient-elles pas été destinées à transmettre le sentiment, ou de la haîne, ou de l'amitié, la conformité d'un culte religieux; à éterniser le souvenir d'un bienfait ou d'une injure, & à en recommander à une classe d'hommes la vengeance ou la reconnoissance envers une autre classe?

Plus la condition des hommes sera vagabonde, plus ces sortes de réclames seront utiles. Deux individus, qui n'auront eu aucune sorte de liaison dans leur contrée, se rencontrent dans une contrée éloignée. Aussitôt ils se reconnoissent, ils s'approchent avec confiance, ils s'embrassent, ils se confient leurs peines, leurs plaisirs, leurs besoins, & ils se secourent. Les législateurs, jaloux

d'iſoler les peuples qu'ils avoient civiliſés, des nations barbares qui les entouroient, & craignant encore qu'avec le tems ils ne ſe fondiſſent dans la maſſe générale, mirent ces ſignes ſous la ſanction des Dieux. Les Sauvages les ont rendus auſſi permanens qu'il étoit poſſible, par la conſidération qu'ils y ont attachée & par la violence qu'ils ont faite conſtamment à la nature. Et c'eſt ainſi que le monde brut n'ayant aucun ſyſtême fixe d'éducation, d'aſſociation & de morale, il y ſuppléa par des habitudes univerſelles. Le phyſique du climat fit le reſte. Les enfans de la nature furent ſoumis, ſans s'en douter, à une eſpèce ſingulière d'autorité qui les domina ſans les vexer ; & c'eſt ainſi que les Hottentots prirent les mœurs des pâtres.

Mais ſont-ils heureux, me demanderez-vous ? Et moi je vous demanderai, quel eſt l'homme ſi entêté des avantages de nos ſociétés, ſi étranger à nos peines, qui ne ſoit quelquefois retourné par la penſée au milieu des forêts, & qui n'ait du moins envié le bonheur, l'innocence & le repos de la vie patriarchale ? Eh bien ! cette vie eſt celle de l'Hottentot. Aimez-vous la liberté ? il eſt

libre. Aimez-vous la ſanté ? il ne connoît d'autre maladie que la vieilleſſe. Aimez-vous la vertu ? il a des penchans qu'il ſatisfait ſans remords, mais il n'a point de vices. Je ſais bien que vous vous éloignerez avec dégoût d'un homme emmaillotté, pour ainſi dire, dans les entrailles des animaux. Croyez-vous donc que la corruption dans laquelle vous êtes plongés, vos haînes, vos perfidies, votre duplicité, ne révoltent pas plus ma raiſon, que la malpropreté de l'Hottentot ne révolte mes ſens ?

Vous riez avec mépris des ſuperſtitions de l'Hottentot. Mais vos prêtres ne vous empoiſonnent-ils pas en naiſſant de préjugés qui font le ſupplice de votre vie, qui ſèment la diviſion dans vos familles, qui arment vos contrées les unes contre les autres ? Vos pères ſe ſont cent fois égorgés pour des queſtions incompréhenſibles. Ces tems de frénéſie renaîtront, & vous vous maſſacrerez encore.

Vous êtes fiers de vos lumières ; mais à quoi vous ſervent-elles ? de quelle utilité ſeroient-elles à l'Hottentot ? eſt-il donc ſi important de ſavoir parler de la vertu ſans la

pratiquer ? Quelle obligation vous aura le Sauvage, lorſque vous lui aurez porté des arts ſans leſquels il eſt ſatisfait, des induſtries qui ne feroient que multiplier ſes beſoins & ſes travaux, des loix dont il ne peut ſe promettre plus de ſécurité que vous n'en avez ?

Encore ſi, lorſque vous avez abordé ſur ſes rivages, vous vous étiez propoſé de l'amener à une vie plus policée, à des mœurs qui vous paroiſſoient préférables aux ſiennes, on vous excuſeroit. Mais vous êtes deſcendus dans ſon pays pour l'en dépouiller. Vous ne vous êtes approchés de ſa cabane que pour l'en chaſſer, que pour le ſubſtituer, ſi vous le pouviez, à l'animal qui laboure ſous le fouet de l'agriculteur, que pour achever de l'abrutir, que pour ſatisfaire votre cupidité.

Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez ! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent ſont moins redoutables que les monſtres ſous l'empire deſquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être ; mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence & la liberté. Ou ſi vous vous en ſentez le courage, prenez vos haches, tendez vos arcs, faites pleuvoir

ſur ces étrangers vos flèches empoiſonnées. Puiſſe-t-il n'en reſter aucun pour porter à leurs citoyens la nouvelle de leur déſaſtre !

Mais hélas ! vous êtes ſans défiance, & vous ne les connoiſſez pas. Ils ont la douceur peinte ſur leurs viſages. Leur maintien promet une affabilité qui vous en impoſera. Et comment ne vous tromperoit-elle pas ? c'eſt un piège pour eux-mêmes. La vérité ſemble habiter ſur leurs lèvres. En vous abordant, ils s'inclineront. Ils auront une main placée ſur la poitrine. Ils tourneront l'autre vers le ciel, ou vous la préſenteront avec amitié. Leur geſte ſera celui de la bienfaiſance ; leur regard celui de l'humanité : mais la cruauté, mais la trahiſon ſont au fond de leur cœur. Ils diſperſeront vos cabanes ; ils ſe jetteront ſur vos troupeaux ; ils corrompront vos femmes ; ils ſéduiront vos filles. Ou vous vous plierez à leurs folles opinions, ou ils vous maſſacreront ſans pitié. Ils croient que celui qui ne penſe pas comme eux eſt indigne de vivre. Hâtez-vous donc, embuſquez-vous ; & lorſqu'ils ſe courberont d'une manière ſuppliante & perfide, percez-leur la poitrine. Ce ne ſont pas les repréſentations de la

juſtice

juſtice qu'ils n'écoutent pas, ce ſont vos flèches qu'il faut leur adreſſer. Il en eſt tems; Riebeck approche. Celui-ci ne vous fera peut-être pas tout le mal que je vous annonce; mais cette feinte modération ne ſera pas imitée par ceux qui le ſuivront. Et vous, cruels Européens, ne vous irritez pas de ma harangue. Ni le Hottentot, ni l'habitant des contrées qui vous reſtent à dévaſter ne l'entendront. Si mon diſcours vous offenſe, c'eſt que vous n'êtes pas plus humains que vos prédéceſſeurs; c'eſt que vous voyez dans la haîne que je leur ai vouée celle que j'ai pour vous.

Riebeck, ſe conformant aux idées malheureuſement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à ſa bienſéance, & il ſongea enſuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *pourquoi avez-vous ſemé nos terres? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? De quel œil verriez-vous ainſi uſurper vos champs? Vous ne vous fortifiez que pour réduire, par degrés, les Hottentots à l'eſclavage.* Ces repréſentations furent ſuivies de quel-

ques hoſtilités. Les Hollandois, qui étoient encore foibles, calmèrent les eſprits par beaucoup de promeſſes & quelques préſens. Tout fut pacifié; & ils continuèrent depuis aſſez paiſiblement leurs uſurpations.

Il eſt prouvé que la compagnie dépenſa, dans l'eſpace de vingt ans, quarante-ſix millions de livres pour élever la colonie à l'état où elle eſt aujourd'hui. C'eſt le plus bel établiſſement du monde, ſi l'on en croit la plupart des navigateurs, qui, fatigués d'une longue traverſée, ſont aiſément ſéduits par les commodités qu'ils trouvent dans cette relâche renommée. Voyons ſi la réflexion confirmera ces éloges dictés par l'enthouſiaſme.

Le cap de Bonne-Eſpérance, dont les parages ſont ſi orageux, termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. A ſeize lieues de cette fameuſe montagne eſt une péninſule formée au Nord par la baie de la Table, & au Sud par Falſe-Baie. C'eſt à la première des deux baies, qui ne ſont ſéparées que par une diſtance de neuf mille toiſes, qu'abordent tous les bâtimens durant la plus grande partie de l'année : mais depuis le 20 mai juſqu'au 20 ſeptembre la rade eſt ſi dangereuſe, l'on

y a éprouvé de ſi grands malheurs, qu'il eſt défendu aux vaiſſeaux Hollandois d'y mouiller. Ils ſe rendent tous à l'autre baie, où, dans cette ſaiſon, l'on n'a rien à craindre.

Le ciel du cap ſeroit très-agréable, ſi les vents n'y étoient preſque continuels & communément violens. On eſt dédommagé de l'eſpèce d'incommodité qu'ils cauſent, par la délicieuſe température, dont ils font jouir un climat qui, par ſa latitude, devroit être embrâſé. L'air de ce ſéjour eſt ſi pur, qu'on le regarde comme un remède preſque ſouverain pour la plupart des maladies apportées d'Europe, & qu'il n'eſt pas ſans utilité pour les maladies contractées aux Indes. Peu d'infirmités affligent les colons. La petite vérole même n'y a pénétré que tard. Cette contagion apportée, dit-on, par un bâtiment Danois, y fit d'abord, & y fait encore, par intervalle, de trop grands ravages.

Le ſol de cet établiſſement ne répond pas à ſa réputation. Les Hollandois n'y virent à leur arrivée, que d'immenſes bruyères, quelques arbuſtes, une eſpèce d'oignon qui, lorſqu'il eſt cuit, a le goût de la châtaigne, & qu'on a nommé pain des Hottentots. Par-

tout où la chûte périodique de ces plantes n'avoit pas dépoſé un ſédiment gras, la terre n'étoit qu'un ſable ſtérile. On n'eſt pas encore parvenu à la féconder, même dans le voiſinage de la capitale, où les encouragemens n'ont pas manqué. A l'exception de quelques vallées où les eaux ont entraîné le peu de terre qui couvroit les montagnes, l'intérieur du pays n'eſt pas plus fertile, & il eſt encore moins arroſé que les côtes où rien n'eſt pourtant ſi rare qu'un ruiſſeau ou une fontaine. Delà vient que quoique la colonie ne ſoit pas nombreuſe, ſes habitans ſont diſperſés ſur cent cinquante lieues le long des rivages de la mer, & ſur près de cinquante dans les terres.

La ville du cap, la ſeule qui ſoit dans la colonie, eſt compoſée d'environ mille maiſons, toutes bâties de brique, &, à cauſe de la violence des vents, couvertes de chaume. Les rues ſont larges & coupées à angles droits. Dans la principale eſt un canal, bordé des deux côtés, d'un plant d'arbres. Dans un quartier plus écarté, on voit encore un canal: mais la pente des eaux y eſt ſi rapide, que les écluſes ſe touchent preſque les unes les autres.

À l'extrémité de la ville, eſt le jardin, ſi renommé, de la compagnie. Il a huit à neuf cens toiſes de long. Un ruiſſeau l'arroſe. Pour en défendre les plantes contre la fureur des vents, on a entouré chaque quarré de chênes taillés en paliſſades, excepté dans l'allée du milieu où on les laiſſe croître de toute leur hauteur. Ces arbres, quoique médiocrement élevés, forment un ſpectacle délicieux dans une contrée où il n'y a que peu de bois, même taillis, & où l'on eſt réduit à tirer de Batavia tous ceux de charpente. Les légumes occupent la plus grande partie du terrein. Le petit eſpace conſacré à la botanique, n'a que peu de plantes. La ménagerie, qui joint le jardin, eſt également déchue. Elle renfermoit autrefois un plus grand nombre d'oiſeaux & de quadrupèdes, inconnus dans nos climats.

Ce ſont les vignes qui couvrent principalement les campagnes voiſines de la capitale. Leur produit eſt preſqu'aſſuré dans un climat où la grêle & la gelée ne ſont pas à craindre. Il ſemble que ſous un ciel ſi pur, dans un terrein ſablonneux, avec la facilité de choiſir les meilleures expoſitions, on devroit obtenir

une boiſſon exquiſe. Cependant, que ce ſoit le vice du climat ou la négligence des cultivateurs, elle eſt d'une qualité fort inférieure ; à l'exception d'un vin ſec, aigrelet & aſſez agréable, qui tire ſon origine de Madère, & que conſomment les colons riches. Celui que l'Europe connoît ſous le nom de Conſtance, & qui eſt blanc en partie & en partie rouge, n'eſt cueilli que dans un territoire de quinze arpens, ſur des ſeps apportés autrefois de Perſe. Pour en augmenter la quantité, on y mêle un vin muſcat aſſez bon que produiſent des côteaux voiſins. Une partie eſt livrée à la compagnie, au prix qu'elle-même a fixé ; le reſte eſt vendu, à raiſon de douze cens francs la barrique, à tous ceux qui ſe préſentent pour l'acheter.

Les grains ſe cultivent à une plus grande diſtance du cap. Ils ſont toujours abondans & à un prix modique, à cauſe de la facilité des défrichemens, de l'abondance des engrais, de la faculté de laiſſer repoſer les terres.

A quarante ou cinquante lieues du port, s'arrêtent les cultures. Dans un plus grand éloignement, il ne ſeroit pas poſſible de

voiturer les denrées avec avantage. Les campagnes ne ſont plus couvertes que de nombreux troupeaux qui, deux ou trois fois l'année, ſont conduits au chef-lieu de la colonie. Ils y ſont échangés contre quelques marchandiſes apportées d'Europe & des Indes, ou abſolument néceſſaires ou ſeulement agréables. Les paiſibles habitans de ces lieux écartés, connoiſſent peu le pain, & ſe nourriſſent aſſez généralement de viandes fraîches ou ſalées, mêlées avec des légumes qui n'ont pas moins de goût à cette extrémité de l'Afrique que dans nos contrées. Nos fruits, qui la plupart n'ont pas dégénéré, ſont une autre de leurs reſſources. Ils tirent moins d'utilité des végétaux d'Aſie qui viennent mal, dont quelques-uns même, tels que le ſucre & le café, n'ont jamais pu être naturaliſés.

Lorſque la compagnie forma ſon établiſſement du cap, elle aſſigna gratuitement à chacun des premiers colons un terrein d'une lieue en quarré. Ces conceſſions & celles qui les ſuivirent, ont été depuis grevées d'un impôt à chaque mutation.

Cette innovation n'eſt pas le ſeul reproche

que les colons faſſent au monopole. Ils ſe plaignent du bas prix qu'il met aux denrées qu'il exige pour ſes beſoins. Ils ſe plaignent des entraves dont il embarraſſe le débit des productions qu'il ne retient pas. Ils ſe plaignent des droits accordés à différens officiers ſur tout ce qui eſt vendu dans le pays ou même exporté. Ils ſe plaignent de la défenſe qui leur eſt faite d'expédier le moindre bâtiment pour communiquer entre eux ou pour aller chercher ſur les côtes voiſines les bois que la nature leur a refuſés. Ils ſe plaignent de ce que, par des formalités auſſi multipliées qu'inutiles, on les a réduits à emprunter à un intérêt exceſſif un argent qui donneroit plus d'extenſion à leurs cultures. Ils ſe plaignent de ce qu'étant la plupart Luthériens, il ne leur eſt pas permis de ſe procurer, à leurs dépens, les conſolations de la religion. Ils forment une infinité d'autres plaintes, toutes graves, & qui la plupart paroiſſent fondées.

On devroit ſe hâter d'autant plus de redreſſer ces griefs, que les colons ſont plus intéreſſans. Les mœurs ſont ſimples, même dans la capitale. On n'y connoît aucun genre

de ſpectacle; on n'y joue point; on n'y fait que très-rarement des viſites; on y parle peu. Les plaiſirs des femmes ſe bornent à rendre heureux leurs époux, leurs enfans, leurs ſerviteurs, leurs eſclaves même.

Tandis qu'elles ſe livrent à ces ſoins touchans, les hommes s'occupent tout entiers des affaires extérieures. Sur le ſoir, lorſque les vents ſont tombés, chaque famille réunie, va jouir de l'exercice de la promenade, de la douceur de l'air. La vie d'un jour eſt celle de toute l'année; & l'on ne s'apperçoit pas que cette uniformité nuiſe au bonheur.

Un trait à remarquer dans les mœurs de cette colonie, c'eſt qu'on y retrouve l'uſage le plus précieux de la candeur des premiers âges. Une jeune perſonne devient-elle ſenſible, un aveu naïf ſuit de près cette impreſſion délicieuſe. L'amour, dit-elle, eſt une paſſion naturelle qui doit faire le charme de ſa vie & la dédommager du danger d'être mère. Celui qui a eu le bonheur de lui plaire eſt auſſi-tôt chéri publiquement, s'il éprouve le goût qu'il inſpire. Dans des liens libres & ſacrés, que l'ambition, l'avarice & la vanité n'ont point formés, la confiance ſe

joint à la tendreſſe ; & ces deux ſentimens produiſent dans des ames ſimples, tranquilles & conſtantes, une union que les années & les événemens n'altèrent que très-rarement.

La colonie, qui n'a que ſept cens hommes de troupes régulières pour ſa défenſe, compte quinze mille Européens, Hollandois, Allemands & François, dont la quatrième partie eſt en état de porter les armes. Ce nombre ſe ſeroit accru, ſi de funeſtes préjugés de religion n'euſſent repouſſé une infinité de malheureux, diſpoſés à aller chercher la paix & l'abondance ſous ces heureux climats. On ne comprend pas comment une république qui admet avec tant de ſuccès tous les cultes dans ſes provinces, a pu ſouffrir qu'une compagnie formée dans ſon ſein, portât une odieuſe intolérance au-delà des mers. Si le gouvernement a jamais la force de réprimer un abus ſi oppoſé à ſes principes, la colonie ſe peuplera en raiſon de ſes ſubſiſtances ; & alors on pourra ſans inconvénient abolir la ſervitude qui, quoique moins peſante que par-tout ailleurs, eſt toujours une dégradation de l'eſpèce humaine.

Les eſclaves ſont au nombre de quarante

ou cinquante mille. Les uns ont été achetés aux côtes d'Afrique ou à Madagaſcar ; les autres viennent des iſles Malaiſes. Ils ſont nourris comme leurs maîtres, & ne ſont condamnés qu'aux mêmes travaux. De tous les établiſſemens que l'Europe a formés dans les autres parties du monde, c'eſt le ſeul peut-être où les blancs aient daigné partager avec les noirs les occupations heureuſes, nobles & vertueuſes de la paiſible agriculture.

Si les Hottentots avoient pu adopter ce goût, c'eût été un grand avantage pour la colonie : mais les foibles hordes de ces Africains qui étoient reſtés dans les limites des établiſſemens Hollandois, périrent toutes dans une épidémie en 1713. Il n'échappa aux horreurs de cette contagion qu'un très-petit nombre de familles, qui ſont de quelque utilité pour la garde des troupeaux & pour le ſervice domeſtique. Les tribus plus puiſſantes & qui occupoient les bords des rivières, le voiſinage des bois, les terres abondantes en pâturages, obligées d'abandonner ſucceſſivement les tombeaux & la demeure de leurs pères, ſe ſont toutes éloignées des frontières de leur oppreſſeur. L'injuſtice qu'elles

éprouvoient a beaucoup ajouté à l'éloignement qu'elles avoient naturellement pour tous nos travaux. La vie oiſive & indépendante que ces ſauvages mènent dans leurs déſerts, a pour eux des charmes inexprimables. Rien ne peut les en détacher. Un d'entre eux fut pris au berceau. On l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance. Il fut envoyé aux Indes & utilement employé dans le commerce. Les circonſtances l'ayant ramené dans ſa patrie, il alla viſiter ſes parens dans leur cabane. La ſingularité de ce qu'il vit le frappa. Il ſe couvrit d'une peau de brebis, & alla rapporter au fort ſes habits Européens. « Je viens, dit-il au gouverneur, » je viens renoncer pour toujours au genre » de vie que vous m'aviez fait embraſſer. » Ma réſolution eſt de ſuivre juſqu'à la mort » la religion & les uſages de mes ancêtres. » Je garderai pour l'amour de vous le collier » & l'épée que vous m'avez donnés. Trouvez » bon que j'abandonne tout le reſte ». Il n'attendit point de réponſe, & ſe dérobant par la fuite, on ne le revit jamais.

Quoique le caractère des Hottentots ne ſoit pas tel que l'avarice Hollandoiſe le deſireroit,

la compagnie tire des avantages ſolides de ſa colonie. A la vérité, la dîme du bled & du vin qu'elle perçoit, ſes douanes & ſes autres droits ne lui rendent pas au-delà de cent mille écus. Elle ne gagne pas cent mille livres ſur les draps, les toiles, la clinquaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importans qu'elle y débite. Les frais inſéparables d'un ſi grand établiſſement & ceux que la corruption y ajoute, abſorbent au-delà de ces profits réunis. Auſſi ſon utilité a-t-elle une autre baſe.

Les vaiſſeaux Hollandois qui vont aux Indes ou qui en reviennent, trouvent au cap un aſyle ſûr, un ciel agréable, pur & tempéré, les nouvelles importantes des deux mondes. Ils y prennent du beurrë, du fromage, du vin, des farines, une grande abondance de légumes ſalés pour leur navigation & pour leurs établiſſemens d'Aſie, même depuis quelque tems deux ou trois cargaiſons de bled pour l'Europe. Ces commodités & ces reſſources augmenteroient encore, ſi la compagnie abdiquoit enfin les funeſtes préjugés qui n'ont ceſſé de l'égarer.

Juſqu'à nos jours les productions du cap

ont eu ſi peu de valeur, que leurs cultivateurs ne pouvoient ni ſe vêtir, ni ſe procurer aucune des commodités que leur ſol ne leur donnoit pas. La raiſon de cet aviliſſement des denrées étoit qu'il étoit défendu aux colons de les vendre aux navigateurs étrangers, que la poſition, la guerre ou d'autres raiſons attiroient dans leurs ports. La jalouſie du commerce, l'un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, avoit inſpiré cette interdiction barbare. Le but d'un ſi odieux ſyſtême étoit de dégoûter des Indes les autres nations commerçantes. Elles ne pouvoient attendre des ſecours que de l'adminiſtration, qui, pour ne pas s'écarter de ſon plan, les mettoit toujours à un prix exceſſif. Depuis même que l'expérience d'un ſiècle entier a fait abandonner des vues ſi chimériques, & qu'on a perdu l'eſpoir d'éloigner de l'Aſie les autres peuples, les habitans du cap n'ont pas été autoriſés à un commerce libre de toutes leurs denrées. A la vérité, Tulbagh & quelques autres chefs éclairés ſe ſont montrés plus faciles, ce qui a répandu un peu d'aiſance: mais on a toujours été réduit à endormir ou à corrompre le monopole. La compagnie ne

verra-t-elle jamais que les richeſſes des colons doivent tôt ou tard devenir les ſiennes? En adoptant les idées que nous oſons lui propoſer, elle ſuivra l'eſprit de ſes fondateurs, qui ne faiſoient rien au haſard, & qui n'avoient pas attendu les événemens heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du ſoin de donner un centre à leur puiſſance. Ils avoient jetté les yeux ſur Java dès 1609.

XIX. Empire des Hollandois dans l'iſle de Java.

Cette iſle, qui peut avoir deux cens lieues de long, ſur une largeur de trente & quarante, paroiſſoit avoir été conquiſe par les Malais à une époque aſſez reculée. Un mahométiſme fort ſuperſtitieux en étoit le culte dominant. Il y avoit encore, dans l'intérieur du pays, quelques idolâtres; & c'étoient les ſeuls hommes de Java qui ne fuſſent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'iſle, autrefois ſoumiſe à un ſeul monarque, ſe trouvoit alors partagée entre pluſieurs ſouverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces diſſentions éternelles avoient entretenu, chez ces peuples, l'oubli des mœurs & l'eſprit militaire. Ennemis de l'étranger, ſans confiance entre eux; on ne voyoit point de nation qui parût

mieux ſentir la haîne. C'eſt-là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il ſembloit que l'envie de ſe nuire, & non le beſoin de s'entr'aider, les eût raſſemblés en ſociété. Le Javanois n'abordoit point ſon frère, ſans avoir le poignard à la main ; toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avoient beaucoup d'eſclaves qu'ils achetoient, qu'ils faiſoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité. C'étoient les eſclaves qui cultivoient la terre, & qui faiſoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ſes concubines, combattoit ou dormoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'eſprit ; mais il y reſtoit peu de traces de principes moraux. Il ſembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes, qui, d'un gouvernement réglé, étoient paſſés à une eſpèce d'anarchie ; & qui ſe livroient ſans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractère ſi corrompu ne changea rien aux vues de la compagnie ſur Java. Elle pouvoit

pouvoit être traverſée par les Anglois, alors en poſſeſſion d'une partie du commerce de cette iſle. Cet obſtacle fut bientôt levé. La foibleſſe de Jacques I, & la corruption de ſon conſeil, rendoient ces fiers Bretons ſi timides, qu'ils ſe laiſſèrent ſupplanter, ſans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, furent aſſervis. Ce fut l'ouvrage du tems, de l'adreſſe, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les princes qu'ils vouloient mettre ou tenir ſous l'oppreſſion, d'envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne, & s'y naturaliſer, en quelque manière, avec ſes mœurs & ſes principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaiſirs les plus criminels, à leurs plus honteuſes débauches. Il arrivoit de-là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvoient s'empêcher de haïr, de mépriſer du moins des inſtituteurs ſi corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandois la perfectionnèrent. Ils cherchèrent à bien convaincre

leurs élèves de la foibleſſe, de la légéreté, de la perfidie de leurs ſujets ; & plus encore de la puiſſance, de la ſageſſe, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs uſurpations : mais, il faut le dire ; la perfidie, la cruauté, furent auſſi les moyens qu'employèrent les Hollandois.

Le gouvernement de l'iſle, qui avoit pour unique baſe les loix féodales, ſembloit appeller la diſcorde. On arma le père contre le fils, le fils contre le père. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées ſuivant les circonſtances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, & tantôt celui des vaſſaux. Si quelqu'un montroit ſur le trône des talens redoutables, on lui ſuſcitoit des concurrens. Ceux que l'or ou les promeſſes ne ſéduiſoient pas, étoient ſubjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, & toujours à leur avantage. Ils ſe trouvèrent enfin les maîtres des poſtes importans de l'intérieur, & des forts bâtis ſur les côtes.

L'exécution de ce plan d'uſurpation n'étoit encore qu'ébauchée, lorſqu'on établit à Java

un gouverneur qui eût un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avoit suivis jusqu'alors. Elle étoit persuadée que les Portugais avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vice-rois de Goa ; qu'on devoit éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguer ; & qu'il falloit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitans de nos climats.

Les Hollandois avoient une autre raison, pour se donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Asie comme des pirates, sans patrie, sans loix & sans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils proposèrent à plusieurs états, voisins de Java, d'envoyer des ambassadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'imposer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du stathouder, dont la protection leur étoit nécessaire pour les raisons que nous allons dire.

Lorsqu'on avoit accordé à la compagnie son privilège exclusif, on y avoit assez mal-

à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes orientales. Iſaac Lemaire, un de ces négocians riches & entreprenans, qu'on devroit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud, par les terres auſtrales ; puiſque la ſeule voie, connue alors pour y arriver, étoit interdite. Deux vaiſſeaux qu'il expédia en 1615, paſſèrent par un détroit, qui depuis a porté ſon nom, ſitué entre le cap de Horn & l'iſle des États, & furent conduits par les événemens à Java. Ils y furent confiſqués, & ceux qui les montoient envoyés priſonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les eſprits déja prévenus contre tous les commerces excluſifs. Il parut abſurde, qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur induſtrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers ſouffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna aux conceſſions qui lui avoient été faites plus d'étendue qu'elles n'en devoient avoir. On ſentoit que

ſon orgueil & ſon crédit augmentant avec ſa puiſſance, les intérêts de la nation ſeroient ſacrifiés dans la ſuite aux intérêts, aux fantaiſies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit ſuccombé ſous la haîne publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvellé ſon privilège qui alloit expirer, s'il n'avoit été ſoutenu par le prince Maurice, favoriſé par les États-Généraux, & encouragé à faire tête à l'orage, par la conſiſtance que lui donnoit ſon établiſſement à Java.

Quoique divers mouvemens, pluſieurs guerres, quelques conſpirations aient troublé la tranquillité de cette iſle, elle ne laiſſe pas d'être aſſujettie aux Hollandois, de la manière dont il leur convient qu'elle le ſoit.

Bantam en occupa la partie occidentale. Un de ſes deſpotes, qui avoit remis la couronne à ſon fils, fut rappellé au trône en 1680, par ſon inquiétude naturelle, par la mauvaiſe conduite de ſon ſucceſſeur, & par une faction puiſſante. Son parti alloit prévaloir; lorſque le jeune monarque, aſſiégé par une armée de trente mille hommes dans ſa capitale, où il n'avoit pour appui que les compagnons de

ſes débauches, implora la protection des Hollandois. Ils volèrent à ſon ſecours, battirent ſes ennemis, le délivrèrent d'un rival, & rétablirent ſon autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, & par conſéquent peu diſpendieuſe; on ne laiſſa pas de faire monter les dépenſes de la guerre à des ſommes prodigieuſes. La ſituation des choſes ne permettoit pas de diſcuter le prix d'un ſi grand ſervice, & l'épuiſement des finances ôtoit la poſſibilité de l'acquitter. Dans cette extrémité, le foible roi ſe détermina à ſe mettre dans les fers, à y mettre ſes deſcendans, en accordant à ſes défenſeurs le commerce excluſif de ſes états.

La compagnie maintient ce grand privilège avec trois cens ſoixante-huit hommes, diſtribués dans deux mauvais forts, dont l'un ſert d'habitation à ſon gouverneur, & l'autre de palais au roi. Cet établiſſement ne lui coûte que 110,000 livres, qu'elle retrouve ſur les marchandiſes qu'elle y débite. Elle a, en pur bénéfice, ce qu'elle peut gagner ſur trois millions peſant de poivre, qu'on s'eſt obligé de lui livrer à 28 livres 3 ſols le cent.

C'eſt peu de choſe en comparaiſon de ce

que la compagnie tire de Cheribon, qu'elle a réduit ſans efforts, ſans intrigue & ſans dépenſes. A peine les Hollandois s'étoient établis à Java, que le ſultan de cet état reſſerré, mais très-fertile, ſe mit ſous leur protection, pour éviter le joug d'un voiſin plus puiſſant que lui. Il leur livre annuellement trois millions trois cens mille livres peſant de riz, à 25 livres 12 ſols le millier. Un million de ſucre, dont le plus beau eſt payé 15 liv. 6 ſols 8 deniers le cent; un million deux cens mille livres de café, à 4 ſols 4 den. la livre; cent quintaux de poivre, à 5 ſols 2 d. la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'eſt payé que 1 liv. 11 ſ. 4 den. la livre; ſix cens mille livres d'areque, à 13 liv. 4 ſ. le cent. Quoique des prix ſi bas ſoient un abus manifeſte de la foibleſſe des habitans, cette injuſtice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheribon, le plus doux, le plus civiliſé de l'iſle. Cent Européens ſuffiſent pour le tenir dans les fers. La dépenſe de cet établiſſement ne monte pas au-deſſus de 45,100 livres, qu'on gagne ſur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataran, qui s'étendoit autre-

fois ſur l'iſle entière, dont il embraſſe encore la plus grande partie, a été ſubjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour ſon indépendance; lorſque le fils & le frère d'un ſouverain, mort en 1704, ſe diſputèrent ſa dépouille. La nation ſe partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la ſucceſſion appelloit au trône, prenoit ſi viſiblement le deſſus, qu'il ne devoit pas tarder à ſe voir tout-à-fait le maître, ſi les Hollandois ne ſe fuſſent déclarés pour ſon rival. Les intérêts que ces républicains avoient embraſſés, prévalurent à la fin : mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus ſavans, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune prince qu'on vouloit priver de la ſucceſſion du roi ſon père, montra tant d'intrépidité, de prudence & de fermeté, qu'il auroit triomphé, ſans l'avantage que ſes ennemis tiroient de leurs magaſins, de leurs fortereſſes & de leurs vaiſſeaux. Son oncle occupa ſa place : mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le ſceptre, lui dicta des loix. Elle choiſit le lieu où il

devoit fixer ſa cour, & s'aſſura de lui par une cidatelle où eſt établie une garde qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conſervation du prince. Après toutes ces précautions, elle ſe fit un art de l'endormir dans le ſein des voluptés, d'amuſer ſon avarice par des préſens, de flatter ſa vanité par des ambaſſades éclatantes. Depuis cette époque, le prince & ſes ſucceſſeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils inſtrumens du deſpotiſme de la compagnie. Elle n'a beſoin, pour le ſoutenir, que de trois cens cavaliers & de quatre cens ſoldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 835,000 livres.

On eſt bien dédommagé de cette dépenſe par les avantages qu'elle aſſure. Les ports de cet état ſont devenus les chantiers où l'on conſtruit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiſeries néceſſaires pour ſes différens établiſſemens de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'eſt obligé à lui livrer, c'eſt-

à-dire, quinze millions pesant de riz, à 17 liv. 12 sols le millier; tout le sel qu'elle demande à 10 livres 7 sols 10 deniers le millier; cent mille livres de poivre, à 21 liv. 2 sols 4 den. le cent; tout l'indigo qu'on cueille à 3 liv. 2 sols la livre; le cadjang, dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 l. 3 s. 2 d. le millier; le fil de coton, depuis 13 sols jusqu'à 1 liv. 13 s. suivant sa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome à un prix honteux.

La compagnie dédaigna long-tems toute liaison avec Balimbuam, située à la pointe orientale de l'isle. Sans doute qu'elle ne voyoit point de jour à tirer avantage de cette contrée. Quel qu'ait été le motif des Hollandois, ce pays a été attaqué dans les derniers tems. Après deux ans de combats opiniâtres & de succès variés, les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le prince Indien, vaincu & prisonnier, a fini ses jours dans la citadelle de Batavia; & sa famille a été embarquée pour le cap de Bonne-Espérance, où elle terminera, dans l'isle Roben, une carrière déplorable.

Nous ignorons quel usage les vainqueurs ont fait de leur conquête. Nous ne savons

pas davantage quel profit il leur reviendra d'avoir détrôné le roi de Madure, isle fertile & voisine de Mataram, pour y placer son fils comme gouverneur. Ce qui nous est malheureusement trop connu, c'est qu'indépendamment du joug tyrannique de la compagnie, tous les peuples de Java ont à supporter les vexations plus odieuses, s'il est possible, de ses trop nombreux agens. Ces hommes avides & injustes se servent habituellement de faux poids & de fausses mesures pour grossir la quantité de denrées ou de marchandises qu'on doit leur livrer. Cette infidélité, dont ils profitent seuls, n'a jamais été punie; & rien ne fait espérer qu'elle puisse l'être un jour.

Du reste, la compagnie, contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en sappant peu-à-peu les mauvaises loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être assurée d'un commerce entiérement exclusif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'isle. Tout son domaine se réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnèrent la conquête de cet état, & la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte & sans industrie.

Les Hollandois, ceux ſur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guère propres à tirer ce ſol excellent d'un ſi grand anéantiſſement. On imagina pluſieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la manière la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en ſoie tirés de la Chine, des tiſſerands en toile appellés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des atteliers pour la proſpérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favoriſoient en rien l'intérêt particulier, ils reſtèrent toujours de ſimples projets. Enfin, les généraux Imohff & Moſſel, frappés d'un ſi grand déſordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réuſſir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppreſſion avoit miſes dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires ont conſacré la plus grande partie de leur domaine à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvoient un

débit libre, facile & avantageux. L'induſtrie ſe ſeroit tournée vers des objets plus importans, ſi la compagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions au même prix que dans le reſte de l'iſle. Le monopole a réduit les cultures à dix mille livres peſant d'indigo, à vingt-cinq mille livres de coton, à cent cinquante mille livres de poivre, à dix millions de ſucre, à quelques autres articles peu importans.

Ces produits, ainſi que tous ceux de Java, ſont portés à Batavia, bâti ſur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, au ſixième degré de latitude méridionale.

Une ville, qui donnoit un entrepôt ſi conſidérable, a dû s'embellir ſucceſſivement. Cependant, à l'exception d'une égliſe récemment bâtie, aucun monument n'y a de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics ſont généralement lourds, ſans grace & ſans proportions. Si les maiſons ont des commodités & une diſtribution convenable à la nature du climat, leurs façades ſont trop uniformes & de mauvais goût. En aucun lieu du monde, les rues ne ſont plus larges & mieux percées. Par-tout, elles offrent aux gens de pied des

trottoirs propres & ſolides. La plupart ſont traverſées par des canaux bordés des deux côtés de ſuperbes arbres qui donnent un ombrage délicieux ; & ces canaux, tous navigables, portent les denrées & les marchandiſes juſqu'aux magaſins deſtinés à les recevoir. Quoique la chaleur, qui devroit être naturellement exceſſive à Batavia, y ſoit tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'élève tous les jours à dix heures, & qui dure juſqu'à quatre ; quoique les nuits ſoient rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore, l'air eſt très-mal-ſain dans cette capitale des Indes Hollandoiſes & le devient tous les jours davantage. Il eſt prouvé par des regiſtres d'une autorité certaine, que, depuis 1714 juſqu'en 1776, il a péri, dans l'hôpital ſeulement, quatre-vingt-ſept mille matelots ou ſoldats. Parmi les habitans, à peine en voit-on un ſeul dont le viſage annonce une ſanté parfaite. Jamais les traits ne ſont animés de couleurs vives. La beauté, ſi impérieuſe ailleurs, eſt ſans mouvement & ſans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui ſe portoit

bien, n'eſt plus, nulle ſurpriſe pour un événement ſi ordinaire. L'avarice ſe borne à dire: *Il ne me devoit rien*, ou bien: *il faut que je me faſſe payer par ſes héritiers.*

On ne ſera point étonné de ce vice du climat, ſi l'on conſidère que, pour la facilité de la navigation, Batavia a été placé ſur les bords d'une mer, la plus ſale qui ſoit au monde; dans une plaine marécageuſe & ſouvent inondée; le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupiſſante, couverts des immondices d'une cité immenſe, entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air, & s'oppoſent à la diſperſion des vapeurs fétides qui s'en élèvent.

Pour diminuer les dangers & le dégoût de ces exhalaiſons infectes, on brûle, ſans interruption, des bois & des réſines aromatiques; on s'enivre d'odeurs; on remplit les appartemens d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres même où l'on couche, reſpirent le plus délicat, le plus pur de tous les parfums. Ces précautions ſont en uſage juſque dans les campagnes, où tous les champs, tous les jardins ſont entourés d'eaux ſtagnantes &

mal-saines. Elles ne suffisent pas même pour y conserver, & encore moins pour y rétablir la santé. Aussi les gens opulens ont-ils sur des montagnes très-élevées, qui terminent la plaine, des habitations où ils vont plusieurs fois, dans l'année, respirer un air frais & sain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, & qui occasionnent d'assez fréquens tremblemens de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces; mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population est immense dans cette cité célèbre. Indépendamment des cent cinquante mille esclaves, dispersés sur un vaste territoire, perdu en objets d'agrément, ou consacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au service domestique. C'étoient originairement des hommes indépendans, enlevés la plupart par force ou par adresse, aux Moluques, à Célèbes, ou dans d'autres isles. Cette atrocité a rempli leurs cœurs de rage; & jamais ils ne perdent le desir d'empoisonner ou de massacrer des maîtres barbares.

Les Indiens libres sont moins aigris. Il s'en trouve

trouve de tous les pays ſitués à l'Eſt de l'Aſie. Chaque peuple conſerve ſa phyſionomie, ſa couleur, ſon habillement, ſes uſages, ſon culte & ſon induſtrie. Il a un chef qui veille à ſes intérêts, qui termine les différens étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverſes & ſi ennemies les unes des autres, il a été porté des loix atroces, & ces loix ſont maintenues avec une ſévérité impitoyable. Elles ne ſont impuiſſantes que contre les Européens, qui ſont rarement punis, & qui ne le ſont preſque jamais de peines capitales.

Entre ces nations, les Chinois méritent une attention particulière. Depuis long-tems ils ſe portoient en foule à Batavia, où ils avoient amaſſé des tréſors immenſes. En 1740, ils furent ſoupçonnés ou accuſés de méditer des projets funeſtes. On en fit un maſſacre horrible, ſoit pour les punir, ſoit pour s'enrichir de leurs dépouilles. Comme ce ſont les ſujets les plus abjects de cette célèbre contrée qui s'expatrient, ce traitement injuſte & jamais mérité, ne les a pas éloignés d'un établiſſement où il y a de gros gains à faire, & l'on en compte environ deux cens mille dans la colonie. Ils

y exercent preſque excluſivement tous les genres d'induſtrie. Ils y ſont les ſeuls bons cultivateurs; ils y conduiſent toutes les manufactures. Cette utilité, ſi publique & ſi étendue, n'empêche pas qu'ils ne ſoient aſſervis à une forte capitation & à d'autres tributs plus humilians encore. Un pavillon arboré ſur un lieu élevé, les avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent à quelqu'une, une amende conſidérable eſt la moindre des peines qu'on leur inflige.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville. Quatre mille d'entre eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être ſinguliérement attribuée à l'uſage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des eſclaves.

Malgré la quantité prodigieuſe d'inſectes, plus dégoûtans que dangereux, qui couvrent le pays, la plupart de ces hommes blancs y mènent une vie délicieuſe, au moins en apparence. Les plaiſirs de tous les genres ſe ſuccèdent avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre. Indépendamment de ce que peut fournir pour une chère délicate un ſol abondant en productions qui lui ſont propres, ou que

l'art y a naturalisées, les tables sont surchargées de ce que l'Europe & l'Asie fournissent de plus rare & de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux même de l'isle, regardées avec raison comme mal-saines ou peu agréables, sont remplacées par celles de *Selse*, arrivées avec de grands frais du fond de l'Allemagne.

Une dissipation si générale chez un peuple que, dans le reste du globe, on trouve si économe & si laborieux, semble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes. Cependant les mœurs ne sont guère plus libres à Batavia que dans les autres établissemens formés par les Européens aux Indes. Les liens même du mariage y sont peut-être moins relâchés qu'ailleurs. Il n'y a que des hommes sans engagement qui se permettent d'avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaisons toujours obscures, en refusant de baptiser les enfans qui leur devoient le jour : ils sont moins sévères, depuis qu'un charpentier qui vouloit que son fils eût une religion, se mit en disposition de le faire circoncire.

Le luxe a fait encore plus de réſiſtance que le concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de ſe diſtinguer par la richeſſe des habits, par la magnificence des équipages, pouſſent à l'excès ce goût pour le faſte. Jamais elles ne ſe montrent en public qu'avec un cortège nombreux d'eſclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées dans de ſuperbes palanquins. La compagnie voulut en 1758 modérer leur paſſion pour les diamans. Ses réglemens furent reçus avec mépris. C'eût été, en effet, une étrange ſingularité que l'uſage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elles naiſſent, & que des négocians euſſent réuſſi à régler aux Indes un luxe qu'ils apportent, pour le répandre ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un gouvernement Européen luttent en vain contre les loix & les mœurs du climat d'Aſie.

Cependant on retrouve quelques traits du caractère Hollandois dans les campagnes. Rien n'eſt plus agréable que les environs de Batavia. Ils ſont couverts de maiſons propres & riantes; de potagers remplis de légumes fort ſupérieurs à ceux de nos climats; de

vergers, dont les fruits variés ont un goût exquis ; de boſquets qui donnent un ombrage délicieux ; de jardins fort ornés, même avec goût. Il eſt du bon air d'y vivre habituellement ; & les gens en place ne vont guère à la ville que pour les affaires du gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges, unis, faciles, bordés d'arbres plantés au cordeau & taillés avec ſymmétrie.

Batavia eſt ſitué dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par pluſieurs iſles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'eſt proprement qu'une rade ; mais on y eſt en ſûreté contre tous les vents & dans toutes les ſaiſons, comme dans le meilleur port. Les bâtimens qui y arrivent ou qui en partent, reçoivent une partie de leur cargaiſon & les réparations dont ils ont beſoin dans la petite iſle d'Ornuſt, qui n'en eſt éloignée que de deux lieues, & où l'on a formé des chantiers & des magaſins. Ces navires entroient, il y a ſoixante ans, dans la rivière qui ſe jette dans la mer, après avoir fertiliſé les terres & rafraîchi la ville. Elle n'eſt plus acceſſible que pour des bateaux, depuis qu'il s'eſt formé à ſon embouchure un

banc de boue, qui devient tous les jours plus impraticable. C'eſt, dit-on, la ſuite de la pratique qu'ont contractée tous les hommes riches de détourner les eaux du fleuve, pour en entourer leurs maiſons de campagne. Quelle que ſoit la cauſe du déſordre, il faut le combattre par les moyens les plus efficaces. L'importance de Batavia mérite bien qu'on s'occupe ſérieuſement de tout ce qui peut ſoutenir l'éclat & l'utilité de ſa rade. Elle eſt la plus conſidérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaiſſeaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Aſie, à l'exception de ceux qui doivent ſe rendre à Ceylan, dans le Bengale & à la Chine. Ils s'y chargent en retour des productions & des marchandiſes que fournit Java; de toutes celles qui y ont été portées des différens comptoirs, des différens marchés, répandus ſur ces riches côtes, dans ces vaſtes mers.

Les établiſſemens Hollandois de l'Eſt ſont les lieux qui, à raiſon de leur ſituation, de leurs denrées & de leurs beſoins, entretiennent avec Batavia les liaiſons les plus vives & les plus ſuivies. Indépendamment des navires que le gouvernement y avoit envoyés,

on en voit arriver beaucoup de bâtimens particuliers. Il leur faut des paſſeports. Ceux qui auroient négligé cette précaution, imaginée pour prévenir les verſemens frauduleux, ſeroient ſaiſis par des chaloupes qui croiſent continuellement dans ces parages. Parvenus à leur deſtination, ils livrent à la compagnie les objets de leur chargement dont elle s'eſt réſervé le privilège excluſif, & vendent les autres à qui bon leur ſemble. La traite des eſclaves forme une des principales branches du commerce libre. Elle s'élève annuellement à ſix mille des deux ſexes. C'eſt dans ce vil & malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes qu'il ne leur eſt permis, ni d'amener, ni de faire venir de leur patrie.

Ces importations ſont groſſies par celle d'une douzaine de jonques, parties d'Emuy, de Limpo & de Canton, avec environ deux mille Chinois, conduits tous les ans à Java dans l'eſpérance d'y acquérir des richeſſes. Le thé, les porcelaines, les ſoies écrues, les étoffes de ſoie & les toiles de coton qu'elles y portent, peuvent valoir 3,000,000 liv.

On leur donne en échange de l'étain &

du poivre, mais ſecrètement, parce que le commerce en eſt interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli ſur les bords de la mer aux Moluques. On leur donne des nâgeoires de requin & des nerfs de cerfs, dont les vertus réelles ou imaginaires ſont inconnues dans nos contrées. On leur donne ces nids ſi renommés dans tout l'Orient, qui ſe trouvent en pluſieurs endroits, & principalement ſur les côtes de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, & du poids de demi-once, ſont l'ouvrage d'une eſpèce d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les aîles d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Elle les compoſe de frai de poiſſon, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Leur goût eſt naturellement fade: mais comme on les croit favorables à la paſſion pour les femmes, qui eſt générale dans ces régions, l'art a cherché & peut-être réuſſi à les rendre agréables par divers aſſaiſonnemens.

Avec ces productions, les Chinois reçoivent à Batavia une ſolde en argent. Elle eſt

toujours groſſie par les ſecours que leurs concitoyens établis à Java font paſſer à des familles qui leur ſont chères, & par les ſommes plus conſidérables qu'emportent tôt ou tard ceux d'entre eux qui, contens de la fortune qu'ils ont faite, s'en retournent dans leur pays qu'ils perdent rarement de vue.

Les Eſpagnols des Philippines fréquentent auſſi Batavia. Anciennement, ils y achetoient des toiles. Ils n'y prennent plus que la cannelle dont ils ont beſoin pour leur conſommation & pour l'approviſionnement d'une partie du Mexique. C'eſt avec l'or, qui eſt une production de leurs iſles même ; c'eſt avec la cochenille & les piaſtres venues d'Acapulco, qu'ils paient cet important objet.

Rarement les François vont-ils à Batavia pendant la paix. Le beſoin des ſubſiſtances les y a ſouvent attirés dans les deux dernières guerres. On les y verra moins, lorſque l'iſle de France & Madagaſcar ſe ſeront mis en état de nourrir leurs eſcadres & leurs troupes.

Quelques-uns des vaiſſeaux Anglois qui vont directement d'Europe à la Chine, relâchent à cette rade. C'eſt pour y vendre de

la clinquaillerie, des armes, des vins, des huiles, d'autres articles moins conſidérables qui appartiennent tous aux équipages. On y voyoit auſſi arriver autrefois de loin en loin les navigateurs de cette nation qui font le commerce d'Inde en Inde. Ils y viennent en bien plus grand nombre, depuis que leurs armemens ſe ſont multipliés, depuis que leurs affaires ſe ſont étendues. Leurs ventes ſe réduiſent à peu de choſe; mais leurs achats ſont conſidérables. Ils y chargent, en particulier, beaucoup d'araque, boiſſon exquiſe, faite avec du riz, du ſyrop de ſucre, du vin de cocotier, qu'on laiſſe fermenter enſemble & qu'enſuite on diſtille.

Toutes les denrées, toutes les marchandiſes qui entrent à Batavia ou qui en ſortent doivent cinq pour cent. Cette douane eſt affermée 1,900,800 livres. La ſomme ſeroit plus forte, ſi ce qui appartient à la compagnie ou qui eſt deſtiné pour elle étoit ſoumis aux droits; ſi les principaux agens de ce grand corps ne ſe diſpenſoient pas le plus ſouvent de les payer; ſi les fraudes étoient moins multipliées parmi les perſonnes de tous les ordres. Un revenu qui doit étonner, c'eſt

celui que forment les jeux de hasard. Il en coûte annuellement 384,000 liv. aux Chinois pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés avec la fureur si ordinaire dans les climats ardens où les passions ne connoissent pas de borne. Là, vont s'ensevelir les fortunes de la plupart des hommes libres; là, tous les esclaves vont dissiper ce qu'il leur a été possible de ravir à la vigilance de leurs maîtres. Il y a d'autres impositions encore dans cette capitale des Indes Hollandoises, sans que cependant elles couvrent les dépenses d'un entrepôt qui s'élèvent assez régulièrement à 6,600,000 livres.

XX. Manière dont sont conduites les affaires de la compagnie aux Indes & en Europe.

Le conseil qui domine sur tous les établissemens formés par la compagnie, réside à Batavia. Il est composé du gouverneur des Indes Hollandoises, d'un directeur général, de cinq conseillers & d'un petit nombre d'assesseurs qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conseillers morts, jusqu'à ce qu'on leur ait donné des successeurs.

C'est la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent; quiconque est parent ou protégé du général y peut arriver. Lorsque ce chef n'est plus, le

directeur & les conſeillers lui donnent proviſoirement un ſucceſſeur, qui ne manque guère d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conſeil : mais il jouiroit des honneurs attachés au poſte qu'il auroit occupé paſſagérement.

Le général rapporte au conſeil les affaires de l'iſle de Java ; & chaque conſeiller, celles de la province des Indes qui lui eſt confiée. Le directeur a l'inſpection de la caiſſe & des magaſins de Batavia qui verſent dans tous les autres établiſſemens. Tous les achats, toutes les ventes ſont de ſon reſſort. Sa ſignature eſt indiſpenſable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive ſe décider, dans le conſeil, à la pluralité des voix, rarement les volontés du général y ſont-elles contrariées. Il doit cet empire à la déférence qu'ont pour lui les membres qui lui doivent leur élévation, & au beſoin qu'ont les autres de ſa faveur pour pouſſer plus rapidement leur fortune. Si, dans quelque occaſion, il éprouvoit une réſiſtance trop contraire à ſes vues, il ſeroit le maître de ſuivre ſon avis, en ſe chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres adminiſtrateurs, n'eſt mis en place que pour cinq ans. Communément il y reſte toute ſa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient les affaires, pour couler à Batavia des jours paiſibles; mais les dégoûts que leur donnoient leurs ſucceſſeurs, ont fait réſoudre les derniers chefs à mourir dans leur poſte. Durant longtems, ils eurent une grande repréſentation. Le général Imhoff la ſupprima, comme inutile & embarraſſante. Quoique tous les ordres puiſſent aſpirer à cette dignité, aucun militaire n'y eſt jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle eſt preſque toujours remplie par des marchands; parce que l'eſprit de la compagnie eſt purement mercantille. Ceux qui ſont nés dans l'Inde, ont rarement aſſez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'eſt pourtant jamais venu en Europe.

Les appointemens de ce premier officier ſont médiocres. Il n'a que 2,200 livres par mois, & une ſubſiſtance égale à ſa paie. La liberté qu'il a de prendre dans les magaſins tout ce qu'il veut au prix courant, & celle qu'il ſe donne de faire le commerce qui lui

convient, ſont la meſure de ſa fortune. Celle des conſeillers eſt auſſi toujours fort conſidérable, quoique la compagnie ne leur donne que 440 livres par mois, & des denrées pour une pareille ſomme.

Le conſeil ne s'aſſemble que deux fois par ſemaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus ſuivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de ſergent, qu'on a cru pouvoir abandonner ſans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui eſt élevé à quelque poſte, eſt obligé de jurer qu'il n'a rien promis, ni rien donné, pour obtenir ſa place. Cet uſage, qui eſt fort ancien, familiariſe avec les faux ſermens, & ne met aucun obſtacle à la corruption. Mais ſi l'on peſoit tous les ſermens abſurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des états, pour entrer dans quelque corps ou profeſſion que ce ſoit, on ſeroit moins étonné de voir continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Tant que la bonne foi régna ſur la terre, la ſimple promeſſe ſuffit pour imprimer la

confiance. Le ſerment naquit de la perfidie. On n'exigea de l'homme qu'il prît le Dieu qui l'entendoit à témoin de ſa véracité, que lorſqu'il ne mérita plus d'être cru. Magiſtrats, ſouverains, que faites-vous donc? Ou vous faites atteſter le ciel & lever la main à l'homme de bien, & c'eſt une injure inutile; ou celui à qui vous ordonnez le ſerment, eſt un méchant. Et de quel prix peut être à vos yeux le ſerment d'un méchant? Mon ſerment eſt-il contraire à ma ſécurité? il devient abſurde. Eſt-il conforme à mon intérêt? il eſt ſuperflu. Eſt-ce connoître le cœur humain que de placer le débiteur entre ſa ruine & le menſonge, le criminel entre la mort & le parjure? Celui que la vengeance, l'intérêt & la ſcélérateſſe auront déterminé au faux témoignage, ſera-t-il arrêté par la crainte d'un crime de plus? Ignore-t-il en approchant du tribunal de la loi, qu'on exigera de lui cette formalité? & ne l'a-t-il pas mépriſée au fond de ſon cœur avant que de s'y ſoumettre? N'eſt-ce pas une eſpèce d'impiété que d'introduire le nom de Dieu dans nos miſérables débats? N'eſt-ce pas un moyen bizarre de rendre le ciel complice d'un forfait, que de

ſouffrir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais réclamé & qui ne réclamera pas davantage ? Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin, lorſqu'il a impunément appellé ſur ſa tête la vengeance divine ſans crainte d'être convaincu ? Le ſerment paroît tellement avili & proſtitué par ſa fréquence, que les faux témoins ſont auſſi communs que les voleurs.

Toutes les combinaiſons de commerce, ſans en excepter celles du cap de Bonne-Eſpérance, ſont faites par le conſeil, & le réſultat en vient toujours à ſa connoiſſance. Les vaiſſeaux même qui partent directement du Bengale, de Ceylan & de la Chine, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaiſons. Leurs comptes, comme tous les autres, ſe rendent à Batavia, où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conſeil des Indes n'eſt pas un corps iſolé, ni même indépendant. Il eſt ſubordonné à la direction qui ſubſiſte dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle ſoit une, dans toute la rigueur du terme, le ſoin de vendre deux fois l'an les marchandiſes, eſt partagé entre les ſix chambres intéreſſées dans ce commerce.

Leurs

Leurs opérations ſont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'aſſemblée générale qui conduit les opérations de la compagnie, eſt compoſée des directeurs de toutes les chambres. Amſterdam en nomme huit; la Zélande, quatre; les autres chambres, un chacune; & l'état, un ſeul. On voit qu'Amſterdam ayant la moitié des voix, n'a beſoin que d'en gagner une, pour donner la loi dans les délibérations, où tout ſe décide à la pluralité des ſuffrages.

Ce corps, compoſé de dix-ſept perſonnes, s'aſſemble deux ou trois fois l'année, pendant ſix ans à Amſterdam, & pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres ſont trop peu conſidérables pour jouir de cette prérogative. Quelques eſprits myſtérieux imaginèrent, vers le milieu du dernier ſiècle, qu'un profond ſecret pourroit rendre les opérations plus fructueuſes; & il fut choiſi quatre des plus éclairés ou des plus puiſſans, d'entre les députés, pour les revêtir du droit de régler les affaires d'une importance remarquable, ſans l'aveu de leurs collègues, ſans l'obligation même de les conſulter.

Malgré les vices qu'il eſt aiſé d'appercevoir

dans ces ſingulières inſtitutions, la compagnie s'éleva à des proſpérités très-éclatantes. Tâchons de trouver les cauſes de ce phénomène politique.

XXI. Cauſes de la proſpérité de la compagnie.

Les Hollandois dûrent leurs premiers ſuccès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer, dans moins d'un demi-ſiècle, de plus de trois cens vaiſſeaux Portugais. Ces bâtimens, dont les uns étoient deſtinés pour l'Europe, & les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Aſie. Ces richeſſes, que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer, formoient à la compagnie des retours immenſes, ou ſervoient à lui en procurer. De cette manière, les ventes étoient fort conſidérables, quoique les envois fuſſent très-médiocres.

L'affoibliſſement de la marine Portugaiſe, enhardit à attaquer les établiſſemens de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des fortereſſes ſolidement bâties, munies d'une artillerie nombreuſe, approviſionnées de tout ce que le gouvernement & les riches particuliers d'une nation conquérante, avoient dû naturellement raſſembler. Pour juger ſainement de cet avan-

tage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples, pour obtenir la permiſſion de ſe fixer où leur intérêt les appelloit; pour bâtir des maiſons, des magaſins, des forts; pour acquérir l'arrondiſſement néceſſaire à leur conſervation ou à leur commerce.

Lorſque la compagnie ſe vit en poſſeſſion de tant d'établiſſemens ſi riches & ſi ſolides, elle ne ſe livra pas à une ambition trop vaſte. C'eſt ſon commerce qu'elle voulut étendre, & non ſes conquêtes. On n'eut guère à lui reprocher d'injuſtices, que celles qui ſembloient néceſſaires à ſa puiſſance. Le ſang des peuples de l'Orient ne coula plus, comme au tems où l'envie de ſe diſtinguer par des exploits guerriers & par la manie des converſions, montroit par-tout les Portugais aux Indes ſous un appareil menaçant.

Les Hollandois ſembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les ſubjuguer. Ils n'eurent de guerres contre eux, que pour en obtenir des établiſſemens ſur les côtes, & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité, ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples,

qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais, d'ailleurs, les nouveaux dominateurs, un peu moins barbares que les conquérans qu'ils avoient chaſſés, laiſſoient les Indiens ſe gouverner eux-mêmes, & ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la manière de placer & de diſtribuer leurs forces, ils ſurent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca, ils n'eurent ſur le continent que des comptoirs & de petits forts. C'eſt dans les iſles de Java & de Ceylan, qu'ils établirent leurs troupes & leurs magaſins; c'eſt de-là que leurs vaiſſeaux ſoutenoient leur autorité, & protégeoient leur commerce dans le reſte des Indes.

Il y étoit très-conſidérable, depuis que la ruine de la puiſſance Portugaiſe avoit fait tomber dans leurs mains les épiceries. Quoique la conſommation s'en fît principalement en Europe, leurs heureux poſſeſſeurs ne laiſſoient pas d'en placer, mais à un prix inférieur, une aſſez grande quantité aux Indes. Ils y débitoient annuellement dix mille livres peſant de macis, cent mille livres de muſcade,

cent cinquante mille livres de girofle, deux cens mille livres de cannelle, trois ou quatre millions de poivre. C'étoit assez généralement le débouché des productions imparfaites qui n'auroient pas été vendues dans nos contrées.

Le soin d'exporter & de répandre les épiceries, aida les Hollandois à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le tems, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie, comme ils étoient en possession de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux & de matelots, qui, sans rien coûter à la compagnie, faisoient sa sûreté.

Des avantages si décisifs écartèrent longtems les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays, des mains des Hollandois. Ils n'éprouvèrent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis se sont introduites par-tout ailleurs. Le gouvernement instruit que la pratique des autres états ne devoit ni ne pouvoit lui servir de règle, permit constamment à la compagnie de vendre librement, & sans limitation, ses marchandises à la métropole.

Lorſque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matières premières pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande ſageſſe, de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles & des étoffes des Indes. Les différens genres d'induſtrie que la révocation de l'édit de Nantes fit paſſer à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de ſi loin ſon vêtement: mais la paſſion qu'avoit alors l'Europe, pour les modes de France, préſentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas ſeulement la penſée de rien changer à l'ancien uſage. Depuis que la cherté de la main-d'œuvre, qui eſt une ſuite néceſſaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Aſie ont été plus favoriſées que jamais. On a ſenti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens, que les Anglois ou les François, dont la proſpérité ne ſauroit manquer d'accélérer la ruine d'un état qui ne ſoutient ſon opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres puiſſances.

XXII. Décadence de la compagnie.

Cet ordre de choſes avoit porté la fortune de la compagnie, à une hauteur dont elle eſt enfin deſcendue. Quelques détails rendront cette vérité ſenſible.

Les premiers fonds de cette aſſociation commerçante ne furent que de 14,211,648 l. Il en fut fourni 8,084,813 par Amſterdam; 2,934,540 liv. 8 ſ. par la Zélande; 1,180,905 par Enchuyſen; 1,034,000 par Delft; 587,109 liv. 12 ſ. par Horn; & enfin 390,280 par Rotterdam.

Ce capital, qui n'a jamais été augmenté, & qui, depuis l'origine juſqu'au 1er janvier 1778, a rendu, année commune, vingt-un & un dix-ſeptième pour cent, fut diviſé par ſommes de 6,600 liv. qu'on nomma actions. Leur nombre fut de 2,153. On les vendit comptant, on les vendit à crédit, comme toutes les marchandiſes. Les formalités ſe réduiſoient à ſubſtituer le nom de l'acheteur, à celui du vendeur, ſur les livres de la compagnie, ſeul titre qu'euſſent les propriétaires. L'avidité & l'eſprit de calcul imaginèrent une autre manière de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'avoient point d'actions à vendre, des hommes qui n'en vouloient pas

acheter, s'engageoient réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé, à un prix convenu & à un tems fixe. Leur valeur, à cette époque, fixoit le ſort des joueurs. Celui qui avoit perdu, ſoldoit avec de l'argent, & la négociation ſe trouvoit finie.

Le deſir de gagner, la crainte de perdre dans ces ſpéculations hardies, cauſoient ordinairement dans les eſprits, la fermentation la plus vive. On inventoit de bonnes ou de mauvaiſes nouvelles; on accréditoit ou l'on combattoit celles qui ſe répandoient; on cherchoit à ſurprendre le ſecret des cours & à corrompre leurs miniſtres. La tranquillité publique fut ſi ſouvent troublée par ces intérêts oppoſés, que le gouvernement crut devoir prendre des meſures pour arrêter l'excès de cet agiotage. On déclara que toute vente d'actions à terme ſeroit nulle; à moins qu'il ne fût prouvé, par les regiſtres, que le vendeur, dans le tems du marché, en avoit la propriété. Les gens délicats ne ſe crurent pas diſpenſés, par cette loi, de l'obligation de tenir leurs engagemens: mais elle devoit rendre, & rendit en effet ces opérations plus rares.

Dans des tems heureux, les actions s'élevèrent à un prix preſque incroyable. Elles acquirent juſqu'à huit fois leur valeur originaire. On les a vues décheoir ſucceſſivement. Au tems où nous écrivons, elles ne gagnent plus qu'environ 360 pour cent. C'eſt même plus qu'on n'en obtiendroit ailleurs qu'en Hollande, où l'on peut, où l'on ſait ſe contenter d'un intérêt de deux & trois quarts pour cent.

Ce ſigne de décadence en annonce un autre. Le dividende, qui étoit monté à trente & quarante pour cent, n'eſt plus que de douze & demi depuis pluſieurs années. S'arrêtera-t-il à ce terme, ou baiſſera-t-il encore? Eſſayons de former quelques conjectures raiſonnables ſur cet important objet.

Le capital de la compagnie, ſes dettes payées, ne paſſoit pas 62,480,000 l. à la fin de 1751. Dans cette ſomme même, il n'y avoit en argent, en bon papier, & en marchandiſes dans les magaſins ou ſur les mers d'Europe & des Indes, que 38,060,000 l. Le reſte conſiſtoit en créances équivoques ou déſeſpérées, en armes, en vivres, en artillerie, en munitions de guerre, en beſtiaux,

en eſclaves, en quelques autres effets qui n'entroient point dans le commerce.

A la même époque, les bénéfices annuels s'élevoient à 27,940,000 livres. Mais pour les obtenir, il falloit dépenſer 20,460,000 l. C'étoit donc 7,480,000 l. qu'il reſtoit pour le dividende, & pour faire face aux guerres, aux incendies, aux naufrages, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette ſituation alarmoit ſi vivement Moſſel, le plus habile des chefs qui aient gouverné les Indes Hollandoiſes, qu'il regardoit la compagnie comme un corps épuiſé, qui ne ſe ſoutenoit que par des cordiaux. C'étoit, ſuivant ſon expreſſion, un vaiſſeau qui couloit bas, & dont la ſubmerſion étoit retardée par la pompe.

Quelques démarches que nous ayons faites, il ne nous a pas été poſſible d'obtenir un bilan poſtérieur à celui dont nous venons de nous occuper. Mais que doivent donc penſer les intéreſſés, de l'opiniâtreté avec laquelle on les laiſſe dans l'ignorance de leur ſituation? ou que leurs affaires ſont dans le plus grand déſordre; ou que les perſonnages auxquels

ils en ont confié l'adminiſtration, ſont de malhonnêtes gens dont le projet conſtant eſt d'ordonner, de diſpoſer de tout à leur gré, de piller, ſans s'expoſer à aucune ſorte de réclamation; ou que s'ils s'expoſent au ſoupçon de malverſation, c'eſt pour ſe garantir du reproche d'impéritie. Nous ſommes, ſe doivent-ils dire à eux-mêmes, nous ſommes dans les mains d'ignorans ou de fripons; & de ces deux ſuppoſitions, quelle.que ſoit celle qu'ils adoptent, quel en doit être l'effet? La méfiance des actionnaires, le décri des actions & la décadence de la compagnie. Quand on réfléchit un peu profondément ſur cette conduite ténébreuſe, on ne ſait qui il faut blâmer davantage, ou des propriétaires indolens qui peuvent demander d'autorité un compte à des gens qui ne ſont, après tout, que leurs commettans, & qui certes ne ſe trouveront jamais enveloppés dans leur ruine; ou de la tyrannie inſolente de ces repréſentans, à qui leurs concitoyens ont confié leur fortune, & qui en uſent comme de la leur; ou de la connivence perfide des chefs de l'état, qui n'oſent, ou ne peuvent, ou ne veulent pas interpoſer leur autorité dans une

circonſtance auſſi importante. Quoi qu'il en ſoit, le myſtère dont la compagnie fait une obligation, ſous ſerment, à ſes agens, n'empêche pas de voir que ſa ſituation devient de jour en jour plus fâcheuſe. Elle-même a été forcée de mettre les nations dans la confidence de ſa détreſſe, en diminuant de plus en plus ſes répartitions. Il reſte à démêler les vraies cauſes d'une vérité ſi affligeante.

XXIII. Raiſons de la décadence de la compagnie.

La première de toutes fut cette multitude de petites guerres qui ſe ſuccédèrent ſans interruption. A peine les habitans des Moluques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient cauſé les victoires des Hollandois, ſur un peuple qu'on regardoit comme invincible, qu'ils parurent impatiens du joug. La compagnie, qui craignit les ſuites de ce mécontentement, attaqua le roi de Ternate, pour le forcer à conſentir qu'on extirpât le girofle par-tout, excepté à Amboine. Les Inſulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils refuſoient d'être eſclaves. Macaſſar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-tems des forces conſidérables. La perte de Formoſe entraîna la ruine des comptoirs du Tonkin & de Siam. On fut

obligé d'avoir recours aux armes, pour ſoutenir le commerce excluſif de Sumatra. Malaca fut aſſiégé, ſon territoire ravagé, ſa navigation interceptée par des pirates. Négapatnam fut attaqué deux fois. Cochin eut à ſoutenir les efforts des rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été preſque continuels à Ceylan, auſſi fréquens & plus vifs encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix ſolide, qu'en mettant un prix raiſonnable aux denrées qu'on exige. Toutes ces guerres ont été ruineuſes, & plus ruineuſes qu'elles ne devoient l'être; parce que ceux qui les conduiſoient les faiſoient ſervir à leur fortune particulière.

Ces diſſenſions éclatantes ont été ſuivies, en beaucoup d'endroits, de vexations odieuſes. On en a éprouvé au Japon, à la Chine, à Camboge, à Aracan, dans le Gange, à Achem, au Coromandel, à Surate, en Perſe, à Baſſora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde, que des deſpotes qui préfèrent le brigandage au commerce; qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui eſt poſſible, paroît juſte.

Les bénéfices que faiſoit la compagnie dans

des lieux où ſon commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-tems les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occaſionnoient ailleurs. Les autres nations Européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduiſit à acheter plus cher, & à vendre à meilleur marché. Peut-être ſes avantages naturels l'auroient-ils miſe en état de ſoutenir ce revers, ſi ſes rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre par ce mot, les opérations néceſſaires pour porter les marchandiſes d'une contrée de l'Aſie à une autre contrée de l'Aſie; de la Chine, du Bengale, de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perſe, & en Arabie. C'eſt par le moyen de cette circulation, & par des échanges multipliés, que les Hollandois obtenoient pour rien, ou pour preſque rien, les riches cargaiſons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chaſſèrent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale.

Cette révolution, qui lui montroit ſi bien la route qu'elle devoit ſuivre, ne l'éclaira pas

même ſur une pratique ruineuſe en commerce. Elle avoit pris l'habitude de porter toutes les marchandiſes de l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les verſoit dans les différens comptoirs, où la vente en étoit avantageuſe. Cet uſage occaſionnoit des frais & une perte de tems, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvéniens. Lorſque les autres nations ſe livrèrent à une navigation directe, il devenoit indiſpenſable d'abandonner un ſyſtême, mauvais en lui-même, inſoutenable par les circonſtances. L'empire de la coutume prévalut encore ; & la crainte que ſes employés n'abuſâſſent d'un changement, empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la néceſſité.

Ce motif ne fut vraiſemblablement qu'un prétexte, qui ſervoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir abſolu dans l'Inde, & qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur adminiſtration. Dès que le gouvernement eut été

rendu sédentaire, les agens, moins surveillés, se relâchèrent. Ils se livrèrent à cette molleſſe, dont on contracte ſi aiſément l'habitude dans les pays chauds. On ſe vit réduit à en multiplier le nombre ; & perſonne ne ſe fit un point capital d'arrêter un déſordre, qui donnoit aux gens puiſſans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles paſſoient en Aſie avec le projet de faire une fortune conſidérable & rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointemens étoient inſuffiſans pour vivre. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir, étoient ôtés. On eut recours aux malverſations. La compagnie fut trompée dans toutes ſes affaires, par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à ſa proſpérité. L'excès du déſordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui ſe vendroit, pour tout ce qui s'achèteroit, une gratification de cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés, ſuivant leurs grades. Ils furent obligés, à cette condition, de jurer que leur compte étoit fidèle. Cet arrangement ne ſubſiſta que cinq ans ; parce qu'on s'apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On ſupprima la gratification & le ſerment. Depuis cette époque, les

adminiſtrateurs

adminiſtrateurs mirent à leur induſtrie le prix que leur dictoit la cupidité.

La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs ſubalternes, gagna peu-à-peu les principaux établiſſemens, &, avec le tems, Batavia même. On y avoit vu d'abord une ſi grande ſimplicité, que les membres du gouvernement vêtus, dans le cours ordinaire de la vie, comme de ſimples matelots, ne prenoient des habits décens que dans le lieu même de leurs aſſemblées. Cette modeſtie étoit accompagnée d'une probité ſi marquée, qu'avant 1650, il ne s'étoit pas fait une ſeule fortune remarquable : mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrières vaincre & conquérir pour la patrie, & porter dans le tréſor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante, amaſſer pour un corps particulier de l'état, des richeſſes, dont il ne leur revient ni gloire, ni profit. L'auſtérité des principes républicains, dut céder à l'exemple des peuples Aſiatiques. Le relâchement fut plus ſenſible dans le chef-lieu de la colonie, où les matières du luxe arrivant de toutes parts, le ton

de magnificence ſur lequel on crut devoir monter l'adminiſtration, donna du goût pour les choſes d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs ; & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richeſſes. Le mépris même des bienſéances fut pouſſé ſi loin, qu'un gouverneur général ſe voyant convaincu d'avoir pouſſé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de juſtifier ſa conduite, en montrant un plein-pouvoir ſigné de la compagnie.

Comment eût-on remédié à la conduite des adminiſtrateurs, dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencemens de la république, où les mœurs étoient pures & frugales ? Dans ces établiſſemens Hollandois, les loix avoient été faites pour des hommes vertueux : il faut d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le déſordre auroit pu être arrêté dans ſon origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Aſie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne groſſit ſes eaux, les vices qu'entraînent les richeſſes, croiſſent encore plus que les richeſſes même. Les places de directeurs confiées

d'abord à des négocians habiles, tombèrent, à la longue, dans des maiſons puiſſantes, & s'y perpétuèrent avec les magiſtratures qui les y avoient fait entrer. Ces familles occupées de vues de politique, ou de ſoins d'adminiſtration, ne virent dans les poſtes qu'elles arrachoient à la compagnie, que des émolumens conſidérables, & la facilité de placer leurs parens; quelques-unes même l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les diſcuſſions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un ſecrétaire qui, ſous le nom plus impoſant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des adminiſtrateurs qui ne s'aſſembloient que deux fois l'année, le printems & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, perdirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d'accorder une confiance entière, à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dreſſer le modèle des réponſes qu'on devoit y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, ſouvent corrompu, toujours dangereux, jetta ceux qu'il conduiſoit

dans des précipices, ou les y laiſſa tomber.

L'eſprit de commerce eſt un eſprit d'intérêt, & l'intérêt produit toujours la diviſion. Chaque chambre voulut avoir ſes chantiers, ſes arſenaux, ſes magaſins pour les vaiſſeaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite ſi vicieuſe.

Il n'y eut point de département qui ne ſe fît une loi de fournir, comme il en avoit le droit, des marchandiſes, en proportion de ſes armemens. Ces marchandiſes n'étoient pas également propres pour leur deſtination; & on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorſque les circonſtances exigèrent des ſecours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foibleſſe en montrant des beſoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où l'argent coûtoit ſix, plus ſouvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtoit neuf, & quelquefois beaucoup davantage. Les abus ſe multiplioient de toutes parts.

Les états-généraux chargés d'examiner tous les quatre ans la ſituation de la compagnie, de s'aſſurer qu'elle ſe tient dans les bornes de ſon octroi, qu'elle rend juſtice aux intéreſſés, qu'elle fait ſon commerce d'une manière qui n'eſt pas préjudiciable à la république : les états-généraux auroient pu & dû arrêter le déſordre. Ils ne remplirent leur devoir en aucune occaſion, ni dans aucun tems. Jamais on ne préſenta à cette aſſemblée qu'un état de ſituation ſi confus que les hommes les plus verſés dans les matières de comptabilité n'en auroient pas débrouillé le cahos, après les plus longues veilles ; & cependant, par une complaiſance dont nous craindrions d'approfondir les motifs, il fut toujours approuvé d'une voix unanime, ſans le plus court délai, ſans la plus légère diſcuſſion.

Nous nous laſſons de parcourir les déſordres qui ont corrompu le régime d'une aſſociation, autrefois ſi floriſſante. Les couleurs du tableau ſont trop ſombres. Voyons quels remèdes il conviendroit d'appliquer à des maux ſi graves & ſi multipliés.

XXIV. Moyens qui reſtent à la compagnie pour rétablir ſes affaires.

On commencera par ſe bien convaincre que le gouvernement de la compagnie eſt trop compliqué, en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres, entre tant de directeurs, entraîne néceſſairement des inconvéniens ſans nombre. Il n'eſt pas poſſible que le même eſprit préſide par-tout, que les opérations ne ſe reſſentent des vues oppoſées de ceux qui les conduiſent dans des lieux divers, ſans concert & ſans dépendance. L'unité ſi néceſſaire dans les arts, eſt également précieuſe dans les affaires. Inutilement on objecteroit qu'il eſt important pour tous les états démocratiques, que les richeſſes y ſoient diviſées, qu'il y règne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité poſſible. Cette maxime, vraie en elle-même, ne ſauroit être appliquée à une république ſans territoire, qui n'exiſte que par le commerce. Il faudra donc ſoumettre à une inſpection unique tous les achats, toutes les ventes; il faudra les réunir dans un même port. L'économie ſera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre, où toutes les lumières

ſeront réunies, on ira chercher, on ira combattre les déſordres juſque dans le fond de l'Aſie. La conduite que tiennent les Hollandois avec les princes Indiens, auxquels la force a arraché un commerce excluſif, ſera un des premiers abus qui ſe préſenteront. Depuis trop long-tems, on les traite avec une hauteur inſultante; on veut pénétrer à découvert les myſtères de leur gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des voiſins; on entretient la diviſion parmi leurs ſujets; on leur montre une défiance pleine d'animoſité; on les force à des ſacrifices qu'ils n'ont pas promis; on les prive des avantages que leur aſſurent leurs capitulations: tous ces actes, d'une tyrannie intolérable, occaſionnent de fréquentes diviſions, qui dégénèrent quelquefois en hoſtilités. Pour rétablir une harmonie, qui devient tous les jours plus néceſſaire & plus difficile, il faut employer des agens qui joignent à l'eſprit de modération, la connoiſſance des intérêts, des uſages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il ſe peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels inſtrumens: mais il lui

convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs, que tout l'invite à abandonner.

Les négocians de toutes les nations, auxquels la nature a donné l'eſprit d'obſervation, conviennent unanimement que les Hollandois ont trop multiplié leurs établiſſemens dans l'Inde; & qu'en ſe bornant à un moindre nombre, ils auroient beaucoup diminué leur dépenſe, ſans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'eſt pas poſſible que la compagnie ait ignoré ce qui eſt ſi généralement connu. On peut penſer qu'elle n'a été déterminée à conſerver des comptoirs qui lui étoient à charge, que pour n'être pas ſoupçonnée de l'impuiſſance de les ſoutenir. Cette foible conſidération ne l'arrêtera plus. Toute ſon attention doit être de bien diſtinguer ce qu'il lui convient de proſcrire, de ce qu'il lui eſt avantageux de maintenir. Elle a ſous ſes yeux une ſuite de faits & d'expériences qui l'empêcheront de ſe méprendre ſur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs ſubalternes, que les intérêts de ſon commerce la détermineront

à conſerver, elle détruira les fortifications inutiles; elle ſupprimera les conſeils que le faſte, plutôt que la néceſſité, lui a fait établir; elle proportionnera le nombre de ſes employés à l'étendue de ſes affaires. Que la compagnie ſe rappelle ces tems heureux, où deux ou trois facteurs, choiſis avec intelligence, lui expédioient des cargaiſons infiniment plus conſidérables que celles qui lui ſont arrivées depuis; où elle obtenoit ſur les marchandiſes des bénéfices énormes, qui, avec le tems, ſe ſont perdus dans les mains de ſes nombreux agens: alors elle ne balancera pas à revenir à ſes anciennes maximes, & à préférer une ſimplicité qui l'enrichiſſoit, à un vain éclat qui la ruine.

La réforme s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agens de la compagnie y forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, & par conſéquent moins diſpoſé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener; parce que les abus qu'ils ont introduits ou laiſſé établir, cauſeroient néceſſairement avec le tems la ruine totale des intérêts qu'ils conduiſent. On auroit peine

à voir ailleurs des malverſations égales à celles qui règnent dans les atteliers, les magaſins, les chantiers, les arſenaux de Batavia, & des autres grands établiſſemens.

Ces arrangemens en amèneroient de plus conſidérables. La compagnie établit, dès ſon origine, des règles fixes & préciſes, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter, pour quelque raiſon, ni dans quelque occaſion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction abſolue & univerſelle, lui parut néceſſaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ſes agens, la plupart tirés d'un état obſcur, & communément privés de cette éducation ſoignée qui étend les idées. Elle-même ne ſe permettoit pas le moindre changement, & elle attribuoit à cette invariable uniformité le ſuccès de ſes entrepriſes. Des malheurs aſſez fréquens qu'entraîna ce ſyſtême, ne le lui firent pas abandonner; & elle fut toujours opiniâtrément fidelle à ſon premier plan. Il eſt néceſſaire qu'elle adopte d'autres maximes; & qu'après avoir choiſi ſes facteurs avec plus de précaution, elle

abandonne des intérêts éloignés & qui changent tous les jours, à leur activité & à leurs lumières.

Ses vues s'étendront plus loin. Laſſe de lutter avec déſavantage contre les négocians libres des autres nations, elle ſe déterminera à livrer aux particuliers le commerce d'Inde en Inde. Cette heureuſe innovation rendra ſes colonies plus riches & plus fortes. On les verra bientôt remplies d'hommes entreprenans qui en verſeront les abondantes & précieuſes productions dans tous les marchés. Elle-même tirera plus de profit des droits perçus dans ſes comptoirs, qu'elle n'en pouvoit attendre des opérations compliquées & languiſſantes qui s'y faiſoient ſi rarement.

A cette époque tomberont ces trop ruineux armemens qu'on ne ceſſe de reprocher à la compagnie. Un peu après le commencement du ſiècle, elle adopta dans ſes chantiers une conſtruction vicieuſe qui lui fit perdre beaucoup de navires & de très-riches cargaiſons. Ces expériences funeſtes la ramenèrent aux méthodes généralement reçues : mais, par des conſidérations blâmables, elle continua d'employer dans ſa navigation un

tiers de bâtimens de plus qu'il ne le falloit. Cette corruption, qui n'auroit dû trouver d'excuſe dans aucun tems, eſt devenue ſurtout intolérable, depuis que les matériaux qui ſervent aux opérations navales ſont montés à de très-hauts prix ; depuis qu'il a fallu donner aux navigateurs une ſolde plus conſidérable.

Ces réformes amèneront l'extention du commerce. Relativement aux mœurs & aux circonſtances, il fut autrefois très-conſidérable : mais il s'arrêta, malgré le grand accroiſſement que prenoit, en Europe, la conſommation ; malgré les nouveaux débouchés qu'offroient l'Afrique & le Nouveau-Monde. On le vit même rétrograder, puiſque ſon produit n'augmenta pas, quoique les marchandiſes euſſent preſque doublé de valeur. Actuellement les ventes ne s'élèvent pas au-deſſus de quarante à quarante-cinq millions, ſomme qu'elles donnoient il y a ſoixante ans, & même plus long-tems.

On y trouve des toiles, du thé, de la ſoie, des porcelaines, du borax, de l'étain, du camphre, de la toutenague, du ſalpêtre, du coton, de l'indigo, du poivre, du café, du

ſucre, des bois de teinture, quelques autres objets plus ou moins conſidérables, achetés dans les différens marchés de l'Aſie, ou produits par le territoire de la compagnie. Ces productions, ces marchandiſes ſont auſſi la plupart fournies par celles des nations Européennes qui ont formé des liaiſons aux Indes. Il n'y a guère que la cannelle, le girofle, la muſcade, le macis, dont la conſommation s'élève annuellement à douze millions, qui appartiennent excluſivement aux ventes Hollandoiſes.

Après les améliorations que nous nous ſommes permis de propoſer, l'ordre ſe trouveroit rétabli pour quelque tems. Nous diſons pour quelque tems, parce que toute colonie, ſuppoſant l'autorité dans une contrée, & l'obéiſſance dans une autre contrée éloignée, eſt un établiſſement vicieux dans ſon principe. C'eſt une machine dont les reſſorts ſe relâchent, ſe briſent ſans ceſſe, & qu'il faut réparer continuellement.

XXV. Malheurs qui menacent la compagnie.

Quand même il ſeroit poſſible que la compagnie trouvât un remède efficace & durable, aux maux qui la fatiguent depuis ſi long-tems, elle n'en ſeroit pas moins me-

nacée de perdre le commerce excluſif des épiceries.

On a ſoupçonné long-tems que ces riches productions croiſſoient dans des régions inconnues. Il ſe répandoit obſcurément de tous côtés que les Malais, qui ſeuls avoient des relations avec ces contrées, avoient porté du girofle & de la muſcade dans pluſieurs marchés. Ce bruit vague n'a jamais été confirmé par des faits certains ; & il a fini par tomber dans l'oubli, comme toutes les erreurs vulgaires.

En 1774, le navigateur Anglois Forreſt partit de Balambangan, dans la vue d'éclaircir enfin, ſi les épiceries croiſſoient dans la nouvelle Guinée, comme le bruit en étoit répandu depuis fort long-tems. A peu de diſtance de cette contrée ſauvage, il trouva, dans l'iſle de Manaſwary, un muſcadier, dont le fruit ne différoit que par une forme oblongue de celui qui a tant de célébrité. Cet homme entreprenant arracha cent pieds de cet arbre utile, & les planta en 1776 à Bunwoot, iſle ſaine, fertile, couverte des plus beaux arbres, inhabitée, de dix-huit milles de circonférence ſeulement, & que

la Grande-Bretagne tient de la libéralité du roi de Mindanao. C'eſt-là qu'eſt certainement cultivé le muſcadier & vraiſemblablement auſſi le giroflier, puiſqu'il eſt prouvé que Forreſt a abordé à pluſieurs des Moluques.

Un fait certain, & aujourd'hui généralement connu, c'eſt que les François ont réuſſi en 1771 & en 1772 à tirer des Moluques des muſcadiers & des girofliers qu'ils ont tranſplantés ſur leur territoire. Si ces plants qui ont commencé à donner quelques fruits, en procurent un jour beaucoup & de bonne qualité : voilà une révolution dans cette branche importante de commerce.

Il ne tenoit qu'à la France de partager avec les ſeuls Hollandois cette ſource féconde de richeſſes. On n'auroit eu, pour jouir de cet avantage, qu'à concentrer, dans un ſeul point facile à garder, les acquiſitions qu'on venoit de faire. Soit généroſité, ſoit imprudence, le gouvernement a voulu que cette culture fût établie dans pluſieurs de ſes poſſeſſions. Des arbres multipliés en tant de lieux ouverts, paſſeront néceſſairement dans les colonies des autres nations ; & en peu de tems, des productions aſſujetties,

durant des ſiècles, à un monopole odieux, deviendront un bien commun à la plupart des peuples.

Peut-être n'y aura-t-il guère que les anciens poſſeſſeurs de ces productions précieuſes, qui en ſoient déſormais privés. Les ſeules iſles où elles aient crû juſqu'ici n'ont & ne peuvent avoir que ce genre d'utilité; la garde en eſt très-diſpendieuſe & le climat meurtrier. Quel motif pourroient avoir leurs maîtres pour conſerver des établiſſemens qui auront perdu tous leurs avantages? Ils les abandonneront donc; & alors que deviendra un corps qui, depuis cinquante ans, n'avoit que cette reſſource, contre les infidélités de ſes agens, la multiplicité de ſes comptoirs, les vices de ſon adminiſtration?

Indépendamment de cette guerre d'induſtrie, les Hollandois en doivent craindre une moins lente & plus deſtructive. Tout, mais ſinguliérement la manière dont ils compoſent leurs forces de mer & de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d'environ cent navires, de ſix cens à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit

ou

ou trente, & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui ſont hors d'état de faire leur retour, naviguent dans l'Inde, dont les mers paiſibles, ſi l'on excepte celle du Japon, n'exigent pas des bâtimens ſolides. Lorſqu'on jouit d'une tranquillité bien aſſurée, les vaiſſeaux partent ſéparément; mais pour revenir, ils forment toujours, au cap, deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaiſſeaux de la république les attendent, & les eſcortent juſqu'en Hollande. On imagina dans des tems de guerre cette route détournée, pour éviter les croiſières ennemies; on a continué à s'en ſervir en tems de paix, pour empêcher la contrebande. Il ne paroiſſoit pas aiſé d'engager des équipages, qui ſortoient d'un climat brûlant, à braver les frimats du Nord. Deux mois de gratification, ſurmontèrent cette difficulté. L'uſage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires, ou les tempêtes pouſſent les flottes dans la Manche. Une fois ſeulement les directeurs de la chambre d'Amſterdam tentèrent de la ſupprimer. Ils furent ſur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, déſapprouve le deſpotiſme de ce corps puiſſant,

& gémit de ſon privilège. La marine de la compagnie eſt commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mouſſes. Ils ſont pilotes, ils ſont manœuvriers : mais ils n'ont pas la première idée des évolutions navales. D'ailleurs, les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inſpirer à l'eſpèce d'hommes qui leur eſt ſoumiſe.

La formation des troupes de terre eſt encore plus mauvaiſe. A la vérité, des ſoldats déſerteurs de toutes les nations de l'Europe, devroient avoir de l'intrépidité : mais ils ſont ſi mal nourris, ſi mal habillés, ſi fatigués par le ſervice, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profeſſion vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne ſont pas faits pour leur communiquer l'eſprit militaire. Le mépris qu'un peuple, qui n'eſt que marchand, a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, achève de les avilir, de les décourager. A toutes ces cauſes de relâchement, de foibleſſe & d'indiſcipline, on peut en ajouter

une qui eſt commune aux deux ſervices de terre & de mer.

Il n'exiſte peut-être pas, dans les gouvernemens les moins libres, une manière de ſe procurer des matelots & des ſoldats, moins honnête & plus vicieuſe que celle qui, depuis long-tems, eſt miſe en uſage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*, toujours en activité ſur le territoire, ou même hors des limites de la république, cherchent par-tout des hommes crédules, qu'ils puiſſent déterminer à s'embarquer pour les Indes, ſous l'eſpérance d'une fortune rapide & conſidérable. Ceux qui ſe laiſſent leurrer par cet appât, ſont enrôlés, & reçoivent deux mois de paie, qu'on livre toujours à leur ſéducteur. Ils forment un engagement de 300 livres au profit de l'embaucheur, chargé, par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtemens, qu'on peut eſtimer le dixième de cette valeur. La dette eſt conſtatée par un billet de la compagnie, qui n'eſt payé que dans le cas où les débiteurs vivent aſſez long-tems pour que leur ſolde y puiſſe ſuffire.

Une ſociété qui ſe ſoutient malgré ce

mépris pour la profeſſion militaire, & avec des ſoldats ſi corrompus, doit faire juger des progrès qu'a faits l'art de la négociation dans ces derniers ſiècles. Il a fallu ſuppléer ſans ceſſe à la force par des traités, de la patience, de la modeſtie & de l'adreſſe : mais on ne ſauroit trop avertir des républicains, que ce n'eſt-là qu'un état précaire ; & que les moyens les mieux combinés en politique, ne réſiſtent pas toujours au torrent de la violence & des circonſtances. La ſûreté de la compagnie exigeroit des troupes compoſées de citoyens : mais cet ordre de choſes n'eſt point praticable. La dépopulation de la Hollande en ſeroit une ſuite néceſſaire. Le gouvernement s'y oppoſeroit, & diroit à ce corps déja trop favoriſé.

« La défenſe & la conſervation de notre » pays nous eſt tout autrement à cœur que le » bon ordre de vos affaires. A quoi nous » ſerviroit l'or dont vos flottes reviendroient » chargées, ſi nos provinces devenoient dé- » ſertes ? Si nous renonçons jamais au ſervice » des étrangers, ce ſera dans nos armées & » non ſur vos vaiſſeaux que nous les rempla- » cerons. N'expatrions, n'expoſons à la mort

» que le moins de nos concitoyens qu'il ſera » poſſible. Les chefs de nos comptoirs ſont » aſſez opulens pour ſe garantir, par tous les » moyens connus, des funeſtes influences » d'un climat empeſté. Et que nous importe » que des Allemands, auxquels d'autres Alle- » mands ſuccéderont, périſſent ou ne périſſent » pas, s'il s'en trouve toujours aſſez que la » miſère chaſſera de leur patrie, & qui ſe » laiſſeront bercer d'une fortune qu'ils ne » feront point! Leur paie ceſſe, au moment » où ils expirent; nos coffres continuent à » ſe remplir, & nos provinces ne ſe vuident » point. La compagnie n'a de ſûreté que celle » de la république; & où ſera celle de la » république ſi, par une dépopulation conſ- » tante, nous réduiſons notre contrée à la » miſérable condition de nos colonies »?

La compagnie ne ſera jamais donc ſervie que par des troupes étrangères; & jamais elle ne parviendra à leur inſpirer cet eſprit public, cet enthouſiaſme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps eſt toujours à cet égard, comme un gouvernement qui ne doit jamais conduire ſes troupes que par les principes ſur leſquels porte ſa conſtitution.

L'amour du gain, l'économie, ſont la baſe de l'adminiſtration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le ſoldat à ſon ſervice. Il faut, qu'employé dans des expéditions de commerce, il ſoit aſſuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réuſſir, & que la ſolde lui ſoit payée en actions. Alors les intérêts perſonnels, loin d'affoiblir le reſſort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que ſi ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de ſon adminiſtration, qu'elle ſe réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle ſe verroit enlever ſes établiſſemens en beaucoup moins de tems qu'elle n'en mit pour les conquérir ſur les Portugais. Ses meilleures places ſont ſans défenſe, & la marine ſeroit hors d'état de les protéger. On ne voit pas un ſeul vaiſſeau de ligne dans les ports; & il ne ſeroit pas poſſible d'armer en guerre les bâtimens marchands. Les plus forts de ceux qui retournent en Europe, n'ont pas cent hommes; & en

réuniſſant ce qui eſt diſperſé ſur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un ſeul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités, ne craindra pas d'avancer que la puiſſance Hollandoiſe pourroit être détruite en Aſie, avant que le gouvernement eût eu le tems de venir au ſecours de la compagnie. Ce coloſſe, d'une apparence giganteſque, a pour baſe unique les Moluques. Six vaiſſeaux de guerre, & quinze cens hommes de débarquement, ſeroient plus que ſuffiſans pour en faire la conquête. Cette révolution peut être l'ouvrage des François & des Anglois.

Si la cour de Verſailles formoit cette entrepriſe, ſon eſcadre partie de l'iſle de France, fondroit ſur Ternate, où ſes hoſtilités porteroient la première nouvelle de ſon arrivée dans ces mers. Un fort ſans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de deſſus les vaiſſeaux, ne feroit pas une longue réſiſtance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais foſſé, quatre petits baſtions, a été ſi ſouvent bouleverſé par des tremblemens de terre, qu'il doit être hors d'état

d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda préſente des difficultés particulières. Il n'y a point de fonds autour de ces iſles, & il y règne des courans violens; de ſorte que ſi on manquoit deux ou trois canaux qui y conduiſent, on ſeroit emporté ſans reſſource au-deſſous du vent: mais cet obſtacle ſeroit aiſément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit qu'à battre un mur, ſans foſſé, ni chemin couvert, ſeulement défendu par quatre baſtions, en mauvais état. Un petit fort, bâti ſur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défenſe de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près & bien vu les Moluques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il eſt vraiſemblable, les garniſons exceſſivement réduites par économie, énervées par la malignité du climat, aigries par les traitemens qu'elles éprouvent, refuſoient de ſe battre, ou ſe battoient mollement, la conquête ſeroit plus rapide. Pour lui donner le degré de ſolidité dont elle ſeroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui ſeroit moins

difficile qu'il ne doit le paroître. L'eſcadre, avec ceux de ſes ſoldats qu'elle n'auroit pas laiſſés en garniſon, avec la partie des troupes Hollandoiſes qui ſe ſeroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cens hommes qu'elle recevroit à tems, viendroit ſûrement à bout de cette entrepriſe.

A la vérité, il ne ſeroit pas poſſible de former par mer le ſiège de la place. Sous ſes murs, l'eau eſt généralement ſi baſſe, que les vaiſſeaux ne pourroient jamais aſſez approcher des fortifications pour les battre. Il faudroit donc avoir recours au débarquement. Peut-être l'a-t-on rendu impraticable en pluſieurs endroits, ſur-tout à l'embouchure de la rivière qui embellit la ville. Mais ſur des côtes plates, par-tout acceſſibles pour des chaloupes, il faut s'accoutumer à regarder la deſcente comme exécutée.

L'aſſaillant une fois établi à terre, ne trouveroit qu'une cité d'une lieue de circonférence, défendue par un double foſſé plus ou moins profond; par un rempart peu élevé & qui tombe en ruine; par une citadelle irrégulière & mal entretenue; par quelques Indiens, ſans valeur & ſans expérience,

ramaſſés de divers pays; par un petit nombre de troupes blanches, mécontentes de leur ſort, & commandées par des officiers qui n'ont ni élévation, ni expérience. Doit-on préſumer que de pareils obſtacles arrêteroient des guerriers entreprenans & animés par l'eſpoir d'un butin immenſe? Non ſans doute. Auſſi l'eſpoir des Hollandois, a-t-il une autre baſe.

Le climat de Batavia eſt ſi meurtrier, qu'une partie conſidérable des ſoldats qu'on y porte de nos contrées périſſent dans l'année. Un grand nombre de ceux qui échappent à la mort, languiſſent dans les hôpitaux. A peine en reſte-t-il le quart qui puiſſe faire régulièrement le ſervice de la place. Les Hollandois ſe flattent qu'en ajoutant aux cauſes ordinaires de deſtruction le ſecours d'une inondation générale, qui eſt toujours aiſée, ils creuſeroient un tombeau aux aſſaillans, ou les forceroient à ſe rembarquer. Les aveugles! qui ne voient pas que tous ces moyens de ruine ont beſoin du ſecours du tems; & que la priſe de la place ne ſeroit qu'un coup de main, pour une nation aguerrie & entreprenante.

Le plan de conquête que pourroit former la France, conviendroit également aux intérêts de la Grande-Bretagne; avec cette différence, que les Anglois commenceroient peut-être par ſe rendre maîtres du cap de Bonne-Eſpérance, relâche excellente qui faciliteroit leur navigation aux Indes.

Les deux côtés de la baie qui conduit à la capitale de cette fameuſe colonie, ſont défendus par des redoutes multipliées & judicieuſement placées: mais leurs batteries ſeroient aiſément démontées par les vaiſſeaux qui peuvent mouiller aſſez près de la terre pour les battre. Le fort, placé près du rivage, auroit le même ſort. Il réſiſteroit encore moins au plus foible ennemi qui l'attaqueroit par terre. Conſtruit ſans art, dominé, ne pouvant contenir que cinq ou ſix cens défenſeurs, il ſeroit néceſſairement réduit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons, diſperſés dans un eſpace immenſe & ſéparés les uns des autres par des déſerts, n'auroient pas le tems de venir au ſecours. Peut-être ne le voudroient-ils pas, quand ils le pourroient. Il doit être permis de ſoupçonner que l'oppreſſion, dans

laquelle ils gémiſſent, leur fait deſirer un changement de domination.

XXVI. Motifs que peut avoir la république pour ne pas laiſſer périr la compagnie.

Si la république ne regarde pas comme imaginaire les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait preſſentir pour ſon commerce & ſes poſſeſſions des Indes, elle ne doit rien oublier pour les prévenir. C'eſt un des ſoins les plus importans qui puiſſent l'occuper. Quels avantages l'état n'a-t-il pas tiré, depuis deux ſiècles, de ces régions lointaines ? quels avantages n'en tire-t-il pas encore ?

D'abord, l'aſſociation marchande qui régit les divers établiſſemens qu'elle-même y a formés, ſans aucun ſecours du gouvernement, a ſucceſſivement acheté le renouvellement de ſon privilège. Elle obtint, en 1602, ſon premier octroi pour 55,000 liv. Vingt ans après, il fut gratuitement renouvellé. Depuis 1643, juſqu'en 1646, on ne fit que le prolonger de ſix en ſix mois, pour des raiſons qui ne nous ſont pas connues. A cette époque, un don de 3,300,000 livres le fit accorder de nouveau pour vingt-cinq ans. Ce terme n'étoit pas encore expiré, lorſqu'en 1665 le monopole fut autoriſé juſqu'en

1700, à condition qu'il entretiendroit à l'état vingt bâtimens de guerre tout le tems que dureroient les hoſtilités commencées entre la république & l'Angleterre. 6,600,000 liv. méritèrent au corps privilégié la continuation de ſes opérations juſqu'en 1740. Les deux années ſuivantes, ſon ſort fut précaire. Puis il acquit de la conſiſtance pour douze ans, en payant trois pour cent de ſes répartitions, & enſuite pour vingt ans, moyennant une ſomme de 2,640,000 livres en argent ou en ſalpêtre. En 1774, ſes prérogatives furent bornées à deux ans & bientôt étendues à vingt, ſous la condition qu'il ſacrifieroit trois pour cent de ſon dividende.

Dans des tems de criſe, la compagnie a donné des ſecours au tréſor public, déja épuiſé ou prêt à l'être. On l'a, il eſt vrai, rembourſée un peu plutôt un peu plus tard de ſes avances : mais une conduite ſi noble ſoulageoit & encourageoit les citoyens.

Les beſoins des flottes & des armées exigeoient beaucoup de ſalpêtre. La compagnie s'eſt obligée à le fournir à un prix modique, & a de cette manière ſoulagé le fiſc.

Les manufactures de Harlem & de Leyde

voyoient diminuer tous les jours leur activité. La compagnie a retardé leur décadence & prévenu peut-être leur ruine entière en s'engageant à exporter pour 440,000 livres des étoffes ſorties de ces atteliers. Elle s'eſt auſſi ſoumiſe à les pourvoir de ſoies à des conditions qui lui ſont certainement onéreuſes.

Le revenu perpétuel de trente-trois actions & un tiers a été accordé au ſtadhouder. Il eſt à deſirer que ce ſacrifice, fait par la compagnie au premier magiſtrat de l'état, tourne au profit de la république.

Les marchandiſes qui étoient envoyées aux Indes, celles qui en arrivoient, étoient autrefois ſoumiſes à des droits aſſez conſidérables. C'étoient des formalités très-embarraſſantes. On vit, il y a trente ans, que ces impôts rendoient réguliérement 850,000 liv. & depuis cette époque, la compagnie paie cette ſomme au fiſc chaque année.

Indépendamment des charges que doit porter le corps en général, les intéreſſés ont encore à remplir des obligations particulières. Depuis plus d'un ſiècle, ils payoient annuellement à l'état ſix pour cent de la

valeur primitive de chaque action. En 1777, ce droit a été réduit à quatre & demi pour cent; & il ne pourra être augmenté de nouveau que lorſque le dividende ſera remonté au-deſſus de douze & demi pour cent. Les intéreſſés devoient encore pour chaque action un impôt, nommé *Ampt-Geld*, & qui de 39 livres 12 ſols eſt tombé depuis peu à 4 livres 8 ſols.

Qu'on ajoute à toutes ces taxations le profit que donnent à l'état des ventes de quarante-cinq millions, obtenues avec quatre ou cinq millions de numéraire, & dont la quatrième partie ne ſe conſomme pas ſur le territoire de la république. Qu'on y ajoute les gros bénéfices que la revente de ces marchandiſes procure à ſes négocians, & les vaſtes ſpéculations dont elle eſt la ſource. Qu'on y ajoute la multiplicité & l'étendue des fortunes particulières, faites anciennement ou de nos jours dans l'Inde. Qu'on y ajoute l'expérience que cette navigation donne à ſes matelots, l'activité qu'elle donne à ſa marine. Alors, on aura une idée juſte des reſſources que le gouvernement a trouvées dans ſes poſſeſſions d'Aſie. Le privilège

excluſif qui les exploite devroit même procurer de plus grands avantages aux Provinces-Unies ; & le motif en eſt ſenſible.

Aucune nation, quel que fût ſon régime, n'a jamais douté que tous les biens qui exiſtent dans un état, ne duſſent contribuer aux dépenſes du gouvernement. La raiſon de ce grand principe, eſt à la portée de tous les eſprits. Les fortunes particulières tiennent eſſentiellement à la fortune publique. L'une ne ſauroit être ébranlée, ſans que les autres en ſouffrent. Ainſi, quand les ſujets d'un empire le ſervent de leur bourſe ou de leur perſonne, ce ſont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La proſpérité de la patrie, eſt la proſpérité de chaque citoyen. Cette maxime, vraie dans toutes les légiſlations, eſt ſur-tout ſenſible dans les aſſociations libres.

Cependant il eſt des corps dont la cauſe, ſoit par ſa nature, ſoit par ſon étendue, ſoit par ſa complication, eſt plus eſſentiellement liée à la cauſe commune. Telle eſt en Hollande la compagnie des Indes. Son commerce a eſſentiellement les mêmes ennemis que la république ; ſa ſûreté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'état.

Les

Les dettes publiques ont, de l'aveu de tous les hommes éclairés, ſenſiblement affoibli les Provinces-Unies, & altéré la félicité générale, par l'augmentation progreſſive des impôts, dont elles ont été la ſource. Jamais on ne ramènera la république à ſa ſplendeur primitive, ſans la décharger de l'énorme fardeau ſous lequel elle ſuccombe; & ce ſecours, elle doit l'attendre principalement d'une compagnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours favoriſée. Pour mettre ce corps puiſſant en état de faire des ſacrifices & de grands ſacrifices à la patrie, il ne ſera pas néceſſaire de diminuer les bénéfices des intéreſſés: il ſuffira de le rappeller à une économie, à une ſimplicité, à une adminiſtration qui furent les principes de ſes premières proſpérités.

XXVII. Ancienne ſageſſe des Hollandois, & leur corruption actuelle.

Une réforme ſi néceſſaire ne ſe ſera pas attendre. Cette confiance eſt due à un gouvernement qui chercha toujours à retenir dans ſon ſein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ſes établiſſemens éloignés. C'étoit aux dépens de l'Europe entière, que la Hollande augmentoit ſans ceſſe le nombre de ſes ſujets.

La liberté de conſcience dont on y jouiſſoit, & la douceur des loix, y attiroient tous les hommes qu'opprimoient en cent endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle procuroit des moyens de ſubſiſtance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle. On voyoit les habitans des pays que dévaſtoit la guerre, aller chercher en Hollande un aſyle & du travail.

L'agriculture n'y pouvoit pas être un objet conſidérable; quoique la terre y fût très-bien cultivée : mais la pêche du hareng lui tenoit lieu d'agriculture. C'étoit un nouveau moyen de ſubſiſtance, une école de matelots. Nés ſur les eaux, ils labouroient la mer; ils en tiroient leur nourriture; ils s'aguerriſſoient aux tempêtes. A force de riſques, ils apprenoient à vaincre les dangers.

Le commerce de tranſport, qu'elle faiſoit continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, étoit encore un genre de navigation qui ne conſommoit pas les hommes, & les faiſoit ſubſiſter par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuploit la Hollande. Elle étoit comme une production du pays.

Ses vaiſſeaux étoient ſes fonds de terre, qu'elle faiſoit valoir aux dépens de l'étranger.

Peu de ſes habitans connoiſſoient les commodités qu'on ne pouvoit ſe procurer qu'à haut prix ; tous, ou preſque tous, ignoroient le luxe. Un eſprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même régnoit dans toute la nation, & il y étoit entretenu avec ſoin par le gouvernement.

Les colonies étoient régies par le même eſprit.

Le deſſein de conſerver ſa population, préſidoit à ſon économie militaire. Elle entretenoit en Europe un grand nombre de troupes étrangères ; elle en entretenoit dans ſes colonies.

Les matelots, en Hollande, étoient bien payés ; & des matelots étrangers ſervoient continuellement ou ſur ſes vaiſſeaux marchands, ou ſur ſes vaiſſeaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suiſſes, ne chercha plus que la Hollande à ſe maintenir en bonne intelligence avec ſes voiſins ; & plus que les

Suiſſes, elle chercha à maintenir ſes voiſins en paix.

La république s'étoit propoſée de maintenir l'union entre les citoyens, par de très-belles loix qui indiquâſſent à chaque corps ſes devoirs, par une adminiſtration prompte & déſintéreſſée de la juſtice, par des réglemens admirables pour les négocians. Elle ſentit la néceſſité de la bonne-foi : elle en montra dans ſes traités, & elle chercha à la faire régner entre les particuliers.

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui eût mieux combiné ce que ſa ſituation, ſes forces, ſa population lui permettoient d'entreprendre ; & qui eût mieux connu ou ſuivi les moyens d'augmenter ſa population & ſes forces. Nous n'en voyons aucune, dont l'objet étant le commerce & la liberté, qui s'appellent, s'attirent & ſe ſoutiennent, ſe ſoit mieux conduite pour conſerver l'un & l'autre.

Mais, combien ces mœurs ſont déja déchues & dégénérées de la ſimplicité du gouvernement républicain! Les intérêts perſonnels qui s'épurent par leur réunion, ſe ſont iſolés entiérement ; & la corruption eſt

devenue générale. Il n'y a plus de patrie, dans le pays de l'univers, qui devroit inſpirer le plus d'attachement à ſes habitans.

Quels ſentimens de patriotiſme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut ſe dire à lui-même. Cette terre que j'habite ; c'eſt moi qui l'ai rendue féconde ; c'eſt moi qui l'ai embellie ; c'eſt moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante, qui couvroit nos campagnes, ſe briſe contre les digues puiſſantes que j'ai oppoſées à ſa fureur. J'ai purifié cet air, que des eaux croupiſſantes rempliſſoient de vapeurs mortelles. C'eſt par moi que des villes ſuperbes preſſent la vaſe & le limon où flottoit l'Océan. Les ports que j'ai conſtruits, les canaux que j'ai creuſés, reçoivent toutes les productions de l'univers que je diſpenſe à mon gré. Les héritages des autres peuples, ne ſont que des poſſeſſions que l'homme diſpute à l'homme ; celui que je laiſſerai à mes enfans, je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure ; & j'en ſuis reſté le maître. C'eſt ici que j'ai établi un nouvel ordre phyſique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouver-

nement, la liberté : tout eſt ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du paſſé ; & lorſque je porte mes regards ſur l'avenir, je vois avec ſatisfaction que mes cendres repoſeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes pères voyoient ſe former des tempêtes !

Que de motifs pour idolâtrer ſa patrie ! Cependant il n'y a plus de patriotiſme ; il n'y a plus d'eſprit public en Hollande. C'eſt un tout, dont les parties n'ont d'autre rapport entre elles, que la place qu'elles occupent. La baſſeſſe, l'aviliſſement & la mauvaiſe foi, ſont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur ſerment comme d'une denrée ; & ils vont devenir le rebut de l'univers, qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémiſſez du moins des dangers qui vous environnent ! Avec l'ame des eſclaves, on n'eſt pas loin de la ſervitude. Le feu ſacré de la liberté, ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces tems d'anarchie, où tous les ſouverains de l'Europe, également contrariés par la nobleſſe de leurs états, ne pouvoient

mettre dans leurs opérations ni ſecret, ni union, ni célérité ; où l'équilibre des puiſſances ne pouvoit être que l'effet de leur foibleſſe mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, aſſure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent oppoſer des républicains à cette ſupériorité redoutable ? Des vertus ; & vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs & de vos magiſtrats, enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté ; & votre exemple funeſte reſſerre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaiſe foi, nous diſent tous les jours : le voilà ce gouvernement que vous exaltiez ſi fort dans vos écrits ; voilà les ſuites heureuſes de ce ſyſtême de liberté qui vous eſt ſi cher. Aux vices que vous reprochez au deſpotiſme, ils ont ajouté un vice qui les ſurpaſſe tous, l'impuiſſance de réprimer le mal. Que répondre à cette ſatyre amère de la démocratie ?

Induſtrieux Bataves, autrefois ſi pauvres, ſi braves & ſi redoutés, aujourd'hui ſi opulens

& ſi foibles, craignez de retomber ſous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez briſé & qui vous menace encore. Ce n'eſt pas moi qui vous le dis; ce ſont vos généreux ancêtres qui vous crient du fond de leurs tombeaux :

« N'eſt-ce donc que pour cette ignominie » que nous avons rougi les mers de notre » ſang, que nous en avons abreuvé cette » terre ? La miſère que nous n'avons pu ſup- » porter, eſt celle que vous vous préparez. » Cet or, que vous accumulez & qui vous » eſt ſi cher, c'eſt lui qui vous a mis ſous la » dépendance d'un de vos ennemis. Vous » tremblez devant lui, par la crainte de perdre » les richeſſes que vous lui avez confiées. » Il vous commande, & vous obéiſſez. Eh! » perdez-les, s'il le faut, ces perfides richeſ- » ſes, & recouvrez votre dignité. C'eſt alors » que, plutôt que de ſubir un joug, quel » qu'il ſoit, vous préférerez de renverſer de » vos propres mains les barrières que vous » avez données à la mer, & de vous enſevelir » ſous les eaux, vous, & vos ennemis avec » vous.

» Mais, ſi dans l'état d'abjection & de

» puſillanimité où vous êtes, ſi demain il » arrivoit que l'ambition ramenât une armée » ennemie au centre de vos provinces ou » ſous les murs de votre capitale ; parlez, » que feriez-vous ? On vous annonce qu'il » faut, dans un moment, ou ſe réſoudre à » ouvrir les portes de votre ville, ou à crever » vos digues ; vous écrieriez-vous : LES » DIGUES ! LES DIGUES ! Vous pâliſſez. Ah ! » nous ne le voyons que trop : il ne reſte à » nos malheureux deſcendans aucune étin- » celle de la vertu de leurs pères.

» Par quel étrange aveuglement ſe ſont-ils » donnés un maître ? Par quel aveuglement, » plus étrange encore, ont-ils éterniſé ſon » autorité, en la rendant héréditaire ? Nous » dirions : malheur à ceux qui ſe promet- » toient de dominer le prince par la recon- » noiſſance, & la république par l'appui du » prince, s'ils n'avoient été les premières » victimes de leur baſſe politique, & plongés » dans la retraite & l'obſcurité, les plus cruels » des châtimens pour des hommes intriguans » & ambitieux. Un peuple libre, un peuple » commerçant qui ſe donne un maître ! Lui, » à qui la liberté doit paroître d'autant plus

» précieuſe, qu'il eſt à craindre que ſes pro-
» jets ne ſoient connus, ſes ſpéculations
» ſuſpendues, ſes entrepriſes traverſées, les
» places de l'état remplies par des traîtres,
» & celles de ſes colonies procurées à d'in-
» dignes étrangers. Vous vous confiez dans
» la juſtice & les ſentimens du chef que vous
» avez aujourd'hui, & peut-être avez-vous
» raiſon. Mais qui vous a garanti que ſes
» vertus ſeront tranſmiſes à ſon ſucceſſeur,
» de celui-ci au ſien, & ainſi d'âge en âge
» à tous ceux qui naîtront de lui.

» O nos concitoyens! ô nos enfans! puiſſe
» l'avenir démentir un funeſte preſſentiment!
» Mais ſi vous y réfléchiſſiez un moment,
» & ſi vous preniez le moindre intérêt au
» ſort de vos neveux, dès-à-préſent vous
» verriez ſe forger ſous vos yeux, les fers qui
» leur ſont deſtinés. Ce ſont des étrangers
» qui couvrent les ponts de vos vaiſſeaux.
» Ce ſont des étrangers qui compoſent &
» commandent vos armées. Ouvrez les an-
» nales des nations; liſez & frémiſſez des ſuites
» néceſſaires de cette imprudence. Cette
» opulence qui vous tient aſſoupis & ſous les
» pieds d'une puiſſance rivale de la vôtre;

» c'eſt cette opulence même qui allumera la » cupidité de la puiſſance que vous avez » créée au milieu de vous. Vous en ſerez » dépouillés, & en même tems de votre » liberté. Vous ne ſerez plus rien : car vous » chercherez en vous votre courage, & vous » ne l'y trouverez point.

» Ne vous y trompez point. Votre condi- » tion préſente eſt plus fâcheuſe que la nôtre » ne le fut jamais. L'avantage d'un peuple » indigent qu'on opprime, eſt de n'avoir à » perdre qu'une vie qui lui eſt à charge. Le » malheur d'un peuple énervé par la richeſſe, » c'eſt de tout perdre, faute de courage pour » ſe défendre. Réveillez-vous donc. Regardez » les progrès ſucceſſifs de votre dégradation. » Voyez combien vous êtes deſcendus de » l'état de ſplendeur où nous nous étions » élevés, & tâchez d'y remonter, ſi toutefois » il en eſt tems encore ».

Voilà ce que vos illuſtres & braves aïeux vous diſent par ma bouche. Et que vous importe, me répondrez-vous, notre décadence actuelle & nos malheurs à venir. Etes-vous notre concitoyen ? Avez-vous une habitation, une femme, des enfans dans nos villes ?

Et que vous importe à vous-même où je ſois né, qui je ſuis, où j'habite, ſi ce que je vous dis eſt la vérité ? Les anciens demandèrent-ils jamais à l'augure, dans quelle contrée il avoit reçu le jour, ſur quel chêne repoſoit l'oiſeau fatidique qui leur annonçoit une victoire ou une défaite ? Bataves, la deſtinée de toute nation commerçante eſt d'être riche, lâche, corrompue & ſubjuguée. Demandez-vous où vous en êtes ?

Fin du ſecond Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ACUNHA (Triſtan d'), capitaine Portugais, envoyé par ſa cour pour ſe rendre maître du commerce des Indes, en s'emparant de la navigation de la mer Rouge. 153.

Adultère, comment puni chez les Indiens. 87.

Affranchiſſement des eſclaves chez les Indiens ; cérémonies qu'on y obſerve. 85.

Aignadel (Victoire d'). Louis XII qui avoit le plus grand intérêt à la conſervation de Veniſe, la mit par cette victoire ſur le penchant de ſa ruine. 149.

Albuquerque (Alphonſe), nommé par la cour de Portugal pour ſucceſſeur d'Alvarès Cabral, ſous le titre de vice-roi des Indes, s'établit à Goa. 134 135. Il eſt forcé, faute de vivres, de ſe retirer : mais quelques mois après, il le reprend & s'y fortifie. 136. Pour ruiner le commerce de Veniſe aux Indes, il eſſaie de détruire Suez. 134. Il n'y réuſſit pas ; il imagine d'autres moyens. 155, 156. Après avoir pris des meſures pour qu'aucun vaiſſeau ne pût paſſer de la mer d'Arabie dans celle des Indes, il cherche à s'emparer du golfe Perſique. 161. A ſon arrivée dans les Indes, il pille les villes dépendantes d'Ormuz, & force la capitale à ſe rendre tributaire du Portugal. 163, 164. Il eſt trahi par les ſiens, & obligé de remettre cette conquête au tems, où, nommé par ſa cour vice-roi des Indes, il auroit des forces ſuffiſantes. Le ſouverain de la Perſe lui ayant demandé

un tribut, il lui fait rapporter des boulets & des fabres, & lui dit, que *telle étoit la monnoie du roi de Portugal.* 165. Il tourne ſes vues vers l'iſle de Ceylan. 166. Il n'y fait point d'établiſſement ; mais il ſe détermine à la conquête de Malaca. 171. Il profite du mauvais traitement que les Malais avoient fait à pluſieurs des ſiens, pour donner à la conquête de Malaca un air de juſtice. 175. Il meurt à Goa en 1515, ſans biens, & diſgracié d'Emmanuel, à qui on l'avoit rendu ſuſpect, après avoir réprimé la licence des Portugais, & laiſſé une grande idée de ſes vertus dans l'eſprit des Indiens. 186, 187.

Alexandrie. Pour établir une communication entre ce port & celui de Berenice, Ptolomée, Lieutenant d'Alexandre, qui après ſa mort s'appropria l'Egypte, fit creuſer un canal, partant d'un des bras du Nil & qui ſe jettoit dans le golfe Arabique. 138.

Algèbre, due aux Arabes. 19.

Allemagne, fut long-tems agitée par les querelles des empereurs & des papes, & ne recouvra ſa tranquillité qu'au quinzième ſiècle. Son état politique alors. Etat du clergé. Les gentilshommes y voloient ſur les grands chemins. 33, 34.

Almeyda, prédéceſſeur d'Albuquerque dans la conquête des Indes. 171.

Aloës, plante médicinale, dont le meilleur croît à Socotora, ville des Indes, au pouvoir des Portugais. Deſcription de cette plante & du ſuc qu'on en tire. 152.

Alphonſe, roi de Portugal, reçoit le ſceptre dans la tenue des états généraux. 189.

Alvarès Cabral, capitaine de la flotte envoyée à Calicut par le Portugal. Succès de ſon voyage. 131.

Amboine, l'une des Moluques, où les Hollandois ont concentré la culture du girofle. 335.

Amida, médiateur entre Dieu & les hommes, ſelon la doctrine des Budſoïſtes, ſecte du Japon. Ils reconnoiſſent auſſi des divinités médiatrices entre cet Amida & les hommes. 261.

Ampt-Geld, nom d'un impôt que les intéreſſés de la compagnie des Indes Hollandoiſe doivent pour chaque action. 495.

Andréade (Simon d'), chef d'une eſcadre Portugaiſe, arrive à la Chine & gâte par ſa conduite effrénée tout ce que Thomas Perez, ambaſſadeur à Pekin, avoit fait d'avantageux pour les Portugais. 251, 252.

Anges, leur création d'après le *Shaſter*. Leur emploi auprès de l'éternel. Les Indiens en connoiſſent, comme nous, de bons & de mauvais. 109, 110.

Angleterre, avoit au quinzième ſiècle des barons inſolens, des évêques deſpotes, & un peuple las de leur joug. 32. Etat de ſon commerce & de ſes manufactures dans ce tems, de ſa police, de ſes loix, des beaux-arts. 33.

Arabes, fondent dans le huitième ſiècle, le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes & Carthage. On leur doit l'algèbre, la chymie, des lumières en aſtronomie, des machines, de nouveaux remèdes; & ſur-tout d'avoir cultivé avec ſuccès la poéſie. 18, 19.

Araújo, ami d'Albuquerque, eſt fait priſonnier à la première deſcente des Portugais à Malaca. Trait de généroſité de ſa part. 175.

Architecture, née dans les forêts des Druides, de l'imitation des arbres. 15.

Armes à feu, étoient connues dans l'Indoſtan au tems où l'on y parloit le Samskret. 78.

Arts, ſont très-peu de choſe dans l'Inde. 119.

Aſtrolabe, Henri, fils de Jean I, roi de Portugal, a part à ſon invention. 42.

Ataïde, général, envoyé par Sébaſtien, roi de Portugal, pour défendre les poſſeſſions des Portugais dans l'Inde. 280.

Athènes, uſage qu'elle fit de ſes premiers vaiſſeaux. Inconvéniens qui en réſultèrent. 8, 9.

Atlantide (*Iſle*). Diſcuſſion de la queſtion s'il y a jamais eu une iſle de ce nom. 42, 43.

Atlantique (mer), a été long-tems crue impraticable. 41.

B

Banda, l'une des Moluques où les Hollandois ont concentré la culture du muſcadier. 339. Cette iſle

eſt d'ailleurs comme toutes les Moluques, d'une ſtérilité affreuſe. 342.

Barons, avant Louis XI, employoient leurs revenus à ſoudoyer des gentilshommes déſœuvrés, pour ſe défendre contre les ſouverains & contre les loix. 31.

Bataves, état de ces peuples lorſque Céſar paſſa les Alpes. 297. Diſtinctions qu'il leur accorda. 298.

Batavia : cette ville a été bâtie ſur les ruines de l'ancienne Jacatra. 429. Influence du climat de cette ville ſur la ſanté & ſur les mœurs des habitans. 430. Cette ville, bâtie dans un endroit marécageux, eſt très-mal-ſaine. Précautions imaginées contre les mauvaiſes exhalaiſons. La population malgré cela y eſt immenſe. D'où les eſclaves qui y ſont ont été tirés. 431, 432. Les loix pénales y ſont atroces. 433. Les Chinois y étoient en très-grand nombre depuis longtems. On en fit un grand maſſacre en 1740. Senſualité de la vie qu'on y mène. 434. Comme les eaux y ſont mal-ſaines, on en fait venir de Selſe en Allemagne. Luxe qui règne parmi les femmes. 435, 436. La rade de cette contrée eſt la plus conſidérable de l'Inde. 438. Objets de commerce à Batavia. 439. Impoſitions miſes ſur les marchandiſes qui y entrent & qui en ſortent. 442 Son climat meurtrier fait périr la plus grande partie des ſoldats qu'on y envoie : le reſte languit dans les hôpitaux. 490.

Batavie, fondée dans le quinzième ſiècle par les Gaulois, faiſoit partie du royaume brillant que ces conquérans arrachèrent à l'empire Romain. 299. Elle eſt le partage d'un des petits-fils de Charlemagne. Les Normands lui donnent le nom de Hollande. 300. La Hollande ſe choiſit un chef au dixième ſiècle, à la fin de la branche Carlovingienne. *Ibid.*

Batta, nom d'une nation, ſituée au nord-oueſt de Borneo. Ils mangent les criminels convaincus de trahiſon ou d'adultère. 362.

Battes, peuples de la Heſſe, vont s'établir ſur le Wal & ſur le Rhin & prennent le nom de Bataves. 296. Nature de leur gouvernement. 297.

Bedas, nom des livres ſaints commis à la garde des bramines dans l'Inde, ils ſont l'objet de leurs études.

M. Haſtings vient de nous en procurer une traduction en Anglois, faite par M. Haleg. 68. 69.

Bedas, habitans de la partie ſeptentrionale de l'iſle de Ceylan, Leurs mœurs. Leur jalouſie pour leurs femmes. 167, 168.

Bonne-Eſpérance (le Cap de), nommé d'abord cap des Tempêtes; mais Jean II, roi de Portugal, prévoyant qu'il ſerviroit de paſſage aux Indes, lui donna le nom qu'il porte aujourd'hui. 52, 53. Sa deſcription géographique. Climat du pays. 403. Deſcription du jardin que la compagnie des Indes Hollandoiſe y a. Ce pays eſt ſur-tout fertile en vignes. 405. Commerce qu'on y fait en troupeaux. 406. Le ſucre ni le café n'ont jamais pu s'y naturaliſer. 407. Plaintes des colons contre le monopole qui y règne. Mœurs ſimples des habitans. 408. L'amour y eſt la peinture de la candeur des premiers âges. 409. Nombre d'habitans de toutes les nations dont cette colonie eſt peuplée. 410. Nombre des eſclaves; douceur du traitement que leurs maîtres leurs font éprouver. 411.

Borneo, iſle d'Aſie; où les Hollandois ont formé un établiſſement. 458. Terreur qu'inſpirèrent au prince de cette iſle, les figures repréſentées ſur des tapiſſeries, dont les Portugais lui firent préſent. *Ibid.* Les Hollandois y font le commerce excluſif de poivre. 359. Sa deſcription géographique, ſon climat, ſa religion; abſurdité du ſyſtême des habitans ſur la formation du globe terreſtre. *Ibid.* 360.

Brachmanes, c'eſt d'eux que deſcendent les Bramines chez les Indiens. Leurs dogmes. 97, 98.

Brama. Expoſé du contenu dans le code de la religion de Brama. 72. *& ſuiv.* Sa religion diviſée en quatre-vingt-trois ſectes, qui ne connoiſſent pas l'eſprit d'intolérance. 122.

Bramines, prêtres de l'Inde, ne communiquent leur religion à perſonne; anecdote à ce ſujet. 67, 68.

Buddou, dieu du ſecond ordre, chez les Chingulais de l'iſle de Ceylan. 169.

Budſoïſme, rigoriſme de cette ſecte du Japon. 261.

Budſoïſtes, autre ſecte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Ils profeſſent à-peu-près les dogmes du Sintos. *Ibid.*

C

Caffa. Les Génois s'étant emparés du commerce maritime des Grecs, dans le huitième siècle, firent de Caffa une ville floriſſante. 20.

Camphre, production de l'iſle de Sumatra. Nature de cette huile. Deſcription de l'arbre qui la donne. 362, 363. Le camphre de cette iſle eſt le meilleur. *Ibid.*

Carthage, conſerve ſa liberté malgré ſes richeſſes. Sans les Romains elle n'eût peut-être été que commerçante. Cauſe de ſa chûte. 7, 8.

Caſpienne (*mer*), la ſeule des mers d'Aſie qui ſoit reſtée dans ſon ſein. Réfutation des raiſons qu'en ont données quelques phyſiciens. 55.

Caſtes, ſont chez les Indiens, des eſpèces de tribus ou familles dont il n'eſt pas permis de ſortir pour entrer dans une autre. 95. Les dernières d'entr'elles n'ont pas même la faculté de ſe trouver dans les temples avec les autres. 106, 107. Nourriture aſſignée à chacune par Brama. 114.

Caſtro, général Portugais, jette du ſecours dans Diu, attaquée par le roi de Cambaie. Il eſt vainqueur. Retourné à Goa, il donne à ſon armée les honneurs du triomphe à la manière des anciens. Mot de la reine de Portugal à cette occaſion. 276, 277.

Célèbes, iſle d'Aſie, près des Moluques, où les Hollandois ſe ſont établis. 349. Caractère des habitans; leur éducation. 350. Leur religion. 353. Commerce qu'y font les Chinois. 357. Combien cette colonie coûta à la Hollande par an. *Ibid.*

Ceylan. Sa deſcription géographique. 166. Son ancienne légiſlation. *Ibid.* Etat où les Portugais la trouvèrent; ſon gouvernement. 167.

Chaliats, nom qu'on donne à la côte de Coromandel aux Mahométans Arabes qui y exercent pluſieurs emplois. 127.

Change, déclaré uſuraire par le clergé dans le huitième ſiècle: mais il étoit trop utile pour être aboli. Effet qu'il produiſit. 24.

Chevalerie. C'eſt du tems que Henri duc de Bourgogne

alla combattre les infidèles ſous le célèbre Cid, qu'elle reparut ſur les bords du Tage. 188. C'étoit un mêlange d'héroïſme, de galanterie & de dévotion. *Ibid.*

Chine. Tout le bien qu'en avoit dit le Vénitien Marc Paul, avoit paſſé pour fabuleux. 192. Comparaiſon de ce qu'en ont dit ſes panégyriſtes & ſes détracteurs. 195 & *ſuiv.* Sa deſcription géographique, ſon antiquité. 194, 195. Fertilité de ſon territoire. 197. Productions différentes ſelon les terreins. 199, 200. Des canaux multipliés ſortant des fleuves y augmentent la fertilité. *Ibid.* Réponſe des détracteurs de la Chine à cette aſſertion. 227. Caractère de la nation. 200. L'agriculture y eſt, de tems immémorial, en honneur. 201. Réponſe. 236. Les laboureurs y ſont en grande vénération. 202. L'empereur y laboure tous les ans avec de grandes ſolemnités une portion de terre. 207, 208. Les révolutions & les révoltes en cas de diſette, y ſont fréquentes. Raiſons qui peuvent les autoriſer. Réponſe. 227. Population de ce pays. 207. Tout magiſtrat qui déplaît eſt dépoſé, fût-il innocent. 208, 209. Le prince y eſt adoré. *Ibid.* Les ſouverains y ſont plus ſages & plus éclairés par la néceſſité où ils ſont d'être juſtes. 209. Réponſe. 234. Les Chinois ne ſont attachés aux loix qu'autant qu'elles ſont leur bonheur. 208. Réponſe à cette aſſertion. 232. Si le prince s'y livroit à la tyrannie, il s'expoſeroit à tomber du trône. 208. Réponſe. 232, 233. Ce n'eſt pas comme légiſlateur, c'eſt comme pere que le prince y eſt obéi, reſpecté, 209, 210. Réponſe à cette aſſertion. 231. Le gouvernement eſt revenu au gouvernement patriarchal qui eſt celui de la nature. 210. Réponſe des détracteurs. 235, 236. Pouvoir des pères & mères ſur leurs enfans. 210 Dans quel ordre ſont pris les miniſtres, magiſtrats, gouverneurs des provinces. 213. Comment ſe règle la ſucceſſion au trône. 214. La ſuperſtition n'y a aucun pouvoir. 215. La religion y a été fondée par Confucius. *Ibid.* Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puiſſantes, n'y reçoivent d'appui que du trône. *Ibid.* Réponſe

à cette opinion. 236. Les Chinois n'ont point de mot pour exprimer *Dieu*. 216. L'empereur eſt ſeul pontife de la nation. *Ibid.* Mœurs des Chinois. 218. Ils ont un très-long code de politeſſe. *Ibid.* Réponſe à cet uſage. 239. Les peines y ſont douces. 219. Quelle eſt l'éducation qu'on y donne aux enfans ſelon les panégyriſtes de la Chine. 217. Quelle elle eſt ſelon ſes détracteurs. 238, 239. Les mœurs y ſont preſcrites par les loix. 218. Aſſertion contraire. 238. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manières. 219. Réponſe. 239, 240. L'humanité va chez les Chinois au point où la vertu ſemble n'exiger que de la juſtice. 219. Anecdote qui contredit cette aſſertion. 240. L'humanité y eſt très-grande. L'eſprit patriotique y eſt extrême. 219, 220. Les connoiſſances fondées ſur des théories un peu compliquées n'y ont pas fait beaucoup de progrès. 221. Raiſons qui s'y oppoſent. 222. Réponſe à cette aſſertion. 228. La guerre n'y eſt point une ſcience perfectionnée. Pourquoï. 223. Analyſe du ſentiment des détracteurs de cet empire. 223 *& ſuiv.* Lorſque les Tartares la conquirent, ils en adoptèrent les loix, d'où l'on conclut qu'elles devoient être bien ſages. *Ibid.* Réponſe à cette aſſertion. *Ibid.* C'eſt de toute la terre, la contrée la plus peuplée & la plus corrompue. 229.

Chingulais, peuples de la partie méridionale de l'iſle de Ceylan : leur religion. 168.

Chymie, connue chez les Indous au tems où on y parloit le ſamskret. 78.

Cid (le), général célèbre de Caſtille, ſous lequel Henri de Bourgogne, avec pluſieurs chevaliers François, alla faire la guerre aux Maures. 187, 188.

Circonciſion. Conjectures ſur ce qui a pu y donner lieu. 396.

Civilis, chef des anciens Bataves qui bravèrent la puiſſance Romaine. 296.

Cocotier, arbre commun dans toutes les régions de l'Inde. Sa deſcription. 179. Son fruit. 181.

Cojé-Sophar, miniſtre du roi de Cambaye, attaque les Portugais dans l'iſle-de-Diu. 273, 274.

Commerçans, claſſe d'hommes utiles, qui ne furent jamais honorés chez les Romains. 20.
Commerce. Ses effets ſur les ſociétés. 5, 6.
Compagnie des Indes Hollandoiſe. Il s'en forme pluſieurs d'après les inſtructions de Corneille Houtman, mécontent des Portugais. 308, 309. Elles vont à Java, & en apportent des épiceries. 310. Ces différentes compagnies s'étant nui les unes aux autres, les états-généraux les réunirent en une ſeule en 1602. 312. Son état actuel au Japon, 328. Ses agens y font le commerce par le moyen de courtiſannes qu'on leur donne pendant leur ſéjour. 330. Ce que coûte à la compagnie le gouvernement des Moluques. 335. Elle a concentré à Amboine la culture du giroflier. *Ibid.* Etat des girofliers que la compagnie a fait planter à Amboine. Leur produit annuel. 338. Elle s'empare des établiſſemens Portugais à Ceylan. 375. Elle tire du Malabar chaque année deux millions peſant de poivre. 390. Elle a dépenſé en 20 ans, quarante-ſix millions pour former la colonie du cap de Bonne-Eſpérance. 402. Quand elle s'y établit, elle donna à chacun des premiers colons un terrein d'une lieue en quarré : on a chargé depuis ces conceſſions d'impôts à chaque mutation. 407. Le caractère des Hottentots n'eſt pas tel que l'avarice des Hollandois le deſireroit au cap de Bonne-Eſpérance. Un autre attrait les y retient. 412, 413. Conſeils d'adminiſtration à la compagnie Hollandoiſe, relativement au monopole. 414, 415. La compagnie jette les yeux ſur Java. *Ibid.* Conduite qu'elle y tient. 418, 419. De quelle manière elle ſe met en poſſeſſion de Bantam. 422. Produit qu'elle en retire en poivre. *Ibid.* Elle ſoumet ſans aucune peine Cheribon. Produit qu'il lui en revient. 423. Elle s'empare auſſi de Mataram. Traitement qu'elle fait au ſouverain, devenu eſclave de la compagnie. Avantages qu'elle en tire. 424, 425. Vexations qu'elle exerce ſur tous les peuples de Java. 426. De quelle manière les généraux Imhoff & Moſſel ont cherché à y augmenter l'induſtrie. 429. Le Conſeil de la compagnie réſide à Batavia ; de quelle manière les places en ſont données & les affaires s'y traitent. 443. Il y

a auſſi en Hollande un conſeil des Indes : comment il eſt compoſé ; comment s'y règlent les affaires. 448. Cauſes de la proſpérité de la compagnie Hollandoiſe. 450. Objets les plus conſidérables de ſon commerce. 452. La révocation de l'édit de Nantes eſt utile aux Hollandois. 455. Chûte de la compagnie ; ſes cauſes. Tableau des premiers fonds de cette compagnie ; leur produit année commune. Formation des actions. 456. Révolutions qu'elles éprouvent. *Ibid.* Etat du capital de la compagnie en 1751. 457. Doutes qui peuvent naître de l'ignorance où ſont les intéreſſés de l'état des affaires. 458. Cauſes de la décadence de la compagnie. 460. Troubles qui s'élèvent dans toutes leurs poſſeſſions. *Ibid.* Malverſations. 463. Diſſenſions parmi les adminiſtrateurs. 467. Les états-généraux ne rempliſſent aucun des devoirs dont ils s'étoient chargés. 468. Le gouvernement de la compagnie eſt trop compliqué. 470. Remèdes à y apporter. *Ibid.* Les établiſſemens Hollandois ſont trop multipliés dans l'Inde. 472. Il faut abandonner aux particuliers le commerce d'Inde en Inde. 475. L'idée reçue que les épiceries naiſſent dans quelque endroit inconnu, & qui eſt tombée dans l'oubli, peut renaître & donner lieu à des découvertes capables de faire tomber le commerce de la compagnie. Fait qui a donné lieu à ce ſoupçon. 476. Les Hollandois qui poſſédoient ſeuls les muſcadiers & des girofliers aux Moluques, ſont menacés, depuis que les François en ont tranſplanté dans leurs colonies, de perdre entiérement cette branche de commerce. 480. La manière dont la compagnie compoſe ſa marine peut la faire tomber. 481. Défauts de la formation de leurs troupes de terre. 482. Manière vicieuſe dont elle ſe procure des matelots. 483. Dangers qui la menacent. 486. Poſſibilité pour la France de conquérir les Moluques. Moyens à y employer : manière de s'y maintenir. 487. Moyens que l'Angleterre pourroit employer pour le même objet. 491. Avantages que la république tire de la compagnie. Impoſitions établies ſur les actions. 494. Les dettes publiques ont affoibli la république. Moyens de la relever. Cauſes de ſon ancienne ſplendeur. 497, 498.

Celles de ſa décadence. 500. Motifs que les Hollandois ont de ſe relever. 501. Le patriotiſme eſt anéanti en Hollande. 502.

Conſtantin. Deux loix de ce prince contribuent à la décadence de l'empire. 12, 13.

Conſtantinople, après la ruine de Palmyre, devient le marché général des productions de l'Inde. 146.

Corneille Houtman, Hollandois de nation, apprend à ſa patrie la route des Indes & la manière dont s'y faiſoit le commerce. On lui donne quatre vaiſſeaux pour les conduire par le cap de Bonne-Eſpérance. 308, 309.

Coromandel. Production de cette côte. 171.

Corps de marchands & de métiers, protégés à la fin du huitième ſiècle par quelques princes qui trouvèrent moyen de les oppoſer aux entrepriſes des barons. 26.

Crid, nom d'un poignard dont les Malais ſont toujours armés. 176.

Croiſades, opèrent l'affranchiſſement du joug féodal. 157, 158.

D

Débiteur inſolvable, chez les Indiens, peut être forcé par ſon créancier de travailler chez lui à ſon profit. 83.

Diu, place ſituée dans une petite iſle ſur les côtes de Guzurate, regardée comme la clef des Indes dont les Portugais s'étoient emparés. Cojé Sophar les y attaque. 274.

E

Edit de Nantes. Sa révocation eſt utile aux Hollandois. 454.

Education. Réflexions philoſophiques ſur l'éducation de Européens. 391.

Egypte. Comment ſe fit ſon commerce depuis qu'elle fut enlevée à l'empire d'Orient. 143 *& ſuiv.*

Emmanuel, roi de Portugal, envoie Vaſco de Gama en 1497 avec quatre vaiſſeaux pour pénétrer aux Indes. 52.

Eſclavage. Le préſident de Monteſquieu prétend qu'il

doit ſon abolition à la religion chrétienne ; cette aſſertion réfutée. 26. Dans l'Allemagne catholique, les poſſeſſions eccléſiaſtiques ont des ſerfs, comme autrefois en France. 27.

Eſpagne, acquiert de la vigueur & de la confiance par la néceſſité de défendre ſa liberté. 30.

Etats-généraux, ſans eux il n'y a point proprement de nation. 188.

F

Femmes, ne mangent jamais avec les hommes dans l'Indoſtan, excepté celles des ouvriers qui creuſent des puits & des étangs. 101. Dans toutes les religions, elles ont influé ſur le culte. 258.

Ferdinand d'Andréade, chef de l'eſcadre envoyée en 1518 par la cour de Lisbonne en Chine. 193.

Feu grégeois. Les Grecs, dans le huitième ſiècle, n'oppoſèrent à l'activité des Sarraſins que le feu grégeois. 19, 20.

Foires. Charlemagne en établit pluſieurs, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. 18. Les commerçans, en allant aux foires, menoient avec eux des bateleurs, muſiciens & farceurs. 22.

Formoſe, ſituation de cette iſle. Révolution que la conquête de la Chine par les Tartares y opère. 319. 320.

Forreſt, navigateur Anglois, parti en 1774 de Balambangan, découvre à Manaswary près de la nouvelle Guinée, un muſcadier, & il en tranſplante en 1776 cent pieds dans une des iſles Angloiſes. 478.

France. Son état politique avant Louis XI. 31.

G

Galilée, traduit à l'inquiſition & mis en priſon à Rome, pour avoir ſoutenu que la terre tournoit & non le ſoleil. 39.

Gama, capitaine Portugais, ſe fait conduire à Calicut, où il alloit conclure un traité avec le Zamorin, lorſque les muſulmans établis dans l'Inde vinrent à bout de le rendre ſuſpect. 129 *& ſuiv.* Il trouve moyen de ſe rem-

barquer pour Lisbonne, où on apprend ſes découvertes avec tranſport. 131.
Gaules. Leur état depuis qu'elles furent arrachées à la domination romaine juſqu'à Charlemagne. 299, 300.
Gênois chaſſés par Mahomet II de Caffa, où ils faiſoient la plus grande partie du commerce d'Aſie. 148.
Girofle, découvert aux Moluques par les Chinois quand ils y abordèrent, & que les anciens n'avoient pas connu. 185.
Giroflier. Les Hollandois achètent des rois de Ternate & de Tidor le droit d'y arracher le muſcadier & le giroflier, pour en concentrer la culture à Amboine. 334, 335. Deſcription de cet arbre. *Ibid.* Deſcription du giroflier ſauvage. 341. Les François ont réuſſi en 1771 & 1772 à tirer des Moluques, où on les cultivoit excluſivement, des giro iers & des muſcadiers. 479.
Goa, ville des Indes, où Albuquerque établit la domination Portugaiſe. Sa deſcription géographique. 134, 135. Albuquerque manquant de vivres dans Goa, refuſe ceux que ſon ennemi lui offroit, & eſt obligé de ſe retirer. *Ibid.* Peu de mois après il fond ſur Goa, l'emporte d'emblée, s'y fortifie & y forme la métropole des établiſſemens Portugais dans l'Inde. 136.
Gouvernemens. Réflexions philoſophiques ſur leur nature & ſur les vices qui en opèrent la ruine. 286.
Grèce, dut la proſpérité de ſon commerce à ſa poſition phyſique. Les Grecs tirent leur origine de la Phénicie & de l'Egypte. 8. C'eſt par les Grecs que le commerce s'introduiſit en Sicile. Les Romains en ſont jaloux. Dès que le commerce des Grecs eut ceſſé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu. 10
Grecs. Comparaiſon du commerce des Grecs avec celui d'Europe. 10, 11. Subjugués par les Turcs dans le quinzième ſiècle, ils ſe réfugient en Italie, & y portent le goût des beaux-arts. 36.
Guelphes & Gibelins, deux factions qui déſolèrent longtems l'Italie, calmées enfin dans le huitième ſiècle. 28.

H

Hambroeck, miniſtre Hollandois pris par les Tartares dans l'iſle de Formoſe, où il renouvelle la généroſité de Regulus. 321, 322.

Henri, fils de Jean I roi de Portugal, prend des meſures ſages pour pénétrer ſur les côtes occidentales de l'Afrique qu'on avoit cru long-tems inhabitées. Il établit une obſervatoire à Sagres, ville des Algarves. Il a part à l'invention de l'aſtrolabe, & ſent l'utilité de la bouſſole qu'on n'avoit pas encore appliquée à la navigation. 41, 42.

Hollande, voyez pour ſes commencemens *Bataves* & *Batavie*. Les comtes de Hollande acquirent au dixième ſiècle, les mêmes droits que les grands vaſſaux d'Allemagne. 301. La Hollande paſſe à la maiſon de Bourgogne. 302. La ligne maſculine de cette maiſon s'étant éteinte, la Hollande paſſe en 1477 dans la maiſon d'Autriche. 303. La république de Hollande eſt formée de ſept provinces au nord du Brabant & de la Flandre. 305.

Hollandois, ont dans l'Inde des guerres ſanglantes contre les Portugais, qui ſont enfin vaincus. 313. *& ſuiv.* Ils ſont invités à aller s'établir à Formoſe. 316. Ils jugent plus avantageux de s'établir dans une petite iſle voiſine. 319. Cette colonie dut ſa propriété à une révolution occaſionnée par la conquête de la Chine par les Tartares. 320. Ils ſont attaqués dans l'iſle Formoſe par les Chinois, & obligés de ſe retirer à Batavia. 322. Ils ſont depuis 1741 rélégués au Japon, dans l'iſle de Decima, dans le port de Nangazaki. 328. Ils cherchent à s'approprier le commerce des Moluques. Ils ont des guerres avec les Portugais & les Eſpagnols; mais vers l'an 1621, ils reſtent les maîtres. 333, 334. Ils forcent les rois de Ternate & de Tidor à conſentir pour une certaine ſomme qu'on en arrache les muſcadiers & les girofliers. 335. Ils s'établiſſent à Sumatra. 360. Ils font le commerce à Siam. 369. Ils ſe rendent maîtres de Malaca. 370. Les naturels de Ceylan les reçoivent dans l'eſpérance d'être ſoulagés

du joug des Portugais. 374. Ils forment au cap de Bonne-Eſpérance un établiſſement pour ſervir de relâche pour leurs vaiſſeaux allant aux Indes. 391.

Hottentots, habitans du cap de Bonne-Eſpérance dans le tems où les Hollandois y formèrent un établiſſement. 392. Leurs mœurs. *Ibid.* Conformation des femmes. 394. Celle des hommes. *Ibid.* Comparaiſon des mœurs ſauvages à celles des peuples policés. 396. Les hordes de ces Africains qui étoient dans les poſſeſſions hollandoiſes au cap de Bonne-Eſpérance, périrent toutes en 1713. 411. Quelques tribus plus puiſſantes ont quitté les tombeaux de leurs pères, & fui loin de leur oppreſſeur. *Ibid.*

I

Impots, ſont très modiques à la Chine. Il n'y en a que deux; la capitation & le dixième, vingtième & trentième ſur les productions. 205. Manière dont on les lève. Peine contre ceux qui ne les paient pas. 206. Deſtination des impôts. *Ibid.* & 207.

Indes. Quel étoit anciennement le commerce des Indes avec l'Egypte. 141.

Indiens: ſignes auxquels on reconnoît les anciens habitans de l'Inde. 65. On y reconnoît au travers de ſuperſtitions abſurdes, les traces d'une ſaine philoſophie. 66. Analyſe de leur code civil. 79. *& ſuiv.* Leur caractère. 118, 119.

Indoſtan, une des plus riches parties de l'Aſie. Sa deſcription géographique. 53. *& ſuiv.* C'eſt le ſéjour le plus anciennement peuplé. On y trouve l'origine de toutes nos ſciences. 63. C'eſt encore, malgré les productions de tant de ſiècles, la terre la plus fertile du monde. Religion, gouvernement, juriſprudence, mœurs & uſages de l'Indoſtan. 64. *& ſuiv.* Par qui gouverné à l'arrivée des Portugais. 128.

Indulgences, eſpèce d'expiation des crimes paſſés & à venir, vendues a Rome ſous pluſieurs papes. 40.

Intolérance, en matière de religion, née au ſein du chriſtianiſme. 40.

Iſle de correction, c'eſt ainſi qu'on a nommé l'iſle de Roſingin, où l'on envoie les jeunes gens dont les familles veulent ſe débarraſſer. 343.

Italiens, s'emparent de la navigation de tranſport que les Grecs avoient depuis très-long-tems. 147.

J

Japon, découvert par haſard par les Portugais en 1542. Ancienneté de cet empire. Les ſouverains nommés Daïris, étoient anciennement auſſi pontifes. Depuis ils retinrent le pouvoir ſacerdotal, & partagèrent la royauté en pluſieurs gouvernemens. Les gouverneurs deviennent enfin indépendans. 254, 255. Quelle eſt l'éducation qu'on y donne aux enfans. 263. Deſcription géographique de ce pays. 264. 265. Etat d'oppreſſion où le réduit la tyrannie de Taycoſama. Le chriſtianiſme y eſt apporté par les Portugais. 325. Le tyran perſécute les chrétiens. 326.

Java. Les Malais poſſèdent cette iſle depuis très-long-tems. Culte qui y régnoit à l'arrivée des Hollandois. 415. Son gouvernement à cette époque. Mœurs des habitans. Les Anglois y faiſoient le commerce, mais ils furent bientôt ſupplantés. 416. 417. Comment les Portugais s'y étoient conduits. Conduite qu'y tiennent les Hollandois. 418, 419.

Jogueys, nom qu'on donne dans l'inde aux moines; les hommes des différentes caſtes y ſont admis. 107. Les perſonnes les plus diſtinguées ont pour eux la plus grande vénération. Les femmes même viennent quelquefois chercher auprès d'eux la fin à leur ſtérilité. 108. Lorſqu'ils cèdent à l'importunité de quelque femme diſtinguée, ils vont la voir, & avertiſſent le mari, en laiſſant leurs ſandales à la porte, de ne pas entrer. 109.

Joncs, ſi répandus en Europe, nous viennent de l'iſle de Borneo. 359.

Jugemens de Dieu par l'eau & par le feu; il en eſt parlé dans le ſamskret. 78.

Juifs, s'emparèrent vers le huitième ſiècle des détails du commerce, & prêtoient de l'argent à intérêt. La théologie ſcholaſtique s'éleva contre cet uſage. 22. 23. De-là les

les excès auxquels les Juifs se livrèrent en fait d'usure. Invention des lettres de change due aux Juifs. 24.

L

Le Maire (Isaac), fait en 1615 la découverte d'un détroit situé entre le cap de Horn & l'isle des états de la compagnie de Hollande, qui depuis a porté son nom. 419. 420.

Lettrés (mandarins), corps d'hommes sages & éclairés, livrés, à l'étude de l'administration publique. 212. C'est parmi eux que l'empereur choisit les ministres, magistrats & gouverneurs de provinces. 213, 221.

Littérature. Etat de la Littérature au huitième siècle. 16.

Loix, devroient astreindre les souverains autant que les sujets, comme anciennement à Ceylan. 167.

Lombards, nom sous lequel les Italiens furent connus au huitiéme siècle, & firent tout le commerce du Midi. 24.

Lopès Carasco, capitaine Portugais, qui se bat vaillamment avec un seul vaisseau contre la flotte du roi d'Achem. Belle réponse de son fils quand on lui apprit que son père venoit d'être tué. 285.

Lopès-Soarez, successeur d'Albuquerque, dans la vice-royauté des Indes. 191. Il pense à s'ouvrir la route de la Chine. 192.

M

Macis, enveloppe de la muscade.

Madere, que quelques savans ont voulu regarder comme un foible débris de l'Atlantide, fut découverte en 1419 par des pilotes formés par les soins de Henri, roi de Portugal. Voyez *Atlantide.* Opinion sur l'état où les Portugais trouvèrent cette isle. Sa description. Sa population en 1768. Son commerce. Il paroît qu'il y a eu anciennement dans cette isle des volcans. 47. 48. Les vignes sont toute la ressource de cette isle. *Ibid.* Comment s'en partage le produit. En quoi y

consiſte le revenu public. Gouvernement de la colonie. 49. 50.

Magiſtrature relevée en France par Louis XI. 31.

Mahométans. Lorſque les Portugais abordèrent dans l'Inde, ils y trouvèrent des mahométans, dont quelques-uns étoient venus des bords de l'Afrique. 125. Comment les autres s'y ſont maintenus & agrandis. 127.

Maîtreſſe. Réflexions ſur les maîtreſſes des princes. 282, 283.

Malaca. Sa deſcription géographique. 172. Malgré l'état d'oppreſſion où ſes habitans étoient réduits, il étoit devenu le plus conſidérable marché de l'Inde. 175. Après une première deſcente malheureuſe, les Portugais s'en emparèrent ſous la conduite d'Albuquerque en 1511. 90. Les Hollandois s'en emparent ſur les Portugais. Etat de cette preſqu'iſle. 372.

Malais, peuples habitans de la partie méridionale de Sumatra. Leur légiſlation. Leurs mœurs. 361. Leur vie privée. *Ibid.*

Mapoulès, nom qu'on donne au Malabar à des mahométans Arabes qui s'y ſont introduits, & y exercent pluſieurs profeſſions. 127.

Marine. Motifs qui la firent rétablir en Europe. 17.

Metempſycoſe. Effets ſinguliers de cette opinion reçue chez les Indiens. 85. 86. Article de la mythologie indienne qui a donné lieu à cette croyance. Détails ſur ce ſujet. 109. *& ſuiv.*

Moluques. Deſcription géographique & phyſique de ces iſles. 178. Elles ſont d'une ſtérilité affreuſe. La moëlle de ſagou y ſert de pain. 342. On les appelle les *mines d'or* de la compagnie des Indes Hollandoiſes. 344. Les tremblemens de terre y ſont fréquens. Il faut attendre la mouſſon favorable pour y entrer. *Ibid.* Nature des fêtes qu'on y célèbre. 346. Par quels moyens il ſeroit facile à la France de les enlever aux Hollandois, & de s'y conſerver. 486. 487. Moyens à employer par les Anglois pour le même objet. 491.

Morts. L'uſage d'enterrer les vivans avec les morts fort ancien dans l'Inde. 115.

Muſcade, découverte aux Moluques par les Chinois,

quand ils y abordèrent, & que les anciens n'avoient pas connue. 185.

Muſcadier. Les Hollandois en ont concentré la culture à Banda, l'une des Moluques. Deſcription de l'arbre & du fruit. 339. 340.

Muſcadiers. Les François ont réuſſi en 1771 & 1772 à tirer des muſcadiers & des girofliers des iſles Moluques, où on les cultivoit excluſivement. 479.

N

Naïrs, nom des hommes de guerre au Malabar. 98. 99.

Nobleſſe, auparavant indiſciplinée, fut ſoumiſe aux loix par Louis XI. 31.

Nobleſſe, n'eſt pas héréditaire à la Chine, mais une récompenſe perſonnelle. 203, 204.

Nord. État politique où il étoit au quinzième ſiècle, & juſqu'à Frédéric & Guſtave Vaſa. 35.

Normands, peuple pauvre, ſans diſcipline & pouſſé aux combats par la miſère & la ſuperſtition. Charlemagne veut leur faire quitter leur religion & plante la croix ſur des monceaux de morts. 17.

Nouveau-Monde. Révolutions que cette découverte a opérées dans le ſyſtême civil & politique des peuples, & de l'Europe en particulier. 1. *& ſuiv.*

P

Pagodes, temples des Indiens; leur ſtructure. Exercices religieux qu'on y pratique. 120, 121.

Palmyre, placée dans un des plus heureux cantons de l'Arabie, & demeurant neutre entre l'empire des Romains & celui des Parthes, devient l'entrepôt de tout le commerce de l'Inde. Aurélien la ruine de fond en comble: & quoiqu'il ait depuis permis de la rétablir, elle n'a jamais été qu'un lieu très-obſcur. 145, 146.

Palybotra, la plus célèbre ville de l'Inde par ſes richeſſes, du tems de Ptolomée, roi d'Egypte. 140.

Parias, nom qu'on donne, à la côte de Coromandel, aux gens occupés aux plus vils emplois. Dureté de leur condition. 102, 103.

Péages, & autres droits ſemblables, doivent leur établiſſement aux vexations des nobles ſur les commerçans au huitième ſiècle. 21, 22.

Pêche. La pêche & la chaſſe, & tout ce qui ne ſauroit être partagé comme les fleuves, les canaux, &c. ſont communs à la Chine. 204.

Pétrarque, poëte célèbre, obtint de la cour de Rome, qui dans ce tems protégeoit les belles-lettres, les honneurs du triomphe. 39.

Phéniciens (les), dûrent leur renommée & leur ſplendeur au commerce. 5, 6. Deſcription géographique de la Phénicie. Origine de ſon commerce. *Ibid.* Etat de ſa marine. 7.

Philoſophes, c'eſt à eux & aux ſages de la terre à éclairer leur concitoyens. 124, 125.

Polygamie, eſt permiſe par toutes les religions de l'Aſie : la polyandrie tolérée par quelques-unes ; comme dans les royaumes de Boutan & du Thibet. 86.

Portugais. Caractère de ce peuple. Son état politique dans le quinzième ſiècle. 31. Pour s'oppoſer au tort que l'union de Veniſe avec l'Egypte pouvoit leur faire dans le commerce des Indes, ils projettent de s'emparer de la navigation de la mer Rouge, & ſe rendent maîtres de Socotora. 151, 152. Le ſuccès de cette entrepriſe ne fut pas fort heureux. 153. Leurs tentatives ſur l'Inde arrêtent l'eſclavage ſous lequel alloit être aſſervie l'Europe par les Turcs, devenus vainqueurs de l'Egypte. 158. Ils ſont mal reçus à Malaca & obligés de ſe retirer au Malabar. Ils y retournent ſous la conduite d'Albuquerque, & en font la conquête. 175, 176. Ils abordent aux Moluques, s'emparent de leurs productions les plus précieuſes, le girofle & la muſcade, & comptent ces iſles au nombre des provinces de Lisbonne. 185, 186. A l'inſtant où Thomas Perès leur ambaſſadeur concluoit un traité avec les Chinois, ils ſont chaſſés par la conduite effrenée qu'y tient Simon d'Andréade, capitaine Portugais. 252. Quelques années après, le commerce leur eſt

permis à Sanciam. *Ibid.* L'empereur pour reconnoître un ſervice qu'ils venoient de lui rendre, leur donne l'iſle de Macao, où ils bâtiſſent une ville. 253. Un vaiſſeau Portugais eſt jetté par la tempête en 1542 ſur les côtes du Japon, juſques-là inconnu pour eux. 254. Ancienneté de cette monarchie. *Ibid.* Les ſouverains y ſont nommés Daïris. *Ibid.* Raiſons qui firent accueillir les Portugais au Japon. Commerce qu'ils y établirent. 264. Domination qu'ils exercent ſur toutes les mers des Indes pour le commerce. 266. Excès auxquels ils ſe livrent dans l'Inde. 268. *& ſuiv.* La corruption ſe gliſſe parmi eux. 270. Ils ſont déchus de leur ancien courage, & livrés aux plus honteux excès. Ils ſont déteſtés par-tout & voient ſe former une confédération pour les chaſſer de l'Orient. 279, 280. Etat de leurs poſſeſſions dans l'Inde à la mort du roi Sébaſtien. 287. La dépravation ſe gliſſe parmi eux. 288. Cauſes qui occaſionnèrent leur ruine dans les Indes. 289, 290. Etat actuel de leurs poſſeſſions. 292. Balance de leur commerce. 293. Ils ſont chaſſés du Japon en 1638. 327.

Pouliats, nom qu'on donne, au Malabar, à l'eſpèce d'ouvriers occupés aux plus vils emplois. Dureté de leur condition. 102, 103.

Poulichis, ſorte de gens à la côte du Malabar, qui ſont en horreur à tout le monde : manière dont ils pourvoient à leur ſubſiſtance. 105.

Principes (dogme des deux), peut-être eſt-ce dans l'Inde, où les ſaiſons des tempêtes & des beaux jours ne ſont ſéparées que par une chaîne de montagnes, qu'eſt né ce dogme. 61.

Pundits ou Brames, juriſconſultes de l'Indoſtan. 77.

R

RAPHAEL, fameux peintre, par une ſuite de la protection que les papes accordoient alors aux beaux-arts, alloit être cardinal quand il mourut. 39.

Religieuſes. Il y a eu chez tous les peuples des femmes ſemblables à nos religieuſes. 259.

Religion, prière adreſſée à Dieu par un prince de Célèbes embarraſſé entre la religion chrétienne & la mahométane qu'on lui propoſoit d'embraſſer, pour qu'il lui plût l'éclairer dans ſon choix. 353, 354. Les Mahométans plus actifs le déterminent pour leur croyance. 355.

Rome, prétendoit dans le huitième ſiècle, ôter & donner les couronnes. 16. Cette cour qui avoit ſi long-tems tiré parti de l'ignorance, protégea vers le quinzième ſiècle les belles-lettres & les beaux-arts. Bientôt elle proſcrivit les ſpectacles; mais comme ſes cenſures ne furent pas reſpectées, elle les permit. La muſique fut introduite dans l'égliſe. On y repréſenta même des farces. 37, 38. Elle protégea dans le quinzième ſiècle les belles-lettres, mais elle fut oppoſée aux ſciences exactes. On couronna les poëtes, on perſécuta les philoſophes. 39. Voyez *Pétrarque*, *Raphaël*, *Galilée*.

Romains. Raiſons pour leſquelles la raiſon & l'induſtrie n'ont pas éprouvé chez eux le même avancement que chez les Grecs. 11, 12.

Romain (Empire), ſa décadence attribuée à deux loix de Conſtantin. Démonſtration de cette aſſertion. 12 *& ſuiv.*

S

Sagou, eſpèce de palmier particulier aux iſles Moluques. Deſcription de cet arbre. 184

Samskret, langue des Brames de l'Indoſtan. Détails ſur la grammaire & ſur la poéſie de cette langue. 77, 78.

Semaine. Les ſept jours de la ſemaine portoient déja le nom des ſept planètes, dans le tems où on parloit dans l'Indoſtan le Samskret. 78.

Sermens. Réflexions philoſophiques ſur l'abus des ſermens. 446, 447.

Siam. Les Hollandois s'y établiſſent, mais la dureté de leur conduite y a ruiné leurs affaires. 369, 370.

Sintos, l'une des ſectes du Japon : c'eſt la religion du pays & la plus ancienne. Détails ſur cette religion. 256, 257.

Souza (Thomas de), capitaine Portugais. Action de générosité de ſa part. 285.

Spilbergen, le premier des Navigateurs Hollandois, qui aborde à Ceylan. 374.
Sumatra, l'une des trois grandes Iſles de la Sonde. Deſcription géographique de cette iſle. Religion des habitans, leurs loix, leurs mœurs. 360 & *ſuiv.* Les Hollandois s'y établiſſent & y forment ſix comptoirs. 367.
Superſtition, quoique tolérée à la Chine, n'y a aucun pouvoir. 215.

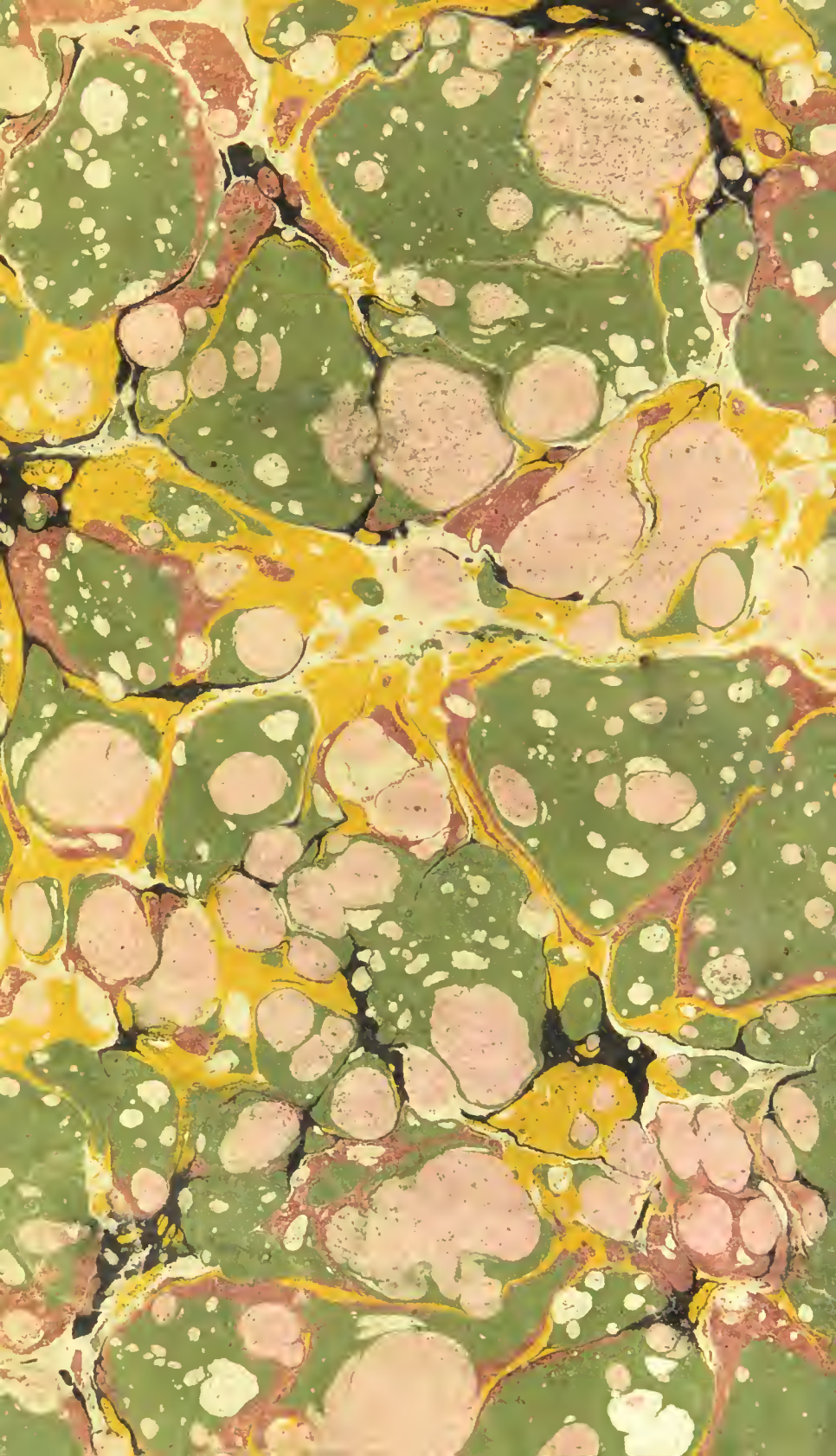
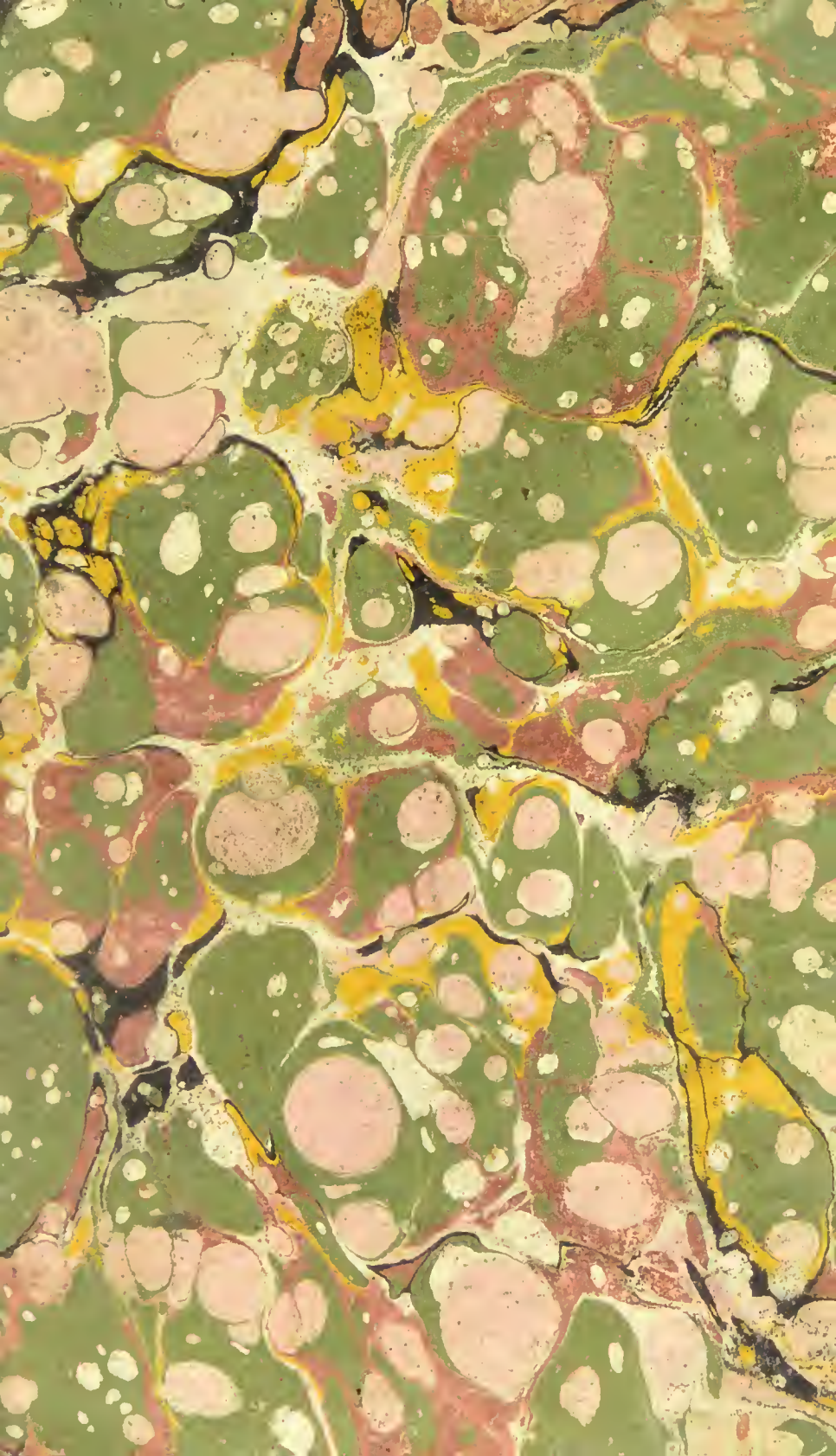
T

Taprobane, nom ſous lequel les anciens connoiſſoient l'iſle de Ceylan. 140, 166.
Taſſe, poëte célèbre, reçoit de la cour de Rome l'honneur d'être conduit triomphant au capitole. 39.
Taycoſama, de ſoldat devenu roi, change le gouvernement du Japon, y établit le deſpotiſme des loix. 324.
Teſtamens, ne ſont point admis chez les Indiens. Les degrès d'affinité fixent les droits des parens. 83.
Théologie. C'eſt dans le ſeptième ſiècle, que les fondemens de cette ſcience ſont jettés. 16.
Thomas Perès, ambaſſadeur de Portugal à la Chine en 1518. 195, 251.
Tiers-état, ayant acquis par l'état floriſſant où il pouſſa le commerce, de la conſidération vers la fin du huitième ſiècle, contribua à abaiſſer la puiſſance féodale & fut admis aux aſſemblées nationales. 26.
Timor, l'une des Moluques, où les Hollandois s'établiſſent. Les Portugais y ſont en grand nombre. 347.
Travancore, coutume barbare des peuples de ce pays, abolie par Lopès-Suarez, vice-roi des Indes. 191, 192.
Turcs. Etat de ce peuple au quinzième ſiècle; ils renverſent l'empire des Grecs qui ne s'occupoient que de ſuperſtitions. 35, 36.
Tyr ou Sydon, mère de Carthage. Son opulence lui forge des fers. Carthage eſt libre malgré ſes richeſſes. 7.

V

Van-Nek, chargé en 1598 d'aller avec huit vaiſſeaux faire un établiſſement à Java. 310.
Van-Riebeck, propoſe en 1650 aux Hollandois de former un établiſſement au Cap de Bonne-Eſpérance. 391.
Vaſco de Gama, amiral Portugais, envoyé par Emmanuel, parcourt la côte orientale de l'Afrique & aborde dans l'Indoſtan, après une navigation de treize mois. 52, 53.
Vaſſaux (grands), abaiſſés par Louis XI, en France, au quinzième ſiècle. 31.
Vedam, livre reconnu par tous les peuples, depuis l'Indus, juſqu'au Gange, pour contenir les principes de leur religion. 93.
Veniſe. Etat floriſſant de ſa marine, de ſon commerce, de ſes finances, de ſes arts, depuis le huitième ſiècle. L'orfévrerie y étoit portée à un degré ſupérieur. 28, 29.
Vénitiens, ſe r'ouvrent la route d'Egypte & obtiennent à force d'argent des Mammelus que leur pays devienne l'entrepôt des Indes. 148, 149.
Vérité, on ôtoit anciennement la nobleſſe à celui qui déguiſoit la vérité au roi : eſt-ce parce que les ſujets n'ont plus oſé la leur dire, ou qu'ils n'ont plus voulu l'entendre, que cet uſage a ceſſé ? 189.
Virginité, eſt chez les Indiens eſſentielle à la validité du mariage. 86. Les religieuſes au Japon ne font point vœu de virginité : elles ſont au contraire des prêtreſſes de l'amour. Sageſſe de cette inſtitution. 259, 260.

W

Warwick, amiral Hollandois, regardé par cette nation comme le fondateur de ſon commerce dans les Indes. 313.

Fin de la Table des Matières du Tome premier.